

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LA REVUE *DÉRIVES* (1975-1987) ET L'ÉCRITURE MIGRANTE :

INTRODUIRE LE TIERS DANS LA LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

ÉLYSE GUAY

NOVEMBRE 2015

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

Mes plus sincères remerciements vont d'abord à mon directeur, Michel Lacroix. Sa fine lecture, sa rigueur, son ouverture d'esprit et ses encouragements m'ont grandement aidée durant la rédaction de ce mémoire. Je suis également reconnaissante des expériences professionnelles qu'il m'a offertes.

Je tiens à exprimer ma profonde gratitude à Jean Jonassaint. Généreux et disponible, il m'a rapidement donné accès à ses archives. Je souhaite aussi remercier Daniel Chartier, Lise Bizzoni et Claire Valade, l'équipe du Centre de recherche sur la culture et la littérature québécoises (CRILCQ) à l'UQAM. Précieuse, leur collaboration fut essentielle durant toutes les étapes du dépouillement et du transit du Fonds d'archives Jean Jonassaint vers Bibliothèques et Archives nationales du Québec (BAnQ).

Je veux dire merci à ceux qui m'ont épaulée dans la recherche en archives, notamment le personnel du Service des archives de l'UQAM et Franz Voltaire, directeur du Centre international de documentation et d'information Haïtienne Caribéenne et Afro-Canadienne (CIDIHCA) à Montréal. Merci aux écrivains qui ont bien voulu me raconter l'effervescence de l'époque : Jean Jonassaint, Francine Saillant, Marco Micone, Yolande Villemaire, Gaétan Brulotte, Jean-Marc Desgent, Max Dorsinville, André Carpentier et Jacques Pelletier. Merci aux professeurs qui ont été déterminants dans mon cheminement à la maîtrise : Jean-François Hamel, Chantal Savoie, Sylvano Santini et Lucie Robert.

Je tiens à remercier chaleureusement Rachel, Pascale, Louis-Daniel, Laurence, Marie-Hélène, Céline, Marie-Andrée et ma famille pour leur soutien inestimable.

J'aimerais signifier ma reconnaissance au Département d'études littéraires de l'UQAM, au CRILCQ à l'UQAM et à la Fondation de l'UQAM pour leur soutien financier.

Les pages qui suivent n'auraient pu voir le jour sans l'appui indéfectible de mon amoureux, Raphaël. Pour son support, son amour et sa patience, je lui suis éternellement reconnaissante.

## TABLE DES MATIÈRES

Remerciements .....	i
Table des matières .....	ii
Résumé .....	iv
Introduction .....	1
État des travaux.....	2
Changements socio-démographiques et linguistiques au Québec .....	4
Autour de l'écriture migrante : de l'interculturel à la transculture .....	8
Approches théoriques et cadre conceptuel.....	11
Un parcours mouvementé vers l'ouverture radicale aux cultures tierces.....	15
Chapitre I.....	17
Du formalisme à l'émergence de l'écriture migrante.....	17
De l'hégémonie nationaliste .....	17
Des revues et des poètes : les années soixante-dix au Québec .....	18
Littéraires avant tout : de <i>Liberté</i> à <i>La Barre du jour</i> .....	21
Entre rupture et tradition : constitution d'une avant-garde poétique .....	25
Affirmation de la contre-culture en terre québécoise.....	33
Formalisme et contre-culture .....	37
Champ intellectuel et formalisme .....	46
Du féminisme à l'écriture au féminin .....	54
Imposition d'un schème migrateur .....	61
Chapitre II .....	64
Écrire la différence à la revue <i>Dérives</i> .....	64

Appel à la dérive, à l'équivocité des discours culturels.....	64
Ouvrir une brèche : l'émergence de la revue <i>Dérives</i> .....	66
Équipes, numéros et réseaux.....	70
Survivre, une question de financement.....	78
Une myriade de collaborateurs.....	82
Des dossiers thématiques revendiquant la marge et l'interculturel.....	84
Conception hétérogène de la culture et tiers-mondisme.....	88
De l'interculturel à la critique du nationalisme.....	102
Réception critique de la revue <i>Dérives</i> .....	112
Chapitre III.....	120
De l'écriture au féminin aux fictions de l'identitaire.....	120
De la critique du phallogocentrisme à l'esthétique du Tiers et l'errance.....	125
Ode aux femmes et représentation des conflits interculturels.....	142
Théâtralisation de l'exil dans <i>La déchirure du (corps) texte et autres brèches</i> .....	146
L'organisation de l'espace : quand l'Ici fait surgir les traces d'ailleurs.....	151
La temporalité multiple : mémoire souffrante, noire ou amérindienne.....	159
L'hybridité des langues.....	163
Conclusion.....	173
Manifester la migration.....	173
Du magazine <i>Vice Versa</i> à l'Affaire LaRue.....	174
Une frontière invisible.....	176
Bibliographie.....	177

## RÉSUMÉ

Entre 1970 et 1979 au Québec, cent-huit nouveaux périodiques, toutes tendances confondues, émergent dans le champ littéraire, signe d'une forte effervescence culturelle. Or, l'idée sartrienne d'engagement qui traversait le discours des écrivains des années soixante, notamment à la revue *Parti pris* (1963-1968), n'est plus préconisée. Au commencement de la décennie 1970, la plupart des revues poétiques sont plutôt associées au formalisme. La contre-culture et le marxisme-léninisme viendront infléchir cette orientation esthétique. Et, à la fin des années septante, quelques écrivains, dont plusieurs proviennent des communautés culturelles de Montréal, souhaitent, tout à la fois, s'inscrire dans la filiation des avant-gardes littéraires québécoises et fonder leur identité et leur écriture sur une parole migrante. Notre mémoire se propose d'examiner la revue *Dérives*, parue entre 1975 et 1987 à Montréal. Sous-titré « Tiers-Monde/Québec, une nouvelle conjoncture culturelle », ce périodique est animé par un projet idéologique et esthétique : l'articulation sociale et culturelle du Québec avec le Tiers-Monde. La revue s'inscrit dans la perspective de la décolonisation culturelle et cherche à articuler son discours tiers-mondiste tant avec les avant-gardes littéraires qu'avec les « marges » de la culture québécoise, agissant comme catalyseur d'échanges culturels. À cheval entre la modernité littéraire et le post-modernisme, esquissant une vision de la culture et des arts liée aux théories postcoloniales, l'équipe de *Dérives* a fait de la revue un des premiers espaces discursifs québécois à être traversé par autant de voix venues d'ailleurs.

Mots-clés : *Dérives*; *La Barre du jour*; *La Nouvelle Barre du Jour*; *Vice Versa*; Jean Jonassaint; *La déchirure du (corps) texte et autres brèches*; Francine Saillant; Claire Lejeune; *L'Atelier*; revue; interculturel; écriture migrante; poésie; avant-garde; formalisme; transculture; littérature québécoise; tiers.

## INTRODUCTION

L'écriture permet aux identités de se jouer et de se déjouer les unes des autres. Elle constitue des frontières poreuses, traversées par les rêves. Elle détotalise, elle institue un droit au fantasme d'être autre, d'ailleurs, par-delà, en deçà, en devenir<sup>1</sup>.

- Régine Robin

Entre 1970 et 1979 au Québec, cent-huit nouveaux périodiques, toutes tendances confondues, émergent dans le champ littéraire, signe d'une forte effervescence culturelle<sup>2</sup>. Or, l'idée sartrienne d'engagement qui traversait le discours des écrivains des années soixante, notamment à la revue *Parti pris* (1963-1968), n'est plus préconisée. Au commencement de la décennie 1970, la plupart des revues poétiques sont plutôt associées au formalisme. La contre-culture et le marxisme-léninisme viendront infléchir cette orientation esthétique. Et, à la fin des années septante, quelques écrivains, dont plusieurs proviennent des communautés culturelles de Montréal, souhaitent, tout à la fois, s'inscrire dans la filiation des avant-gardes littéraires québécoises et fonder leur identité et leur écriture sur une parole migrante.

Notre mémoire se propose d'examiner la revue *Dérives*, parue entre 1975 et 1987 à Montréal. Sous-titré « Tiers-Monde/Québec, une nouvelle conjoncture culturelle », ce périodique est animé par un projet idéologique et esthétique : l'articulation sociale et culturelle du Québec avec le Tiers-Monde. Si d'autres revues telles que *La Relève* (1934-1941), *La Nouvelle Relève* (1941-1948), *Liaison* (1946-1950), *Parti pris* et *Liberté* (1959-) s'ouvrirent à l'apport des cultures tierces, l'équipe de *Dérives* en fait le cœur de son entreprise. En effet, la revue s'inscrit dans la perspective de la décolonisation culturelle et cherche à articuler son discours tiers-mondiste tant avec les avant-gardes littéraires qu'avec les « marges » de la culture québécoise, agissant comme catalyseur d'échanges culturels. À

---

<sup>1</sup> Régine Robin, « Langue et fiction de l'identitaire. Un Québec pluriel », dans Claude Duchet et Stéphane Vachon (dir.), *La recherche littéraire. Objets et méthodes*, Montréal/Paris, XYZ/Presses universitaires de Vincennes, 1998, p. 341.

<sup>2</sup> Andrée Fortin, *Passage de la modernité. Les intellectuels québécois et leurs revues*, Sainte-Foy, Presses de l'Université de Laval, 2006 [1993], 445 p.

cheval entre la modernité littéraire et le post-modernisme<sup>3</sup>, esquissant une vision de la culture et des arts liée aux théories postcoloniales<sup>4</sup>, l'équipe de *Dérives* a fait de la revue un des premiers espaces discursifs québécois à être traversé par autant de voix venues d'ailleurs.

### *État des travaux*

Bien que le périodique associé à l'immigration italienne, *Vice Versa* (1983-1996), fut retenu à maintes reprises par la critique en tant que lieu d'émergence de la transculture au Québec, au point d'en faire le modèle par excellence de l'interculturalisme<sup>5</sup>, rares sont les travaux qui se penchent sur la revue *Dérives* afin de donner à lire son travail de précurseur. Cherchant à décrire le parcours de deux « passeurs culturels », Jean Jonassaint, directeur de la revue *Dérives*, ainsi qu'Edgar Gousse, à la tête de la revue *Ruptures* (1993-1998), Michel Nareau a montré que les deux écrivains haïtiens ont fait émerger un nouvel espace énonciatif : une américanité québécoise continentale basée, surtout, sur la mise en valeur du référent latino-américain<sup>6</sup>. Dans le numéro « Les revues culturelles au Québec » de la revue *Globe*, Nareau a poursuivi sa réflexion sur la revue *Dérives* en montrant que la livraison triple « Nouvelles brésiliennes » (n<sup>os</sup> 37-38-39, 1983) eut une influence déterminante dans l'avènement d'une identité américaine, non plus en référence aux États-Unis, mais plutôt réfléchi dans le cadre d'un échange culturel et artistique réciproque entre Québec et le

<sup>3</sup> Guy Scarpetta, *L'impureté*, Paris, Grasset, 1985, 389 p. et Jean-François Lyotard, *La condition post-moderne*, Paris, Éditions de Minuit, 1979, 128 p.

<sup>4</sup> Homi K. Bhabha, *Les lieux de la culture. Une théorie postcoloniale*, Paris, Payot et Rivages, 2007 [trad. de *The Location of Culture*, 1994], 414 p.

<sup>5</sup> Fulvio Caccia, (dir.), *La transculture et Vice Versa*, Montréal, Triptyque, 2010, 218 p.; Florence Davaille, « L'interculturalisme en revue : l'expérience *Vice Versa* », *Voix et images*, vol. 32, n<sup>o</sup> 2, (95), 2007, p. 109-122; Dumontet, Danielle, « La revue *Vice Versa* et le procès d'autonomisation des 'écritures migrantes' », *Zeitschrift für Kanada-Studien*, n<sup>o</sup> 34, 2014, p. 87-104; Gilles Dupuis, « *Vice et Versa*, dix ans après », *Globe : revue internationale d'études québécoises*, vol. 13, n<sup>o</sup> 2, 2010, p. 187-194; Anna Paola Mossetto (dir.), *Le projet transculturel de Vice Versa*, Actes du Séminaire international du CISQ à Rome, Bologne, Pendragon, 2006, 117 p.

<sup>6</sup> Michel Nareau, « La perspective interaméricaine de passeurs culturels haïtiens au Québec. Les exemples de Jean Jonassaint et d'Edgard Gousse », Marie Carrière et Jerry White (dir.), *Transplanter le Canada : Semailles*, Edmonton, Centre de littérature canadienne, coll. « Cahiers du CLC Studies 1 », 2009, p. 20-27.

Brésil<sup>7</sup>. Quant à Andrée Fortin, dans le même numéro de la revue *Globe*, elle s'est attachée à comparer le rapport au politique dans les revues le *Temps fou* (1978-1983) et *Dérives* à la fin des années soixante-dix et à la suite du référendum de 1980. Dans une approche cherchant à reconstruire les discours tenus par ces deux périodiques, elle a montré qu'ils se sont positionnés dans une marginalité discursive, acte de contournement des discours nationalistes encore en vogue à l'époque, afin de mettre en valeur de nouvelles formes de solidarité<sup>8</sup>.

Les études les plus approfondies portant sur *Dérives* proviennent de Józef Kwaterko. Raccordant plus spécifiquement la revue aux créateurs de la diaspora haïtienne au Québec, Kwaterko a fait l'histoire du périodique montréalais et a étudié les réseaux de sociabilité de *Dérives* pour faire ressortir la « transculturation » des liens qui unissent les différents acteurs et collaborateurs<sup>9</sup>. Bien qu'elles ouvrent des pistes intéressantes pour la recherche, ces études n'explorent pas en profondeur les textes de la revue *Dérives*, ni sa situation dans la transformation du champ littéraire des années soixante-dix au Québec. Certes, Kwaterko et Nareau ont raison d'inscrire la revue *Dérives* dans la perspective de la transculturalité, mais ils gommant l'évolution du discours de l'équipe, qui, bien avant de s'intéresser à la transculture, chemine au travers du tiers-mondisme, de l'interculturel et du féminisme afin d'esquisser un nouvel imaginaire de la migration à l'aube du post-modernisme.

Toutes ces études ont également misé sur les idées défendues par le collectif de la revue *Dérives*, qui est, selon nous, une revue littéraire avant tout. Offrant un éclairage singulier sur le corpus de l'écriture migrante, notre étude montrera l'émergence de nouveaux discours sur la culture et la littérature au sein de *Dérives*. Et, il s'agira d'étudier la revue comme un lieu énonciatif pluriel. Un carrefour de voix qui permet le déploiement de poétiques basées sur

---

<sup>7</sup> Michel Nareau, « La revue *Dérives* et le Brésil. Modifier l'identité continentale du Québec », *Globe*, vol. 14, n° 2, 2011, p. 165-184.

<sup>8</sup> Andrée Fortin, « *Le Temps Fou* et *Dérives*. Redéfinir l'ici et l'ailleurs du politique », *Globe*, vol. 14, n° 2, 2011, p. 143-164.

<sup>9</sup> Józef Kwaterko, « Revues culturelles des immigrants haïtiens en diaspora québécoise : conditions d'émergence et quête de légitimité », dans Klaus-Dieter Ertler, Martin Löschnigg et Yvonne Völkl (dir.), *Constructions culturelles de la migration au Canada*, Frankfurt am Main, New York, Peter Lang, 2011, p. 213-227 et Józef Kwaterko, « "Ouvrir le Québec sur le monde". La revue *Dérives* (1975-1987) et la transculturation du réseau de sociabilité littéraire au Québec », dans Yvan Lamonde et Jonathan Livernois (dir.), *Culture québécoise et valeurs universelles*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2010, p. 97-110.

l'indétermination identitaire, l'errance et la dérive, rendant visibles les premiers linéaments de l'écriture migrante, rendus possibles par les bouleversements culturels et démographiques qui touchent simultanément la décennie septante.

### *Changements socio-démographiques et linguistiques au Québec*

Après l'augmentation fulgurante de la population francophone de la province jusqu'au début des années soixante, la société québécoise entre de plain-pied dans une période de pluralisme sociodémocratique croissant, une augmentation exponentielle partout au Canada depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Si, entre 1945 et 1960, le tiers des immigrants provient de la région méditerranéenne, de l'Italie surtout, mais aussi de la Grèce et du Portugal, en 1967, le gouvernement fédéral change les conditions de l'immigration en se dotant d'une grille de sélection plus ouverte : l'origine des immigrants se diversifie considérablement. On accepte davantage de nouveaux arrivants en provenance de l'Asie, des Antilles, du Moyen-Orient, de l'Afrique du Nord. Les premiers immigrants originaires de l'Amérique latine apparaissent sous l'effet de la levée des exclusions qui concernaient surtout les pays du Tiers Monde<sup>10</sup>. Par conséquent, les flux migratoires augmentent au Québec, et « [e]n 1971, le pourcentage d'habitants de l'île de Montréal qui ne sont ni d'origine française ni d'origine britannique atteindra près de 25 %<sup>11</sup> ». La même année, le gouvernement de P. E. Trudeau adopte une politique du multiculturalisme qui a pour objectif de mettre tous les citoyens, qu'ils soient anglophones, francophones ou issus des communautés culturelles, au même pied d'égalité. En somme, nous pouvons affirmer que la décennie soixante-dix s'ouvre sur une prise de conscience de la diversité culturelle et de la nature cosmopolite de Montréal, comme lieu privilégié de l'immigration<sup>12</sup>, sans compter qu'au même moment, le pluralisme

<sup>10</sup> Le pourcentage d'immigrants venant des régions géographiques citées atteint 23 % entre 1966 et 1972. Il était de 4,5 % entre 1940 et 1950 (Micheline Labelle, Serge Larose et Victor Piché, « Politique d'immigration et immigration en provenance de la Caraïbe anglophone au Canada et au Québec, 1900-1979 », *Canadian Ethnic Studies/Études ethniques au Canada*, vol. 15, n° 2, 1983, p. 8-11).

<sup>11</sup> Paul-André Linteau, « The Italians of Quebec : Key Participants in Contemporary Linguistic and Political Debates », dans Roberto Perin et Franc Sturino (dir.), *Arrangiarsi : The Italian Immigration Experience in Canada*, Montréal, Guernica, 1989, p. 183.

<sup>12</sup> Paul-André Linteau, René Durocher, Jean-Claude Robert et François Ricard, *Histoire du Québec contemporain. Tome II : Le Québec depuis 1930*, Montréal, Boréal, 1989, p. 427.

est considéré comme l'essence de la société canadienne. Faisant le cheminement inverse des francophones qui choisissent massivement la banlieue, les immigrants changent le visage de Montréal en s'établissant au cœur du pôle urbain. Leur intégration passe notamment par la langue choisie.

Donnant lieu à des manifestations de dizaines de milliers de personnes, la crise qui éclatée à Saint-Léonard en 1968, quelques mois après l'« Opération McGill français<sup>13</sup> », constitue rien de moins pour Karim Larose que « le premier acte des grands bouleversements linguistiques qui ponctueront les dix années qui vont suivre<sup>14</sup> ». Le conflit survient dans un secteur scolaire, précisément sur le choix de la langue d'enseignement dans les écoles de la petite ville de Saint-Léonard où l'on trouve une forte population immigrante (30 % est d'origine italienne en 1968) qui s'intègre pour des raisons de nécessité économique dans la langue et dans la culture du pouvoir dominant. À la suite des mesures inefficaces mises en place par la Commission scolaire de Saint-Léonard pour implanter le bilinguisme auprès des nouveaux arrivants, les citoyens francophones de cette ville en banlieue de Montréal, appuyés par les nationalistes faisant la promotion de l'unilinguisme<sup>15</sup>, viennent à imposer le français dès la première année. Le débat linguistique s'envenime et devient d'ordre social, si bien qu'un an après la crise de Saint-Léonard, le gouvernement de l'Union nationale au pouvoir promulgue la *Loi pour promouvoir la langue française au Québec* (projet de loi 63, 1969) en donnant le libre choix linguistique de la langue d'enseignement, protégeant du coup les droits

---

<sup>13</sup> Après la vague d'occupation dans les cégeps à l'automne 1968, un groupe de jeunes anglophones marxistes de l'Université McGill, rassemblé autour du professeur Stanley Gray et l'équipe du *McGill Daily*, organise l'« Opération McGill français » conjointement avec un grand nombre d'autres groupes francophones, dont Marcel Chaput, Michel Chartrand et Raymond Lemieux. Voulant mettre l'université au service de la collectivité québécoise, le regroupement prône l'unilinguisme français et l'indépendance du Québec, dans la foulée du mouvement partipriste. Le projet de rendre McGill aux Québécois francophones se terminera dans une immense manifestation le 29 mars 1969, la plus grande depuis la Seconde Guerre mondiale, protestant comme le pouvoir culturel et économique de la langue anglaise. À cet égard, ces événements figurent parmi les premiers débats autour du libre choix linguistique et des droits collectifs (Voir Jean-Philippe Warren, « L'Opération McGill français. Une page méconnue de l'histoire de la gauche nationaliste », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 16, n° 2, hiver 2008, p. 97-115 et Éric Bédard, « McGill français : un contexte de fébrilité étudiant et nationaliste », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 9, n° 1, automne 2000, p. 148-152.)

<sup>14</sup> Karim Larose, *La langue de papier. Spéculations linguistiques au Québec (1957-1977)*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. « Espace littéraire », 2004, p. 200.

<sup>15</sup> Voir Karim Larose, « L'émergence du projet d'unilinguisme. Archéologie de la question linguistique québécoise », *Globe*, vol. 7, n° 2, 2004, p. 177-194.

linguistiques des anglophones. De vives critiques proviennent des souverainistes au jeune Parti québécois et du Front du Québec français, un groupe de pression qui milite pour la construction d'un Québec intégralement français, s'alignant sur la position du RIN aux élections de 1966. Conjuguant des dimensions sociales, linguistiques et culturelles, la crise de Saint-Léonard provoqua une onde de choc qui eut des répercussions jusqu'à la fin des années 1970 en ce qu'il révéla la fragilité du français, cristallisant du coup l'imaginaire linguistique du Québec contemporain<sup>16</sup>.

Mise en place en réaction au rapport de la Commission Dunton-Laurendeau, la *Loi sur les langues officielles* (1969) fait partie des autres mesures législatives qui concernent la question linguistique. Votée par le gouvernement fédéral de P. E. Trudeau, elle est assez bien accueillie parmi les intellectuels canadiens-anglais, mais sera rapidement dénoncée par leurs collègues francophones dans les milieux nationalistes qui y voient une tentative pour « dépoliariser le débat anglais-français et faire mieux accepter la nouvelle politique du bilinguisme en voie d'élaboration<sup>17</sup> », voire réduire la culture québécoise à une manifestation linguistique, ethnique, une expression parmi tant d'autres de la diversité culturelle canadienne<sup>18</sup>.

Épris d'une volonté de francisation accrue du Québec, les tenants de l'unilinguisme français sont peu satisfaits du projet de loi 22, ratifié en 1974 (*Loi sur la langue officielle*) par le Parti libéral de Robert Bourassa, qui restreint sans vigueur l'accès à l'école anglaise. Le projet de loi 101 en 1977, la Charte de la langue française, pilotée par Camille Laurin, ministre des Affaires culturelles, chargé du dossier linguistique dans le premier gouvernement du Parti québécois, oblige « 80 % des jeunes allophones [qui] fréquentaient les écoles anglaises<sup>19</sup> » à se tourner vers les établissements scolaires de langue française et vient affirmer le français comme langue commune.

---

<sup>16</sup> Marcel Martel et Martin Pâquet, *Langue et politique au Canada et au Québec. Une synthèse historique*, Boréal, Montréal, 2010, p. 136-138.

<sup>17</sup> Paul-André Linteau et al., *Le Québec depuis 1930*, *op. cit.*, p. 592.

<sup>18</sup> Fernand Dumont, *Raisons communes*, Montréal, Boréal, 1995, p. 38.

<sup>19</sup> Marco Micone, « Apprivoiser Babel », dans Marco Micone, *Speak what*, VLB, 2001 [1989], p. 11.

Ces tensions autour de la vision d'un Québec pluriel, comme « une mosaïque ethnique de plus en plus diversifiée<sup>20</sup> », sont en train de se résorber dans les années soixante-dix, mais ne seront jamais complètement résolues<sup>21</sup>. Les changements de représentations culturelles et ethniques surviennent dans un contexte international particulier : une intense effervescence culturelle dans les sociétés occidentales qui bouleversent la vie politique, sociale et littéraire au Québec. À ce propos, Sean Mills a montré dans *Contester l'empire : pensée postcoloniale et militantisme politique à Montréal (1963-1972)* que l'évolution des mouvements sociaux et des changements culturels qui suivent la Révolution tranquille sont la somme de l'apport de la gauche anglophone, des féministes et des communautés culturelles. Plus précisément, il affirme que dans le contexte de la crise de Saint-Léonard, « de nouveaux groupes d'immigrants contestataires commencent à se constituer et protestent contre l'exclusion des minorités de l'ensemble des structures sociales<sup>22</sup> ». Or, Sean Mills ne développe que très peu sur les revendications des communautés culturelles, ciblant seulement les interventions de Marco Micone et Kimon Valaskakis dans le champ médiatique. S'il montre en outre que le militantisme noir en provenance des Antilles au début des années septante, notamment avec la publication du *Black Power* de Montréal, *UHURU* (1969-1970), et le Caribbean International Service Bureau (CISB), modifie la réflexion sur l'ethnicité et la façon dont les intellectuels francophones réfléchissent « aux relations avec le reste de la société québécoise et dans le monde<sup>23</sup> », il occulte d'autres regroupements, dont une partie des jeunes écrivains et animateurs culturels québécois, réfléchissant à l'avenir de la culture québécoise à travers toutes sortes de publications et journaux qui s'inscrivent dans le champ littéraire. Bien que son ouvrage s'attache à la revue *Parti pris*, il ne fait qu'effleurer la pléthore de périodiques

---

<sup>20</sup> Paul-André Linteau et al., *Le Québec depuis 1930*, op. cit., p. 581.

<sup>21</sup> À partir des années 1990, de nombreux débats linguistiques et culturels font rage dans l'espace public : les articles de Mordecai Richler sur le nationalisme et les lois sur la langue au Québec, l'Affaire LaRue, les interventions de Neil Bissoondath autour du multiculturalisme, les prises de position de Jean-Louis Roux, la Commission Bouchard-Taylor et les récents démêlés entourant la Charte des valeurs québécoises. Enfin, il est impossible de taire tous les conflits dans le champ politique reliés au référendum de 1995, dont les paroles de Jacques Parizeau.

<sup>22</sup> Sean Mills, *Contester l'empire : pensée postcoloniale et militantisme politique à Montréal (1963-1972)*, Montréal, Hurtubise, coll. « Cahiers du Québec », 2011 [2010], p. 193.

<sup>23</sup> Dorothy W. Williams, *The Road to Now : A History of Blacks in Montréal*, Montréal, Vehicule Press, 1997, p. 111, cité par Sean Mills, *Contester l'empire*, op. cit., p. 113.

littéraires et culturels qui naissent dans les années septante<sup>24</sup>. Parmi ceux-ci, notre mémoire s'attachera à rendre visible l'entreprise de Jean Jonassaint, cofondateur de la revue *Dérives* à la mi-temps des années 1970, lui qui donna une tribune et un premier lieu de création au jeune dramaturge Marco Micone, figure marquante de l'écriture migrante au Québec.

### *Autour de l'écriture migrante : de l'interculturel à la transculture*

Avant de mettre en place le cadre théorique qui sous-tend notre mémoire, il nous apparaît important de glisser quelques mots sur l'expression que l'on appellera, à la suite de Robert Berrouët-Oriol<sup>25</sup>, l'empruntant lui-même à Jean Jonassaint<sup>26</sup>, l'écriture migrante, qui découle très certainement des changements socio-démographiques et linguistiques que nous

---

<sup>24</sup> Il mentionne le Comité de Solidarité des Peuples d'Afrique, d'Asie et d'Amérique latine, le pendant francophone du Afro-Asian Latin American People's Solidarity Committee de l'Université McGill tous deux liés au Third World Center, qui organisent des discussions le mardi à la toute nouvelle Université du Québec à Montréal au début des années soixante-dix pour « jouer pleinement son rôle dans la promotion de la solidarité entre le peuple du Québec et les peuples du tiers-monde » (Third World Center, « A Brief Review of Some Activities », *Third World Solidarity : Journal of the Afro-Asian Latin American People's Solidarity Committee*, vol. 3, n° 1 (1972), p. 16, cité par Sean Mills, *Contester l'empire*, op. cit., p. 194).

<sup>25</sup> « Troublant paradoxe, le quasi-silence de l'institution littéraire québécoise qui, depuis février 1986, n'a pas cru opportun d'accueillir la passionnante quête de Jean Jonassaint au coeur des écritures migrantes. Paradoxe ou effet d'exil du champ littéraire québécois ? Rien n'est moins sûr... Effet d'exil, peut être, puisqu'a priori il n'est pas évident que la mémoire du Québec contemporain soit déjà, pour les créateurs et les lectorats québécois, une mémoire métisse, habitée par l'ailleurs mineur. À l'exil historique des sujets porteurs de ces mémoires métisses fait écho, presque en solo, l'effet d'exil des pratiques textuelles migrantes, en terre-Québec. [...] L'ENJEU, ICI CULTUREL ET POLITIQUE, EST BIEN LA CAPACITÉ DU CHAMP LITTÉRAIRE QUÉBÉCOIS D'ACCUEILLIR L'AUTRE VOIX, LES VOIX D'ICI, VENUES D'AILLEURS, ET, SURTOUT, D'ASSUMER À VISIÈRE LEVÉE QU'IL EST TRAVAILLÉ, TRANSVERSALEMENT, PAR DES VOIX MÉTISSSES (Robert Berrouët-Oriol, « L'effet d'exil », *Vice Versa*, n° 17, 1986, p. 20 [l'auteur souligne]).

<sup>26</sup> Comme le reconnaît Fluvio Caccia, un des animateurs de *Vice Versa*, l'expression « écriture migrante » provient du recueil d'entretiens de Jean Jonassaint, *Le Pouvoir des mots, les maux du pouvoir : des romanciers haïtiens en exil*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal et Paris, Arcantère, 1986, 271 p. Caccia écrit : « S'il faut trouver une origine aux "écritures migrantes", c'est bien dans ce livre-jalon qu'il faut la situer. C'est dans la bouche d'Émile Olivier mais surtout dans l'échange entre deux écrivains que jaillit cette notion comme on frappe deux pierres de silex » (Fluvio Caccia, « À quoi servent les écritures migrantes? », dans Marc Arino et Marie-Lyne Piccione (dir.), *1985-2005 : vingt années d'écriture migrante au Québec. Les voies d'une herméneutique, Eidolon*, Cahiers du Laboratoire pluridisciplinaire de recherches sur l'imaginaire appliquées à la littérature, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, 2007, p. 6-7).

venons d'exposer. Ces enjeux culturels viendront structurer le champ littéraire à la mi-temps des années 1970.

Objet de discours convoité dans le champ universitaire des années quatre-vingt jusqu'au début des années deux mille<sup>27</sup>, l'écriture migrante peut être définie selon deux modes d'appréhension. Pour la majorité des critiques et des historiens, il s'agit de la production des écrivains « immigrants » (Émile Olivier, Dany Laferrière, Régine Robin, Marco Micone, Ying Chen, Sergio Kokis, Wajdi Mouawad, etc.). Cet ensemble de textes réinvestit des thèmes très présents dans la littérature québécoise : l'exil, la figure de l'étranger, l'errance, la difficulté à habiter le territoire, l'instabilité identitaire, la condition minoritaire, les méandres de la mémoire, etc. Pour d'autres, comme Pierre Nepveu<sup>28</sup> et Pierre Ouellet<sup>29</sup>, définition à laquelle nous souscrivons, l'écriture migrante est une esthétique littéraire marquée par la dérive, le mouvement, le métissage et l'hybridité, ayant contribué au décentrement de la littérature québécoise vis-à-vis du paradigme national après la Révolution tranquille<sup>30</sup>.

Bien que Daniel Chartier ait montré qu'au cours des deux derniers siècles plusieurs écrivains émigrés ont participé à la vie littéraire québécoise<sup>31</sup>, les auteurs de l'ouvrage *Ces étrangers du dedans. Une histoire de l'écriture migrante au Québec*, Clément Moisan et Renate Hildebrand, situent son véritable commencement à la mi-temps des années soixante-dix<sup>32</sup>. La période interculturelle (1975-1985) a mis en confrontation les disparités culturelles<sup>33</sup>

<sup>27</sup> Nommons entre autres le projet « Le Soi et l'autre » (2000-2005) où les écritures migrantes rayonnaient au sein d'un groupe de quatorze chercheurs provenant de plusieurs disciplines (études littéraires, histoire, histoire de l'art, sociologie) dont Pierre Ouellet, Marc Angenot, Simon Harel, Jocelyn Létourneau, Alexis Nouss, Régine Robin, Sherry Simon, etc.

<sup>28</sup> Pierre Nepveu, « Écritures migrantes », dans *L'Écologie du réel. Mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine*, Montréal, Boréal, 1988, p. 97-210.

<sup>29</sup> Pierre Ouellet, *Le soi et l'autre : l'énonciation de l'identité dans les contextes interculturels*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2003, 446 p. et Pierre Ouellet, *L'esprit migrateur. Essai sur le non-sens commun*, Montréal, Éditions Traits d'union, coll. « Le soi et l'autre », 2003, 200 p.

<sup>30</sup> Michel Biron, François Dumont et Élisabeth Nardout-Lafarge, *Histoire de la littérature québécoise*, Montréal, Boréal, 2010 [2007], p. 531.

<sup>31</sup> Daniel Chartier, *Dictionnaire des écrivains émigrés au Québec – 1800-1999*, Québec, Éditions Nota bene, 2003, 367 p.

<sup>32</sup> Clément Moisan et Renate Hildebrand, *Ces étrangers du dedans. Une histoire de l'écriture migrante au Québec (1937-1997)*, Québec, Éditions Nota bene, 2001, p. 142.

et a thématisé ce conflit à l'intérieur même des textes des écrivains migrants. Toujours selon Moisan et Hildebrand, la dernière phase de l'histoire de l'écriture migrante est la transculture (1986-1997). Issue des réflexions de l'anthropologue cubain Fernando Ortiz sur le tabac<sup>34</sup>, cette dernière mouture conceptuelle mise sur la « contamination réciproque » des cultures en présence<sup>35</sup>. Comme nous l'avons déjà souligné, Lamberto Tassinari, Fulvio Caccia et Antonio D'Alfonso, les animateurs de *Vice Versa*, introduisent cette nouvelle conception culturelle au Québec dans les pages de leur magazine lancé en 1983<sup>36</sup>. Ils y poursuivent le travail commencé dans *Quaderni culturali dell' Associazione di cultura popolare italo-quebecchese* (1980-1982)<sup>37</sup>. Il faut plutôt attendre la fin de la décennie 1980 pour que précise la nouvelle alternative culturelle.

La transculture est un ensemble de transmutations constantes. Elle est créatrice et jamais achevée. Elle est toujours un processus dans lequel on donne quelque chose en même temps qu'on reçoit : les deux parties s'en trouvent modifiées. Il en émerge une réalité nouvelle qui n'est pas une mosaïque de caractères, mais un phénomène nouveau, original et indépendant.<sup>38</sup>

---

<sup>33</sup> Le colloque « Qui est québécois? », qui s'est tenu le 11 juin 1977 au Centre Interculturel Monchanin à Montréal, réunissant professeurs, étudiants et intervenants du milieu social, fut un lieu fécond de réflexion sur l'idée de « communautés culturelles » et sur le droit à l'autodétermination des cultures autochtones (Jacques Langlais et Robert Vachon (dir.), *Qui est Québécois?*, Montréal, Éditions Fides, 1979, 157 p.). En 1990, le centre a adopté le nom d'Institut Interculturel de Montréal et poursuit à ce jour une mission communautaire et de recherche.

<sup>34</sup> Fernando Ortiz, *Contrapunto del tabaco y azucar*, Barcelone, Éditions Ariel, 1973, 377 p.

<sup>35</sup> Pierre Nepveu, « Qu'est-ce que la transculture? », *Paragraphes*, vol. 2, 1989, p. 20.

<sup>36</sup> Ursula Mathis-Moser, « La transculture, une "invention québécoise" de portée universelle? », dans Yvan Lamonde et Jonathan Livernois (dir.), *Culture québécoise et valeurs universelles*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2010, p. 49-65.

<sup>37</sup> Le premier éditorial de *Vice Versa* esquisse déjà la transculture : « Avec *Vice Versa*, nous continuons donc notre intervention sur le terrain que représente le point de jonction de divers univers culturels ». Mais, les rédacteurs veulent « mieux identifier cet espace interculturel [...] par un modèle souple, qui peut porter tant la marque de l'intellectuel inspiré, de l'émigrant fraîchement débarqué ou du Québécois de vieille souche ». Si le frontispice du périodique indique « magazine transculturel » dès l'été 1983, les distinctions culturelles qu'établit ici le comité de rédaction indiquent que le magazine se situe dans la période interculturelle ([s.a.], « Lettre de l'éditeur », *Vice Versa*, vol. 1, n° 1, été 1983, p. 3 [nous soulignons]).

<sup>38</sup> Jean Lamore, « Transculturation : naissance d'un mot », Jean-Michel Lacroix et Fulvio Caccia (dir.), *Métamorphoses d'une utopie*, Paris/Montréal, Presses de la Sorbonne Nouvelle/Triptyque, 1992, p. 47 [d'abord paru dans *Vice Versa*, n° 21, 1987, p. 19].

En regard de cette définition de Jean Lamore en 1987, la construction de l'identité à *Vice Versa* apparaît comme une expérience. Processus permanent, la transculture appelle au déplacement vers et à travers l'Autre, au passage d'une culture à une autre afin d'accueillir une myriade d'influences conduisant vers une culture nouvelle, hybride.

Catégoriser implique toujours un découpage dans le temps et il faut admettre que les frontières entre les « périodes » de l'écriture migrante sont poreuses. En fait, les années de transition entre l'interculturel et la transculture recèlent des parcours qui indiquent des recoupements. Émergeant durant la phase de confrontation des différences ethnoculturelles, moment crucial où la littérature québécoise prend conscience de ses marges et de son caractère pluriel, la revue *Dérives* se définit d'abord et avant tout par l'hétérogénéité. Mais, nous verrons dans ce mémoire que les textes des deux principaux animateurs, Jean Jonassaint et Francine Saillant, esquissent plusieurs des enjeux stylistiques qui caractériseront l'écriture migrante jusqu'à l'époque contemporaine, marquée davantage par la transculture.

#### *Approches théoriques et cadre conceptuel*

« [P]oint de rencontre d'itinéraires individuels<sup>39</sup> », la revue est un lieu de publication essentiellement collectif qui joue sur la tension entre les signatures et l'identité de groupe, comme le souligne avec raison Jacqueline Pluet-Despatins. Cette perspective, qui fait de la revue un lieu de sociabilité, nous permettra de réfléchir à *Dérives*, qui fut, il faut l'avouer au premier regard, non pas le lieu d'expression d'un groupe cohérent, unifié, sur les plans esthétiques, sociologiques ou discursifs, mais un périodique qui a compté sur le travail assidu d'un homme, Jean Jonassaint, qui dirigea la revue durant ses douze années de publication. Toutefois, notre mémoire s'attachera à nuancer cette affirmation en montrant les temps forts et les temps faibles qui ont rythmé les échanges entre les acteurs impliqués dans la revue *Dérives*. Dans cette optique, nous allons considérer l'entreprise médiatique qu'est la revue comme une *œuvre* collective, à la manière de Marie-Ève Thériault. Dans ses recherches

---

<sup>39</sup> Jacqueline Pluet-Despatins, « Une contribution à l'histoire des intellectuels : les revues », Nicole Racine et Michel Trebisch (dir.), « Sociabilités intellectuelles. Lieux, milieux, réseaux », *Les Cahiers de l'IHTP*, n° 20, 1992, p. 126.

récentes en histoire culturelle et littéraire de la presse, Thérenty stipule que « le journal constitue également une entreprise collective où s'expérimente la création de sens par la fusion des voix plurielles et quelquefois discordantes<sup>40</sup> ». Enfin, nous entendons aussi réfléchir à la revue comme un lieu favorable à la description de l'évolution des idées et des idéologies, c'est pourquoi nous ferons souvent référence aux travaux d'Andrée Fortin, sociologue qui a recensé presque tous les périodiques québécois en fonction des intellectuels qui y ont pris position<sup>41</sup>.

Tout groupe lorsqu'il se présente dans un texte institue l'image d'une orientation collective basée sur des stratégies rhétoriques et argumentatives. C'est pourquoi, nous ferons en outre appel à l'analyse du discours telle que la conçoit Ruth Amossy<sup>42</sup>, particulièrement son utilisation du concept d'*éthos*, repris à la suite d'Aristote, afin d'analyser les images autoriales construites dans les manifestes et les liminaires de la revue *Dérives*. Ils seront aussi abordés par le biais des modalités d'analyse du discours schématisées par Dominique Maingueneau<sup>43</sup>. Ce dernier a montré que tout discours émerge et se légitime sur trois « scènes » :

La scène englobante correspond au type de discours, elle donne son statut pragmatique au discours : littéraire, religieux, philosophique... La scène générique est celle du contrat attaché à un genre, à une « institution discursive » : l'éditorial, le sermon, le guide touristique, la visite médicale... Quant à la « scénographie », elle n'est pas imposée par le genre, elle est construite par le texte lui-même : un sermon peut être énoncé à travers une scénographie professorale, prophétique, etc.<sup>44</sup>

---

<sup>40</sup> Marie-Ève Thérenty, « La matrice médiatique », dans *La littérature au quotidien. Poétiques journalistiques au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 2007, p. 61-62.

<sup>41</sup> Andrée Fortin, *Passage de la modernité*, op. cit., 445 p.

<sup>42</sup> Ruth Amossy, *La présentation de soi : Éthos et identité verbale*, Paris, Presses de l'Université de France, 2010, 235 p. et Ruth Amossy, (dir.), *Images de soi dans le discours : la construction de l'éthos*, Paris, Delachaux et Niestlé, 1999, 149 p.

<sup>43</sup> Dominique Maingueneau, *Le discours littéraire : paratopie et scène d'énonciation*, Paris, Armand Colin, 2004, 262 p.

<sup>44</sup> Dominique Maingueneau, « Ethos, scénographie, incorporation », dans Ruth Amossy (dir.), *Images de soi dans le discours*, op. cit., p. 82.

Cette approche a le mérite de faire dialoguer des textes de genres et de formes diverses, tout en permettant de passer, sans ruptures, d'une analyse du texte à une analyse du discours, rendant compte du fait littéraire dans toute sa complexité.

Chez Maingueneau et Amossy, l'analyse du discours se combine aussi à la sociologie de la littérature, en ce qu'elle étudie les conditions d'énonciation d'un texte en parallèle avec leurs processus de production, s'inspirant des travaux de Jacques Dubois sur l'institution<sup>45</sup> (Lucie Robert, dans le cas du Québec<sup>46</sup>) et de Pierre Bourdieu sur le champ littéraire<sup>47</sup>. Conjugué à l'examen des textes, le statut de l'écrivain est associé à sa position dans le champ littéraire, espace structuré selon une logique de la différence imposée par la quête de capital symbolique.

[...] les prises de position (œuvres, manifestes ou manifestations politiques, etc.) que l'on peut et doit traiter comme un « système » d'oppositions pour les besoins de l'analyse, ne sont pas le résultat d'une forme quelconque d'accord objectif, mais le produit et l'enjeu d'un conflit permanent<sup>48</sup>.

À ce titre, les travaux de Pierre Bourdieu nous serviront à décrire le fonctionnement du champ littéraire québécois, espace de luttes pour le pouvoir de dire ce qui est légitime et ce qui ne l'est pas. Situées dans une sorte de sous-système médiatique<sup>49</sup> en raison de la forte croissance qu'elles connaissent durant les années septante au Québec, les revues poétiques d'avant-garde seront étudiées en fonction des stratégies de distinction qu'elles mettent en œuvre afin de donner une valeur symbolique aux pratiques déployées<sup>50</sup>.

Nous aurons aussi recours à la théorie des réseaux pour faire une description plus fine des interactions sociales, particulièrement pour rendre compte des relations qui unissent les

---

<sup>45</sup> Jacques Dubois, *L'institution de la littérature*, Bruxelles, Nathan/Labor, 1978, 188 p.

<sup>46</sup> Lucie Robert, *L'institution du littéraire au Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1989, 272 p.

<sup>47</sup> Pierre Bourdieu, *Les Règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil, 1992, 480 p.

<sup>48</sup> Pierre Bourdieu, « Le champ littéraire », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 89, septembre 1991, p. 20.

<sup>49</sup> Anna Boschetti, *Sartre et les Temps modernes*, Paris, Minuit, 1985, 326 p.

<sup>50</sup> Pierre Bourdieu, « Le marché des biens symboliques », *L'Année sociologique*, n° 22, 1971, p. 49-126.

animateurs aux collaborateurs<sup>51</sup>. Prenant la littérature comme prisme plutôt que comme reflet, notre mémoire étudiera la revue *Dérives* dans la perspective de la socio-poétique, qui s'attache à montrer comment se lisent les rapports entre la société et la littérature à l'intérieur même des textes à l'étude<sup>52</sup>. Michel Lacroix résume cette approche :

[L]a sociopoétique des revues viserait à tenir compte, dans leur articulation, mais sans les confondre, des dimensions sociale (ou collective) et poétique (ou médiatique). Ceci en examinant, d'un côté, la revue comme lieu de sociabilité en mouvement, avec des degrés variables d'homogénéité sociale, professionnelle ou discursive, comme prise de position, instrument d'accumulation de capital symbolique, au sein d'un espace intellectuel et littéraire aux frontières conflictuelles; comme produit économique et matériel, sources de contraintes multiples; et enfin comme lieu de médiation du discours social. Sans négliger, de l'autre, ce qui fait de la revue une matrice médiatique spécifique, une oeuvre collective, périodique, fondée sur un rapport second à l'actualité et juxtaposant des corpus à géométrie variable<sup>53</sup>.

Plus particulièrement dans le cas de la revue *Dérives*, il s'agira d'étudier les relations entre les textes qui y sont publiés au même titre que (et en regard de) la dynamique des avant-gardes qui prévaut dans le champ littéraire des années 1970. En somme, notre étude empruntera à ces théories. Notre approche sera socio-poétique et s'inscrira dans les recherches actuelles sur les revues comme « instrument par excellence de relecture de l'histoire des discours et des formes<sup>54</sup> ». Son orientation ira dans le sens d'une préoccupation surtout littéraire : nous voulons voir ce par quoi la revue *Dérives* se fait un des premiers lieux d'énonciation et d'élaboration de l'écriture migrante.

---

<sup>51</sup> Daphné De Marneffe et Benoît Denis (éd.), *Les réseaux littéraires*, Bruxelles, Le Cri / CIEL, 2006, 300 p.

<sup>52</sup> Alain Viala, « Éléments de sociopoétique », dans Georges Molinié et Alain Viala (dir.), *Approches de la réception*, Paris, Presses universitaires de France, 1993, p. 137-213.

<sup>53</sup> Michel Lacroix, « Sociopoétique des revues et l'invention collective des "petits genres" : lieu commun, ironie et saugrenu au *Nigog*, au Quartanier et à *La Nouvelle Revue française* », *Mémoires du livre*, dossier « Écrire ensemble : réseaux et pratiques d'écriture dans les revues francophones du XX<sup>e</sup> siècle », vol. 4, n° 1, 2012 [en ligne], <http://id.erudit.org/iderudit/1013328ar>, page consultée le 12 juin 2014, p. 21.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 9. Voir aussi Bruno Curatolo (dir.), *Dictionnaire des revues littéraires au XX<sup>e</sup> siècle. Domaine français*, Paris, Librairie Champion, 2014, 1352 p.

*Un parcours mouvementé vers l'ouverture radicale aux cultures tierces*

Dans un premier temps, notre mémoire s'attachera à suivre les mutations de l'avant-garde formaliste au sein de la sphère de production restreinte du champ littéraire. Notre lecture s'attardera d'abord aux premières années de *La Barre du jour* (1965-1977), à la mi-temps des années soixante, jusqu'à sa refonte en 1977, sous le titre *La Nouvelle Barre du jour* (1977-1990)<sup>55</sup>, en comparant sa définition du littéraire avec celle en vogue dans les pages d'autres périodiques québécois à la même époque.

Après avoir montré que la revue *Dérives* émerge dans le sillage des avant-gardes poétiques, notre deuxième chapitre fera l'histoire de la revue *Dérives* (équipe, politique éditoriale, financement, etc.), en plus de mener une analyse approfondie de sa position fondamentale : affiliations littéraires, orientations idéologiques, pratiques génériques et enjeux esthétiques. L'examen du manifeste poétique de la première livraison, qui s'inscrit dans la mouvance du formalisme et montre à la fois une singulière inflexion du discours tiers-mondiste, nous permettra d'abord de décrire l'instauration d'un espace énonciatif pluriel à la mi-temps des années septante. Nous poursuivrons avec l'analyse du liminaire du numéro 29-30, « des cultures, du québec<sup>56</sup> », témoignant de la prise de position du collectif de *Dérives* après le référendum (1980), d'où surgira un discours sur les communautés culturelles qui cristallisent certains des enjeux de l'écriture migrante.

Enfin, dans un dernier temps, notre mémoire ciblera un corpus d'une dizaine de textes parus dans la revue, entre 1978 et 1984, afin d'analyser les manifestations stylistiques de l'écriture migrante à *Dérives*. Nous nous attacherons d'abord aux textes hybrides de Francine Saillant, de Claire Lejeune et de Madeleine Gagnon qui mêlent les caractéristiques formelles et génériques de l'écriture au féminin et du formalisme, dans un contexte de fragilisation des identités individuelles et collectives. Paraissant en fragments dans la revue *Dérives* entre

---

<sup>55</sup> À partir de maintenant, nous emploierons les acronymes *BJ* (*La Barre du jour*) ou *NBJ* (*La Nouvelle Barre du jour*) pour parler de cette revue.

<sup>56</sup> Nous reproduisons l'orthographe utilisée par le collectif de *Dérives*. Il ne fait aucun doute que cela se rapporte au jeu sur la graphie des mots caractéristique au post-structuralisme.

1978 et 1981, *La déchirure du (corps) texte*<sup>57</sup> de Jean Jonassaint, émerge de ce nouage féminisme/formalisme, et fera l'objet d'une analyse détaillée à la fin de ce troisième chapitre. Nous verrons que les fragments poétiques de Jonassaint mettent en scène une problématique identitaire qui transgresse les frontières politiques et culturelles, allant de l'interculturel à la transculturalité, de l'éclatement formaliste au postmodernisme pour dire la diversité et l'hybridité culturelle, dans un brouillage et une créolisation des langues qui rappellent la surconscience linguistique<sup>58</sup>.

Au final, l'analyse du manifeste, des liminaires et des textes de Francine Saillant et Jean Jonassaint à la revue *Dérives*, tous dictés par une radicale ouverture aux cultures tierces, permettra de montrer que ces acteurs brassent des éléments de discours et cherchent à les structurer sur de nouveaux axes : l'identitaire et l'expérience de la migration, jetant de solides bases pour une production littéraire que l'institution nommera l'écriture migrante.

---

<sup>57</sup> Jean Jonassaint, *La déchirure du (corps) texte et autres brèches*, Montréal/Nouvelle Optique, Paris/Silex, 1984, 99 p.

<sup>58</sup> Lise Gauvin, *Langagement – l'écrivain et la langue au Québec*, Montréal, Boréal, 2000, p. 11.

## CHAPITRE I

### DU FORMALISME À L'ÉMERGENCE DE L'ÉCRITURE MIGRANTE

#### *De l'hégémonie nationaliste*

L'idéologie nationaliste prit une place considérable dans le champ littéraire des années soixante et imposa un mouvement de convergence formelle et thématique dans les œuvres. Durant la Révolution tranquille, cette politisation du discours littéraire se dissémine surtout dans la poésie du pays, liée à la génération de l'Hexagone, qui manifeste à la fois un désir de fondation et un sentiment d'empêchement sur fond de négativité, un exil intérieur, comme l'a montré Pierre Nepveu<sup>59</sup>. Gravitant autour des revues *Liberté* et *Parti pris*, plusieurs de ces poètes côtoient aussi leurs collègues sur les planches où la chanson connaît une popularité sans précédent. La chanson comme la poésie des années soixante véhiculent des aspirations politiques, des conceptions langagières et culturelles qui construisent un récit commun, concourant à fonder l'identité québécoise<sup>60</sup>.

Si le nationalisme littéraire était assez uni durant les années soixante, il est contesté par une nouvelle relève poétique dans la décennie suivante, relève qui ne souhaite plus assumer de fonction politique, mais qui cherche à se « centrer » sur le littéraire. Trouvant une réalisation dans le champ théâtral, le nationalisme est surtout en montée dans le champ politique, où il est pris en charge par les instances et les partis politiques, notamment par le Parti québécois. Au début des années 1970, le pays devient alors, dans les discours, une réalité économique et politique, et le littéraire s'en trouve progressivement déchargé.

Au sein du champ littéraire, les jeunes poètes offrent un profil sociologique assez homogène : nés autour de 1950, ils appartiennent à la génération lyrique, pour reprendre le

---

<sup>59</sup> Pierre Nepveu a relevé le thème de l'exil intérieur en tant que composante fondamentale de la poésie québécoise (Pierre Nepveu, *L'Écologie du réel*, Montréal, Boréal, 1988, p. 43-61), une hypothèse déjà élaborée par Gilles Marcotte (*Une littérature qui se fait*, Montréal, Éditions HMH, 1962, p. 65-70).

<sup>60</sup> Micheline Cambron, *Une société, un récit. Discours culturel au Québec (1967-1976)*, Montréal, L'Hexagone, 1989, p. 176.

titre de l'essai de François Ricard<sup>61</sup>, et représentent, pour la plupart, le dernier contingent du baby-boom. Développant des projets plus radicaux, leur trajectoire est teintée par leur passage à l'université d'où ils sortent bardés de diplômes et imposent un nouveau rapport à la théorie. Regroupés dans les revues littéraires et culturelles en pleine ébullition, comme nous le verrons dans ce chapitre, ces écrivains concourent à l'élaboration de diverses poétiques qui s'inscrivent en rupture d'avec les aînés ayant travaillé à bâtir une littérature nationale.

*Des revues et des poètes : les années soixante-dix au Québec*

« École de pensée, souvent liée à l'émergence de nouveaux mouvements sociaux<sup>62</sup> », la revue est un des lieux par excellence des avant-gardes. Durant la décennie 1970 au Québec, qui s'ouvre brutalement sur la crise d'Octobre et se termine sur la défaite de l'option séparatiste au référendum de 1980, on voit éclore une quantité surprenante de nouvelles revues et de magazines, des laboratoires de création, qui font foi de l'effervescence littéraire et culturelle, mais aussi de l'éclatement des tendances politiques qui primaient durant les années soixante. Andrée Fortin, qui a analysé les trajectoires d'intellectuels québécois à travers leurs revues, pointe que 108 nouveaux périodiques voient le jour durant cette décennie, dont 37 revues d'idées et 47 revues artistiques<sup>63</sup>. Reprenant une tradition vieille de près de deux cents ans, une partie de ces périodiques, situés en marge des grands médias et animés surtout par de jeunes écrivains, propagent de nouvelles conceptions de la littérature<sup>64</sup>. Positionnées dans la sphère de production restreinte du champ littéraire, elles cristallisent un certain nombre de nouveaux enjeux esthétiques.

Comme l'a montré Anna Boschetti, prenant pour exemple Jean-Paul Sartre et *Les Temps modernes* (1949-1965), l'institution qu'est la revue joue un rôle essentiel dans la

<sup>61</sup> François Ricard, *La génération lyrique*, Montréal, Boréal, 1994, 282 p.

<sup>62</sup> Lucie Robert, « Les revues », dans Réginald Hamel (dir.), *Panorama de la littérature québécoise contemporaine*, Montréal, Éditions Guérin, 1997, p. 143.

<sup>63</sup> À titre comparatif, les années 1960 en voient naître 45 et en 1980, 111 revues émergent au Québec (Andrée Fortin, *Passage de la modernité*, Sainte-Foy, Presses de l'Université de Laval, 2006, 445 p.).

<sup>64</sup> Jacques Michon, « Les revues littéraires d'avant-garde de 1940 à 1976 », dans Lise Gauvin et Jean-Marie Klinkenberg (dir.), *Trajectoires. Littérature et institutions au Québec et en Belgique francophone*, Bruxelles, Éditions Labor, 1985, p. 119.

lutte pour la conquête et la conservation du pouvoir symbolique<sup>65</sup>. Comme nous le verrons, parmi les avant-gardes qui vont naître vers la fin de la décennie soixante, la revue *La Barre du jour (BJ)*, renommée *La Nouvelle Barre du jour (NBJ)*, sera la plus marquante, provoquant une redéfinition du littéraire, au sein du bouillonnement de formes et de pratiques, en élaborant progressivement les principales tendances formalistes d'une « modernité euphorique<sup>66</sup> » – autoréflexivité, déconstruction de la syntaxe, illisibilité, jeu sur le signifiant – et en devenant le point de référence durant les années soixante-dix.

Parmi les critiques et essayistes qui ont réfléchi au champ des revues des années 1970, Jacques Pelletier et Pierre Milot sont les auteurs des ouvrages les plus marquants. Professeur à l'UQAM, le premier situe son travail dans la perspective de l'histoire des idées et de l'histoire littéraire. Il a dirigé l'ouvrage collectif *L'avant-garde culturelle et littéraire des années 70 au Québec* (1986) avant de publier *Le poids de l'histoire. Littérature, idéologies, société du Québec moderne* (1995), recueil d'essais qui lui permet de poursuivre ses réflexions<sup>67</sup>. Tous articles et essais confondus, bien que Pelletier fasse référence à une « avant-garde protéiforme<sup>68</sup> » et souligne plus récemment le « chassé-croisé des transfuges<sup>69</sup> », il postule des catégories qui tendent à séparer les principales revues des années soixante-dix selon des divisions fortes : revues politiques, littéraires, culturelles, etc. Ces découpages, conçus dans une vision synthétique qui témoigne de son travail d'historien, gommant une part de l'originalité de ces périodiques qui jouent simultanément sur plusieurs tableaux. Au même titre que Michel Lacroix, nous croyons que chaque revue crée un assemblage singulier d'éléments de discours qui la positionne aux carrefours de

---

<sup>65</sup> Anna Boschetti, *Sartre et les Temps modernes*, Paris, Minuit, 1985, p. 177.

<sup>66</sup> François Dumont, « Un nouveau conflit de références. Trois revues littéraires québécoises contemporaines : *Liberté*, *L'Inconvénient* et *Contre-jour* », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, 2006, n° 58, p. 199.

<sup>67</sup> Jacques Pelletier, « L'avant-garde culturelle et littéraire des années soixante-dix : l'art en question », *Le poids de l'histoire*, Montréal, Nuit blanche éditeur, 1995, p. 183-241.

<sup>68</sup> Jacques Pelletier, « Constitution d'une avant-garde littéraire dans les années 1970 au Québec : le moment de négation », *Études littéraires*, vol. 20, n° 1, 1987, p. 113.

<sup>69</sup> Jacques Pelletier, « La contre-culture et les revues québécoises », *À bâbord*, mars 2013 [en ligne], <https://www.ababord.org/La-contre-culture-et-les-revues>, page consultée le 18 juin 2014.

plusieurs champs<sup>70</sup>. De par sa nature plurielle, forum à voix multiples, la revue comme médium tend à redéfinir les frontières entre les champs. C'est pourquoi les divisions fortes qu'a établies Pelletier nous semblent difficiles à penser, tout particulièrement dans le contexte effervescent des années soixante-dix.

Incontournable en raison de son approche bourdieusienne, Pierre Milot est le second auteur en importance ayant travaillé sur l'avant-garde politico-littéraire des années 1970. Dans *Le paradigme rouge* (1992), il cible trois revues, *Socialisme québécois* (1970-1974), *Stratégie* (1972-1977) et *Chroniques* (1975-1978), et décortique leur idéologie en s'attachant à chacune d'entre elles à tour de rôle<sup>71</sup>. Si l'ouvrage permet de suivre la trajectoire respective de ces revues, par contre, il ne propose pas de synthèse globale qui les positionne dans le champ littéraire ni de vision d'ensemble montrant où évoluent, en parallèle, les agents ayant fondé ces lieux de publication ainsi que les interactions entretenues avec d'autres acteurs. Bien qu'il mette en évidence l'influence de la revue *Tel Quel* (1960-1982) sur le champ intellectuel québécois à travers les textes des principaux collaborateurs de *Socialisme québécois*, de *Stratégie* et de *Chroniques*, Milot ne prend pas en considération la revue qui a canalisé avec force les théories françaises, soit la *BJ/NBJ*. C'est précisément à cela que ce chapitre veut suppléer.

Évidemment, il est impossible de prendre en considération toutes les revues littéraires et culturelles en circulation au Québec à l'époque du formalisme, d'en faire un inventaire, ni de rendre compte de leur contenu de façon exhaustive. Mais pour reconstruire la structure du champ, selon l'appareil sociologique réfléchi par Pierre Bourdieu, il suffit d'observer les positions qui contribuent le plus à sa définition. C'est pourquoi nous effectuerons une coupe synchronique allant de l'émergence de l'avant-garde formaliste autour de la *BJ* jusqu'à l'avènement d'une parole féminine à la *NBJ*. Nous postulons que les mutations de la « nouvelle écriture » font émerger une ultime avant-garde qui trouve ses sources dans la

---

<sup>70</sup> Michel Lacroix, « Sociopoétique des revues et l'invention collective des "petits genres" », *loc. cit.*, p. 21.

<sup>71</sup> Pierre Milot, *Le paradigme rouge : l'avant-garde politico-littéraire des années 70*, Longueuil, Éditions de Balzac, 1992, 291 p.

revue *Dérives*<sup>72</sup> (1975-1987). Tentant d'imposer une nouvelle loi dans le champ, loi qui classe les acteurs et devient un enjeu de structuration, le noyau constitué autour des deux principaux animateurs, Jean Jonassaint et Francine Saillant, fait advenir, selon nous, une nouvelle catégorie dans le champ littéraire : la migration. Cette identité narrative inédite a aussi des échos dans le champ culturel des années soixante-dix sous les expressions « communauté culturelle » ou « immigrant ». Avant d'étayer ces hypothèses, nous verrons quels sont les enjeux qui structurent l'espace des prises de position dans le champ littéraire québécois à la fin de la décennie marquée par la Révolution tranquille.

#### *Littéraires avant tout : de Liberté à La Barre du jour*

Avant-gardiste dans ses débuts, la revue *Liberté* (1959-) est en voie de consécration vers la fin des années soixante. Détenant un capital symbolique important, les fondateurs et principaux collaborateurs de la revue littéraire (André Belleau, Jean-Guy Pilon, Naïm Kattan, Jacques Godbout, Hubert Aquin, etc.) forment une partie de la nouvelle élite intellectuelle qualifiée, qui se recrute à l'université<sup>73</sup>, dans le journalisme et dans les cercles artistiques et qui exercent une certaine emprise sur le monde des institutions culturelles<sup>74</sup>. Ces signaux témoignent de différentes sources de légitimité ; ce sont autant de titres et de fonctions, des propriétés objectives, qui montrent la présence des écrivains et journalistes de *Liberté* dans plusieurs champs importants (littéraire, universitaire et médiatique) et confirment leur rôle hégémonique. À ce titre, le déplacement opéré par l'équipe de *Liberté*, qui tend à occuper le pôle dominant du champ littéraire, où se situe également la maison d'édition de l'Hexagone, entraîne du même coup une restructuration de celui-ci dans son ensemble.

---

<sup>72</sup> En 1985, selon Pierre Popovic, « les revues d'avant-garde principales sont *Dérives* et *La Nouvelle Barre du jour* » et leur « position est disputée par des revues telles *Hobo-Québec* et *Estuaire*. » (Pierre Popovic, « Les revues poétiques en Belgique francophone et au Québec », *Trajectoires : littérature et institutions au Québec et en Belgique francophone*, op. cit., p. 136).

<sup>73</sup> François Hébert et Gilles Marcotte sont professeurs à l'Université de Montréal, François Ricard et Yvon Rivard à l'Université McGill et André Belleau à l'UQAM.

<sup>74</sup> À *Liberté*, plusieurs des écrivains travaillent à Radio-Canada, à l'Union des écrivaines et des écrivains québécois, à l'Office national du film et au Conseil des arts du Canada (CAC). Entre 1967 et 1991, Naïm Kattan dirige le Service des lettres et de l'édition des arts du CAC. Quant à Jean-Guy Pilon, il est chef du Service des émissions culturelles de 1970 à 1985 à Radio-Canada.

La restructuration du champ littéraire passe aussi par l'arrivée de nouveaux joueurs. Véritables lieux de rassemblement des plus jeunes poètes et écrivains, la *BJ* et *Les Herbes rouges* (1968-1978)<sup>75</sup> apparaissent durant la deuxième moitié des années soixante. Comme le soulignent les auteurs de la récente *Histoire de la littérature québécoise*, ces deux revues sont « nées sous le signe paradoxal de la rupture et de la continuité<sup>76</sup> ». Occupant le pôle dominé du champ littéraire, dans la sphère de production restreinte, ces poètes et écrivains cherchent en effet à innover sur le marché des discours. Or, ayant peu de légitimité afin d'imposer une nouvelle vision de la poésie, ils reprennent d'abord un certain nombre d'éléments mis de l'avant par les revues qui leur sont contemporaines et reconnaissent une tradition littéraire québécoise remontant au XIX<sup>e</sup> siècle.

Lancée le 18 février 1965 à Montréal, littéraire avant tout, la *BJ* naît de l'intérêt commun de quatre étudiants de l'Université de Montréal, Nicole Brossard, Marcel St-Pierre, Roger Soublière et Jan Stafford. Il faut souligner qu'à l'époque, dans un climat qui annonce la fin de la Révolution tranquille, il n'y a pas d'autres revues exclusivement poétiques et littéraires marquantes à part *Liberté*. Or, le texte d'ouverture ne positionne pas la *BJ* en rupture d'avec le thème du pays, ni la porte garante des luttes révolutionnaires qui intéressent le collectif de *Parti pris* au même moment. L'équipe de la *BJ* s'attache à la défense de l'autonomie du littéraire comme sa contemporaine, *Liberté*.

À l'heure actuelle le Québec se recrée dans une situation littéraire tendue et inquiète [...] *La Barre du jour* ne défendra aucune idéologie politique, mais elle ne pourra qu'acquiescer à tous les textes de valeur littéraire qui lui seront soumis, bien qu'ils fussent empreints de caractère politique. Car s'il n'y a pas de poésie engagée il y a une poésie essentielle qui veut tirer l'image de l'homme vers la lumière et assurer à tous une place dans la conscience collective culturelle qui s'éveille rapidement aux nécessités et par là se définit comme nécessité. D'ailleurs si nous pouvons maintenant nous prêter avec tant d'ardeur à la création de cette nouvelle,

---

<sup>75</sup> Bien que Marc-André Goulet soutienne que les *Herbes rouges* (*HR*), à leurs tout débuts, entrent dans la catégorie « revue », l'alternance entre les livraisons aux multiples signatures et les numéros d'auteur, qui deviennent la norme à partir de 1972, nous incite à les considérer comme une maison d'édition, entreprise que les frères Hébert vont fonder en 1978 avec l'aide des éditions de l'Hexagone (Marc-André Goulet, « De la revue au livre : le cas des *Herbes rouges* », *Présence francophone*, n° 48, 1996, p. 165).

<sup>76</sup> Michel Biron et al., *Histoire de la littérature québécoise*, op. cit., p. 490.

c'est en un sens dû à l'inévitable situation de lucidité dans laquelle nous plonge notre milieu<sup>77</sup>.

Signalant son intérêt pour la poésie pure, les animateurs de la *BJ* se montrent ouverts « à toute collaboration littéraire<sup>78</sup> ». Toute revue, comme lieu de publication, rassemble un certain nombre d'agents qui ont des affinités objectives et des propriétés incorporées communes : un habitus similaire, système de schèmes classificatoires de perception et d'appréciation, et des dispositions homologues dans un état du champ<sup>79</sup>. Dans le cas de la *BJ*, les agents, qui tentent de se construire une identité collective forte par l'emploi ici du « nous », sont de jeunes écrivains et poètes peu connus, évoluant dans le milieu universitaire<sup>80</sup>. Cherchant à accroître leur capital symbolique, ces étudiants se rassemblent pour fonder une nouvelle publication, se positionnant dans le système de relations qu'est le champ, comme l'explique Anna Boschetti.

Pour comprendre cette tendance au regroupement et le rôle d'opérateur privilégié que semble assumer la fondation d'une revue dans l'institutionnalisation d'un groupe, il suffit de penser la vie culturelle comme un champ de forces, réglé par la concurrence, où exister et s'affirmer c'est conquérir la reconnaissance du champ, se faire un nom. La logique du marché porte à concentrer et à accumuler<sup>81</sup>.

Pour se « faire un nom », l'équipe de la *BJ* compte sur la collaboration d'auteurs « clés » de la Révolution tranquille. En effet, le premier numéro met côte à côte des textes de jeunes écrivains, surtout les animateurs de la revue, et d'« anciens », témoignant d'un dynamisme qui repose la tension entre rupture et tradition comme l'indiquaient Biron, Dumont et Nardout-Lafarge. Des noms plus connus côtoient l'équipe de la *BJ* : l'ancien partipriste André Major donne à lire une nouvelle d'une facture assez classique<sup>82</sup>, St-Pierre, Brossard, Soublière et Stafford signent des vers libres où les strophes s'enchaînent sans brisure

<sup>77</sup> [s. a.], « Présentation », *La Barre du jour*, n° 1, vol. 1, février 1965, p. 2.

<sup>78</sup> *Ibid.*

<sup>79</sup> Pierre Bourdieu, *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Édition de Minuit, 1979, p. 190.

<sup>80</sup> Brossard, Soublière et Saint-Pierre collaborent aux pages artistiques du *Quartier latin*, le journal étudiant de l'Université de Montréal (UdeM). Stafford s'ajoute à ce groupe qui publie à *L'Odyssée*, revue liée à l'association des étudiants de la Faculté des arts de l'UdeM (Jacques Beaudry, *Le rébus des revues*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1998, p. 8-9).

<sup>81</sup> Anna Boschetti, *Sartre et Les Temps modernes*, *op. cit.*, p. 179.

<sup>82</sup> André Major, « Après la nuit », *La Barre du jour*, n° 1, vol. 1, février 1965, p. 21-22.

syntactique<sup>83</sup>. Figurent au sommaire, parmi les « représentants » de l'Hexagone, un extrait du recueil *L'Âge de la parole* de Roland Giguère<sup>84</sup>, qui vient de paraître, et le poème « Arbres violents » d'Alain Horic, dédié « à ma tendre terre Québec<sup>85</sup> », qui marque une nette inscription dans la poésie du pays. Signalons enfin les aphorismes de Michel Beaulieu, détonnant par leur forme brève, où le lyrisme, la désillusion et l'érotisme questionnent en simultané le rôle du poète et la fonction de la poésie<sup>86</sup>.

Ayant peu de capital symbolique, le comité de rédaction de la *BJ* donne forme et valeur à ses pratiques en s'inscrivant d'abord en filiation avec des auteurs issus de la tradition littéraire québécoise. Dès la première livraison, en 1965, l'équipe publie des textes inédits de Charles Gill. Dans les numéros subséquents, ce sont surtout des membres de l'École littéraire de Montréal, en plus de Nérée Beauchemin (n° 8, 1966), qui occupent la section « Les inédits », donnant à lire des textes non publiés ou indisponibles, dont la correspondance d'Albert Lozeau à Louis-Joseph Doucet (n° 6, 1966), des poèmes d'Arthur de Bussièrès (n° 2, 1965), de Louis-Joseph Doucet (n° 7, 1966) et de Saint-Denys Garneau (sept.-oct. 1969) et une pièce de théâtre, *L'Anglomanie*, de Joseph Quesnel (n° 3, 1965). Ces « résurrections » rendent légitime le travail de ces écrivains du passé aux yeux des plus jeunes poètes de la génération montante et les insèrent, à leur tour, dans une tradition de lecture, selon l'expression de Georges-André Vachon. Par l'intermédiaire de ces filiations, il ne fait aucun doute que l'équipe de la *BJ* affirme l'autonomie du littéraire au Québec. Mais ces inédits agissent aussi à titre de repoussoir du passé : ils servent à positionner la pratique poétique des animateurs de la *BJ* dans le présent. Rappelons que dans le champ littéraire à la fin des années soixante, *Liberté* travaille aussi en ce sens, mais ses collaborateurs publient, en plus des textes de fiction, des articles de réflexion sociale ou politique.

---

<sup>83</sup> Marcel Saint-Pierre, « Poèmes »; N. Brossard, « Poèmes »; Roger Soublière, « Ode à Orphée et Eurydice »; Jan Stafford, « Poèmes », *La Barre du jour*, n° 1, vol. 1, février 1965, p. 7-10; 17-20; 23-25; 28-30.

<sup>84</sup> Roland Giguère, « L'Âge de la parole », *La Barre du jour*, n° 1, vol. 1, février 1965, p. 16.

<sup>85</sup> Alain Horic, « Arbres violents », *La Barre du jour*, n° 1, vol. 1, février 1965, p. 31-32.

<sup>86</sup> Michel Beaulieu, « Coordonnées », *La Barre du jour*, n° 1, vol. 1, février 1965, p. 11-14. Acteur important de la nouvelle génération, fondateur des Éditions l'Estérel, Michel Beaulieu publie, entre 1966-1969, Raoul Duguay, Nicole Brossard, Gilbert Langevin, Luc Racine, Victor-Lévy Beaulieu, Denis Vanier, Jean Basile et Gérard Étienne.

En somme, durant les deux premières années de la *BJ*, le mélange entre poèmes de facture assez classique, voire lyrique, courts récits et textes inédits tirés de la tradition littéraire montre que le formalisme ne s'est pas encore manifesté, faisant plutôt voir une grande diversité de poétiques. Si plusieurs auteurs « anciens » publient à la *BJ*, dont Gemma Tremblay et Gatien Lapointe, aux côtés d'écrivains et de poètes plus près de *Parti pris* comme Paul Chamberland, Michel Van Schendel, Jacques Renaud et Yves Préfontaine, certains détonnent tels que Raoul Duguay ou Yvan Mornard. Ces deux poètes contre-culturels figurent à la nouvelle équipe que se donne la *BJ* le temps de la huitième livraison (oct.-nov. 1966), où France Théorêt, Michel Beaulieu, Luc Racine, Jacques Renaud joignent également le collectif initial, des noms figurant au catalogue des éditions de l'Estérel.

*Entre rupture et tradition : constitution d'une avant-garde poétique*

Le tournant proprement formaliste de la *BJ* survient lorsque ces « enrégés de la littérature québécoise en devenir<sup>87</sup> », pour le dire dans leurs mots, consacrent « une grande importance à la publication de jeunes auteurs : c'est-à-dire tout ce qui est véritable création et recherche nouvelle<sup>88</sup> ». Or, l'arrivée de nouveaux acteurs au comité de rédaction provoque une querelle divisant ses récents membres. Tous ne s'entendent pas sur l'idée même d'une entreprise ou d'une pratique d'écriture commune à la *BJ*<sup>89</sup>. Beaulieu, Duguay, Renaud et Mornard s'appuient plutôt sur le topos de la « discordance », comme l'a montré François Dumont<sup>90</sup>. Ce parti pris révèle l'orientation de la brève revue poétique *Quoi* (1967), qu'ils lancent en février<sup>91</sup>. Signalons, à l'instar d'Andrée Fortin, que ces animateurs signent le

<sup>87</sup> Note de la rédaction, vol. 2, n° 2 [n° 8], octobre-novembre 1966, p. 43.

<sup>88</sup> Marcel Saint-Pierre / *La Barre du jour*, « Éditorial », vol. 2, n° 2 [n° 8], oct.-nov. 1966, p. 2.

<sup>89</sup> Le comité fondateur manifeste le désir d'un consensus dans la pratique d'écriture à la *BJ*, tandis que les nouveaux membres souhaitent conserver une certaine indépendance (Joseph Bonenfant et André Gervais, « Ce que pouvait être, ici, une avant-garde. Entrevue avec Nicole Brossard, Roger Soublière et Marcel Saint-Pierre », *Voix et images*, vol. X, n° 2, hiver 1985, p. 74).

<sup>90</sup> François Dumont, *Usages de la poésie. Le discours des poètes québécois sur la fonction de la poésie (1945-1970)*, Québec, Centre de recherche en littérature québécoise, Presses de l'Université Laval, coll. « Vie des lettres québécoises », 1993, p. 183.

<sup>91</sup> Michel Beaulieu lance, notamment avec Duguay, la revue *Quoi*. Nous donnons à lire ici un court extrait du manifeste du second et dernier numéro : « La politique nous intéresse, mais nous sommes

« premier manifeste formaliste<sup>92</sup> » de l'histoire des revues québécoises. Or, selon nous, ce noyau quitte la *BJ* après y avoir publié deux textes « précurseurs » du travail formel et de l'intérêt pour la théorie littéraire qui occuperont les principaux animateurs de la revue durant les années soixante-dix<sup>93</sup>. Ce n'est donc pas anodin que Michel Beaulieu publie à nouveau dès 1968, devenant un collaborateur régulier, et fasse partie du collectif entre 1970-1973, période de vitalité et d'exubérance du formalisme à la *BJ*.

En 1967, après le départ d'une partie des écrivains regroupés autour de l'Estérel (Beaulieu, Duguay, Mornard), un changement de ton se fait ressentir à la *BJ*. Les textes de l'équipe resserrée attestent l'existence d'une prise de position de groupe au sein de la sphère de production restreinte du champ littéraire. Positionné à l'avant-garde, ce groupe c'est d'abord l'équipe de la revue qui, par définition, est un médium fondamentalement collectif. Brossard, Stafford, Théorêt, Saint-Pierre et Soublière s'inspirent de *Parti pris*, dont les animateurs ont élaboré un socialisme-décolonisateur à l'image de la réalité québécoise où les exigences de la littérature s'accordaient avec celles de la révolution<sup>94</sup>. Comme le souligne Pierre Bourdieu, dans *Les règles de l'art*, « [c]haque révolution réussie se légitime elle-même, mais légitime aussi la révolution en tant que telle, s'agirait-il de la révolution contre les formes esthétiques qu'elle a imposées<sup>95</sup>. » À partir de 1967, l'équipe de la *BJ* reprend l'élan révolutionnaire rendu légitime par les partipristes et le transforme dans le champ littéraire en une nouvelle tendance poétique affirmant la rupture d'avec la poésie du pays.

---

d'abord des écrivains. Et nous ne croyons pas que l'écriture doive s'asservir à la politique. L'écriture est donc pour nous un geste sans signification autre qu'en lui-même. Pas de rhétorique, pas de thèse à défendre, que l'écriture. Et l'invention. [...] Nous avertissons la critique : elle se fourvoiera dès qu'elle considérera l'écriture en dehors de sa structure formelle, de son invention » (Y. M. [Yvan Mornard] / *Quoi*, « Le laboratoire », *Quoi*, vol. 1, n° 2, printemps-été 1967, p. 3-6 [nous soulignons]). S'adressant ici directement aux critiques littéraires, l'équipe de *Quoi* revendique une certaine liberté et une créativité nouvelle qui passent par l'invention formelle, indiquant le début d'une autonomisation du champ littéraire.

<sup>92</sup> Andrée Fortin, *Passage de la modernité*, op. cit., p. 190.

<sup>93</sup> Raoul Duguay, « Duotude », *La Barre du jour*, vol. 1, n° 6, janvier-février 1966, p. 20-22; Yvan Mornard, « Poèmes », *La Barre du jour*, vol. 1, n° 2, mai-juin 1965, p. 25-26. Notons que Mornard fonde *Allez Chier*, participe à *Sexus* et à *Logos* (Yves Robillard (dir.), *Québec underground, 1962-1972*, tome 2, Montréal, Les Éditions Médiart, 1973, 473 p.).

<sup>94</sup> Lucie Robert, « Les revues », dans Réginald Hamel (dir.), *Panorama de la littérature québécoise contemporaine*, Montréal, Éditions Guérin, 1997, p. 146.

<sup>95</sup> Pierre Bourdieu, *Les règles de l'art*, op. cit., p. 209.

Ce n'est donc pas anodin que la *BJ* consacre tôt dans son histoire un numéro à *Parti pris*, revue qui a fait triompher le concept de révolution<sup>96</sup>.

À partir du neuvième numéro<sup>97</sup>, le sujet de la poésie évolue en effet dans les pages de la *BJ*. De nouvelles thématiques surgissent de l'opposition à l'Hexagone : corps, désir, jeunesse, érotisme et urbanité. Ces motifs se donnent à lire dans un rapport renouvelé à la langue; des procédés comme la syncope et la rupture viennent fragmenter les vers. L'importance donnée aux créateurs de cette génération montante se fait également remarquer par le changement de graphisme. Si la maquette du huitième opuscule présentait une grille graphique structurée par des couleurs vibrantes, la suivante prend des airs psychédéliques qui montrent un vif contraste d'avec la présentation graphique épurée de la revue jusque-là<sup>98</sup>.

Redéfinissant non seulement l'identité visuelle de la revue, la neuvième livraison fait place à des poèmes signés Théorêt et Brossard qui présentent une syntaxe malmenée, un trait distinctif de la poétique formaliste qui s'élabore à la *BJ*. À ce propos, le texte le plus significatif est celui de Jean-Marc Labbé en ce qu'il joue avec la disposition des mots dans l'espace textuel. Dans ce qu'il nomme son « poème en prose en hommage à une belle<sup>99</sup> », Labbé raconte son escapade jusqu'à Québec où il espère retrouver Louise, l'objet de son désir. Dans ce qui prend la forme d'un journal de bord, le lexique et la typographie sont au service de la sensualité; moult métaphores font allusion aux mouvements de la voiture, au sexe de l'homme ou au corps de sa bien-aimée. Vaporeux et confus, le récit s'arrête pour faire place à un poème graphique où apparaît, au premier coup d'œil, une forme d'entonnoir.

---

<sup>96</sup> Le paratexte accompagnant la livraison double consacrée à *Parti pris* (nos 31-32, 1972) confirme cette hypothèse.

<sup>97</sup> *La Barre du jour*, vol. 2, n° 4 [n° 10], 1967.

<sup>98</sup> La *BJ* au départ est un feuillet allongé d'une soixantaine de pages, d'un format in-octavo (12,5 X 17 cm), fait de carton assez dur et broché. Conventionnelle, la mise en page est sur une colonne et les caractères d'imprimerie reproduisent une écriture cursive pour le titre du périodique (André Beaulieu, et al., *La presse québécoise : des origines à nos jours. Tome dixième, 1964-1975*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1990, p. 98).

<sup>99</sup> Jean-Marc Labbé, « Pouce par pouce il se pousse », *La Barre du jour*, vol. 2, n° 3 [n° 9], 1967, p. 32.

Se LUMIERESVEGETALESFLAMMESIMMOBILES E

condes		clairs
é		si
perdues		len
Pa		cieux
ges		Graines
blan		ex
ches		plosives
ta		Arcs
chées		en
de blanc		ciel
So		cir
leils		cul
gor		aires
gés	!	Fesses
de		d'ami
sang		ante <sup>100</sup>

PAN

Unie à une étrange onomatopée, l'image qui ressort est celle d'un sexe féminin. Labbé fait violence aux mots en les scindant en deux, ce qui a pour effet de décupler le sens ou de rendre le texte illisible, deux autres traits distinctifs de l'avant-garde formaliste. À cela, nous pouvons ajouter l'alternance des typographies à titre de marques textuelles de ce groupe de jeunes poètes dont Labbé fait partie. Au dixième numéro, l'arrivée au comité de rédaction d'acteurs tels que Jean-Yves Colette, Jean-Marc Labbé et Claude Bertrand semble d'autant plus déterminante pour l'orientation formaliste de la revue de poésie. Dans le liminaire, Saint-Pierre interroge la distinction des genres littéraires qui ne semble plus aller de soi en 1967, discutant de la légitimité de la prose, « le nom d'une forme d'écriture si répandue et si informe<sup>101</sup> ». Revendiquant un statut d'écrivain et non d'« écrivain », selon la distinction de Roland Barthes, Saint-Pierre et Brossard délaissent complètement la ponctuation et usent d'un même style elliptique dans leur collaboration poétique à ce dixième numéro<sup>102</sup>.

<sup>100</sup> *Ibid.*, p. 35.

<sup>101</sup> Marcel Saint-Pierre / *La Barre du jour*, « D'une mise au • », *La Barre du jour*, vol. 2, n° 4 [n° 10], 1967, p. 2.

<sup>102</sup> Marcel Saint-Pierre, « d'abord », *La Barre du jour*, vol. 2, n° 4 [n° 10], 1967, p. 3-10; Nicole Brossard, « Blow up l'efficace », *La Barre du jour*, vol. 2, n° 4 [n° 10], 1967, p. 11-15.

En mai 1968, pendant que se déroule en France une série de manifestations et d'événements de contestation politique, sociale et culturelle, l'équipe publie un imposant dossier consacré à Roland Giguère où affluent poésies et essais (n<sup>os</sup> 11-12-13, déc.-mai 1968). L'éditeur, poète et graveur y est présenté comme une figure incontournable des bouleversements esthétiques qui émergent dans le sillage du Refus global. Affirmant le rapport étroit de Giguère d'avec le surréalisme<sup>103</sup>, les collaborateurs, dont Gaston Miron, Paul Chamberland et Paul-Marie Lapointe, donnent notamment à lire des textes empruntant à divers genres<sup>104</sup>, mais qui convergent, d'une certaine manière, sur l'affirmation de la singularité poétique de Giguère. Une singularité qui passe par la mise en valeur de la forme et de la plasticité du langage. Insistant dans le texte de présentation sur la capacité de l'œuvre à dépasser les frontières, Saint-Pierre rend légitime une poésie capable de contourner la thématique du pays pour se suffire d'elle-même<sup>105</sup>. C'est donc dire qu'en cautionnant le travail de Giguère, symbolisant la rupture d'avec les valeurs établies et la nécessité d'un changement esthétique, sorte de représentant d'une avant-garde liée à l'époque antérieure à la Révolution tranquille, l'équipe de la *BJ* établit une filiation qui vise à renforcer sa propre position d'avant-garde dans le champ littéraire de la fin des années soixante.

---

<sup>103</sup> Claude Gauvreau le rapproche sans surprise du surréalisme (Claude Gauvreau, « Le magicien du dedans », *La Barre du jour*, n<sup>os</sup> 11-12-13, 1968, p. 142) et Gilles Hénault parle d'une « poésie court-circuitée, télescopée » chez Giguère (Gilles Hénault, « Amical salut à Roland Giguère », *La Barre du jour*, n<sup>os</sup> 11-12-13, 1968, p. 143).

<sup>104</sup> Gaston Miron, dans son texte qui relève du témoignage, montre comment s'est relevée à lui l'aliénation, d'abord « traquée et exorcisée » dans la poésie de Giguère (Gaston Miron, « Une poésie d'invasion », *La Barre du jour*, n<sup>os</sup> 11-12-13, 1968, p. 126). Citant Bakhtine et *Tel Quel*, Chamberland situe son texte dans la « conception structurale de la critique littéraire », mais fait plutôt une analyse impressionniste de *L'Âge de la parole* de Giguère (Paul Chamberland, « Lampe d'obsidienne », *La Barre du jour*, n<sup>os</sup> 11-12-13, 1968, p. 23). En ce qui a trait à Paul-Marie Lapointe, ce dernier livre un hommage à Giguère dans un poème aux accents surréalistes (Paul-Marie Lapointe, « Roland Giguère », *La Barre du jour*, n<sup>os</sup> 11-12-13, 1968, p. 125).

<sup>105</sup> Marcel Saint-Pierre signe un texte de présentation éclairant en ce sens : « Aussi, cette œuvre particulière [Giguère] et par le fait même commune, ce terrain vague que chacun, en quelque sorte, possède à mesure qu'il l'explore ou l'exorcise est à la fois en nous et hors de nous, à la fois œuvre de Giguère et nôtre. En sorte que les limites complexes de cette propriété, font que cette œuvre, ainsi comprise en nos murs, devient entreprise hors les murs. Cette œuvre entièrement engagée sur la route de la connaissance de soi et des autres, de notre réalité intérieure et extérieure, cette œuvre fait œuvre ; elle est saisie d'elle-même et constante appropriation externe. » (Marcel Saint-Pierre, « Connaissance de Giguère », *La Barre du jour*, n<sup>os</sup> 11-12-13, 1968, p. 6.)

Faisant la promotion d'une « pratique littéraire qui viserait à l'expérience des limites même de l'écriture<sup>106</sup> », l'essai de Claude Bertrand, dans la livraison estivale de 1968, annonce le divorce entre poésie et représentation au profit de « l'illisibilité du texte<sup>107</sup> ». Bertrand situe son texte dans une vision sémiologique en citant Jacques Derrida, Roland Barthes et Philippe Sollers qui publient dans la revue française *Tel Quel*. Cherchant à montrer l'influence de cette prestigieuse revue sur le champ intellectuel québécois, Pierre Milot a certes montré que les trois revues *Socialisme québécois*, *Stratégie* et *Chroniques* ont eu recours à la théorie préconisée par l'avant-garde parisienne, dans sa phase structur-marxiste<sup>108</sup>, mais il a littéralement mis de côté la *BJ* qui canalise, avec beaucoup plus de force selon nous, ces concepts dans le champ littéraire dès la fin des années soixante.

Toujours dans le numéro de juin-juillet 1968, qui cristallise un ensemble de signes distinctifs du formalisme dont le recours à la théorie, France Théorêt met de l'avant l'autoréflexivité de la poésie, tout en jouant sur les caractères typographiques. Elle l'illustre par l'alternance entre minuscule/majuscule et par le recours aux parenthèses, signe typographique emblématique de l'avant-garde formaliste.

or ces mots me rejoignent  
leur éclat est contradictoire le fil du discours  
se rompt  
TOUT SE CONTRE-DIT  
Mais nul n'est il  
[...]  
le fil du discours est (inter) rompu<sup>109</sup>

Celle qui deviendra *la* figure de la « nouvelle écriture » avant d'opérer un virage féministe, Nicole Brossard, pousse encore plus loin l'autoréflexivité dans les pages de la *BJ*, avec son texte « Mots subordonnants ». Sa collaboration au numéro estival construit en effet un métadiscours sur l'écriture, sorte de cours de grammaire commentant le procès du sens à mesure qu'il se fait.

<sup>106</sup> Claude Bertrand, « Introduction à l'histoire de la rupture », *La Barre du jour*, juin-juillet 1968 [n° 14], p. 70.

<sup>107</sup> *Ibid.*, p. 69.

<sup>108</sup> Pierre Milot, *Le paradigme rouge*, *op. cit.*, p. 39.

<sup>109</sup> France Théorêt, « Texte pour la voix haute », *La Barre du jour*, juin-juillet 1968 [n° 14], p. 5.

d'un seul trait signifiant quand il y a fuite du dire  
le mot massacre

intensité d'abord

en sondant plus avant plus  
profond  
plus loin

la formulaire naît  
d'où on le sait de quoi d'un point  
vibrante donc car elle nourrit et pèse plein sur  
le sens et le contre  
en genre s'accorde à rebelle en nombre [...]

transition

or  
drôles ces signes vides et bleus malgré  
même si (c'est-à-dire quoique)

restriction

néanmoins  
[...]  
c'est que rapport exprimé signifie rature  
se double exaspération  
à travers l'ensemble se pavane le code  
le code analyse le code impératif  
et tout à l'opposé voici paraître le code [...]  
désormais le sens en a deux  
un de trop  
l'artifice est inévitable  
voilà comment<sup>110</sup>

À la suite de l'essai de Bertrand, un vocabulaire propre au champ intellectuel inonde la poésie dans les pages de la *BJ*. Tirés de la science du langage que l'on associe au post-structuralisme de la revue *Tel Quel*<sup>111</sup>, les nouveaux lexèmes pour appréhender le littéraire – signe, dire, signifiant et code – sont littéralement mis en scène dans le texte de Brossard.

<sup>110</sup> Nicole Brossard, « Mots subordonnants », *La Barre du jour*, juin-juillet 1968 [n° 14], p. 12-14.

<sup>111</sup> La revue française *Tel Quel* s'érige contre la conception traditionnelle de la littérature en mettant de l'avant de nouvelles réflexions liées aux sciences du langage et aux sciences sociales : psychanalyse (Jacques Lacan), anthropologie (Claude Lévi-Strauss), philosophie (Michel Foucault, Jacques Derrida), sémiologie (Roland Barthes) et intertextualité (Julia Kristeva). En 1968, ces théoriciens se regroupent dans un manifeste, la *Théorie d'ensemble* (Paris, Éditions du Seuil, 1968, 413 p.). Basée sur la corporéité du signifiant et le refus de la mimésis, l'écriture devient subversive. Le texte, quant à lui, brouille la distinction entre les genres et la théorie littéraires (Marie Gagné, « Le mouvement "Tel Quel" : néo-avant-garde et postmodernité », thèse de doctorat, Université McGill, Montréal, 1990, 571 f.)

D'abord descriptif, le poème emprunte au régime narratif et se termine à la manière d'une nouvelle. La chute devient une métaphore des buts souhaités par les tenants de la « nouvelle écriture », dont Brossard aspire à devenir le chef de file : déjouer le code, soit l'ensemble de règles ou contraintes qui assurent le fonctionnement du langage dans un texte, en refusant l'adéquation entre signifiant et signifié. Dans le texte brossardien, le travail de sape de la langue se base également sur une absence complète de ponctuation et sur la stricte utilisation de la minuscule. Qui plus est l'écrivaine use d'une syntaxe sautillante, voire télégraphique, qui montre que la rupture est radicale d'avec le lyrisme et l'émotivité liés à la poésie de la génération de l'Hexagone.

Indiquant avec plus de force les sources de cet écart, le quadruple numéro de 1969 de la *BJ*, que Claude Gauvreau initie, est dédié à un ensemble d'écrits automatistes<sup>112</sup>. Nous postulons qu'en opérant une relecture critique du mouvement des Automatistes, l'équipe de la *BJ* s'approprie, d'une certaine façon, leur geste de rupture total. En effet, la transposition du clivage générationnel et culturel des années quarante sur leur réalité vise à s'opposer encore plus radicalement à la poésie des aînés, celle de l'Hexagone identifiée à Grandbois (et non à Saint-Denys Garneau) et au discours nationaliste de la revue *Liberté*, qui représente dorénavant l'avant-garde institutionnalisée dans la sphère de production restreinte du champ littéraire. En prenant le relais d'une révolution artistique initiée notamment par le *Refus global* (1948), l'équipe de la *BJ* prend aussi distance à l'endroit du militantisme plus idéologique (socialisme, communisme, nationalisme) que l'on retrouvait dans les pages de la défunte revue *Parti pris*<sup>113</sup>. L'équipe de la revue *BJ* poursuit le dessein d'une révolution *poétique* dans le champ littéraire inspirée par un ensemble de théories structuralistes en vogue dans le champ intellectuel.

Au final, nous pouvons affirmer que la *BJ*, acteur important d'un mouvement de reconnaissance de la littérature québécoise, radicalise des tendances poétiques ultérieures en se revendiquant du travail de précurseurs, pensons à Jean-Michel Valiquette (août-

---

<sup>112</sup> *La Barre du jour*, n° 17-18-19-20, janvier-août 1969.

<sup>113</sup> La revue est disparue à l'été 1968 en raison des dissensions trop grandes entre les animateurs, dont la majorité avait déjà quitté dans les premières années de publication en réaction à la pluralité des points de moins en moins acceptée.

septembre 1968), d'artistes et de poètes surréalistes. Nous croyons que ces choix éditoriaux signalent une indéniable appartenance esthétique au travail de la forme. L'équipe rassemblée autour de Brossard et Saint-Pierre vise ainsi à accumuler davantage de capital symbolique afin d'imposer avec plus de netteté la nouvelle tendance dans le champ littéraire qu'est le formalisme au seuil de la décennie septante. La *BJ* devient en outre un pôle qui tend à faire exister l'identité formaliste en élaborant ses principaux marqueurs (métadiscours sur l'écriture, subversion de la syntaxe, travail sur la matérialité de la langue et illisibilité du texte). Comme nous le verrons, loin d'être des blocs monolithiques où chaque courant évolue séparément, les revues québécoises des années soixante-dix poursuivent des objectifs analogues en cherchant à faire exister ou à redéfinir des catégories esthétiques dans les différents champs où elles opèrent simultanément.

#### *Affirmation de la contre-culture en terre québécoise*

La Nuit de la poésie, qui s'est tenue le 27 mars 1970, fut un événement majeur ayant illustré l'effervescence de la poésie au tournant d'une nouvelle décennie. Pour la cinquantaine de poètes, chanteurs et écrivains présents à cette manifestation culturelle<sup>114</sup>, ce fut le point d'orgue de la poésie du pays et, en même temps, le début de sa lente agonie<sup>115</sup>. Comme l'a souligné avec justesse Jacques Michon à propos des combats et des tensions qui traversent le champ littéraire à cette époque, l'« élargissement des frontières du champ de production restreinte, la coexistence de plusieurs instances rivales et antagonistes à l'intérieur de cette sphère à partir de 1970 ont contribué probablement à l'autonomisation des problématiques, à l'autosuffisance [...]»<sup>116</sup>. Autrement dit, la concurrence des discours et l'intensification de la lutte entre les diverses tendances poétiques d'avant-garde indiquent que le milieu littéraire commence à se constituer de façon autonome. Si l'on schématise, l'éclipse du mouvement poétique associé au nationalisme québécois peut s'expliquer par la présence,

<sup>114</sup> Pascal Brissette, « Que sont nos nuits devenues? », *Québec français*, n° 171, 2014, p. 54.

<sup>115</sup> Laurent Mailhot et Pierre Nepveu s'accordent pour dire que la récitation de *Speak white* par Michèle Lalonde à la Nuit de la poésie de 1970 aura probablement été le dernier mot de la poésie dite « nationale » (Laurent Mailhot et Pierre Nepveu, *La poésie québécoise*, Montréal, l'Hexagone, 2007 [1986], p. 31).

<sup>116</sup> Jacques Michon, « Les revues d'avant-garde au Québec de 1940 à 1979 », *loc. cit.*, p. 123.

sur la scène du sous-sol de l'église Jésus, de plusieurs jeunes créateurs en quête de capital symbolique. Cherchant à accroître leur légitimité aux yeux de leurs pairs, mais surtout à faire écran aux poètes de la génération de l'Hexagone qui occupent la position dominante dans le champ littéraire, les nouveaux « entrants », pour reprendre l'expression de Pierre Bourdieu, tentent de renouveler la définition du littéraire en se réclamant des théories françaises en vogue, dans le cas des formalistes à la *BJ*, ou bien de l'utopie contre-culturelle américaine, qui est fort bien représentée à la Nuit de la poésie<sup>117</sup>.

Depuis la mi-temps des années soixante, la gauche québécoise baigne en effet dans un esprit de révolution aux aspirations cosmiques, culturelles et sociales qui viennent du Greenwich Village (New York), d'Allen Ginsberg (Beat generation) et du flower power en Californie. Attirés par ce pôle culturel étasunien, certains des acteurs du mouvement social qu'est la contre-culture au Québec, Raoul Duguay, Denis Vanier, Josée Yvon, et le transfuge en provenance de la revue *Parti pris*, Paul Chamberland, vont publier dans le magazine *Mainmise* (1970-1978) à ses tout débuts<sup>118</sup>. Faisant irruption dans le champ culturel québécois aux côtés de toute une presse « underground » se comptant par douzaines de petites publications éphémères photocopiées ou ronéotypées<sup>119</sup>, ce périodique est imprimé sur

---

<sup>117</sup> L'événement euphorique, rapidement devenu mythique, dévoile en effet les derniers représentants de la poésie du pays (Yves Préfontaine, Gatién Lapointe, Jean-Guy Pilon), des chanteurs, des interprètes (Michèle Lalonde, Suzanne Paradis, Michel Garneau, Georges Dor et Raymond Lévesque. Pauline Julien, aux côtés de son compagnon Gérard Godin, récite un texte de Roland Giguère et en chante un de Gilbert Langevin) et des jeunes poètes colorés, des « freaks » (Denis Vanier, Claude Péloquin, Louis Geoffroy, Raoul Duguay et son groupe *L'Infonie*) pour qui le partipriste devenu contre-culturel, Paul Chamberland, présent lors de cette soirée, joue un rôle d'intermédiaire. Sur la scène du Jésus en mars 1970, une autre jeune écrivaine, Nicole Brossard, détonne avec ses influences telquelliennes, un peu de la même manière que Claude Gauvreau avec ses relents de surréalisme et d'automatisme. L'un des principaux organisateurs, Gaston Miron, fait donc office de relais entre ces groupes dont les clivages sont littéralement estompés dans le documentaire qui gomme pour beaucoup le climat houleux de l'époque.

<sup>118</sup> Autre transfuge de la même génération que les poètes de l'Hexagone, ayant publié à *Liberté* et à *Parti pris*, Straram refusera toujours d'associer son nom à *Mainmise* (Sylvano Santini, « La "bâtardise" de Patrick Straram », *Globe*, vol. 14, n° 1, 2011, p. 67). Selon Straram, « la contre-culture américaine à la québécoise telle qu'elle a été, disons, propagée par *Mainmise* : [ne vaut] rien. (Quand je dis rien j'exagère : *Mainmise* a introduit au Québec des valeurs et des notions socio-culturelles de libération fondamentale; l'érigeant en absolu c'était produire un impérialisme totalitaire de plus, qui aliène, qui réifie, qui dé-nature » (Claude Beausoleil et André Roy, « Entretien avec Patrick Straram, le bison ravi », *Hobo-Québec*, n°s 9-10-11, 1973, p. 33).

<sup>119</sup> Marc Raboy, *Libérer la communication. Médias et mouvements sociaux au Québec 1960-1980*, Montréal, Nouvelle optique, 1983, p. 130.

du papier bon marché et emprunte des circuits de diffusion parallèles. Au bout d'une vingtaine de numéros, *Mainmise* passe d'un petit format aux dimensions d'un magazine, transformation certainement liée à son caractère populaire et aux objectifs de vente en kiosque. En fait, l'équipe ou la « commune de production<sup>120</sup> » crée très peu de contenu original; les textes, axés sur la culture populaire, sont des traductions d'articles américains puisés dans le fonds de l'Underground Press Syndicate, tout comme l'iconographie psychédélique et les bandes dessinées, corrosives et érotiques, du dessinateur Crumb. N'ayant que très peu de contenu littéraire, l'organe d'information et de diffusion de la contre-culture américaine réussit à attirer un nombre impressionnant de lecteurs, surtout des étudiants<sup>121</sup>. Après trois ans d'existence, *Mainmise* est imprimée à plus de 26 000 exemplaires<sup>122</sup> et dépasse le tirage de *Parti pris* lors de la décennie précédente.

Dans l'éditorial positionné à la fin de la première livraison de *Mainmise*, le directeur Jean Basile, agissant sous le pseudonyme « Pénélope », rejette vivement la société et le nationalisme québécois. Le discours de l'équipe construit une nouvelle vision du Québec, à l'antipode de l'image la colonie opprimée, que l'on peut aisément repérer dans le manifeste.

Mes chers Lapidophiles des 2,703 sexes et autres,

Tout d'abord, merci d'avoir acheté cet organe de sept pouces de long sur quatre pouces de large (on peut toujours rêver, n'est-ce pas ?). Ensuite, merci de l'avoir feuilleté jusque-là. À moins que vous ne l'ayez volé. Dans ce dernier cas, ne vous faites pas prendre, ne vous faites pas prendre. [...]

Notre but c'est l'U.T.O.P.I.E. [...]

Face à l'Europe latine, face aux États-Unis, le Québec est une ALTERNATIVE. Car il s'inscrit dans la grande marche de la contre-culture américaine sans le tas de fumier qui pollue les États-Unis. Selon nous, le Québec est plus qu'une quelconque ALTERNATIVE parmi d'autres. Le

<sup>120</sup> Après le départ du directeur-fondateur de *Mainmise*, Jean Basile Bezroudnoff (1970-1973), Georges Kahl reprendra le flambeau aux côtés de Kenneth Chalk (professeur à Sir George Williams), de Linda Gaboriau, de Christian Allègre et de Denis Vanier.

<sup>121</sup> Barbara Sullivan, « The Student Press in Canada », dans *Good, Bad, or Simply Inevitable? Research Studies for the Special Senate Committee on Mass Media*, vol. 3, Special Senate Committee on Mass Media, Ottawa, Thorn Press, 1976, p. 241-270, cité par J.-P. Warren, « Fondation et production de la revue *Mainmise* (1970-1978) », *Mémoires du livre*, vol. 4, n° 1, 2012 [en ligne], <http://id.erudit.org/iderudit/1013326ar>, page consultée le 12 juin 2014.

<sup>122</sup> *Mainmise*, « Avant-propos », *Mainmise*, n° 39, septembre 1974, p. 1.

Québec est l'ALTERNATIVE. Le Québec, c'est l'ALTERNATIVE UTOPIQUE.

Nous publierons donc, quelle qu'en soit la source, TOUT ce qui nous paraît important pour que cette ALTERNATIVE UTOPIQUE se réalise. [...]

Il y a des textes d'origine américaine dans notre organe ? Sans doute. **Car un Américain utopique vaut mieux qu'un Québécois accroché à sa tuque.** Pour nous, l'identité québécoise s'inscrit tout naturellement dans le grand mouvement de libération utopique qui nous conduit vers l'an 2001.

Quelle qu'en soit l'origine, nous présenterons donc l'expérience et la connaissance de tous ceux qui marchent courageusement vers l'an 2001. [...]

Je suis, tu il nous vous ils sont des Pénélopes.

Nous sommes tous des Pénélopes.

Pénélope<sup>123</sup>

À l'image du clivage qui scinde progressivement le mouvement de contestation culturelle des États-Unis et le courant de pensée qui s'y rattache, la contre-culture québécoise connaîtra aussi des fractionnements dans les premières années de la décennie septante. Si les « hippies » (amour libre, esprit de commune, nomadisme, musique rock, drogues, spiritualité orientale, etc.) se retrouvent dans l'utopie véhiculée par le magazine *Mainmise*, les « yippies », qui relayent, pour la plupart, les valeurs de la contre-culture, sont davantage portés sur l'activisme (écologie, autogestion, féminisme, etc.)<sup>124</sup>. Cette frange contre-culturelle, qui manifeste son appartenance au champ politique en ce qu'elle stipule que la révolution personnelle est préalable à toute révolution sociale, entrera en conflit avec le pôle d'extrême gauche où sont situés les groupuscules marxistes-léninistes. Avant de voir comment se constitue, à la même époque, cette avant-garde politico-littéraire liée au structuro-marxiste, il faut s'attarder aux revues faisant exister la contre-culture comme texte dans le champ littéraire et qui cherchent à en importer les principaux éléments de discours et les signes culturels qui la composent.

---

<sup>123</sup> Pénélope, « Pénélope nous parle maintenant de *Mainmise* », *Mainmise*, n° 1, octobre 1970, p. 62-65 [nous soulignons].

<sup>124</sup> Ils se retrouveront au magazine le *Temps fou* (1974, 1978-1983), voir Jacinthe Michaud, « La reconnaissance des apports théoriques du féminisme dans la presse alternative de gauche : le cas du *Temps fou* », *Politiques et sociétés*, vol. 29, n° 2, 2010, p. 29-45.

### *Formalisme et contre-culture*

Durant les premières années de la décennie septante dans le champ littéraire, espace de luttes pour la définition de ce qu'est la poésie, le formalisme se manifeste avec plus de force autour de *BJ* et, dans une moindre mesure, chez les auteurs de la maison d'édition les Herbes rouges<sup>125</sup>. La revue dirigée entre autres par Nicole Brossard est assez bien rodée et agit à titre de catalyseur de l'avant-garde formaliste, ayant réservée à *Quoi* une brève existence. Les nouvelles approches méthodologiques y trouvent leur élaboration, et l'équipe relaye notamment l'importance des théories structuralistes sur la critique contemporaine avec son numéro « Onze analyses » (printemps-été 1973). Fernand Ouellet, Gaston Miron, Gilles Hénault, Rina Lasnier, Anne Hébert, Paul-Marie Lapointe, Saint-Denys Garneau, Claude Gauvreau et Roland Giguère forment le corpus disséqué en de nombreux tableaux, graphiques et formules qui attestent l'exigence de scientificité du structuralisme selon les concepts de Todorov, Ducrot, Eco, Jakobson, Greimas et Chomsky, qui occupent les principaux collaborateurs de ce numéro de la *BJ* (Joseph Bonenfant, Louise Cotnoir, Normand de Bellefeuille, Jean Fisette, Lysanne Langevin, etc.). Ces analyses structurales de canons de la littérature québécoise montrent que l'avant-garde formaliste, composée en majeure partie d'universitaires ayant un intérêt particulier pour la théorie, impose avec plus d'assurance son nouveau mode d'expression et de pensée trouvant ses sources dans le champ intellectuel.

Acteurs d'une « révolution qui se veut textuelle et sexuelle<sup>126</sup> », les écrivains rassemblés autour des revues contre-culturelles, *L'illettré* (1970-1971)<sup>127</sup>, *Hobo-Québec* (1973-1981) et *Cul Q* (1973-1976) se retrouvent à la maison d'édition les Herbes rouges. Positionnées à l'avant-garde dans le champ culturel en comparaison avec le magazine *Mainmise*, qui occupe plutôt une position privilégiée dans la sphère de grande production par son caractère commercial et populaire, ces revues témoignent du phénomène socioculturel

<sup>125</sup> Lise Gauvin, « Les revues littéraires québécoises de l'université à la contre-culture », *Études françaises*, vol. 11, n° 2, mai 1975, p. 176.

<sup>126</sup> Jacques Michon, « Surréalisme et modernité », *Études françaises*, vol. 11, n° 2, mai 1975, p. 124.

<sup>127</sup> Fondée par Victor Lévy-Beaulieu et Jean-Claude Germain, *L'illettré* est un journal satirique explorant entre autres la veine contre-culturelle du formalisme (Pierre Turgeon, Jean-Marie Poupard, Michel Beaulieu, Marie-Francine Hébert, Jean-Yves Colette et Jean Basile en furent les principaux collaborateurs). Il fut publié à raison de huit numéros entre janvier 1970 et juin 1971.

ayant trouvé une voix toute particulière à Montréal. Elles tendent à investir progressivement la sphère de production restreinte du champ littéraire où ont pris position les poètes formalistes.

D'abord sous-titrée « journal d'écritures et d'images », la revue contre-culturelle *Hobo-Québec* (1972-1981) réunit « des arts visuels, de la création littéraire et de la critique en un même lieu d'expérimentation et de libre expression<sup>128</sup> ». Multidisciplinaire, l'entreprise éditoriale compte sur le travail des rédacteurs Claude Robitaille et André Roy. Michel Beaulieu, Philippe Haeck, Claude Beausoleil, Louis Geoffroy, Roger Soublière, Patrick Straram et Yolande Villemaire y tiennent des chroniques régulières sur la poésie, les spectacles, le théâtre, les disques et les films récents, tandis que Denis Vanier, Paul Chamberland, Roger Des Roches, Josée Yvon, Nicole Brossard, Pierre Léger, Gilbert Langevin, Madeleine Gagnon, Baron Filip, Claude Saint-Germain et François Charron y publient des textes de création. Ce rassemblement de signatures fait d'*Hobo-Québec* une revue où convergent plusieurs des figures importantes de l'avant-garde culturelle et littéraire des années soixante-dix. S'intéressant à la production culturelle en marge, ces jeunes poètes prolongent la tradition beatnik, la culture rock et la sexualité débridée et cela passe bien sûr par des références culturelles, mais aussi, comme l'affirme Jean-Pascal Baillie, par le travail innovant de graphistes, dessinateurs et photographes québécois qui exploitent des « genres mixtes tels que la bande dessinée, le texte illustré, le poème-affiche ou le collage<sup>129</sup> ». Faisant foi d'un souci graphique, bien qu'il soit imprimé sur un papier de faible qualité, *Hobo-Québec* publie non seulement des affiches, mais aussi des « métagraphies<sup>130</sup> »; nous pensons ici au travail de Paul Chamberland. Contestataires et plus radicaux que les contre-culturels de *Mainmise*, les rédacteurs du journal *Hobo-Québec*

---

<sup>128</sup> Jean-Pascal Baillie, « Apologie de l'analogique. À propos d'*Hobo-Québec* : Journal d'écritures et d'images », *ETC*, n° 46, juin-juillet-août 1999, p. 30.

<sup>129</sup> *Ibid.*

<sup>130</sup> La métagraphie est un procédé littéraire, sorte de collage que pratiquaient les membres du groupe l'Internationale lettriste (puis situationniste), où Patrick Straram a évolué aux côtés de Guy Debord et d'Ivan Chitchevlov au début des années 1950. Au Québec à partir de 1958, Straram pratique la dérive et le détournement, toujours en contact avec Debord pour échanger sur les idées situationnistes (Patrick Straram, *Lettre à Guy Debord*, précédée d'une *Lettre à Ivan Chitchevlov*, préface de Jean-Marie Apostolidès et Boris Donné, Paris, Sens & Tonka, 2006, 83 p.).

signent un texte de présentation qui raconte la genèse fantasmée de leur organe de presse underground :

~...~

- Alors l'idée accoucha à plus d'un titre.
- *Plusieurs à cogiter la symbiose ?*
- Là soyons précis : quatre et j'emprunte mon cher voisin.
- *Devons-nous comprendre ?*
- Exactement.
- *Peut-on aborder la ligne projet objectif envisagé ?*
- Pour sûr. (érection/éruption). Un bi-mestriel courte-pointe made in québec.
- *Devons-nous comprendre ?*
- Exactement. [...]
- *Et la compétition ?*
- Je sais je sais le deux le dix le montreal star et la chronique de rené de jasmin le nouveau samedi appelez moi lise l'exquise neutralité d'un andré payette au pouf décontracté je sais je sais les finales les alouettes **les fines herbes rouges** le tarzan rajeuni [...] les mots croisés mystères renversés **la critique les universitaires les stratégies** (vous fumez) [...] la débarque commerciale d'Yvon Deschamps les québécois les commentaires retours de la sainte russie. les guimauves de l'Élysée je sais les chroniques pithécantropiennes de **monsieur pilon** les déclarations boff [...]

L'étiquetage en français le cercle vicieux du livre le raison vert la p'tite bleue le carreaauté mode/saison household jean pellerin et ses pontes les films de cul la tour de babel les étudiants encore étudiant je sais. [...]

- Alors il ne me reste plus.
- J'assume. À vrai dire.
- Merci infiniment, mais la question reste posée.
- Il s'agit de. Le Hobo<sup>131</sup>.

Débutant sous la forme d'une note de la rédaction qui pose le genre de l'interview imaginaire à la Gide, le texte de la première livraison d'*Hobo-Québec* construit un micro-récit où l'incohérence et le badinage sont rois. Il s'éloigne définitivement du genre de l'éditorial comme on pouvait en signer à *Parti pris*, à la *BJ* ou, plus tard, au *Temps fou*. En effet, sous le titre « Hobo-Québec va plus loin avec lui-même », le liminaire met en scène « un membre de l'équipe d'Hobo-Québec [qui] réussit à soutirer quelques bribes d'information du responsable-meneur-de-jeu du journal<sup>132</sup> ». Sur un mode qui rappelle les échanges à vide chez

<sup>131</sup> [s. a.], « Hobo-Québec va plus loin avec lui-même », *Hobo-Québec*, vol. 1, n° 1, 1973, p. 1 [nous soulignons].

<sup>132</sup> *Ibid.*

Beckett, plusieurs des phrases sont averbales ou demeurent en suspens. Jeux de mots, phrases ironiques entre parenthèses, attaques proférées aux normes linguistiques et barres obliques donnent à lire un formalisme ludique. On vise la graphie des mots (usage de la minuscule), la phonétique et le lexique (« baroque », « emprunte », « beauligne ») et la syntaxe (absence de virgule). Qui plus est la syncope, le blanc, les trois petits points caractérisent la syntaxe, mais l'illisibilité n'est pas totale.

Au milieu de l'éditorial imaginaire, la juxtaposition de fragments dissimule des propos satiriques du milieu littéraire québécois. L'équipe d'*Hobo-Québec* met en scène la concurrence par le biais d'une question : « *Et la compétition ?* ». Apparaissent tous entremêlés la « mafia littéromane », les « clichés beaulieusards », « lise l'exquise », la « neutralité d'un andré payette », « les fines herbes rouges », les « chroniques pithécantropiennes [homme-singe] de monsieur pilon » et « la critique les universitaires les stratégies ». Visant tour à tour Victor Lévy-Beaulieu, Jean-Guy Pilon, les animateurs des *Herbes rouges* et de *Stratégie*, la critique littéraire et les universitaires, les bombes lancées par l'équipe montrent la dévaluation du sérieux de la théorie, comparativement aux animateurs de la *BJ*. Par conséquent, *Hobo-Québec* se situe clairement du côté du populaire, de la contre-culture, signalant qu'il ne s'agit pas de s'inscrire dans la durée, mais plutôt dans le commun, le rapide, l'éphémère, etc.

À ce titre, la collaboration au premier numéro d'*Hobo-Québec* du poète et chanteur contre-culturel Lucien Francoeur est exemplaire. Il y condense sa rupture d'avec Nicole Brossard en usant de métaphores subversives qui renforcent son éthos masculin et viril, relayées par l'iconographie d'*Hobo-Québec* où les dessins et les photographies représentent des femmes-objets, dans des poses suggestives, érotiques ou sexuelles. Francoeur n'y va pas de main morte :

*J'écris pour baiser Nicole Brossard au niveau du poème, pour faire couler les petites filles de l'est et pour supprimer l'Autorité. Je n'ai pas de talent : je suis le cœur d'une génération, son pénis, son goût de vivre ; j'écris pour ceux qui n'ont pas*

de diplômés et surtout pour les femmes mariées. J'écris comme je vis : MAL.  
Je suis un voyou sur papier. [...] <sup>133</sup>

Après l'assaut de Francoeur, l'équipe d'*Hobo-Québec* se positionnera à nouveau contre Nicole Brossard <sup>134</sup>. Comme l'a montré Pierre Bourdieu, il est possible de voir dans ces morts symboliques une loi spécifique au champ de production. Dans *Les règles de l'art*, il a démontré l'existence d'une « dialectique de la distinction », vouant

les institutions, les écoles, les œuvres ou les artistes qui ont « fait date » à tomber au passé, à devenir *classiques ou dépassés*, à se voir rejeter *hors de l'histoire* ou à « passer à l'histoire », à l'éternel présent de la *culture* consacrée où les tendances et les écoles les plus incompatibles « de leur vivant » peuvent coexister pacifiquement, parce que canonisées, académisées, neutralisées <sup>135</sup>.

À plus petite échelle, cette dialectique force les nouveaux entrants, dans la sphère de production restreinte, à constamment se différencier pour tenter de faire exister de nouvelles positions au-delà des positions établies. « [É]criv[ant] pour baiser Nicole Brossard au niveau du poème », Francoeur cherche donc à distinguer son rapport au langage de celui représenté par le texte brossardien, lié au formalisme de la *BJ*. Et, c'est dans ce climat de rupture au sein même des avant-gardes contre-culturelles et littéraires, à l'automne 1973, que la revue *Cul Q* verra le jour, poussant encore plus loin les élucubrations littéraires.

<sup>133</sup> Lucien Francoeur, « Robert Montplaisir chez les "Minibrixistes" », *Hobo-Québec*, vol. 1, n° 1, janvier 1973, p. 18.

<sup>134</sup> Un deuxième assaut contre Brossard, moins direct tout de même, est lancé en janvier 1974 dans *Hobo-Québec*. Une partie du numéro 14-15 est dédié à la directrice de la *BJ* (affiche, poème et long entretien). Dans une interview qu'accorde Nicole Brossard à Claude Beausoleil et à André Roy, les divergences idéologiques apparaissent plus nettement entre la poétique brossardienne et la pratique littéraire des contre-culturels. Plus près de l'activisme des « yippies », Beausoleil et Roy se qualifient de « travailleurs intervenant sur le front culturel (dans le projet d'une révolution) » (p. 19). Transparaît alors dans leurs questions l'idée d'une « littérature comme lieu d'un combat idéologique » rappelant encore leurs liens avec le marxisme culturel. À deux reprises, Brossard s'oppose à cette conception du littéraire et affirme qu'elle publie plutôt « pour les jouisseurs, les explorateurs de sensation, les chercheurs d'inédits » (p. 20). Claude Beausoleil et André Roy, « Entretien avec Nicole Brossard », *Hobo-Québec*, nos 14-15 janvier 1974 [décembre 1973], p. 12. Notons que l'expression « travailleurs culturels » apparaît déjà dans le texte de présentation du n° 8 (« [s.a.], « septembre », *Hobo-Québec*, septembre 1973, p. 2).

<sup>135</sup> Pierre Bourdieu, *Les règles de l'art*, *op. cit.*, p. 259.

Présentée dans un format et une maquette presque identique aux *Herbes rouges*, signalant d'emblée son appartenance au champ littéraire<sup>136</sup>, *Cul Q* place la sexualité au cœur de son premier numéro intitulé « le cul dans la culture québécoise<sup>137</sup> ». En 1973, l'esprit festif de la commune y plane toujours puisque l'excentrique Jean Leduc pilote la revue *Cul Q*<sup>138</sup>. Engagé à titre de professeur par Hubert Aquin au Département d'études littéraires de l'UQAM dès sa fondation<sup>139</sup>, Leduc donne une orientation particulière à la revue. Les principaux collaborateurs (Claude Beausoleil, André Roy, Jean Leduc et Jean-Marc Desgent) puiseront à la fois dans le courant de pensée de la contre-culture américaine, comme *Hobo-Québec*, mais surtout dans les conceptions littéraires post-structuralistes (Freud, Barthes, Lyotard, etc.). Nourrie par ces références théoriques en vogue dans le champ intellectuel québécois, la revue voue, en 1974, un dossier complet aux fictions théoriques<sup>140</sup>. Bien qu'elle entretienne un rapport particulier avec le savoir et l'université, plus près du délire que de l'esprit de sérieux, *Cul Q* n'est lue et appréciée que par un public restreint, pour l'essentiel universitaire.

Décochant des flèches aux acteurs du milieu littéraire et culturel, dans un éditorial qui rappelle *18 assauts* de François Charron<sup>141</sup>, le comité de rédaction signe « Avant-quiproquo », un texte fougueux et humoristique, sans commune mesure dans l'histoire

<sup>136</sup> Ce travail d'impression et de montage est confié à Ginette Nault, une linotypiste qui collabore avec les frères Hébert. Ses installations sont situées dans un vieil atelier de cuir dans le Vieux-Montréal. Le collectif *Dérives* bénéficiera de son aide dans les premières années de parution de la revue. L'avant dernière livraison de *Cul Q* (1976) et les numéros de *Dérives* (1977-1978) partagent à nouveau les mêmes maquettistes et graphistes, soit Jean-Marc Coté et Monique Labrecque-Côté des Éditions l'Enmieux qui éditent aussi le magazine de bande-dessinée, *Prisme*, la majorité des numéros de *Mium/mium* (Jean Leduc) et participent aux projets des *Herbes rouges* et d'*Hobo-Québec*.

<sup>137</sup> *Cul Q*, n° 1, automne 1973.

<sup>138</sup> Jean Leduc est à la tête des Éditions Cul Q et de la collection de livres objets *Mium/mium*, dans laquelle il signera, en 1977, un « mani fesse mium/mium », titre qui montre encore l'autodérision et l'aspect ludique de cette frange littéraire et subversive de la contre-culture québécoise.

<sup>139</sup> UQAM, *Annuaire 1969-1970. Description des programmes et répertoire des cours*, 1972, p. 241 [en ligne], [http://www.registrariat.uqam.ca/Pdf/annuaire/annuaire\\_6970.pdf](http://www.registrariat.uqam.ca/Pdf/annuaire/annuaire_6970.pdf), page consultée le 19 avril 2015.

<sup>140</sup> Jean Leduc, « L'idéologie de la critique littéraire dans la presse quotidienne francophone de Montréal », p. 11-38 et Claude Beausoleil et André Roy, « Pour une théorie fictive », n°s 4-5, *Cul Q*, été-automne 1974, p. 39-50.

<sup>141</sup> Usant du joul, il pastiche le poème « Rivage » de Jean-Guy Pilon, une des figures les plus importantes de la poésie du pays (François Charron, *18 assauts*, Libos, Lot-et-Garrone, A. Sanchez, coll. « Génération », 1972, 18 p.).

des revues québécoises<sup>142</sup>. À l'automne 1973, presque tout passe au tordeur de la revue dirigée par Leduc.

- As-tu lu *Cul Q* ?

- .....

- En as-tu déjà lu des revues dites culturelles dites québécoises ?

Les revues dites culturelles dites québécoises tiennent, règle générale, des propos d'une platitude PLATTE. Pour m'en convaincre (comme si besoin était) je (le je qu'on abhorre) feuillette, ce trois mars 1873 (sic), vers la quatrième heure de la nuit (heure pourtant où rien n'est "platte"), les derniers rejets d'icelles.

Prénoms d'abord. *Études françaises*, l'icelle revue litt. de l'U de M. N'y a-t-il pas dans ce titre de vagues, de très vagues relents de colonialisme culturel? Faudrait questionner les sages étudiants du département d'études françaises (encore!) de l'U de M, à ce sujet... *Voix et images du pays* (UQAM). Du pays dont on n'ose pudiquement avouer le nom. Universitaires (?) castrés...

[...]

Ailleurs RÈGNENT la poésie, on sait que le Québec est fort porté vers la chose (*La Barre du jour*, *Les Herbes rouges*, titres curieusement vieillots, anachroniques), la philosophie, autre vieille tangente québécoise (*Liberté*, *Champ libre* à l'esclavage non dissimulé, *Stratégie* sans stratégie puisque les stratégomanes sont les mêmes que ceux de *Champ libre*, *Critère*, etc.) ou l'anonymat quasi parfait, signe (?) d'aliénation (*Études littéraires*, que c'est plat, de l'Université Laval, *Vie (!) des Arts*, etc.)

[...]

- As-tu besoin d'une ombrelle?

- Afin d'éviter une seconde censure, je voudrais préciser que pour contourner la platitude inhérente aux revues dites culturelles de près ou de loin, on a tenté la nôtre (qui c'est ça) aussi illisible que possible. Une lecture du culturel qui se veut illisible et qui se sait imperméable à toute préhension conjecturale...<sup>143</sup>

Dans cette mise en scène d'un faux dialogue qui s'apparente au micro-récit d'ouverture d'*Hobo-Québec*, le collectif de *Cul Q* s'attaque, dans un premier temps, aux universitaires et

<sup>142</sup> Andrée Fortin, *Passage de la modernité*, op. cit., p. 219.

<sup>143</sup> [s. a.], « Avant-qui-proquo », *Cul Q*, n° 1, automne 1973, p. 5-6.

aux revues québécoises savantes, en forte croissance depuis les années soixante<sup>144</sup>. Si l'énonciateur affirme que le titre d'*Études françaises* (1965-) met en évidence le lien de dépendance du Québec à l'égard de la capitale littéraire mondiale, dans le cas de *Voix et images du pays* (1966-1975), sa plume se fait plus acérée. Le syntagme « du pays » fait référence à une culture à laquelle les universitaires « castrés », pour reprendre le qualificatif utilisé, n'osent même plus se référer en 1973. Ce commentaire confirme la perte de vitesse du nationalisme québécois dans le champ littéraire. Deux années plus tard, le titre sera d'ailleurs raccourci, la revue du département d'études littéraires de l'UQAM devenant *Voix et images*.

L'équipe de rédaction prend pour deuxième cible les *Herbes rouges* et la *BJ*. Relayés à l'arrière-garde moins de dix ans après leur fondation, la maison d'édition et la revue sont qualifiées de « vieillot[e]s, [d']anachroniques », faisant des animateurs de la *Cul Q* la dernière mouture de l'avant-garde culturelle et littéraire. D'ailleurs, le silence vis-à-vis des autres revues contre-culturelles, *Mainmise* et *Hobo-Québec*, est évocateur à ce propos. L'entreprise de contestation se poursuit avec les « stratégomanes » de *Stratégie*, mis sur le même pied d'égalité que leurs confrères (*Champ libre*, *Critère*) en raison des collaborateurs communs. Au-delà de ces nombreuses critiques qui convergent vers la « platitude inhérente aux revues dites culturelles », hormis celles liées à la contre-culture, il ressort de ce liminaire un travail sur langue, renforçant l'inclinaison ironique et ludique de l'entreprise éditoriale de *Cul Q*.

Certes, l'éditorial de *Cul Q* n'est que l'esquisse de la pratique déconstructive et innovatrice qui s'élabore dans les numéros subséquents de la revue, en ce qui a trait au collage et à la poésie graphique. Insufflant une dimension transgressive et ludique aux explorations textuelles qui caractérisaient jusque-là l'avant-garde formaliste<sup>145</sup>, notamment

<sup>144</sup> Durant les années soixante émergent, dans les universités, des revues orientées vers des savoirs plus spécialisés. Faisant voir la professionnalisation des universitaires et leur rapport à la théorie, *Recherche sociographique* (1960-), *Études françaises* (1965-), *Voix et images du pays* (1966-1975), *Études littéraires* (1968-) et *Voix et images* (1975-) conservent le Québec comme objet d'études (Michel Lacroix, « 'L'épreuve de la lecture publique' : *Études françaises*, la disciplinarisation du savoir et l'idéal du critique-écrivain », *Études françaises*, vol. 50, n° 3, 2014, p. 39-80).

<sup>145</sup> Renforçant l'idée que la *BJ* est devenue le catalyseur de l'avant-garde formaliste et de ses suites dans les années soixante-dix, au moment même où la revue *Cul Q* est fondée, l'équipe autour de Nicole Brossard fait paraître un numéro intitulé « Transgression », dont la majorité des collaborateurs publient déjà à *Hobo-Québec* et poursuivront leur parcours à *Cul Q*. André Beaudet, Nicole Brossard,

par le nouage entre sexe et texte, la revue *Cul Q* ne compte que sur des signes de ponctuation et des parenthèses pour dire la subjectivité et l'humour dans l'éditorial de sa première livraison. Mais, la conclusion trouve un dénouement ironique, qui nous renseigne sur politique éditoriale de *Cul Q*. L'équipe se réclame de l'opacité et de l'hermétisme, témoignant d'un plaisir textuel exacerbé, à savoir une fausse revue des revues culturelles qui dévoile l'importance du travail formel, de l'incohérence, de la provocation et la subversion comme procédés stylistiques et modes d'appréhension de l'écriture à *Cul Q*. Ces prédispositions où « se répondent et s'influencent mutuellement la théorie, la fiction, l'analyse et le délire<sup>146</sup> » irriguent la pratique des poètes et des écrivains qui donnent ainsi une existence à la contre-culture dans le champ littéraire québécois au début des années septante.

En somme, mettant davantage l'accent sur l'illisibilité que sur la métaphore, la poésie des six livraisons de la revue à *Cul Q* est expérimentale. Véritable laboratoire littéraire de l'extrême gauche de la révolution esthétique<sup>147</sup>, la revue de Leduc fit place à l'argot sexuel, au sacré et au joul, dénotant une expression plus spontanée et viscérale qu'à la *BJ*. Exacerber la rupture d'avec les « institués » occupe certes les principaux poètes qui font entendre un rire moqueur à *Cul Q*, mais dans le contexte du champ littéraire en voie d'autonomisation, il s'agit aussi pour ceux-ci de se distinguer des autres écrivains dans la sphère de production restreinte. Cette succession de ruptures basée sur le topos du progrès, qui accorde un privilège à la jeunesse et aux valeurs de changement et d'originalité auxquelles elle est associée, montre que la définition du littéraire évolue rapidement chez les poètes ayant intérêt pour la discontinuité et la révolution, d'un formaliste plus « pur » à un éclatement textuel disjoncté et alimenté par la théorie.

---

Paul Chamberland, François Charron, Raoul Duguay, Lucien Francoeur et Patrick Straram y signent des textes qui font l'apologie d'une transgression *ludique*. Or, pour Straram citant le *Plaisir du texte* de Barthes, et surtout pour Charron, la transgression « s'inscrit dans le champ politique de la lutte des classes » (François Charron, « Transgression et/ou littérature politique (esquisse) », *La Barre du jour*, automne 1973, p. 33). Charron oriente le formalisme vers les courants de pensée marxistes-léninistes qui l'inspirent à *Stratégie*, revue qu'il fonde en 1972.

<sup>146</sup> Marc-André Goulet, « Quatre revues québécoises et la modernité littéraire », *loc. cit.*, p. 131.

<sup>147</sup> Plus radicale qu'*Hobo-Québec*, la revue de Leduc dotera deux de ses étudiants, Claude Beausoleil et Yolande Villemaire, d'un capital symbolique considérable dans la sphère de production restreinte où évoluent les avant-gardes littéraires et culturelles des années 1970.

### *Champ intellectuel et formalisme*

La fin de la décennie soixante assiste à la disparition de presque toutes les revues consacrées à l'élaboration d'un projet politique global, un projet social fondateur du Québec moderne (*Cité libre*, 1950-1968 ; *Parti pris*, 1963-1968 ; *Socialisme québécois*, 1964-1969). Dans la première partie de ce chapitre, nous avons montré que la *BJ* opère la radicalisation de cette utopie québécoise dans le champ littéraire. Or, au même moment, on voit émerger des formations discursives encore plus à gauche dans le champ politique. Pour Jean-Philippe Warren, les mouvements marxistes-léninistes représentent l'aboutissement radical du versant gauchiste d'une pensée nationaliste qui liait intrinsèquement la libération nationale à la révolution<sup>148</sup>. Ce militantisme d'extrême gauche, dispersé en groupuscules, trouve un fort ancrage à Montréal entre 1963-1972. Sean Mills n'hésite pas à affirmer que la métropole fut le point de rencontre des avant-gardes intellectuelles grâce aux universités et, en même temps, le lieu d'un foisonnement culturel hors du commun<sup>149</sup>.

Dans ce vaste mouvement social et culturel émergent une myriade de publications politiques (*Mobilisation*, 1969, 1971-1976 et *Socialisme*, 1964-1969, rebaptisée *Socialisme québécois*, 1970-1974), de groupes (*EN LUTTE !*, 1972-1973 et la Ligue communiste (marxiste-léniniste) du Canada, 1975-1979) et de revues où se mêlent le politique, l'idéologique et le social (*Stratégie*, 1972-1977; *Chroniques*, 1975-1978; *Champs d'application*, 1974-1977). Puisque nous nous attachons, dans ce chapitre, à suivre les évolutions successives de l'avant-garde formaliste dans les périodiques québécois, seuls *Stratégie* et *Chroniques* feront l'objet de commentaires. Positionnées d'abord dans le champ intellectuel, intervenant certes dans le champ politique, les deux revues développent une pratique textuelle qui situe moins l'écriture du côté de l'imaginaire que de la critique, et insuffle un élan révolutionnaire au langage, dans sa dimension sociale.

---

<sup>148</sup> Jean-Philippe Warren, *Ils voulaient changer le monde : le militantisme marxiste-léniniste au Québec*, Montréal, VLB, 2007, 252 p.

<sup>149</sup> Sean Mills, *Contester l'empire*, Montréal, Hurtubise, 2011, p. 23.

À l'été 1971, après l'éclipse de la publication estudiantine *Éther* (1970-1971)<sup>150</sup>, Roger Des Roches et François Charron publient un manifeste dans la *BJ*. Le texte fait partie de la série de ruptures, motivées par la « tradition du nouveau », qui s'inscrivent dans « la logique immanente de la différenciation permanente des styles<sup>151</sup> » du champ littéraire durant la première moitié des années soixante-dix. Au nom de la déconstruction du sens et de l'idéologie dominante, les deux écrivains jettent les bases théoriques d'une utopie « matérialiste » centrée sur le langage, utopie inspirée du structuro-marxisme français<sup>152</sup>.

Donc, une nouvelle écriture (écriture *matérialiste*, i.e. considérant les phénomènes comme liés entre eux (langue/histoire), produisant et transformant) va avoir à *dénoncer* cette idéologie du texte-miroir, pour ensuite élaborer une théorie qui va situer l'écriture et ses implications politiques et idéologiques, permettre une véritable pratique de classe. Lutte du matérialisme contre l'idéalisme [...] Mimer la *représentation* poétique et la détruire en accordant la primauté à la matérialité des mots (production du signifiant). Nier à l'écriture sa véracité a priori, l'exposer comme lieu de « taxation » d'un sens. Écrire non plus pour un « lecteur », mais pour une « lecture » qui désaxe le phénomène habituel : l'identification au texte. Attaquer en somme un tabou social : le langage<sup>153</sup>.

Étudiants en lettres à l'UQAM, Charron et Des Roches décrivent l'écriture comme un discours d'abord et avant tout idéologique, en filiation avec les théoriciens des revues *Tel Quel* et la *Nouvelle Critique*<sup>154</sup>. Publiant cette frange radicale l'avant-garde, la *BJ*

<sup>150</sup> Selon Andrée Fortin, Charron fait ses premières armes dans cette revue de lettres éditée par le Collège Édouard-Montpetit (Andrée Fortin, *Passage de la modernité, op. cit.*, p. 191).

<sup>151</sup> Pierre Bourdieu, *Les règles de l'art, op. cit.*, p. 199.

<sup>152</sup> Comme l'a montré Pierre Milot, les artisans du structuro-marxisme français, le philosophe Louis Althusser, le sociologue Nicos Poulantzas et l'anthropologue Maurice Godelier, effectuent, dans leurs travaux, un retour au jeune Marx (lecture par le prisme d'Hegel et de Feuerbach), légitiment le structuralisme (Barthes) et se servent de la psychanalyse (Freud et Lacan) pour renouveler le marxisme, dorénavant « scientifique », à l'opposé de l'humanisme sartrien. S'attachant à montrer quels rapports les œuvres artistiques entretiennent avec la structure historique, plus particulièrement avec l'idéologie bourgeoise qui les conditionne, le marxisme althussérien (structuro-marxisme) fait la conjonction entre la lutte des classes (marxisme) et la théorie (structuralisme). Cette conjonction permet les transferts d'énoncés politiques en énoncés littéraires : Althusser parle de « pratique théorique » et de « lutte des classes dans la théorie ». Pierre Macherey, Étienne Balibar et Alain Badiou travailleront à son déploiement dans le champ des sciences sociales (Pierre Milot, *Le paradigme rouge, op. cit.*, p. 39).

<sup>153</sup> Roger Des Roches et François Charron, « Note sur une pratique. Déconstruire cette poésie », *La Barre du jour*, n° 29, été 1971, p. 2-7 [les auteurs soulignent].

<sup>154</sup> Ces revues françaises sont largement inspirées du structuro-marxisme althussérien et de la sémiologie structurale barthésienne; *La Nouvelle Critique* étant l'organe intellectuel du PCF (Jacques

introduit de nouveaux idéologèmes dans le discours social québécois. Ces « petites unités signifiantes<sup>155</sup> » tirées du structuro-marxiste dans sa mouture québécoise seront abondamment reprises, non seulement au sein de la *BJ*, mais plus largement dans le champ intellectuel durant les années qui suivront.

À l'hiver 1972, Charron et Des Roches, auxquels s'ajoutent Paul Rompré et Gaétan Saint-Pierre, fondent la revue *Stratégie* (1972-1977). Ils y poursuivent les objectifs lancés dans leur manifeste à la *BJ* : remettre en question le langage, mais aussi la culture, à l'aune du travail théorique inspiré de la sémiologie française et du structuro-marxisme. Opérant d'abord dans le champ intellectuel, les rédacteurs souhaitent analyser et décortiquer la littérature, la culture, la télévision, le cinéma et même le sport<sup>156</sup>, conçus comme des « pratiques signifiantes », des significations attachées aux faits de la vie sociale, élaborées en systèmes de signes. Voyons comment se traduit ce travail sémiotique dans le premier éditorial.

[*Stratégie*] veut à la fois indiquer le lieu d'une lutte et le refus de verser dans la bonne conscience mystificatrice fréquemment habitée dans les paroles proférées autour de cet objet singulier que l'on nomme *littérature*; bonne conscience dont les effets déterminants sont d'isoler l'objet dont il est question (le texte) et, du même coup, de faire le silence sur les conditions de production et les fonctions sociales de cet objet [...] *Stratégie* s'inscrit donc à l'intérieur d'une démarche de questionnement de l'objet « littérature » et des discours portant sur cet objet [...] Notre recherche consistera donc en un travail de *localisation* et de *déconstruction* de l'idéologie agissante, cela tant à l'intérieur du champ littéraire qu'au niveau des diverses pratiques signifiantes de la formation sociale québécoise. Notre discours (situé à l'intersection de la linguistique, de la psychanalyse, de la logique formelle, de la sociologie, etc.) est celui, en développement, que l'on désigne sous le nom de sémiotique<sup>157</sup>.

---

Pelletier, « L'avant-garde culturelle et littéraire des années soixante-dix : l'art en question », *Le poids de l'histoire. Littérature, idéologies, société du Québec moderne*, Montréal, Nuit blanche éditeur, 1995, p. 193).

<sup>155</sup> Marc Angenot, *La parole pamphlétaire. Typologie des discours modernes*, Payot, Paris, 1982, p. 106-107.

<sup>156</sup> Paul Rompré et Gaétan St-Pierre, « Essai de sémiologie du hockey », *Stratégie*, n° 2, printemps-été 1972, p. 19-54.

<sup>157</sup> *Stratégie*, « Un champ d'activité », *Stratégie*, n° 1, hiver 1972 [novembre 1971], p. 4-5.

Notons ici que, contrairement aux contre-culturels, l'équipe de *Stratégie* ne cherche pas à critiquer le milieu culturel ou littéraire, son travail se situe « à l'intérieur du champ littéraire » et s'adresse à une élite composée d'universitaires. Le périodique se fixe donc des tâches intellectuelles qui relayent l'organisation et les structures militantes au second plan, misant d'abord sur la déconstruction de l'idéologie dominante et du logocentrisme.

À partir de 1973 s'effectue le premier virage vers la radicalisation politique de la revue. Dans le sillage du journal maoïste *EN LUTTE!*<sup>158</sup> ayant fait paraître sa première livraison quelques mois avant le numéro 5-6 de *Stratégie*, le comité de rédaction renverse son orientation sémiologique au profit d'une préoccupation croissante pour la lutte idéologique. Les oppositions entre la classe ouvrière (idéologie prolétarienne) et la bourgeoisie sont au centre des discussions intellectuelles<sup>159</sup>. François Charron prend position afin de réduire l'influence de la sémiologie et de la pratique matérialiste de la textualité qui peine, selon lui, à « poser correctement son rapport au politique [...] devenant donc peu à peu l'envers masqué, la ligne de la culture réactionnaire bourgeoise<sup>160</sup> ». À l'image du chemin parcouru durant les premières livraisons de *Stratégie*, Charron dessine ici un revirement drastique en accentuant la rupture d'avec le formalisme auparavant « partagé » avec *La Barre du jour*, où s'élabore l'« idéologie réactionnaire d'une écriture [qui] ne produit que des caractères, des mots sans relation les uns avec les autres, des discours sans idéologies<sup>161</sup> ». Pour le comité de rédaction de *Stratégie*, il faut dorénavant dépasser le travail formel axé sur le signifiant. Édifier un discours prolétarien, une littérature militante au service de la révolution maoïste,<sup>162</sup> devient alors un enjeu majeur de l'aile gauche du champ culturel<sup>163</sup>.

---

<sup>158</sup> Voir Ivan Carel et Robert Comeau (dir.), *EN LUTTE! Charles Gagnon*, Montréal, Lux éditeur, 2008, 379 p.

<sup>159</sup> *Stratégie*, « Lutte idéologique et sémiologie », *Stratégie*, n<sup>os</sup> 5-6, automne 1973, p. 8.

<sup>160</sup> François Charron, « Littérature et lutte de classes », *Stratégie*, n<sup>os</sup> 5-6, automne 1973, p. 117.

<sup>161</sup> *Ibid.*, p. 118.

<sup>162</sup> De façon très schématique, la pensée de Mao Zédong s'articule sur le pouvoir des masses. Le peuple doit réaliser la révolution sociale, économique, mais surtout culturelle. Les arts et la culture sont donc au service du peuple.

<sup>163</sup> Le collectif de *Stratégie* taxera les animateurs des revues contre-culturelles d'« intellectuels opportunistes et coupés des luttes » représentant l'« ennemi principal dans le champ culturel », en d'autres mots « l'avant-garde opportuniste de la culture bourgeoise, c'est-à-dire sa future vieille

Au onzième numéro, la revue est entièrement écrite par l'équipe restreinte du collectif de rédaction; les signatures individuelles sont gommées sous l'expression « *Stratégie* ». On assiste alors à la deuxième phase de radicalisation de la revue, qui prend une posture foncièrement dogmatique. Si la lutte idéologique se poursuit par la critique des pratiques culturelles bourgeoises, le texte de présentation sous le titre « Notre champ d'intervention<sup>164</sup> » durcit la position de *Stratégie* dans le champ politique. « [L]oin de rejeter la nécessité d'un travail cohérent, fondé sur les bases du matérialisme historique et dialectique, *Stratégie* affirme néanmoins aujourd'hui [1975] que ce travail ne peut être mené correctement que si l'on met clairement le politique au poste de commandement<sup>165</sup> ». C'est précisément à cette époque que *Stratégie* engage de vives polémiques avec les revues *Les Têtes de pioche* et *Chroniques*, des conflits qui annoncent son embourbement dans des contradictions irréductibles<sup>166</sup>. Somme toute, prônant dès 1971 une conception « textualiste » de la littérature, le collectif à la tête de *Stratégie* a fait rapidement évoluer son rapport à l'écriture pour devenir un périodique d'extrême gauche attaché à une vision utilitaire de littérature, mise alors au service du politique et de la propagande marxiste-léniniste. Nous verrons que la revue *Chroniques* cherchera davantage à construire un appareil critique.

À sa fondation en janvier 1975, *Chroniques* réunit des intellectuels progressistes et des écrivains ayant collaboré à *Socialisme québécois* (Thérèse Dumouchel, les anciens partipristes Jean-Marc Piotte et Patrick Straram), des professeurs de l'UQAM (Noël Audet, Jean-Marc Piotte, Madeleine Gagnon, Céline Saint-Pierre) et d'autres collaborateurs d'*Hobo-Québec* (Philippe Haeck, Laurent-Michel Vacher et Patrick Straram), auxquels il faut ajouter Thérèse Arbic et Léandre Bergeron<sup>167</sup>. Ce collectif de « production » s'inscrit dans la lutte idéologique à travers des chroniques liées à l'actualité, dont les tendances littéraires et

---

garde » (*Stratégie*, « Opportunisme et marche arrière (dans le champ culturel) », *Stratégie*, n° 9, été 1974, p. 12).

<sup>164</sup> *Stratégie*, « Notre champ d'intervention », *Stratégie*, n° 11, printemps-été 1975, p. 2-3.

<sup>165</sup> *Ibid.*, p. 3.

<sup>166</sup> Ces conflits mettront fin à la publication, qui se saborde à l'automne 1977.

<sup>167</sup> Bien qu'il ne fasse pas partie du collectif de *Chroniques*, Léandre Bergeron signera cinq textes très importants au sujet de la langue québécoise dans la section « Débat(s) » (nos 3-9).

culturelles sont prépondérantes<sup>168</sup>, des éditoriaux et une chronique sociopolitique signée par Piotte. Dans le premier opuscule, les rédacteurs de *Chroniques* posent le champ idéologique au confluent du politique et du culturel, articulation basée sur la critique de la conjoncture sociale et de l'actualité artistique :

Nous croyons [...] qu'il y a non seulement place, mais nécessité pour une revue qui couvrirait chaque mois les activités culturelles et politiques d'importance au Québec dans une perspective critique de lutte de classes. Nous disons politiques et culturelles parce que nous croyons que ces champs sont reliés, par le biais de l'idéologie, et qu'une analyse qui les isolerait, n'indiquerait pas dans l'un et l'autre champ, le travail essentiel de l'idéologie en place, à tous les niveaux, pour maintenir les rapports économiques d'exploitation par lesquels notre société fonctionne, ou encore, cet autre travail d'idéologie, cette fois subversive, pour le renversement de ces rapports<sup>169</sup>.

En plus d'intervenir de façon critique dans le champ culturel et social à partir de la lutte idéologique, le collectif de *Chroniques* élabore un marxisme hétérodoxe, indépendant des courants marxistes-léninistes, maoïstes, trotskystes. Sensible aux différences (féminisme<sup>170</sup>, homosexualité<sup>171</sup>, écologistes, etc.) et ouvert à une pluralité d'appareils théoriques (psychanalyse, post-structuralisme, pratique brechtienne du théâtre, etc.), l'équipe de la revue privilégie des écritures « montantes », « transformatrices », « inventive[s] », « qui activent la pensée » et s'opposent « à l'écriture de propagande qui se contenterait de répéter des mots d'ordre<sup>172</sup> », dira Laurent-Michel Vacher en critiquant en filigrane *Stratégie*.

Or, les affrontements qui mettent aux prises *Stratégie* et *Chroniques* s'enveniment à l'été 1975. *Stratégie* affirme que règnent l'individualisme et le libéralisme dans les pages de

<sup>168</sup> La deuxième livraison est un dossier intitulé « Les conditions de l'écriture au Québec » et rassemble les contributions de VLB, Claudette Charbonneau-Tissot, Jean-Claude Clari, Roger Des Roches, Madeleine Gagnon, Michel Garneau, André Gervais, Philippe Haeck, André Roy, Claire Savary, Patrick Straram et France Théorêt (« Les conditions de l'écriture au Québec », *Chroniques*, vol. 1, n<sup>os</sup> 6-7, juin-juillet 1975).

<sup>169</sup> [s. a.], « Les enjeux de notre lutte », *Chroniques*, n<sup>o</sup> 1, janvier 1975, p. 9.

<sup>170</sup> Outre la prise de position ferme de Gagnon en faveur de l'écriture féministe dans sa chronique, puis dans « Pourquoi écrire, comment, pour qui écrire? », *Chroniques*, n<sup>os</sup> 6-7, juin-juillet 1976, p. 48-60, le second dossier de *Chroniques* en 1975, « Libération des femmes et lutte des classes », articule le marxisme avec le féminisme, donnant même la parole à Hélène Cixous.

<sup>171</sup> Philippe Haeck, « Désir de classe, d'individu », *Chroniques*, n<sup>o</sup> 14, 1976, p. 20-22.

<sup>172</sup> Laurent-Michel Vaché / Le collectif, « Un an après : bilan et perspective », *Chroniques*, n<sup>o</sup> 13, 1976, p. 14.

*Chroniques*<sup>173</sup>. Pourtant cette dernière formule des critiques contre le formalisme à outrance<sup>174</sup>, l'apolitisme de la contre-culture<sup>175</sup> et le nationalisme réactionnaire petit-bourgeois du Parti québécois (Jean-Marc-Piotte). Cible privilégiée de *Stratégie*, le marxisme culturel tel que développé à *Chroniques* provient de Patrick Straram et Jean-Marc Piotte qui lisent les textes phares de la Nouvelle Gauche américaine (Marcuse, Cooper, etc.) et du sociologue et philosophe français, Henri Lefebvre. Aux côtés de Philippe Haeck, Madeleine Gagnon combine plus nettement le structuro-marxisme (Althusser, Poulantzas) avec le post-structuralisme (Barthes, Deleuze, Derrida, Foucault, Lacan, Lyotard) dans une sorte d'« agrégat de concepts, de thèses et de tendances théoriques diverses<sup>176</sup> », pour reprendre les mots de Pierre Milot avec lesquels nous ne pouvons qu'être d'accord. Ce nouage singulier se donne à lire dans sa contribution au dossier thématique « Les conditions de l'écriture au Québec » (juin-juillet 1975) où elle articule la problématique féministe (Cixous) à la référence marxiste qu'elle « traduit dans le langage telquelien<sup>177</sup> ».

Travail de rupture [...]. Pour tracer une différence. Parce que le procès du logocentrisme ne s'effectuera pas sans son corollaire, le phallocratisme. Parce que les binarités de la signifiante sont à lier au signifiant phallus et ses représentants. Pour n'être plus représentée mais produite en discours où la référence et ses connotations ne sont plus inscrites dans un seul ordre symbolique de la loi-du-Père [...]. J'écris pour déjouer la langue. Pour tenter de transgresser tous les codes.<sup>178</sup>

<sup>173</sup> Il faut préciser que la querelle débute à cause d'un imbroglio concernant les propos qu'a tenus François Charron (venant tout juste de quitter *Stratégie*) dans *Chroniques* où il était interviewé par Straram et Haeck, entretien qui devait d'abord paraître dans *Hobo-Québec*. Straram avait déjà quitté le collectif de cette dernière revue; l'entretien parut donc dans *Chroniques* (Patrick Straram et Philippe Haeck, « L'écriture change », *Chroniques*, vol. 1, n° 3, mars 1975, p. 8-27).

<sup>174</sup> « [...] [L]a réponse formaliste et mystique de l'art pour l'art et de l'ésotérisme, les supposées révolutions sexuelles font passer toutes les dominations pornos et phallocratiques pour de l'érotisme » ([s.a.], « Les jeux de notre lutte », *Chroniques*, loc. cit., p. 9-10).

<sup>175</sup> En plus de Thérèse Dumouchel à propos du *Clitoris de la fée des étoiles* (Thérèse Dumouchel, « À Germain – entre la dépense improductive et le fascisme », *Chroniques*, n° 1, 1975, p. 76-78), Philippe Haeck et Jules Duchastel accusent le mouvement contre-culturel, surtout *Mainmise*, de reproduire l'idéologie dominante (bourgeoise), de mettre de l'avant un individualisme absolu et de se réclamer d'un « apolitisme déclaré » (Philippe Haeck / Le collectif, « La contre-culture ou la culture révolutionnaire », *Chroniques*, nos 18-19, 1976, p. 12; Jules Duchastel, « *Mainmise* : la nouvelle culture en dehors de la lutte des classes? », *Chroniques*, nos 18-19, 1976, p. 38-58).

<sup>176</sup> Pierre Milot, *Le paradigme rouge*, op. cit., p. 237.

<sup>177</sup> *Ibid.*, p. 236.

<sup>178</sup> Madeleine Gagnon, « Pourquoi, comment, pour qui écrire? », *Chroniques*, loc. cit., p. 47.

Ici, la manière de déconstruire le langage, de mettre en crise la matière textuelle, la transgression du sens des mots et de l'ordre symbolique est typique au travail de Gagnon. Elle tente d'arrimer l'orthodoxie marxiste, le féminisme radical et la théorie littéraire structuraliste en un foisonnement de pratiques jusque-là inédites. Or, cette frange progressiste et alternative du marxisme peine à s'exprimer à *Chroniques*. Comme l'a souligné Pierre Nepveu, la revue trouvera difficilement son propre espace d'intervention<sup>179</sup>, écartelée entre le champ intellectuel, culturel et politique, comme en témoigne Piotte en 1987 :

Coincés entre l'apolitisme de *Mainmise* et le dogmatisme m.-l. représenté sur la scène culturelle par *Champs d'application* et *Stratégie*, nous sommes quelques-uns à chercher à développer un courant marxiste, culturel et politique, qui serait ouvert et critique. Mais il n'y avait pas d'espace pour *Chroniques* qui disparaît sous ses propres contradictions au bout de deux ou trois ans<sup>180</sup>.

Ces difficultés auront raison du collectif entièrement renouvelé au printemps 1977, notamment par la présence d'André Roy (ayant quitté *Hobo-Québec*), de Marcel Saint-Pierre (professeur d'art à l'UQAM, ancien cofondateur de la *BJ*) et de François Charron (transfuge de *Stratégie*)<sup>181</sup>. À l'hiver 1978, devant la montée des groupes d'extrême gauche, un dernier numéro paraît ; la livraison quadruple fait appel « aux principaux membres fondateurs venus célébrer leur cérémonie des adieux<sup>182</sup> ». Après ces échecs successifs des mouvements de gauche au Québec, à la fin des années soixante-dix, la gauche culturelle réaffirme les liens entre les changements personnels et changements globaux. Cela passe surtout par le féminisme qui s'était déjà déployé dans d'autres périodiques depuis 1972, et ce, bien avant Madeleine Gagnon à la revue *Chroniques*.

---

<sup>179</sup> « La mort prématurée de *Chroniques*, en 1976, semble un indice de la difficulté de formuler une problématique littéraire concrète dans le contexte québécois actuel » (Pierre Nepveu, « De l'empire du sens au fait divers », *Liberté*, vol. 23, n° 2, (134) 1981, p. 52).

<sup>180</sup> Jean-Marc Piotte, *La communauté perdue. Petite histoire des militantismes*, Montréal, VLB Éditeur, 1987, p. 48.

<sup>181</sup> En fait, presque tous les membres fondateurs de la revue sauf Thérèse Arbic et Céline Saint-Pierre ont démissionné au cours de la deuxième année de parution de la revue *Chroniques*.

<sup>182</sup> Pierre Milot, *Le paradigme rouge, op. cit.*, p. 264.

*Du féminisme à l'écriture au féminin*

La période qui suit la Révolution tranquille voit la parole féministe, issue du mouvement de la deuxième vague aux États-Unis, se radicaliser et investir les champs culturel, intellectuel et littéraire au Québec. Si le magazine *Châtelaine* (1960-) a propagé les idées féministes vers un public plus large, média de masse destiné à atteindre la sphère de grande consommation<sup>183</sup>, il faut attendre les années septante pour que les organes de presse alternatifs dans le champ médiatique mènent le projet féministe. On assiste alors à une « sorte de tourbillon [qui] caractérise la parole des femmes<sup>184</sup> ». Andrée Fortin montre que les initiatives éditoriales féministes se détachent progressivement du marxisme, du nationalisme et du syndicalisme :

le discours, près de celui de l'extrême gauche au début, s'en démarque rapidement; il n'est pas figé, il se cherche. Le mouvement est en pleine formation. Cette période pourrait être qualifiée de phase d'affirmation, comme en font foi les titres des revues de l'époque : *Québécoises deboutte!* ou *Têtes de pioche*<sup>185</sup>

Pionnière dans ce moment d'affirmation, couvrant le spectre entre les pôles marxistes-léninistes et contre-culturels, le discours des femmes dans la revue *Québécoises deboutte!* (1971-1974) s'oriente rapidement dans une perspective militante qui s'inspire des luttes nationales et sociales qui s'organisent au Québec et dans le monde. Première manifestation médiatique du féminisme radical<sup>186</sup>, publiée par le Front de libération des femmes du Québec (FLF) en 1971, puis par le Centre des femmes (1972-1974) sur une base trimestrielle, la revue totalise neuf numéros. L'initiative éditoriale autogérée compte dans ses rangs des militantes du FLF (Véronique O'Leary, Martine Éloi) et du Centre de femmes (Louise Toupin) qui signent tous les articles de la revue, sans distinction d'auteure ; le collectif l'emporte sur l'individuel. Le liminaire de la première livraison (de la deuxième mouture)

<sup>183</sup> Marie-José Des Rivières, *Châtelaine et la littérature (1960-1975)*, Montréal, l'Hexagone, 1992, p. 16.

<sup>184</sup> Collectif Clio, *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Le Jour éditeur, 1992, p. 562.

<sup>185</sup> Andrée Fortin, *Passage de la modernité, op. cit.*, p. 291.

<sup>186</sup> Marie-Andrée Bergeron, « "Nous avons voulu parler de nous". Le discours éditorial des féministes québécoises (1972-1987) dans *Québécoises deboutte!*, *Les Têtes de pioche* et *La Vie en rose* », thèse de doctorat, Université Laval, Québec, 2013, p. 3.

montre l'importance que le groupe *Québécoises deboutte!* veut jouer dans l'édification du mouvement féminisme et dans la formation et la liaison des groupes féministes :

L'organisation des femmes québécoises n'existe pas encore et QUÉBÉCOISES DEBOUTTE peut être un des instruments qui contribueront à sa mise sur pied, cet objectif est réalisable en autant que le journal devienne un moyen pour nous toutes de s'engager dans la lutte, de mieux connaître notre condition, nos tentatives de regroupement, les problèmes auxquels nous faisons face dans nos milieux respectifs. [...] [N]ous ne sommes pas à l'étape du mouvement de masse, mais à la création de noyaux de militantes formées politiquement, dont le rôle sera de sensibiliser d'autres femmes à notre libération collective.

*Québécoises deboutte!* devra répondre aux besoins des femmes intégrées dans un milieu de travail que ce soit dans un syndicat, un comité de citoyens, un groupe de femmes... Il sera un outil de travail pour la formation politique des militantes et un organe de liaison avec des groupes de femmes et des groupes mixtes et aussi avec des personnes travaillant dans des milieux particuliers<sup>187</sup>.

Marxiste, le journal *Québécoises deboutte!* donne des armes aux femmes pour contrer les inégalités sociales et dénoncer l'oppression dont elles sont victimes : les conditions d'existence des ménagères.

Luttons ensemble, enfin soyons solidaires  
Luttons ensemble, ménagères et ouvrières  
Il n'y a plus de temps à perdre  
Notre monde est à refaire  
Levons-nous dès maintenant<sup>188</sup> !

Voulant changer le monde, les rédactrices diffusent des notions et des réflexions théoriques issues de leur implication dans le social, notamment aux côtés des syndicats. Si le travail d'écriture de ces féministes militantes et engagées prend parfois des accents contre-culturels (collages, caricatures, dessins et chroniques humoristiques), il trouvera aussi d'autres lieux d'expression. Le versant plus radical, strictement féministe, va fonder *Les Têtes de pioches* en 1976, tandis que la tendance littéraire se retrouvera au sein du seul périodique ayant assez

<sup>187</sup> *Québécoises deboutte!*, « Lettre à nos camarades », *Québécoises deboutte!*, novembre 1972, n° 1, p. 11, 18.

<sup>188</sup> *Québécoises deboutte!*, juin 1973, frontispice du journal.

de légitimité dans le champ littéraire pour opérer un *second* revirement esthétique sans précédent dans l'histoire de la littérature québécoise, soit la *BJ*.

En 1975, Nicole Brossard donne une nouvelle impulsion au formalisme ludique – fait de double sens, de calembours et d'attaques à la syntaxe – tendance qui occupait l'avant-garde formaliste à partir d'octobre 1973 (*BJ* et *Hobo-Québec*). Ayant déjà repris, en 1974, la métaphore du corps/texte, le « cortex »<sup>189</sup>, elle réunit plusieurs écrivaines dans le cinquantième numéro de la *BJ*, « Femme et langage ». Dans le liminaire, Brossard lance : « Comment la femme qui utilise quotidiennement les mots (comédienne, journaliste, écrivain, professeur) peut-elle utiliser un langage qui, phallogratique, joue au départ contre elle ?<sup>190</sup> » Explorant toutes les possibilités d'un « je » femme, Nicole Brossard, France Théorêt, Yolande Villemaire, Madeleine Gagnon et Josée Yvon répondent chacune à leur manière à cette interrogation en pointant les lieux d'intervention de leur écriture<sup>191</sup>. Alimentées par les théories féministes américaines et la philosophie post-structuraliste (Derrida, Deleuze, Lyotard), ces dernières retravaillent la langue suivant une nouvelle logique symbolique où conscience féministe et conscience linguistique se conjuguent. Ce que Nicole Bédard, dans le numéro « Femme et langage », traduit par « la mise en jeu d'un corps s'écrivant dans le tremblement des mots, le rejet de tout ce qui dans l'écriture est fixe, défini et immobile<sup>192</sup> ».

---

<sup>189</sup> Nicole Brossard, « Le Cortex exubérant », *La Barre du jour*, n° 44, 1974, p. 3-32). Christine P. Makward explique en quoi la reprise de contrôle du corps est spécifique à l'écriture des femmes où « il n'y a non seulement le retour au corps ou "biographique", mais mise en place du corps comme sujet-agent de l'écriture. C'est du corps phénoménal vécu qu'il s'agit, de l'espace pulsionnel, et non pas du corps-objet féminin qui a toujours tenu l'avant-scène des productions artistiques » (Christine P. Makward, « Corps écrit, corps vécu, de Chantal Chawaf et quelques autres », dans Suzanne Lamy et Irène Pagès (dir.), *Féminité, Subversion, Écriture*, Montréal, Éditions du remue-ménage, 1983, p. 618). Voir aussi Madeleine Gagnon, « Mon corps dans l'écriture », *La venue à l'écriture*, Hélène Cixous, Madeleine Gagnon et Annie Leclerc, Paris, Union générale d'éditions, 1977, p. 63-116.

<sup>190</sup> Nicole Brossard, « Préliminaires », *La Barre du jour*, n° 50, 1975, p. 8-9.

<sup>191</sup> Nicole Brossard, « E muet mutant », p. 10-27; France Théorêt, « Dépendances », p. 28-36; Yolande Villemaire, « Pour une parthénogenèse de la parole "hystérique" (matrice vierge) », p. 37-44; Madeleine Gagnon, « La femme et le langage : sa fonction comme parole en son manque », p. 45-57; Josée Yvon, « La poche des autres », p. 78-104, dans *La Barre du jour*, n° 50, 1975.

<sup>192</sup> Nicole Bédard, « L'oscillé(e) », *La Barre du jour*, n° 50, 1975, p. 105.

Ce front avant-gardiste lié à l'« écriture au féminin<sup>193</sup> » apparaît comme une nouvelle orientation poétique dans la sphère de production restreinte du champ littéraire québécois. Elle prolonge le travail idéologique de l'avant-garde formaliste telle que réfléchi à *Stratégie*, dans sa première mouture<sup>194</sup>. Or, pour ces écrivaines, la déconstruction ne prend pas pour objet l'idéologie bourgeoise et/ou dominante, mais plutôt les structures et les images du langage patriarcal, le logocentrisme. Ce mouvement axé sur la textualité, c'est-à-dire sur le matériau qu'est la langue d'où la femme est exclue, veut mettre fin à la répression de la parole féminine. Inscrites dans une transgression des normes sociales et des représentations masculines dans l'institution littéraire québécoise, les luttes féminines se situent donc au niveau épistémologique par un travail de sape, de contestation de la pensée conceptuelle. Autrement dit, l'identité des femmes se construit non plus en référence à l'univers masculin, mais dans l'affirmation d'une subjectivité radicale<sup>195</sup>. L'opposition entre le masculin et féminin, qui est au centre de leurs textes, est un schème classificatoire fondamental, qui n'est pas nouveau dans l'histoire du champ, mais structure avec force les enjeux littéraires à la mi-temps des années 1970. Pour Barbara Godard, qui a étudié la poétique féministe de la *BJ*, les fictions théoriques des principales collaboratrices font violence au langage et cherchent à changer la signification des mots pour « dire la différence sexuée<sup>196</sup> ». Mêlant essai et poésie, ces formes d'écriture qui révèlent ou prennent pour objet la condition des femmes, absentes de la langue et l'imaginaire qui les représente, font entendre une polyphonie discursive, une pluralité de voix à l'image du mouvement des femmes.

Comme nous l'avons montré jusqu'à maintenant, ce qui fait *fantasmer* les membres de la revue *BJ*, dans la première moitié des années soixante-dix, c'est la théorie<sup>197</sup>. Autour de 1975,

---

<sup>193</sup> Suzanne Lamy, *D'elles*, Montréal, l'Hexagone, 1979, 110 p.

<sup>194</sup> « Dans le paysage littéraire des années soixante-dix, il ne serait pas exagéré de dire que le féminisme a représenté pour le projet moderniste une planche de salut, en procurant un contenu historique tangible à l'entreprise de déconstruction » (Pierre Nepveu, « *BJ/NBJ* : difficile modernité », *Voix et images*, vol. 10, n° 2, hiver 1985, p. 160.)

<sup>195</sup> Diane Lamoureux, *Fragments et collages : essai sur le féminisme Québécois des années 70*, Montréal, Éditions du remue-ménage, 1986, p. 46.

<sup>196</sup> Barbara Godard, « *La Barre du jour* : vers une poétique féministe », dans Suzanne Lamy et Irène Pagès (dir.), *Féminité, Subversion, Écriture*, op. cit., p. 203.

<sup>197</sup> France Théorêt, « Le fantasme de la *BJ*, c'est la théorie », *Voix et images*, vol. 10, n° 2, hiver 1985, p. 87-92.

puisant ses sources dans la pensée post-structuraliste féminine en France (Luce Irigaray, Julia Kristeva, Hélène Cixous, Annie Leclerc et Claire Lejeune) en vive opposition avec les pratiques philosophiques des ‘‘pères’’ (Freud et Lacan), la théorie convoquée à la *BJ* mêle déconstruction, affirmation de soi, du corps, et invocation simultanée de plusieurs genres, voire d’une multitude d’intertextes dans un *même* espace textuel. À cet effet, comparant la *BJ* avec la critique de type journalistique qui s’écrit aux *Lettres québécoises* (1976-) et avec le discours réflexif d’*Estuaire* (1976-) à la même époque, Élisabeth Nardout-Lafarge précise que « c’est sans doute là [*BJ*] que se pratique le plus clairement une critique créatrice, on y lit un discours théorique sur l’écriture, constitué de textes libres, poétiques, ludiques et techniques à la fois, joignant volontiers le ressenti personnel de l’auteur à une approche scientifique où la démarcation entre critique et fiction est assez floue<sup>198</sup> ». Selon nous, Nardout-Lafarge pointe avec justesse les principales caractéristiques des fictions théoriques comme elles ont pu s’écrire à *Cul Q* en 1974, mais il faut entendre dans « le ressenti personnel de l’auteur » les marques d’une subjectivité féminine, que la refonte de la *BJ* mettra clairement à l’avant-plan.

En 1977, *La Barre du jour* fait place à *La Nouvelle Barre du jour* et réaffirme avec plus de force l’expression du féminin, l’enjeu structurant de l’histoire du champ littéraire dans cette phase. En voie d’être consacrée, la revue, qui s’est dotée d’un nouveau comité de rédaction (Michel Gay, Jean-Yves Collette et Nicole Brossard), veut « synchroniser l’écriture et les courants de pensée les plus dynamiques, qui élargissent sans cesse nos champs d’action, de réflexion et de bien-être » afin de pallier « une littérature qui, pour le moment, apparaît hésitante<sup>199</sup> ». Devenue la *NBJ*, la revue met toujours de l’avant la transgression et la subversion du sens. Mais, comme le souligne Louise Dupré, le souci d’une plus grande lisibilité apparaît dans la conscience féministe à la fin des années soixante-dix<sup>200</sup>. En effet, à

<sup>198</sup> Élisabeth Nardout-Lafarge, « Les revues littéraires québécoises 1960-1980 », *Écrits du Canada français*, n° 58, 1986, p. 35.

<sup>199</sup> La *NBJ*, « Liminaire », *La Nouvelle Barre du jour*, n° 58, septembre 1977, p. 3.

<sup>200</sup> Ce n’est pas que du côté féminisme qu’un retour à la lisibilité se fait sentir à la fin des années soixante-dix. En effet, plusieurs autres revues poétiques témoignent de l’épuisement des « machines » formalistes, notamment *Estuaire* (1976-), *Moebius* (1977-), *Lèvres urbaines* (1983-1992) qui renouent avec une poésie d’émotion et un certain lyrisme.

l'aube du post-modernisme<sup>201</sup>, réintroduisant le désir, « la souffrance, la folie, l'amour, la maternité, la réalité du quotidien, le sentiment<sup>202</sup> », les femmes à la *NBJ* disent le corps féminin<sup>203</sup>, le corps comme système de signes (le corps/texte, Nicole Brossard), le langage et l'écriture spécifique aux femmes (Louise Cotnoir), la société patriarcale (Madeleine Gagnon), la mère et la mythologie féminine (Yolande Villemaire), la femme-objet (Josée Yvon). Établies dans plusieurs périodiques<sup>204</sup>, les femmes s'assurent d'une grande visibilité qui accroît leur capital symbolique dans le champ littéraire, où l'enjeu de la lutte est l'obtention de la position hégémonique.

Contrairement à la *NBJ*, le journal *Les Têtes de pioches* (1976-1979) opère une division entre littérature et politique beaucoup plus distincte. Il est fondé par un groupe de discussion de six femmes : Nicole Brossard, France Théorêt, Agathe Martin, Michèle Jean, Éliette Rioux et Martine Ross. Dans ses vingt-trois livraisons en trois ans d'existence, le journal met au premier plan la lutte féministe. La prise de parole est collective et articulée dans un « Nous » très fort, qui se réfère soit à l'ensemble des femmes, soit au collectif *Les Têtes de pioches* ou bien au « Nous » strictement féministe :

Depuis que *Québécoises deboutte!* est disparu, nous n'avons pas de journal fait par des femmes, pour des femmes. Nous n'avons que des morceaux de journaux, des

<sup>201</sup> La modernité, qui se définit comme un régime où la logique de la rupture contre l'ordre en place domine, fait place à un nouveau régime postmoderne où l'éclatement des codes, l'hybridité des genres, et une forte intertextualité sonnent le glas des courants artistiques hétérogènes. En effet, les années ottante voient surgir la multiplication des postures de différents groupes (l'écriture des femmes, les minorités ethniques, la littérature jeunesse, le roman populaire et de science-fiction, la bande dessinée, etc.) qui doivent dorénavant lutter pour constituer ou conserver leur espace symbolique.

<sup>202</sup> Louise Dupré, *Stratégies du vertige – trois poètes, Nicole Brossard, Madeleine Gagnon, France Théorêt*, Montréal, Éditions du remue-ménage, 1989, p. 17-18.

<sup>203</sup> Jusqu'en 1989, la *BJ/NBJ* publie dix numéros thématiques qui interrogent la place de la femme : « Femme et langage » (1975), « Le Corps, les mots, l'imaginaire » (1977), « La Mermour » (1980), « La Femme et la ville » (1981), « La Femme et l'humour » (1981), « Femmes scandales » (1987) et « Femmes de lettres » (1989). (Louise H. Forsyth, « Les numéros spéciaux de *La (nouvelle) barre du jour*. Lieux communs, lieux en recherche, lieu de rencontre », dans Suzanne Lamy et Irène Pagès (dir.), *Féminité, Subversion, Écriture, op. cit.*, p. 175).

<sup>204</sup> Nommons ici le travail de la revue *Liberté*, avec *La femme et l'écriture. Actes de la rencontre québécoise internationale des écrivains* (1975); la douzième livraison d'*Études littéraires*, « FÉMINAire », sous la direction de Gabrielle Frémont (vol. 12, n° 3, déc. 1979, p. 313-423) et le colloque « La Nouvelle écriture », organisé par la *NBJ* en 1980 à l'UQAM. Ces publications et ces événements cristallisent les enjeux esthétiques et consolident, voire légitiment, les nouvelles pratiques poétiques féminines.

morceaux de revues. Parfois, nous avons l'impression que tout a été dit sur le problème des femmes, que l'oppression et la discrimination dont nous sommes l'objet sont des évidences pour toutes. Même si les preuves sont nombreuses, beaucoup de femmes n'en sont pas encore convaincues, n'ayant pas trouvé ce qui, dans leur vie quotidienne, leur vie privée est opprimant. Nous n'avons pas encore tout dit ou nous avons mal dit les injustices faites aux femmes. [...]

Nous avons aussi besoin d'un journal pour parler de nos démarches. Il n'est pas facile de prendre conscience des injustices qui nous sont faites uniquement parce que nous n'avons pas de pénis. Il n'est pas facile non plus de poser des gestes pour mettre fin à notre impuissance. Cela devient plus facile si on peut se parler, se regrouper.<sup>205</sup>

*Les Têtes de pioche* se distingue des mouvements nationalistes et marxistes présents dans le champ intellectuel et politique de l'époque en prenant parole, via éditoriaux et lettres ouvertes, pour dénoncer l'oppression spécifique des femmes. Dans ce volet de la presse féministe québécoise, cela prend forme dans la résistance à l'ordre patriarcal et dans la critique omniprésente du logocentrisme. Le collectif *Les Têtes de pioche* prend donc le contre-pied politique et culturel de la *NBJ*.

Comme l'a montré Marie-Andrée Bergeron, à partir du magazine alternatif *La Vie en rose* (1982-1988) émerge un nouveau paradigme éditorial<sup>206</sup> ; une posture critique envers les médias de masse en incarnant un retour vers la sphère de grande consommation. En même temps, la modeste publication de gauche, d'abord insérée dans le *Temps fou* (1978-1983), sera à la fois l'aboutissement de l'entreprise éditoriale des féministes des revues radicales et l'ouverture vers un féminisme pluriel qui rejoint la nouvelle génération, avec un tirage qui dépasse celui de *Mainmise* dans les années soixante-dix. Toutes ces poussées féminines pour faire émerger de nouvelles voix, donnant lieu à une véritable crise de valeurs, dans le contexte de la perte de vitesse de l'affirmation nationale, ont eu des répercussions jusque dans l'ère de la postmodernité. À cet égard, Isabelle Boisclair a mis en évidence que l'éclatement des formes, des thèmes et des genres, à partir de la borne temporelle des années

<sup>205</sup> *Les Têtes de pioches*, « Éditorial », mars 1976, n° 1, p. 14.

<sup>206</sup> Marie-Andrée Bergeron, « 'Nous avons voulu parler de nous'. Le discours éditorial des féministes québécoises (1972-1987) », *op. cit.*, p. 259.

quatre-vingt, résultent en grande partie de l'activité littéraire et socioculturelle des femmes à partir des années soixante<sup>207</sup>.

### *Imposition d'un schème migrateur*

En 1975, la revue *Dérives* tente à son tour de faire exister une nouvelle esthétique basée sur la migrance dans le champ littéraire des années soixante-dix. Poursuivant dans la brèche ouverte par la *BJ/NBJ* dans l'édifice des représentations identitaires et littéraires, le collectif noué autour de Jean Jonassaint fait apparaître un nouveau personnage dans l'imaginaire de la littérature québécoise. Surgissent des enjeux pour nommer cette figure d'écrivain de la migration, figure à laquelle nous ne donnerons pas ici d'étiquette ou de nom définitif. Nous chercherons plutôt à montrer dans ce mémoire que la revue *Dérives* est le lieu où commencent ces luttes de définition ou de classement, donnant vie au personnage d'écrivain migrant qui fera fortune dans l'institution littéraire québécoise.

Se posant en ultime avant-garde, elle ne montre pas de rupture systématique par rapport aux traits du modèle formaliste devenu d'ores et déjà dominant. Au contraire, l'équipe en reprend les principaux éléments – déconstruction de la syntaxe, transgression de la langue, dérive des signifiants, autoréflexivité – qu'elle fait évoluer vers des enjeux culturels et d'immigration. Tirant ses sources de l'écriture au féminin, qui se déploie tout particulièrement dans la revue *Dérives*, le collectif s'attachera à montrer que la différence est certes une question de genre et d'identité, mais qu'elle peut évoluer sur le plan de l'ethnicité.

Émergeant dans la deuxième partie des années 1970, la revue *Dérives* fait partie des avant-gardes littéraires qui mènent une lutte sauvage contre la revue *Liberté*, vue non seulement comme un haut lieu de la littérature bourgeoise, mais comme une partie importante de l'institution littéraire québécoise. La revue *Liberté*, forte de ses assises financières et symboliques, fait office d'arrière-garde en organisant les rencontres internationales d'écrivains où se côtoient les membres de la génération de l'Hexagone et les plus jeunes

---

<sup>207</sup> Isabelle Boisclair, *Ouvrir la voie/x. Le processus constitutif d'un sous-champ littéraire féministe au Québec (1960-1990)*, Québec, Nota bene, 2004, p. 243, 309-312, 323.

poètes publiant aux *Herbes rouges* et à *La Barre du jour*. Même si *Liberté* a ouvert ses pages aux jeunes auteurs, dans un numéro spécial<sup>208</sup>, les divergences s'amplifient et deviennent des antagonistes structurants au seuil des années 1980. À ce titre, le directeur de *Liberté* (jusqu'en 1979) et critique de poésie au journal *Le Devoir*, Jean-Guy Pilon, en viendra à incarner, pour plusieurs, la figure de l'écrivain lyrique, attaché au nationalisme littéraire. En 1977, dans les pages de la revue *Dérives*, Claude Beausoleil signe une « fiction théorique » où Pilon et les essayistes de la revue *Liberté* prennent les traits de

critiques au sirop d'érable et au diplôme traditionaliste et péquiste [qui] voit [sic] dans l'éclatement des formes d'écriture une résultante de l'octobre 70 après cet événement les jeunes ne pouvaient plus parler alors ils balbutièrent ce qui donna Vanier Des Roches Nicole Brossard La barre du jour Hobo-Québec Cul Q Les Herbes rouges (un assez vaste corpus qui se résume toujours à presque rien sous la plume folklorique des « pays maniaques » étroits)<sup>209</sup>

Les jeunes poètes et animateurs de revues que Beausoleil met en scène dans cet extrait (écrit à la façon de Philippe Sollers, à *Tel Quel*, sans ponctuation) travaillent en effet dans le sens d'une contestation des aînés qui détiennent le pouvoir symbolique, nommés ici « critiques au sirop d'érable et au diplôme traditionaliste et péquiste ». Pour ces écrivains, les « Vanier Des Roches Nicole Brossard La barre du jour Hobo-Québec Cul Q Les Herbes rouges », la revue *Liberté* représente la tradition poétique qui consistait à « réinventer l'espace et le territoire d'un pays à nommer<sup>210</sup> ». Comme nous l'avons vu sous diverses formes et pratiques, la série de ruptures successives provoque le rejet du discours nationaliste et, plus généralement, de la fonction représentative de la poésie. Le constat que fait François Ricard à ce sujet, dans *Liberté* en 1976, est fort éloquent : « On ne trouve plus dans les pages des revues montréalaises cette ardeur et cette espèce de foi qui rappellent les années où le mot "pays", le mot "liberté", le mot "parole" soulevaient encore poètes et lecteurs<sup>211</sup> ». En effet, les jeunes écrivains des années soixante-dix sont pratiquement tous allergiques aux réseaux sémantiques du pays et de la fondation du territoire. Certains les mettent au rancart tandis que

<sup>208</sup> *Liberté*, dossier « jeunes auteurs », vol. 15, n° 1 (85), février 1973, p. 1-157.

<sup>209</sup> Claude Beausoleil, « Hypothèses », *Dérives*, dossier « Remarques sur la poésie québécoise actuelle », n° 8, 1977, p. 18-26.

<sup>210</sup> Jean Royer, *Introduction à la poésie québécoise. Les poètes et les œuvres, des origines à nos jours*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1989, p. 68.

<sup>211</sup> François Ricard, « Des revues », *Liberté*, n° 106-107, juillet-octobre 1976, p. 361-362.

d'autres cherchent à leur injecter de nouvelles significations, à la manière des précurseurs aux *Herbes rouges* et à la *BJ*, dès la fin des années soixante. C'est pourquoi, dans l'ensemble, les avant-gardes politico-littéraires et culturelles rejettent l'autorité qui émane des critiques proférées contre leur pratique poétique, surtout contre Nicole Brossard à *Liberté*<sup>212</sup>.

Cette contestation symbolique face à la revue *Liberté* atteste que l'état du champ littéraire s'est redéfini, et qu'il y a mise en question, voire rejet, du modèle nationaliste, typiquement masculin. En fait, il devient impossible autour de 1978 d'ignorer la centralité assumée par le féminisme et son poids dans la transformation de la légitimité intellectuelle. Cela nous porte à croire que l'écriture au féminin est devenue la position dominante du champ littéraire, contrairement à Isabelle Boisclair, qui a démontré qu'elle s'est plutôt constituée en sous-champ<sup>213</sup>.

---

<sup>212</sup> En guise d'exemple, en 1979, François Hébert critique sévèrement la consécration de l'œuvre de Nicole Brossard en ce qui a trait au recueil *Le Centre blanc*, que l'Hexagone vient de publier dans sa collection « Rétrospectives ». Dans les pages de *Liberté*, Hébert soutient que la poésie de Brossard, qu'il surnomme la « papesse de la modernité québécoise », fut encensée peut-être trop rapidement et qu'il vaudrait mieux relire attentivement « cette œuvre sèche, difficile et abstraite » (François Hébert, « L'ombilic d'une nymphe », *Liberté*, vol. 21, n° 1, (121) 1979, p. 124). Rapidement deux clans se forment : d'un côté, les « nouveaux écrivains » (Michel Gay, Hugues Corriveau, Louise Dupré, Jean Yves Colette, presque tous à la *NBJ*) et de l'autre, les « critiques littéraires » (Pilon, Hébert à *Liberté*) Ce débat se poursuit même en 1980 dans les journaux, opposant Jean Royer (critique et poète, poursuivant dans la thématique du pays) à Claude Beausoleil.

<sup>213</sup> Isabelle Boisclair, *Ouvrir la voie/x*, *op. cit.*, 391 p.

## CHAPITRE II

### ÉCRIRE LA DIFFÉRENCE À LA REVUE *DÉRIVES*

#### *Appel à la dérive, à l'équivocité des discours culturels*

Métaphore qui trouve une résonnance particulière dans le discours social de la mi-temps des années 1970 au Québec, métaphore chère à Nicole Brossard<sup>214</sup>, la « dérive » s'entend dans les pages de la revue éponyme comme un déplacement identitaire continu, un parcours avec plusieurs points de références, allant de soi à l'autre comme à l'intérieur de soi. Cofondateur de l'entreprise éditoriale qu'est *Dérives*, Jean Jonassaint convoque aussi l'expression dans une perspective qui dépasse la binarité; « avec un s, bien sûr, pour la pluralité et la diversité des rives *tierces* à diffuser, promouvoir...<sup>215</sup> ». Au fil des numéros, entre 1975 et 1987, relayer ces multiples dérives culturelles, revendiquées par une radicale ouverture à l'Autre et un recours à l'image du Tiers, l'équipe de *Dérives* en fera le cœur de son entreprise.

Un an avant la parution du premier exemplaire de *Dérives*, la sulfureuse revue *Cul Q* présente en ouverture de son quatrième opusculé une conception empruntée à Jean-François Lyotard. En 1974, l'équipe de *Cul Q* veut « être en dérive »

au sens où l'entend Lyotard mais par la production d'écritures et de lectures qui se refusent à être texte de pouvoir et même à la limite, seulement texte de savoir (fonction qui nous paraît restrictive). Être en AFFIRMATION : "Ainsi la figure n'est plus supposée accessible grâce à la seule négation-transgression d'un ordre, mais affirmativement, en elle-même comme position libidinale." (J.-F. Lyotard) Et pour nous **la "figure" est variable, multiple**. Nous refusons les absolus qu'ils soient idéologiques ou autres. Nous prenons de page en page la parole(s). **Établir un rapport ludique/formel/sémantique avec le lecteur, c'est intervenir culturellement dans les processus de changement**. Pour nous, le changement

---

<sup>214</sup> Robert Dion, « Écrire ce qui donne à lire. Nicole Brossard lectrice », *Voix et images*, vol. 17, n° 2, (50) 1992, p. 262.

<sup>215</sup> Jean Jonassaint, « Vie et mort d'une culture périodique », *Écrits du Canada français*, n° 67, 1989, p. 112 [nous soulignons].

n'est pas tracé d'avance, il est PERFORMING. [...] Le lecteur de *Cul Q* peut ( s'il le désire ) se mouvoir en pleine lecturiance<sup>216</sup>.

Villemaire, Beausoleil et Leduc s'appuient sur *Dérive à partir de Marx et Freud*<sup>217</sup> où Lyotard s'attaque à la critique marxiste d'inspiration hégélienne et affirme le retour de l'esthétique. Dans une perspective ludique, l'équipe de *Cul Q* conteste le moment de la négation dans la négation, tout comme la transgression pour la transgression en puisant dans la philosophie du désir, « l'économie libidinale » de Lyotard. Pour ce dernier, le désir est affirmatif, il agit, se déplace et comporte une force créatrice. « La "figure" est variable, multiple » et repose sur des métaphores du déplacement, du mouvement, des expressions qui rompent l'univocité des discours, tournant à vide les « absolus idéologiques ». L'article d'André Roy et de Claude Beausoleil, dans le même dossier, précise ce qu'est « être en dérive » pour *Cul Q*. Présentée lors du colloque *Écriture/Lecture*, en octobre 1973, au Module d'études littéraire de l'UQAM,

[c]ette communication est un Texte sauvage. Texte sauvage par situation au Texte savant qui serait lui texte de Pouvoir. Ainsi s'expliqueraient ses excès et débordements – sa dérive. Il dispose ludiquement du texte critique. *Joueur*, ce texte [sic] dissout dans son mouvement même toute tentative de fétichisation de l'écriture. **Pour nous, il ne s'agit pas de remplacer un type d'écriture ou de lecture (critique) par un autre, mais de produire une fiction qui est affirmation d'une pratique dérivante, d'une poursuite d'un "ailleurs"**<sup>218</sup>.

À l'hiver 1974, dans son texte inaugural, la revue *Champs d'application*, animée par Pierre Milot, développe un discours sur « la pratique dérivante » qui s'inspire sans aucun doute de Beausoleil et Roy à *Cul Q*.

dispositif sans coordonnées d'unité ° textes exposés à la dérive ° objets en circulation parmi d'autres ° relevant chacun de sa propre production idéologique °

<sup>216</sup> La rédaction, « Ouverture », *Cul Q*, n<sup>os</sup> 4-5, été-automne 1974, p. 5 [nous soulignons].

<sup>217</sup> Jean-François Lyotard, *Dérive à partir de Marx et Freud*, Paris, 10/18, 1973, 203 p. Avec l'engouement que provoquera l'ouvrage plus connu, *La condition post-moderne* (Paris, Éditions de Minuit, 1979, 128 p.), commandé par le gouvernement du Québec, Lyotard devient un des théoriciens qui arrivent à supplanter l'influence de Roland Barthes et du post-structuralisme dans les pages des revues culturelles de la fin des années 1970.

<sup>218</sup> Claude Beausoleil et André Roy, « Pour une théorie fictive », *Cul Q*, n<sup>os</sup> 4-5, été-automne 1974, p. 39 [nous soulignons].

Fonction critique, dé-contruction des formes déterminées et exploitées par l'idéologie dominante sans que celle-ci puisse cerner l'objet dans l'éparpillement<sup>219</sup>.

« Éparpillement », « dérive », « circulation », « dispositif sans coordonnées d'unité » autant d'expressions qui caractérisent non seulement la revue *Champs d'application*, mais aussi *Dérives*. Proposant un amalgame d'essais et de fictions, toutes deux ouvrent et clôturent leur numéro par des réflexions critiques et placent au centre de leurs cahiers des textes de création et d'expérimentation littéraires. Qui plus est les deux revues appellent à l'idée du décentrement, de l'éclatement et suggèrent des textes à géométries variables. La « dérive » désigne donc une forme de savoir ludique, en miettes, informée par la création langagière.

Toujours en 1974, Gaétan Brulotte fait paraître un court texte sur l'esthétique anarchiste qu'il caractérise par sa poétique de la dérive, par « le dérèglement, la transgression, le désordre, la folie, un "savoir" autre, paradoxal (à la lettre : contre l'opinion commune), l'ambiguïté, la multiplicité (la pratique disséminante), la décentralisation, la mobilité, l'instantanéité, la dépense (la circulation), le sexe, etc.<sup>220</sup> ». Enfin, il rend hommage au musicien américain John Cage qui écrit : « Je suis pour la multiplicité, l'attention dispersée et la décentralisation<sup>221</sup> ». En somme, ces exemples de « dérives » montrent que le terme est valorisé dans le pôle avant-gardiste du champ littéraire des années soixante-dix, relayant une certaine philosophie du désir qui émerge parmi les théoriciens du post-structuralisme français et vient happer une partie des jeunes écrivains et poètes de la gauche culturelle, notamment à la revue *Chroniques*.

#### *Ouvrir une brèche : l'émergence de la revue Dérives*

En 1975, à *Chroniques*, Philippe Haeck tient compte de l'arrivée d'un nouveau joueur. Plaçant *Dérives* parmi les avant-gardes dans le champ littéraire, il la compare à *Champs d'application* et souligne que « cette nouvelle revue [*Dérives*] propose une

<sup>219</sup> *Champs d'application*, « Entrée en jeu », *Champs d'application*, n° 1, hiver 1974, p. 5.

<sup>220</sup> Gaétan Brulotte, « Dérive : l'esthétique anarchiste », *La Feuille* [Montréal], n° 1, vol. 2, 1974, p. 4.

<sup>221</sup> *Ibid.*

juxtaposition d'écritures formalistes et de textes critiques qui font intervenir le politique<sup>222</sup> ». Écritures formalistes et intervention du politique certes, mais la comparaison avec *Champs d'application* ne fera pas long feu, car cette dernière se sabordera à l'hiver 1977, emportée par la montée des groupes maoïstes d'extrême gauche, quelques mois avant *Stratégie*, disparaissant à l'automne de la même année. Dans le liminaire qui annonce la dissolution de *Champs d'application*, les mots ne sont pas tendres à l'égard de *Dérives*, taxée d'idéalisme. Mais, comme l'affirme Pierre Bourdieu, « [c]'est déjà exister dans un champ que d'y produire des effets, fût-ce de simples réactions, de résistance ou d'exclusion<sup>223</sup> ».

Pourtant, les deux revues (*Dérives* et *Champs d'application*) partagent des objectifs communs à leurs débuts, des similitudes idéologiques et esthétiques. Or, en 1977, le rédacteur en chef de *Champs d'application*, Pierre Milot, scelle la rupture d'avec les « pratiques signifiantes » et veut dorénavant dépasser la seule déconstruction de l'idéologie bourgeoise, se radicalisant de la même manière que les animateurs de *Stratégie* :

Héritiers des thèses « désirantes » sur le langage et le corps, notre projet politique (et poétique) était de briser la « langue bourgeoise » entachée d'idéologie et de libérer le corps vêtu de cette langue. Projet individualiste anarchisant à coloration scientifique (sémiologie/psychanalyse). Ce « faux matérialisme » est d'ailleurs encore très fort au Québec : **Chroniques, Brèches, Barre du jour, Cul-Q, Hobo-Québec, Herbes rouges, Dérives** en sont les propagandistes les plus conséquents<sup>224</sup>.

Créée à la mi-temps de la décennie soixante-dix par des étudiants de l'UQAM, au milieu d'une pléthore de publications culturelles et littéraires apparues dans la foulée de l'effervescence des années 1970, la revue *Dérives* fait bel et bien partie de ce « faux matérialisme ». Par un procédé d'agrégation, les rédacteurs de *Champs d'application* fusionnent sous cette bannière le formalisme, inspiré du structuro-marxiste et de la sémiologie, avec le travail ludique des contre-culturels axé sur la « dérive », deux tendances

<sup>222</sup> Philippe Haeck, « Une nouvelle revue littéraire », *Chroniques*, n° 10, octobre 1975, p. 74.

<sup>223</sup> Pierre Bourdieu, « Le champ littéraire », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 89, septembre 1991, p. 15.

<sup>224</sup> *Champs d'application*, « Champs d'application se dissout », *Champs d'application*, n° 7, hiver 1977, [n.p.].

poétiques dans lesquelles *Dérives* puise dès 1975, comme l'a fait remarquer Philippe Haeck à la revue *Chroniques*.

Petite plaquette monochrome, quoique plus élargie qu'un in-octavo pour laisser de la latitude aux images et aux photographies en couleurs, la revue *Dérives* s'apparente aux publications des *Herbes rouges*. Les quatre fondateurs sont des étudiants au premier cycle, trois en lettres : Jean Jonassaint, Jean-Pierre Durand et Pierre Deschamps, et une en linguistique, Nanie Piou<sup>225</sup>. Tous deux originaires d'Haïti, Jonassaint et Piou apportent avec eux des idées, des théories et des façons nouvelles de comprendre le monde. Quant à Durand et Deschamps, ce sont deux Québécois « pure laine », rencontrés dans les cours de création littéraire à l'UQAM. L'équipe est fortement marquée par les luttes et les mouvements militants sud-américains et par le travail du collectif de la revue *Change* (1968-1983), animée par Jean-Pierre Faye, Jean Paris, Jacques Roubaud, Léon Robel et Jean-Claude Montel. La publication parisienne, qui compte parmi les avant-gardes du champ littéraire français aux côtés de *Tel Quel* et de *Critique*, exerce une influence certaine sur le collectif de *Dérives* par ses numéros thématiques et par la place accordée dans ses pages aux écrivains francophones à l'échelle internationale<sup>226</sup>.

À l'automne 1975, la première mouture de *Dérives* présente une facture visuelle plutôt simple et s'ouvre sur un manifeste entrecoupé de parenthèses et de barres obliques, dont le style rappelle la rhétorique des avant-gardes poétiques françaises autour du post-structuralisme, mais également la pratique textuelle à *Hobo-Québec* et à *Cul Q*. Les fondateurs de *Dérives* participent aux ateliers de création littéraire donnés par de jeunes professeurs (Madeleine Gagnon) et chargés de cours (Yolande Villemare et Claude Beausoleil). À ce titre, sa politique éditoriale est réfléchiée sous l'influence de ces modèles, des écrivains d'avant-garde qui ouvrent leurs cours à des invités, des poètes contre-culturels comme Lucien Francoeur, Paul Chamberland, Denis Vanier et Josée Yvon. Et, à cet effet, la conception de la littérature que promulgue le périodique est inédite; le texte inaugural adopte

---

<sup>225</sup> Archives UQAM, Fonds d'archives du Service des communications (45U), D. N., *Journal l'uqam*, vol II, n° 6, le 1<sup>er</sup> décembre 1975, « Quatre étudiants lancent une revue », p. 4.

<sup>226</sup> Citons par exemple le dossier « Luites, prose, poésie d'Amérique Latine », *Change*, n° 21, décembre 1974.

l'éclatement textuel comme programme et propose, en filigrane, une vision de l'avenir d'un Québec métissé, traversé par toutes sortes de manifestations culturelles du Tiers-Monde. L'intérêt pour le tiers-mondisme distingue assez fortement la revue *Dérives* des avant-gardes poétiques, mais la rapproche des discours politiques de gauche que *Parti pris* et *Chroniques* ont façonnés, discours que Michel Van Schendel, Jean-Marc Piotte et d'autres continuent de répandre dans leurs cours sur le marxisme à l'UQAM au début des années soixante-dix, attirant des centaines d'étudiants<sup>227</sup>, dont Jean Jonassaint.

Il faut rappeler que la toute récente université montréalaise (1969-), marquée au fer rouge par le militantisme étudiant et l'activisme syndical<sup>228</sup>, est rapidement devenue le symbole de l'éducation populaire au Québec. Pour accueillir la clientèle qu'elle desservait depuis un peu plus de cinq ans, l'UQAM louait des emplacements dont l'édifice Read, au coin De La Gauchetière et St-Alexandre, qui abritait jadis une imprimerie. Principal pavillon des sciences humaines<sup>229</sup>, pendant presque vingt ans, hébergeant aussi le Syndicat des professeurs de l'UQAM (SPUQ) et la famille des lettres en 1977, le « Read Building » fourmillait d'activités; expositions de photographies, conférences à la cafétéria<sup>230</sup>, performances artistiques et manifestations de toutes allégeances à l'extérieur, jusqu'au déménagement progressif des infrastructures, vers la fin des années soixante-dix, dans les nouveaux bâtiments du Quartier latin que l'on connaît aujourd'hui. À l'époque, on raconte que des effluves, en provenance du quartier chinois, étourdissaient le personnel administratif, les étudiants et les nombreux chargés de cours qui devaient se faufiler parmi les groupuscules d'extrême gauche (marxiste-léniniste d'obédience trotskiste ou maoïste), distribuant tracs et papiers, criant des slogans, pour franchir la seule entrée du pavillon, située au 420, De La Gauchetière. En plus de vivre avec des ascenseurs qui fonctionnaient de façon aléatoire, une fois installés dans les locaux d'enseignement, aux murs tapissés de fresques

<sup>227</sup> Sean Mills, *Contester l'empire*, op. cit., p. 258.

<sup>228</sup> UQAM. Service des archives et de gestion des documents, Fonds d'archives du Service des communications (45U), Claude Asselin, « Le syndicalisme à l'UQAM, une histoire mouvementée », *Journal l'uqam*, vol VI, n° 1, 5 septembre 1979, p. 5.

<sup>229</sup> Archives UQAM, Fonds d'archives du Service des communications (45U), D. N., « Read Building », *Journal l'uqam*, vol IV, n° 9, le 7 novembre octobre 1977, p. 2.

<sup>230</sup> Archives UQAM, Fonds d'archives du Service des communications (45U), *Journal l'uqam*, « En bref », vol II, n° 5, le 27 octobre 1975, p. 1. On annonce la conférence de Pierre Vallières, « Nationalisme et socialisme », le 4 novembre 1975, à la cafétéria du Read Building.

psychédéliques<sup>231</sup>, les étudiants apercevaient difficilement leurs maîtres derrière de nombreuses poutres qui leur cachaient la vue<sup>232</sup>. Avec près de quarante étudiants par classe – dont la majorité fumait – l’air devenait presque irrespirable, il faisait chaud, on s’agitait, déplaçait alors les chaises et finissait par tous déménager vers la cafétéria où l’on amalgamait bien souvent plusieurs groupes dans le même espace<sup>233</sup>. On peut aisément imaginer le Read Building comme un des lieux névralgiques de la jeunesse militante uqamienne qui a notamment vu naître la revue *Dérives*. Avant d’analyser l’éditorial programmatique de sa première livraison, voyons quelles sont ses caractéristiques plus factuelles et les équipes qui l’ont animé.

### *Équipes, numéros et réseaux*

Entre 1975 et 1987, la revue *Dérives* fait paraître 41 livraisons, dont 13 numéros doubles et un triple. Elle paraît de 3 à 5 fois par année et son tirage oscille entre 500 et 800 exemplaires par numéro. Durant les douze années de publication de la revue *Dérives*, le comité de rédaction connaît de multiples variantes, voyant passer vingt-quatre écrivains, universitaires et professeurs.

Les quatre membres fondateurs (Jonassaint, Piou, Deschamps, Durand) assurent la permanence de la revue durant les deux premières années de publication. Aziz Alaoui, écrivain d’origine marocaine qui étudie en lettres dans la même université, se joint au collectif de production en 1977. Alaoui et Jonassaint collaborent déjà à *Read Building* (1977-1978)<sup>234</sup>, première revue liée au module d’études littéraires de l’UQAM<sup>235</sup>. Avec l’arrivée

<sup>231</sup> Archives UQAM, Fonds d’archives du Service des communications (45U), D. N., « On peinture au Read... mais c’est pas toujours rose », *Journal l’uqam*, vol II, n° 5, le 27 octobre 1975, p. 1.

<sup>232</sup> Dans son témoignage *On a raison de se révolter*, Pierre Beaudet raconte que ce bâtiment était vétuste, sale et déglingué (Pierre Beaudet, *On a raison de se révolter. Chronique des années 70*, Montréal, Écosociété, 2008, p. 86-90).

<sup>233</sup> Entrevue téléphonique avec Jean Jonassaint, 19 mars 2012.

<sup>234</sup> Jean Jonassaint, « Ébauche 1. VRAC. Octobre 1976. Notes pour une recherche »; Aziz Alaoui, « Regards alternatifs », *Read Building : revue d’études littéraires*, n° 1, avril 1977 p. 13; 23-25.

<sup>235</sup> Tirant son titre de l’édifice Read, la revue *Read Building* donne la parole aux étudiants de l’Association générale étudiante en études littéraires (A.G.E.E.L.). À l’époque, ses membres sont

d'Alaoui à *Dérives*, l'orientation culturelle de la revue se précise. Un nouveau sous-titre vient décrire les ambitions de l'équipe renouvelée : « Revue culturelle : création, analyse, information-formation (sur le Tiers-Monde et le Québec) – 5 numéros par année » (n° 7-18). C'est à ce moment qu'une structure éditoriale se met en place; le collectif se subdivise en deux (rédaction et production), Jean Jonassaint porte le titre de directeur de publication, Nanie Piou devient secrétaire à la rédaction et, surtout, les pages de la revue se découpent en sections. Les rubriques « création(s), intervention(s), étude(s), document(s) et chronique(s) » encadrent non seulement les pratiques, mais posent les jalons, les points de repère d'une réflexion sur les productions culturelles en marge, situées dans la périphérie des grands centres, tant d'un point de vue géographique qu'idéologique. Enfin, la restructuration à partir du septième numéro fait aussi apparaître une section de comptes-rendus sous le titre « Noir sur blanc ». Des œuvres québécoises, des revues et des essais traitant des problématiques postcoloniales font l'objet de recensions. Cet espace deviendra au fil du temps le lieu principal de production des discours critiques sur les enjeux promulgués par l'équipe de la revue *Dérives*.

Toujours en 1977, les animateurs de *Dérives* décident d'ouvrir leur comité de rédaction au public. La rencontre de travail, qui se tient le jeudi 19 mai dans un local de l'UQAM<sup>236</sup>, vise à élaborer collectivement le huitième numéro de la revue et à réfléchir à sa politique éditoriale orientée vers le tiers-mondisme. Cherchant à attirer un grand nombre de personnes, en plus des invitations lancées, l'événement est médiatisé : deux courtes notices paraissent dans *La Presse*, Jean Jonassaint et Jean-Pierre Durand donnent une entrevue à l'émission « À la bonne heure » diffusée par Télé-Métropole et Francine Grimaldi en fait mention parmi sa chronique culturelle à l'émission matinale CBF-Bonjour de Radio-Canada<sup>237</sup>. En vue du comité ouvert au public, le communiqué de presse indique que « lors de cette rencontre, des

---

divisés entre le marxisme-léniniste orthodoxe et la sémiologie, deux modes d'appréhension de la littérature enseignés à l'UQAM. À plusieurs moments, le clivage se fait ressentir dans la publication estudiantine (Archives UQAM, Fonds d'archives du Service des communications (45U), C.G., « Projet de revue en études littéraires [entrevue avec André Vanasse, directeur du Département d'études littéraires de l'UQAM] », *Journal l'uqam*, vol. III, n° 3, le 20 septembre 1976, p. 3).

<sup>236</sup> *Bulletin quotidien d'information publié par les services aux étudiants de l'UQAM*, vol 5, n° 47, mardi 17 mai 1977, Fonds d'archives Jean Jonassaint.

<sup>237</sup> Les notes du directeur de la revue *Dérives*, contenues dans le Fonds d'archives Jean Jonassaint, signalent que l'entrevue et la mention de Grimaldi furent entre les 16 et 19 mai 1977.

textes soumis à la rédaction seront disponibles » et qu'« il serait fort apprécié que tout un chacun en apporte d'autres, pour un meilleur choix et une plus grande participation<sup>238</sup> ». Parmi la dizaine de gens présents, selon les documents tirés du Fonds d'archives Jean Jonassaint, ressortent Philippe Haeck et Claude Beausoleil. Lors de la rencontre collective, ce dernier propose au comité de rédaction la fiction théorique « Hypothèses » où il critique vivement *Liberté* et met en scène les avant-gardes poétiques québécoises. Or, la contribution de Beausoleil est loin de faire consensus en raison de sa vision de l'avant-garde, mais sera tout de même publiée dans la huitième livraison de la revue *Dérives*<sup>239</sup>. Cette critique de la posture de Claude Beausoleil, figure de proue du formalisme aux côtés de Brossard, révèle que les plus jeunes, ici l'équipe de rédaction de *Dérives*, contestent la légitimité des plus anciens, ceux qui ont davantage de capital symbolique et cherchent, par là, à s'imposer comme des interlocuteurs crédibles dans la sphère restreinte du champ littéraire québécois. Néanmoins, ces dissensions auront raison de deux membres fondateurs, Jean-Pierre Durand déserte le collectif, emporté par l'engouement marxiste-léniniste, tandis que Pierre Deschamps part étudier à Aix-en-Provence, en France. Aziz Alaoui quittera lui aussi le collectif *Dérives* après la publication de ce numéro ouvert au public.

Les départs successifs de l'année 1977 font place à de nouveaux acteurs : Francisco Viñuela (un écrivain d'origine chilienne, réfugié à Montréal, n° 9-13), Michel Adam (un poète d'origine haïtienne, qui publiera le seul recueil de poésie, *Vers de terre*, aux éditions *Dérives* en juillet 1976, en plus de participer au n° 9 et, plus tard, à la traduction des textes du n° 28) et Chantal Nault (n° 9-18). En 1977, l'équipe de rédaction (Jonassaint, Piou, Viñuela, Nault) confie la direction d'un numéro double (nos 10-11) à un groupe de poètes et de

<sup>238</sup> Nanie Piou, *Communiqué de presse*, 5 mai 1977, Fonds d'archives Jean Jonassaint.

<sup>239</sup> Claude Beausoleil signe deux textes sur l'avant-garde poétique dans les pages de *Dérives* où se mêlent fiction et théorie (Claude Beausoleil, « Remarques sur la poésie québécoise actuelle », *Dérives*, n° 5-6, 1976, p. 26-28 et Claude Beausoleil, « Hypothèses », *Dérives*, n° 8, 1977, p. 18-26). Le deuxième, proposé à ladite rencontre collective, nécessite une « mise au point » de la part du comité de rédaction « ouvert », qui prend la parole au « nous » pour la première fois dans l'histoire des éditoriaux de la revue. Aux yeux du collectif *Dérives*, Beausoleil construit en filigrane la vision d'un groupe hermétique de poètes associés au formalisme. Ce à quoi ils répondent : « **Aujourd'hui, le repliement sur soi (individuel ou national) ne saurait être d'avant-garde** » (*Dérives*, « Mise au point », *Dérives*, n° 8, 1977, p. 16). Ouvrir l'expérimentation formelle aux imaginaires d'autres communautés culturelles revient comme un leitmotiv dans les pages de la revue en 1977. Nous verrons en effet que l'équipe souhaite publier des textes qui s'inscrivent, à leur manière, dans un mouvement dynamique de reconnaissance des cultures marginales à l'échelle internationale.

critiques d'art de Québec (Jean Tourangeau, Geneviève Amyot, Pierre Laberge et Francine Saillant). Faisant de la capitale un lieu d'expérimentation et non de pure tradition<sup>240</sup>, les thématiques du corps, de l'écriture et de la culture (le tiers chez Saillant) annoncent les enjeux poétiques qui marqueront l'équipe de la revue *Dérives* pour les années à venir. Saillant, qui signe le liminaire de cette livraison double, souligne l'importance de faire voir la différence, de se livrer à un travail dans le champ sémiotique afin de faire surgir de nouvelles pratiques culturelles et des formes littéraires hybrides, ce que titre du numéro « Québec, convergences/divergences » fait ressortir.

De même, ce seul fait d'être réunis dans un même numéro de *dérives* « par Québec », constitue/transforme un geste de publication en un geste critique. Désir de montrer de l'hétérogène, de soulever à la fois la différence et la globalisant, remise en question des sujets et des sens, par frayage des limites, littéraires et pratiques.<sup>241</sup>

Étudiante en anthropologie à l'Université Laval à Québec, Francine Saillant (ayant déjà participé au numéro 5-6 de *Dérives*, « Pour une nouvelle poésie québécoise ») accepte de faire partie de l'équipe de la revue, à distance, après cette collaboration fructueuse.

En 1978, l'arrivée dans le groupe du poète Dominique Lauzon et de Francine Saillant marque le début du collectif de rédaction le plus stable et le plus influent de l'histoire de la revue *Dérives*. L'équipe (Jonassaint, Piou, Saillant, Lauzon, n° 13-40) demeure presque la même jusqu'en 1983 et publie des dossiers majeurs autour de l'interculturel (« Tracer s(c)es différences », n° 13; « Nationalismes et productions culturelles », n°s 14-15; « L'image, périphérie. Le Saguenay autrement », n°s 24-25; « Hommage aux Indiens d'Amérique », n° 19; « Des cultures, du Québec », n°s 29-30; « Voix maghrébines », n°s 31-32 et « Nouvelles brésiliennes », n°s 37-38-39) et du féminisme (« Littérature/érotisme/prostitution », n° 22; « Idéologie, structuralisme et féminisme », n° 27; « L'écriture malgré tout autour de Claire Lejeune », n° 33 et « Histoire(s) d'elle(s) », n° 34). Entre 1978 et 1983, le comité de rédaction

<sup>240</sup> Pendant la préparation du numéro 10-11, Jonassaint écrit à Jean Tourangeau, dans un style qui se rapporte au formalisme : « L'OUVERTURE \_\_\_\_\_ vers Québec (déjà SAILLANT + bientôt TOURANGEAU) pour faire éclater le nombrilisme montréalais. ET pourquoi pas du coup le fétichisme québécois (Québec dream) vers un Québec OUVERT + FORT ! » (Lettre de J. Jonassaint à J. Tourangeau, 4 mars 1977, dossier « Québec, convergences/divergences », *Dérives*, n°s 10-11, 1977 Fonds d'archives Jean Jonassaint).

<sup>241</sup> Francine Saillant, « Québec, convergences/divergences », *Dérives*, n°s 10-11, 1977, p. 4.

cherchera à contourner le nationalisme québécois en misant sur les pratiques littéraires des avant-gardes formalistes féminines *BJ/NBJ* (transgression du langage, déconstruction du phallogocentrisme, hybridation générique, etc.) et sur une vision interculturelle de la culture québécoise, traquant les définitions fixistes de l'identité au profit de l'instable, du labile, de l'hétérogène.

Un peu avant le départ de Francine Saillant et de Dominique Lauzon en 1984, Javier García Méndez (un Uruguayen, qui étudie en lettres à l'UQAM), s'est joint au périodique, tandis que le poète Pierre Monette est devenu secrétaire à la rédaction (n° 42-51), en remplacement de Nanie Piou. Un professeur au Département d'histoire de l'art de l'Université de Montréal, Michel Larouche, dirige le n° 52 (« Cinéma québécois »), ayant pris part au comité de rédaction jusqu'à la toute fin de la revue en 1987 (n°s 47-56). Durant cette ultime période de la revue *Dérives*, notons l'importance de deux numéros d'auteur, l'Algérien et Berbère Mouloud Mammeri (n° 49) et l'Haïtien Frankétienne (n°s 53-54). Enfin, nous ne pourrions terminer ce résumé des équipes sans souligner la participation de plusieurs universitaires ayant dirigé des numéros thématiques, en plus de traduire plusieurs textes majeurs en français. Parmi ceux-ci, nommons Hédi Bouraoui (Franco-ontarien d'origine tunisienne, professeur à York, « Voix maghrébines », n°s 31-32), Flávio Aguiar (professeur et traducteur Brésilien, « Nouvelles brésiliennes », n°s 37-38-39) et Marcelle Guertin (pianiste et musicologue, « Musique contemporaine au Québec », n°s 44-45 et « Musiques nouvelles d'Amérique latine », n°s 47-48).

À la lumière de ce portrait des comités de rédaction, il est évident que l'UQAM est au centre de la revue *Dérives*. En effet, la grande majorité des signatures provient de jeunes écrivains qui gravitent autour de l'université ou écrivent au *Read Building*. En guise d'exemple, Aziz Alaoui côtoie Jonassaint durant ses études en lettres, surtout dans les ateliers d'écriture. Chargé de cours au Département d'études littéraires de l'UQAM, Javier García Méndez vient vers Jonassaint lors de la traduction des textes du poète Salvorien Rolque Dalton (n° 28, 1981). D'autres relations surgissent grâce à Lise Gauvin, professeure à l'Université de Montréal qui dirige Jonassaint au doctorat. Elle envoie notamment Flávio Aguiar vers le directeur de *Dérives*. Ce lien se solde par le numéro triple sur la littérature brésilienne (n°s 37-38-39). Bien avant cela, Jonassaint fait la connaissance du professeur de

lettres, d'origine égyptienne, Antoine Naaman à l'Université Sherbrooke, fondateur de la revue *Présence francophone* (1970) et des Éditions Naaman (1973), qui lui permet de publier deux articles substantiels de Michel L. Martin sur les systèmes sociopolitiques africains (n° 7 et n° 8, 1977). Sinon, l'Association des éditeurs de périodiques québécois (AEPCQ), où Jonassaint est très engagé, implication à laquelle nous reviendrons sous peu, lui permet de côtoyer une multitude d'animateurs de revues, d'auteurs et d'éditeurs. Lors d'une tournée de l'AEPCQ au Saguenay-Lac-Saint-Jean, Jonassaint fait la rencontre de Robert Morency, un journaliste à Radio-Canada. De fil en aiguille se construit l'idée d'un dossier sur la région que la revue *Dérives* fait finalement paraître en 1980 (n°s 24-25). Or, pour ce qui est des réseaux institutionnels, la particularité de la revue *Dérives* consiste dans le fait que presque chaque publication nécessitait l'établissement de nouveaux liens entre spécialistes, intervenants, écrivains, universitaires et traducteurs capables d'alimenter le comité de rédaction qui préparait le prochain dossier thématique. C'est pourquoi, nous nous arrêtons humblement ici, car il serait trop fastidieux de décrire toutes les relations qu'a entretenues le collectif *Dérives*, entre 1975-1987, afin de préparer, de coordonner et de diffuser tous les numéros de la revue.

En ce qui a trait aux relations plus personnelles et amicales, nous devons signaler que dès son arrivée au Québec en 1972, Jonassaint est en contact avec Hérard Jadotte, un intellectuel, éditeur, écrivain et ami de sa famille en Haïti. Ce dernier a fui le régime duvalieriste, tout comme une centaine d'autres créateurs et professionnels<sup>242</sup>, en choisissant d'aller travailler en Afrique. Doté d'une solide formation universitaire, Jadotte émigre à Montréal, à la fin des années soixante (1969-1970), et fonde *Nouvelle Optique* (1971-1973),

---

<sup>242</sup> Anthony Phelps s'installe à Montréal en 1964 et ses camarades du groupe *Haïti littéraire* le rejoignent rapidement (Serge Legagneur, Roland Morisseau et, un peu plus tard, les plus jeunes Émile Olivier et Jean-Richard Laforest). Pendant la décennie soixante, ces fractions artistiques haïtiennes s'illustrent au *Perchoir d'Haïti*, un restaurant-bar situé sur la rue MetCalfe, tout près de l'Université McGill. Fréquenté par la bohème montréalaise, le Perchoir accueille des écrivains et artistes de toutes origines devenant un lieu de rencontre et, du même souffle, un tremplin pour les poètes Anthony Phelps, Gérard Étienne, Gaston Miron – qui baptise le groupe : « Batèche batouque » –, Michel Beaulieu, Claude Péloquin, Denise Boucher, Patrick Straram, Gilbert Langevin, Nicole Brossard, Paul Chamberland, Raoul Duguay et Juan Garcia. Au début des années septante, les écrivains haïtiens ont donc un fort ancrage à Montréal (Vincent Desroches, « Uprooting and Uprootedness : Haitian Poetry in Quebec (1960-2002) » dans Susan Ireland et Patrice J. Proulx (dir.), *Textualizing the Immigrant Experience in Contemporary Quebec*, Westport, Praeger, 2004, p. 205 et Samuel Pierre (dir.), *Ces Québécois venus d'Haïti*, Montréal, Les Presses internationales Polytechnique, 2007, p. 381).

une revue d'obédience marxiste « proposant des analyses de la situation haïtienne ainsi que de nouvelles pistes pour lutter contre le sous-développement<sup>243</sup> », avec Karl Lévêque, Cary Hector, Jean-Richard Laforest et Colette Pasquis, auxquels se joindront par la suite Claude Moïse, Anthony Phelps et Émile Ollivier<sup>244</sup>. Lors de la transformation de la revue *Nouvelle Optique* en maison d'édition, Jonassaint contribuera à l'entreprise de Jadotte en l'ouvrant davantage sur le monde. C'est également à cette époque, à la mi-temps des années soixante-dix, qu'il se rapproche d'Anthony Phelps et d'Émile Ollivier, dont les nombreuses discussions partagées avec dernier, portant sur la littérature haïtienne en diaspora et le contexte culturel québécois, mèneront entre autres au recueil d'entretiens publié par Jonassaint en 1986, *Le Pouvoir des mots, les maux du pouvoir : des romanciers haïtiens en exil*, d'où surgira la première formulation du concept d'écriture migrante au Québec<sup>245</sup>.

Au début de son parcours, Jonassaint rencontre Serge Losique, professeur de cinéma à l'Université Sir George Williams (Concordia) et fondateur du Conservatoire d'art cinématographique de Montréal (1966), qui l'introduit à Louis Geoffroy (poète et éditeur, l'Obscène Nyctalope). Ce dernier lui fait, entre autres, découvrir le circuit culturel adjacent à l'Université Sir George Williams, important lieu de diffusion de la contre-culture américaine et d'élaboration du militantisme noir à Montréal<sup>246</sup>. Entre deux projections de films indépendants au Café l'Annexe ou au Conservatoire, Jonassaint fréquente aussi La Casa Pedro, un immense café-terrasse sis au coin du Boulevard de Maisonneuve et de la rue Crescent, qui accueille la bohème de ce pôle anglophone, culturel et international, tout

<sup>243</sup> Danielle Dumontet, « Relations Caraïbe / Québec ou comment les intellectuels haïtiens redéfinissent le discours social et littéraire québécois », dans Jean-Marc Mourra et Véronique Porra (éd.), *L'Atlantique littéraire. Perspectives théoriques sur la constitution d'un espace translinguistique*, Hildesheim, Olms, 2015, p. 102.

<sup>244</sup> Le titre fait référence à l'ancienne revue culturelle de l'Institut français d'Haïti, *Optique*. (Kwaterko, Józef, « Revues culturelles des immigrants haïtiens en diaspora québécoise : conditions d'émergence et quête de légitimité », dans Klaus-Dieter Ertler, Martin Löschnigg et Yvonne Vökl (dir.), *Constructions culturelles de la migration au Canada*, Frankfurt am Main, New York, Peter Lang, 2011, p. 214).

<sup>245</sup> Dans sa thèse de doctorat, Simona Emilia Pruteanu précise que « Jonassaint avance pour la première fois le terme d'*écriture migrante* » (Simona Emilia Pruteanu, « L'Écriture migrante en France et au Québec (1985-2006) : une analyse comparative », thèse de doctorat, University of Western Ontario, London, 2009, p. 28).

<sup>246</sup> Sean Mills, *Contester l'empire, op. cit.*, p. 112.

comme les intellectuels et poètes francophones<sup>247</sup>. Durant ses études au Collège de Maisonneuve où il publiera ses premiers textes<sup>248</sup>, Jonassaint se lie également d'amitié avec son professeur Jacques Samson, spécialiste du cinéma et de la bande dessinée<sup>249</sup>.

Au moment où les locaux modernes de l'UQAM sont devenus ses lieux de prédilection, Jonassaint est assez proche de Gaston Miron, connaît Madeleine Gagnon et côtoie Victor-Lévy Beaulieu dans les foires du livre. En outre, Claude Robitaille (*Hobo-Québec*) fait partie des éditeurs, aux côtés des frères Hébert (*Herbes rouges*), que Jonassaint rencontre dans le cours de Claude Beausoleil à l'UQAM, *L'écriture sous le régime du livre*, et qui seront pour lui une grande source d'inspiration<sup>250</sup>. En 1976, Jonassaint fait la connaissance de Gaétan Dostie qui s'occupe de l'événement le « Solstice de la poésie québécoise ». À l'été 1978, *Dérives* figure parmi les trois revues fondatrices, avec *Lettres québécoises* (1976-) et *Possibles* (1976-2008), des Messageries littéraires des éditeurs réunis (avec les éditions de l'Hexagone, les éditions Parti pris, VLB éditeur et le Noroît). L'organe de distribution aide à diffuser les numéros de la revue *Dérives* à l'étranger. Très tôt, Jonassaint tisse des liens d'amitié avec Jorge Guerra, cofondateur du magazine d'art *OVO* (1970-1986), dédié à la photographie et avec Jean-Marc Côté, animateur de la revue de bande-dessinée *Prisme* (1976-1977), qui a été notamment le graphiste de *Dérives*, avec qui il fondera l'AEPCQ. À la coopérative Véhicule Press<sup>251</sup>, qui a imprimé quelques numéros de la revue *Dérives* (1977-

<sup>247</sup> Carmel Dumas, *Montréal show chaud. Chronique libre d'une explosion culturelle (1960-1970)*, Québec, Fides, 2008, p. 110.

<sup>248</sup> Jean Jonassaint, « Tohu-Bohu », Montréal, compte d'auteur, ronéotypé, 1972, 1973.

<sup>249</sup> En 1975, Jacques Samson et André Carpentier dirigent le quadruple numéro de la *BJ* consacré au neuvième art (A. Carpentier et J. Samson (dir.), « La bande dessinée québécoise », *La Barre du jour*, n<sup>os</sup> 46-49, 1975, 272 p.)

<sup>250</sup> Le cours aboutit sur la parution des fragments poétiques des étudiants dans la revue *Hobo-Québec*, avec l'aide de Claude Robitaille (n<sup>os</sup> 23-24, mai-août 1975). Plusieurs d'entre eux publieront ensuite aux éditions Cul Q ou dans la revue éponyme (Claudine Chisloup, Alain Fiset, Jean-Marc Desgents), tandis que d'autres vont fonder la revue *Dérives* à l'automne de la même année (Jonassaint, Jean-Pierre Durand et Pierre Deschamps).

<sup>251</sup> Fondée en 1973 par Guy Lavoie, Annie Nayer et Vivian Jemelka-White, avant de déménager dans le quartier chinois en 1977, la coopérative d'imprimerie Véhicule Press était située à l'arrière de la Véhicule Art Gallery (1972-1983), l'une des premières galeries d'artistes autogérés du Canada, ayant pignon sur rue au 61, Ste-Catherine Ouest, dans l'ancien Café Montmartre, club de jazz de renom des années trente. Lieu de l'avant-garde anglophone, la Véhicule Art Gallery fut non seulement un espace d'exposition alternatif, mais surtout un lieu de présentation de performances, de films et de danse, de musique et de soirées de poésie incontournable dans le Montréal des années septante (Records

1978), Jonassaint cotoie Chantal Pontbriand, à la tête de la revue d'art contemporain *Parachute* (1975-2007). Au final, ce court exposé des réseaux constitués autour de Jonassaint montre que son capital social, marqué par l'entreprise éditoriale qui débute en 1975, est « uquamien », mais qu'il tire aussi ses sources du milieu littéraire et culturel québécois en pleine effervescence, permettant au cofondateur de la revue *Dérives* de s'impliquer tout particulièrement dans le secteur de l'édition au Québec.

### *Survivre, une question de financement*

Comme la plupart des périodiques culturels québécois, la revue *Dérives* est soumise à de fortes contraintes financières, et l'année 1977-1978 est d'autant plus difficile pour le milieu de l'édition, un fait que Jean Jonassaint attribue à l'élection du PQ. Élu en 1976, le parti politique prône la souveraineté, causant, selon lui, le déclin des subventions en provenance du gouvernement fédéral<sup>252</sup>. Dans une lettre de Jonassaint à Jean Tourangeau, datée du 4 mars 1977, le directeur de *Dérives* menace de « fermer boutique<sup>253</sup> » s'il n'obtient pas de subvention du Conseil des Arts du Canada (CAC). Il faut dire que durant les premières années de publication, le comité de rédaction et quelques amis « autofinangent<sup>254</sup> » les numéros, en plus du soutien du Service aux étudiants de l'UQAM (300 \$) et du Centre de réfugiés chiliens de Montréal (250 \$), par l'entremise de Michel Adam<sup>255</sup>.

En 1978, faisant suite aux propos de Michel Gay (*NBJ*)<sup>256</sup>, Jonassaint dresse un état des lieux pitoyable dans *Le Devoir* : « plus de 50 % des périodiques culturels québécois se sont

---

Management and Archives, Concordia University, Vehicule Art (Montréal) Inc. fonds, P027 et Véhicule Press fonds, P071).

<sup>252</sup> Dans sa lettre ouverte (Jean Jonassaint, « Les revues et le CAC », *Le Devoir*, samedi 27 mai, 1978, p. 30), Jonassaint fait référence à l'article de Gilles Provost, « Ottawa subventionne la recherche comme si Québec était déjà séparé » (Jean Jonassaint, *Le Devoir*, samedi 2 mai, 1978, p. 3).

<sup>253</sup> Dossier n<sup>os</sup> 10-11, Fonds d'archives Jean Jonassaint.

<sup>254</sup> Dans une lettre manuscrite de Jean-Pierre Durand à Jean Jonassaint du 18 avril 1977 et avec la mention Read Building, Durand écrit : « Je peux contribuer jusqu'à X \$ pour le prochain numéro, dépendant des besoins de la revue et des miens (!) », Fonds d'archives Jean Jonassaint. Le « X » représente un montant fictif.

<sup>255</sup> Entrevue téléphonique avec Jean Jonassaint, 10 octobre 2014.

<sup>256</sup> Michel Gay, « Une politique du découragement », *Le Devoir*, samedi 30 avril, 1978, p. 36.

vu refuser toute aide financière du CAC, trois d'entre eux ont disparu [...], cinq sont en difficulté économique sérieuse<sup>257</sup> ». À ce moment, œuvrant depuis près de trois ans sans subvention, la revue *Dérives* se heurte d'abord à une seconde réponse négative. Mais, toujours en 1978, le Ministère des Affaires culturelles du Québec (MACQ) accorde à *Dérives* une subvention partielle de 3512,60 \$<sup>258</sup>. En 1980, le MACQ réitère son soutien avec 7095 \$<sup>259</sup> et poursuit avec 7750 \$ l'année suivante<sup>260</sup>. À partir de 1981, le CAC octroie aussi des subventions à la revue : 7 871 \$ (1981)<sup>261</sup>, 11 500 \$ (1982)<sup>262</sup>, 10 000 \$ (1983 et 1984)<sup>263</sup>, 12 000 \$ (1985 et 1986)<sup>264</sup> et 14 000 \$ (1987)<sup>265</sup>. À titre comparatif, une des années les plus profitables pour les revues et les magazines est 1985, le CAC soutient entre autres *Parachute* (92 000 \$), *Cahiers de théâtre JEU* (60 000 \$) *Liberté* (45 330 \$), *Magazine OVO* (30 000 \$), *La Nouvelle Barre du jour* (30 000 \$), *Spirale* (17 000 \$), *La Vie en rose* (15 000 \$), *Vice Versa*, (7000 \$), *Possibles* (5000 \$) et *Moebius* (3000 \$)<sup>266</sup>. Il faut souligner que les subventions du CAC récompensent le capital symbolique déjà acquis par les revues. Après environ cinq ans d'existence, *Dérives* est jugée assez légitime pour recevoir un soutien financier, ce qui est significatif.

<sup>257</sup> Jean Jonassaint, « Les revues et le CAC », *loc. cit.*, p. 30.

<sup>258</sup> Ministère des Affaires culturelles, *Rapport annuel 1978-1979*, Québec, publication gouvernementale, 1979, p. 13.

<sup>259</sup> Ministère des Affaires culturelles, *Rapport annuel 1980-1981*, Québec, publication gouvernementale, 1981, p. 29.

<sup>260</sup> Ministère des Affaires culturelles, *Rapport d'activité 1981-1982*, Québec, publication gouvernementale, 1982, p. 21.

<sup>261</sup> Conseil des arts du Canada, *24<sup>e</sup> Rapport annuel 1980-1981. Supplément*, 1982, Ottawa, publication gouvernementale, p. 24, 26. *Dérives* obtient deux subventions (7 500 \$, Aide aux périodiques et 371 \$ Subvention pour tournées de promotion).

<sup>262</sup> CAC, *25<sup>e</sup> Rapport annuel 1981-1982. Supplément*, 1983, Ottawa, publication gouvernementale, p. 30-31. *Dérives* reçoit deux subventions (9500 \$, Aide aux périodiques et 2000 \$, Aide à la promotion des périodiques).

<sup>263</sup> CAC, *26<sup>e</sup> Rapport annuel 1982-1983. Supplément*, 1984, Ottawa, publication gouvernementale, p. 34 et CAC, *27<sup>e</sup> Rapport annuel 1983-1984. Supplément*, 1985, Ottawa, publication gouvernementale, p. 29.

<sup>264</sup> CAC, *28<sup>e</sup> Rapport annuel 1984-1985. Supplément*, 1986, Ottawa, publication gouvernementale, p. 27 et CAC, *29<sup>e</sup> Rapport annuel 1985-1986. Supplément*, 1987, Ottawa, publication gouvernementale, p. 28.

<sup>265</sup> CAC, *30<sup>e</sup> Rapport annuel 1986-1987. Supplément*, 1988, Ottawa, publication gouvernementale, p. 32.

<sup>266</sup> CAC, *28<sup>e</sup> Rapport annuel 1984-1985, op. cit.*, p. 27-28.

Pour synthétiser, à partir de 1978, trois subventions du MACQ (18 357, 60 \$) viennent alléger le fardeau des déficits annuels. Le CAC octroie en moyenne 13 053 \$ par année (1981-1987), pour un total de 91 371 \$. En somme, durant les douze années de publication, nous avons dénombré un financement de 110 279 \$. Non sans écueils financiers, l'équipe de *Dérives* tente de maintenir la cadence, d'assurer la difficile continuation<sup>267</sup> de cette « entreprise exigeante, doublement exigeante<sup>268</sup> », pour reprendre les mots de Jonassaint dans un bref article paru dans *Écrits du Canada français*, deux ans après la mort du périodique, soit en 1987. « La ténacité ayant ses limites, comme la générosité d'ailleurs<sup>269</sup> », dira Jonassaint.

Comme le précise Józef Kwaterko, de tous les membres de l'équipe de *Dérives*, seul Jean Jonassaint aura une visibilité institutionnelle<sup>270</sup>. Faisant suite aux polémiques dans les journaux entourant le sous-financement des revues, Jean Jonassaint, Jean-Marc Côté, avec la complicité de Jorge Guerra, lancent l'idée d'un regroupement pour l'achat d'espace publicitaire dans *Le Devoir*. C'est ainsi que l'Association des éditeurs de périodiques québécois (AEPCQ), ancêtre de la Société de développement des périodiques culturels québécois (SODEP), est créée en juin 1978. Parmi les fondateurs, on compte Jean-Marc Côté et Monique Labrecque (*Prisme*), ainsi que Jean Jonassaint, qui en assumera la présidence de 1979 à 1982, Michel Gay (*La Nouvelle Barre du jour*), François Hébert (*Les Herbes rouges*) et Jorge Guerra (*OVO*). La création de ce regroupement est fort révélatrice d'un besoin ressenti par les acteurs du milieu culturel dans les années 1970 : former un front commun, signifier leur présence. En mai 1982, à la table ronde des revues littéraires québécoises qui s'est tenue à l'UQAM, les animateurs de *Dérives* s'en prennent à la revue *Liberté*. Cette

---

<sup>267</sup> Dans une lettre ouverte adressée à Réginald Martel, Jonassaint souligne que si « des revues culturelles se publient encore au Québec, c'est beaucoup plus par la volonté farouche d'une poignée de bénévoles opiniâtres que par celle de quelque cent [sic] fonctionnaires et réfrigérés que le CAC ou d'autres organismes DAIGNENT encore verser à nos "meilleures publications" » (Jean Jonassaint, « À propos de revues », *La Presse*, jeudi 3 août 1978, A-5).

<sup>268</sup> Jean Jonassaint, « Vie et mort d'une culture périodique », *loc. cit.*, p. 113.

<sup>269</sup> *Ibid.*

<sup>270</sup> Józef Kwaterko, « "Ouvrir le Québec sur le monde". La revue *Dérives* (1975-1987) et la transculturation du réseau de sociabilité littéraire au Québec », dans Yvan Lamonde et Jonathan Livernois (dir.), *Culture québécoise et valeurs universelles*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2010, p. 101.

dernière s'oppose « farouchement à toute concertation<sup>271</sup> » ou « fédération » des périodiques au Québec, arguant que cela nuirait au « dynamisme littéraire<sup>272</sup> ». L'opposition à l'AEPCQ peut s'expliquer par les subventions généreuses dont *Liberté* bénéficie déjà, ne manifestant pas le besoin d'associer son nom au regroupement pour accroître sa visibilité. Qui plus est, la légitimité de la prestigieuse revue pourrait donner plus de crédibilité à l'AEPCQ, ce que *Liberté* n'a pas intérêt à partager. Or, pour la majorité des membres, adhérer à l'association leur permet de contourner le couperet des subventions gouvernementales ou, du moins, de pouvoir se regrouper pour assumer les coûts de distribution, de publicité, etc.

L'AEPCQ fait également paraître un bulletin de liaison à partir de 1983, *LE NIGOG* +, empruntant son titre à la première revue d'art au Québec, fondée en 1918 par les écrivains Fernand Préfontaine, Robert de Roquebrune et Léo-Pol Morin<sup>273</sup>. Le regroupement organise plusieurs événements dont la Semaine des revues culturelles québécoises, arborant le slogan : « Les revues s'affichent<sup>274</sup> ». En somme, dans son bilan de l'apport de l'AEPCQ, Carole David affirme que « cette association a joué un rôle important dans la reconnaissance symbolique des différentes esthétiques. Un tel regroupement aurait été impensable au début des années 1970 tant les dissensions entre les divers groupes étaient insurmontables<sup>275</sup> ». Nous verrons maintenant comment l'équipe de la revue *Dérives* mêle plusieurs des esthétiques contrastées, auxquelles Carole David fait écho, en faisant appel à des collaborateurs venant de divers milieux culturels et littéraires.

---

<sup>271</sup> Robert Giroux, « Chronique : y aurait-il trop de revues littéraires! », *Moebius*, n° 15, 1982, p. 64.

<sup>272</sup> *Ibid.*, p. 65.

<sup>273</sup> Voir François Gallays, Sylvain Simard et Paul Wyczynski (dir.), *Le Nigog*, Montréal, Fides, coll. « Archives des Lettres canadiennes », n° 7, 1987, 388 p. et Luc Bonenfant, « Le Nigog : la pratique polémique du poème en prose », *Voix et images*, vol. 28, n° 2, (83) 2003, p. 125-137.

<sup>274</sup> Françoise Dufournet, « L'AEPCQ au service des revues », *La Revue des revues* (Paris), n° 4, automne 1987, p. 38.

<sup>275</sup> Carole David, « L'univers des revues », *Magazine littéraire* (Paris), dossier « Spécial Québec », n° 234, 1985, p. 124. Dans les dernières pages du n° 27 (« Idéologie, structuralisme et féminisme », *Dérives*, 1981, p. 71), on peut voir une publicité du répertoire de l'AEPCQ, en 1980-1981, avec les noms des revues suivantes : *Cahiers*, *Copie zéro*, *Dérives*, *Écritures françaises dans le monde*, *Focus*, *La grande réplique*, les *Herbes rouges*, *Imagine*, *Intervention*, *Jeu*, *Lettres québécoises*, *OVO*, la *NBJ*, *Parachute*, *Parlure*, *Possibles*, *Solaris*, *Spirale*, le *Temps Fou* et *Vie des arts*.

### *Une myriade de collaborateurs*

Comme l'indique Andrée Fortin, par « opposition au livre, la revue est un forum à voix multiples et simultanées<sup>276</sup> ». Et, pour donner corps à la revue *Dérives*, l'équipe compte sur un nombre considérable de collaborateurs. Nous avons compilé deux cent cinquante signatures individuelles entre 1975-1987, signe d'un pluralisme, d'une forte tendance à l'hétérogène. Deux ans après son émergence, *Dérives* se définit déjà comme « une revue qui compte sur la collaboration d'écrivains, de chercheurs et des lecteurs d'ici et d'ailleurs<sup>277</sup> ». Or, à ses débuts, le collectif de *Dérives*, qui a peu de capital symbolique dans le champ littéraire et dans l'espace culturel québécois, – les quatre fondateurs sont des entrants – procède surtout par « cooptation », démarche que Kwaterko définit ainsi :

Il s'agit de développer une stratégie de cooptation de collaborateurs reconnus soit pour leur activité critique, moderne ou post-moderne, imprégnée de pratiques formalistes, soit pour leur écart ou opposition ouverte au discours nationaliste<sup>278</sup>.

Il faut entendre ici Claude Beausoleil, Denis Vanier et Josée Yvon qui collaborent aux premières livraisons de *Dérives*, mais l'exemple le plus éloquent est sans doute le n<sup>os</sup> 5-6 de la revue, « Pour une nouvelle poésie québécoise<sup>279</sup> », publié en 1976. Dans le cadre de la programmation Arts et Culture du Comité organisateur des Jeux olympiques (COJO), subventionnée par le MACQ, se met en branle l'exposition *Corridart* sur la rue Sherbrooke, chapeauté par l'artiste et écrivain Melvin Charney, professeur d'architecture à l'Université de Montréal<sup>280</sup>. Contrairement à l'interdiction et à la démolition de *Corridart* par le maire Drapeau, provoquant un des plus grands scandales de l'Histoire de l'art au Québec, le Solstice de la poésie québécoise, événement qui rassemble plus de cinquante poètes québécois, également financé par le COJO, se tient tous les vendredis soirs du mois de juillet

<sup>276</sup> Andrée Fortin, « Les intellectuels à travers leurs revues », *Recherches sociographiques*, vol. 31, n<sup>o</sup> 2, 1990, p. 169.

<sup>277</sup> Fonds d'archives Jean Jonassaint, inédit, feuillet destiné à être publié dans le n<sup>o</sup> 7 (1977), document dactylographié, annoté à la main, non daté.

<sup>278</sup> Józef Kwaterko, « "Ouvrir le Québec sur le monde". La revue *Dérives* (1975-1987) et la transculturation du réseau de sociabilité littéraire au Québec », *loc. cit.*, p. 103.

<sup>279</sup> « Pour une nouvelle poésie québécoise », *Dérives*, n<sup>os</sup> 5-6, 1976, p. 3-45.

<sup>280</sup> Louise Descoteaux, « Corridart : la censure », mémoire de maîtrise (études des arts), Université du Québec à Montréal, Montréal, 1993, 300 f.

au parc Lafontaine<sup>281</sup>. Le 23 juillet 1976, Jean Jonassaint assiste à *La Nuit des écritures intervenantes* où se font entendre Nicole Brossard, François Charron, Madeleine Gagnon, Louis Geoffroy, Philippe Haeck, André Roy, Jean Simoneau et Patrick Straram. Il y rencontre Gaétan Dostie et Pierre Morency, les organisateurs du Solstice de la poésie québécoise. Choqué par la décision de Drapeau, Jonassaint leur propose de publier le manifeste du groupe et d'autres contributions poétiques. Leur déclaration commune, les textes de Charron, d'Haeck et de Straram feront partie du numéro double de la revue *Dérives*, « Pour une nouvelle poésie québécoise » (n<sup>os</sup> 5-6, 1976).

Bien que l'on puisse prétendre que ce geste de publication soit planifié ou fasse partie des stratégies éditoriales afin de légitimer les premiers élans du collectif *Dérives*, il n'en demeure pas moins que ces trois poètes, marxistes et contre-culturels selon leurs convictions, font partie des figures importantes à la revue, ne serait-ce que par leur participation constante à la chronique « Noir sur blanc » où ils s'intéressent aux publications d'ici et d'ailleurs qui recourent des problématiques de migration, de mouvements d'émancipation culturelle et de corpus marginaux. L'inscription dans la durée de certaines collaborations est significative. En 1977, année de disparition de *Stratégie* et *Champs d'application*, et bientôt de *Chroniques*, rappelons-le, il ne reste pas de revues avant-gardistes avec une inflexion politique « large ». La radicalisation vers le marxisme-léninisme s'opère dans plusieurs lieux de publication au moment même où la revue *Dérives* réitère son ouverture à l'équivocité des discours et des pratiques culturelles et littéraires.

Parmi les collaborateurs réguliers de la revue *Dérives*, mentionnons Jean Jonassaint (32), Francine Saillant (19), Pierre Monette (14), Philippe Haeck (8), Javier García Méndez (7), Patrick Straram (6), Hédi Bouraoui (6), François Charron (5), Dominique Lauzon (5), Jean Tourangeau (5), Michel Larouche (4), Claire Lejeune (4), Claude Beausoleil (3), Madeleine Gagnon (3), Francisco Viñuela (3), Michel Adam (3), France Théorêt (3) et Évelyne Voldeng (3). D'autres noms québécois brillent au sommaire de la revue : Anne-Marie Alonzo (2), Denis Vanier (2), Josée Yvon (2), Madeleine Ouellette-Michalska (2), Marco Micone (2), Hugues Corriveau (2), Flávio Aguiar (2), Paul

---

<sup>281</sup> [s. a.], « Le Solstice de la poésie québécoise [photos] » et « Les dits et faits de la saison », dans *Lettres québécoises*, n<sup>o</sup> 3, 1976, p. 24-25, 46.

Chamberland (2), Robert Berrouët-Oriol (1), Joël Desrosiers (1), etc. Et, enfin, du côté international, il faut quand même nommer Frankétienne (3), Tahar Ben Jelloun (1), Joëlle de la Casinière (1) et Mouloud Mammeri (2). Bien que la liste semble longue, ces écrivains, poètes et critiques culturels se rassemblent le plus souvent autour de dossiers thématiques qui leur permettent d'élaborer des problématiques communes autour de l'interculturel, du tiers-mondisme, de la « Nouvelle gauche » et du féminisme.

### *Des dossiers thématiques revendiquant la marge et l'interculturel*

Poursuivant dans la veine de l'ouverture à l'international mise de l'avant par la mouvance contre-culturelle, l'équipe de la revue *Dérives* cherche à « propose[r] au lecteur ce qui représente les forces vives au Québec, les forces progressistes d'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine<sup>282</sup> ». Par le biais de dossiers thématiques, le périodique fait converger « les spécificités de ces cultures à travers leurs manifestations : littérature, théâtre, arts, oralité et société<sup>283</sup> », disciplines qui se traduisent par la cohabitation de plusieurs genres : poèmes en fragments, courts récits, essais et analyses. Il faut également souligner que la revue *Dérives* développe un souci particulier de l'image. Plusieurs collaborateurs assurent la dimension visuelle par des dessins<sup>284</sup>, des métagraphies<sup>285</sup> et certains fragments poétiques sont accompagnés de photographies<sup>286</sup>, d'illustrations et de gravures<sup>287</sup>. Enfin, dans cet effort

<sup>282</sup> Fonds d'archives Jean Jonassaint, description de la revue *Dérives*, document inédit dactylographié et annoté à la main, non daté.

<sup>283</sup> Fonds d'archives Jean Jonassaint, feuillet destiné à être publié dans le n° 7 (1977), document dactylographié et annoté à la main, non daté.

<sup>284</sup> L'Haïtien Gary Saint-Germain fait paraître ses dessins dans le numéro 13 et on retrouve des encres de l'artiste acadien Herménégilde Chiasson dans les dossiers 23 et 29-30.

<sup>285</sup> Elysabeth Willing, « Les enfants de Granola », *Dérives*, n° 35, 1982, p. 39-56.

<sup>286</sup> Voir les photos de Jorge Guerra, fondateur d'*OVO* (n° 13), Carlos Ferrand (n° 19), Pierre Boogaerts (n°s 20-21) qui collabore à *Parachute*, Marcel Cloutier (n°s 24-25), Rita Zizka (n° 26, n° 27), Raymonde April (n° 34) et Bill Vazan (n°s 53-54).

<sup>287</sup> Interdisciplinaire, la revue *Dérives* est également avant-gardiste dans ce domaine, il y a peu de revues de ce type au Québec. Fondé en 1979, toujours en opération, le magazine *Spirale* se positionne aussi au confluent de plusieurs champs, tout en étant axé sur l'actualité culturelle. Comme nous le verrons, le magazine *Vice Versa* est en filiation directe avec la revue *Dérives* en ce qui a trait à ce penchant vers la pluridisciplinarité.

visant à décloisonner les discours et à faire rayonner une vision interculturelle, l'équipe de la revue, aidée par l'AEPCQ, organise plusieurs événements en lien avec les numéros dédiés à des corpus : lancements<sup>288</sup>, spectacles, soirées de poésie<sup>289</sup>, projections de films, conférences et expositions<sup>290</sup>. De la même manière, les dossiers spéciaux sont parfois tirés directement d'événements ponctuels auxquels l'équipe de *Dérives* prend part ou assiste<sup>291</sup>, confirmant le rôle de *porteur culturel* qu'a tenu Jean Jonassaint au Québec jusqu'à son départ à la mi-temps des années 1990. Comme l'a montré Michel Nareau, les animateurs de revue, Jean Jonassaint et Edgar Gousse (revue *Ruptures : la revue des trois Amériques*, 1992-1998) ont

---

<sup>288</sup> Par exemple, à l'occasion du lancement du n<sup>os</sup> 31-32, « Voix maghrébines », distribué en France par Distique, le public est convoqué à la librairie Autrement-dit à Paris, le 9 juin 1982, pour rencontrer Tahar Ben Jelloun, Nabile Farès et Amina Saïd, avec la collaboration avec le Centre d'études littéraires francophones de Paris-Nord et le Centre culturel canadien à Paris (Fonds d'archives Jean Jonassaint).

<sup>289</sup> En 1977, au café Le Hobbit à Québec, la revue *Dérives* organise « Les lundis de la lune », des soirées de lectures de textes et de poèmes en collaboration avec la Cie des Neufs ([s. a.], « rézo », *Mainmise*, n<sup>o</sup> 72, 1977, p. 13).

<sup>290</sup> Il faut souligner « La quinzaine brésilienne », qui se déroule autour du numéro triple, « Nouvelles brésiennes », organisée par le collectif et la revue *Dérives* avec le soutien de plusieurs organismes et institutions, dont le ministère des Affaires intergouvernementales du Québec et le secrétariat d'État du Canada. Se succèdent, du 18 au 30 octobre 1983, le lancement du numéro, le vernissage de l'exposition « Images et livres du Brésil », six projections de films à la Cinémathèque québécoise, un spectacle de l'École de samba (Aquarela do Brasil) dans l'Agora de la grande Place à l'UQAM, deux lectures publiques de textes parus dans le numéro triple de *Dérives* au café Xodo', puis dans l'Agora de l'UQAM, un concert du groupe Ultima hora au Café Campus, un colloque intitulé « Culture et littérature brésiennes », que Jonassaint et André Vanasse du Département d'études littéraires de l'UQAM organisent avec les contributions de Maximilien Laroche, Bernard Andrès et Flávio Aguiar, une exposition de livres à la Bibliothèque centrale de l'UQAM et une sélection de livres brésiliens à emporter dans cinq librairies montréalaises : Flammarion, Gutenberg, Hermes, Outremont, Le Parchemin (Fonds d'archives Jean Jonassaint).

<sup>291</sup> À titre d'exemple, le numéro thématique « Cinéma arabe, cinéma dans le Tiers-Monde, cinéma militant » (n<sup>os</sup> 3-4, 1976) est fortement inspiré par les projections de documentaires et les soirées de cinéma animées par un critique Tunisien, Khémaïs Khayati, à la Semaine de la culture arabe, qui s'est tenue à l'Université de Montréal du 14 au 17 octobre 1975 (Fonds d'archives Jean Jonassaint). Le directeur de *Dérives* en fait également mention dans le liminaire « Dérives/ Chahine » (Jean Jonassaint, « Chahine et le cinéma égyptien », *Dérives*, n<sup>o</sup> 43, 1984, p. 2) où il affirme que la représentation du *Moineau*, de Youssef Chahine, à l'automne 1975, où Khayati a discuté du cinéaste Égyptien, fut déterminante dans son rapport avec les cinémas arabes, qui s'est concrétisé et déployé dans un numéro hommage grâce à une rétrospective à la Cinémathèque québécoise. En septembre 1983, les films de Chahine sont présentés au cinéma Outremont et à l'Autre cinéma. Louis Dussault de l'UQAM, à la tête des films du Crépuscule, devient le distributeur de Chahine. Francine Saillant, membre du collectif de *Dérives* reçoit de Paul Warren, professeur de cinéma, une entrevue qu'il avait déjà réalisé avec Youssef Chahine. À partir de cette entrevue, le numéro se construit et paraît en 1984.

« transplant[é] dans un nouveau contexte énonciatif des solidarités interaméricaines qui n'avaient jamais été formulées ainsi au Québec<sup>292</sup> ».

À ce titre, dans le premier répertoire de l'AEPCQ, la revue *Dérives* se décrit comme un « lieu vivant de dialogues et d'échanges interculturels qui contribue, de façon tout à fait originale, à l'émergence de discours (critiques, analytiques, fictionnels ou plastiques) inédits<sup>293</sup> ». Lieu d'échanges interculturels, le périodique s'inscrit dans la perspective de la décolonisation (tiers-mondisme) : la publication d'une pétition contre la dictature au Chili (n° 9), des portraits du cinéma militant arabe (nos 3-4) ou égyptien (n° 43), d'écrivains activistes tels que le Salvadorien Roque Dalton (n° 28), le Nicaraguayen Ernesto Cardenal (n° 19) et l'Haïtien Frankétienne (n° 54), des dossiers sur la littérature du Maghreb (nos 31-32) et du Brésil (nos 37-38-39).

Outre ces préoccupations pour les pratiques artistiques de l'Amérique du Sud, de l'Afrique du Nord et des Caraïbes, l'équipe de *Dérives* s'intéresse à la culture québécoise. Andrée Fortin souligne à cet effet que l'ouverture radicale à l'ailleurs, dans les revues *Temps fou* et *Dérives*, « s'accompagne d'une sensibilité aux questions d'immigration et de diversité culturelle au Québec<sup>294</sup> ». Onze livraisons le confirment : « Pour une nouvelle poésie québécoise » (nos 5-6); « Québec, convergences/divergences » (nos 10-11); « Nationalismes et productions culturelles » (nos 14-15); « L'image, la périphérie. Le Saguenay autrement » (nos 24-25)<sup>295</sup>; « Des cultures, du Québec » (nos 29-30); « Musiques contemporaines au Québec » (nos 44-45) et « Cinéma québécois » (n° 52). À leurs manières, ces numéros

<sup>292</sup> Michel Nareau, « La perspective interaméricaine de passeurs culturels haïtiens au Québec. Les exemples de Jean Jonassaint et d'Edgard Gousse », Marie Carrière et Jerry White (dir.), *Transplanter le Canada : Semaines*, Edmonton, Centre de littérature canadienne, coll. « Cahiers du CLC Studies 1 », 2009, p. 20.

<sup>293</sup> Association des éditeurs de périodiques culturels québécois (AEPCQ), *Revue Dérives, Répertoire des périodiques culturels québécois 1979-1980*, Montréal, Les Presses Élite, 1979, p. 2.

<sup>294</sup> Andrée Fortin, « *Le Temps fou* et *Dérives*. Redéfinir l'ici et l'ailleurs du politique », *loc. cit.*, p. 150.

<sup>295</sup> Ce numéro « s'inscrit dans notre volonté d'ouvrir cette revue aux paroles atypiques/ hors centre, qu'elles soient "locales", "régionales" ou "nationales" (Jean Jonassaint, « [s.t.] », dossier « L'image, périphérie. Le Saguenay autrement », *Dérives*, nos 24-25, 1980, [n.p.]). Quant à Robert Morency, il présente le dossier comme un premier geste dans « la mise en marche d'une réflexion sur la "région" cherchant justement à miner quelques certitudes, à décentrer certains présupposés, lesquelles masquent le travail de l'idéologie dominante ici comme ailleurs » (Robert Morency, « L'image, la périphérie », *Dérives*, nos 24-25, 1980, p. 6-7).

thématiques, bien que leur contenu porte sur ce qui se fait au Québec, cherchent à contourner l'hégémonie discursive de la fin des années soixante-dix en rendant visibles des auteurs, des pratiques culturelles et des corpus résolument marginaux<sup>296</sup>. Et, comme nous le verrons dans le prochain chapitre, ces problématiques inspirées des « cultures tierces » (région, femmes, Amérindiens, etc.), expression que Jean Jonassaint et Sherry Simon affectionnent tout particulièrement<sup>297</sup>, recourent des questionnements qui tournent autour de l'écriture au féminin, tendance poétique très bien représentée à *Dérives*. Dans son analyse de l'avènement de la référence latino-américaine à la revue *Dérives*, Michel Nareau montre les tenants et aboutissants de cette entreprise.

En effet, même si *Dérives* demeure fidèle à sa posture transculturelle et à son désir de questionner le Québec par le tiers-mondisme, ce parcours tend à contourner la vision doxologique de la province, en cherchant à promouvoir des expériences québécoises marginales (un nouveau type de régionalisme, la question amérindienne, une perspective féministe engagée), ce qui place l'« ici » énonciatif dans une position de pluralisme intrinsèque, faisant du Québec un foyer discursif perforé de toutes parts par des paroles autres, par des trames nouvelles et exogènes<sup>298</sup>.

Kwaterko, quant à lui, précise que ces dossiers thématiques tournés vers l'interculturel permettent à la revue *Dérives* de revendiquer un discours marginal, accentué par le contexte social et politique.

---

<sup>296</sup> Dès 1978, le texte d'Andrée Fortin, « La hiérarchie, logique sociale ? » interroge les notions de centre et de périphérie. « Ce n'est pas tout de penser des parties ou des régions, il faut apprendre à penser leur différence et non pas seulement leur dépendance. » (Andrée Fortin, « La hiérarchie, logique sociale ? », *Dérives*, n° 16, 1978, p. 32). François Charron fait également paraître un compte-rendu de l'ouvrage de Bernard Labrousse, *De l'idéologie dominée*, dans la section Noir sur blanc, où il signale que « c'est à partir d'une posture autre, parallèle, de la périphérie, que Labrousse nous entretient de ce que le centre s'obstine à reproduire et protéger » d'où « l'incapacité pour ce centre [...] de s'acquitter des tâches qui lui sont propres, et, en premier lieu, de faire débloquent les pratiques à l'aide d'une analyse matérialiste, dialectique, intelligente, des phénomènes de la périphérie (entendons par là plus que le tiers-monde : tout ce qui de près ou de loin est débordement des valeurs entretenues, tout ce qui, par opposition à un dire et un faire qui se clôturent, cimentent ses frontières, prend et apprend l'exil). » (François Charron, « Compte-rendu *De l'idéologie dominée*, Bernard Labrousse », *Dérives*, n° 19, 1979, p. 56.)

<sup>297</sup> Sherry Simon, « Pour les cultures tierces. Interview de Jean Jonassaint », *Spirale*, n° 39, 1983, p. 8.

<sup>298</sup> Michel Nareau, « La revue *Dérives* et le Brésil. Modifier l'identité continentale du Québec », *Globe*, vol. 14, n° 2, 2011, p. 171.

Pareilles prises de position participent d'une stratégie soutenue de contournement du *mainstream* discursif à l'heure pré- ou post-référendaire, c'est-à-dire des débats trop rivés à la politique au Québec et à la langue et la culture des Québécois. [...] Dès lors, plus on avance dans les années 1980, plus on observe la volonté qu'a *Dérives* d'assumer un discours marginal par le truchement des dossiers obliques ou résolument centrifuges<sup>299</sup>.

Compte tenu de ces remarques, nous pouvons affirmer que l'équipe de la revue *Dérives* propose un amalgame inédit de discours culturels qui annoncent les interrogations nouvelles dans la culture québécoise de la fin des années 1970, dont les repères politiques et idéologiques annoncent le fractionnement des années 1980. Il ne fait aucun doute que la revue *Dérives* est un des premiers espaces discursifs québécois à être traversé par autant de voix venues d'ici et d'ailleurs. À cet égard, la prochaine partie de notre chapitre s'attachera à montrer comment cela s'articule dans l'éditorial programmatique de la revue.

### *Conception hétérogène de la culture et tiers-mondisme*

Comme l'a montré Andrée Fortin, la revue est un moyen privilégié pour exprimer et diffuser une pensée. « [F]onder une revue, affirme-t-elle, c'est prendre la parole en tant que groupe intellectuel; c'est la prendre, de plus, comme groupe autonome<sup>300</sup> ». Le dispositif discursif qu'est la revue repose donc sur le travail d'un groupe qui articule une réflexion collective. Ajoutant une dimension rhétorique à l'acte d'énonciation, Ruth Amossy considère que « toute prise de parole implique la construction d'une image de soi<sup>301</sup> ». La prise de parole se lit et s'entend tout particulièrement dans le liminaire initial d'une revue, qui prend souvent la forme d'un manifeste détaillant la politique éditoriale et projetant l'image d'un groupe qui se présente comme tel. Le genre du manifeste est donc un lieu exemplaire de construction d'un *éthos* collectif. Dans son ouvrage, *La présentation de soi : Ethos et identité verbale*, Ruth Amossy montre que l'identité de groupe s'énonce généralement par le

<sup>299</sup> Józef Kwaterko, « "Ouvrir le Québec sur le monde". La revue *Dérives* (1975-1987) et la transculturation du réseau de sociabilité littéraire au Québec », *loc. cit.*, p. 105.

<sup>300</sup> Andrée Fortin, *Passage de la modernité*, *op. cit.*, p. 8.

<sup>301</sup> Ruth Amossy (dir.), *Images de soi dans le discours : la construction de l'éthos*, Paris, Delachaux et Niestlé, 1999, p. 9.

« nous », la « marque d'une parole plurielle renvoyant à un ensemble de signataires<sup>302</sup> », mais l'instance énonciative peut également se dire au « je ». Dans ce cas, le pronom personnel au singulier se déploie dans un équilibre variable; soit il construit « une image collective dans laquelle il se fonde pour satisfaire des besoins identitaires<sup>303</sup> », soit il fait ressortir son *éthos* propre dans une présentation de soi tout à fait singulière. Nous étudierons donc le manifeste de la revue *Dérives* en ce qu'il revêt une importance cruciale dans l'image que le groupe se fait de lui-même et dans l'élaboration de son *éthos* collectif. Nous le donnons à lire en entier dans sa disposition graphique originale :

faire le pont combler le (un) vide dire halte à l'étouffement des rapports nouveaux établis dans – une relation non dominant/dominé

colonisateur/colonisé, mais vers (pour) l'interaction hors tout champ conquistadorant – une pratique d'échanges entre tropiques différents

échanger traduire produire construire (vers) dans une diffusion effective, efficace de textes (d'objets communicants) sur un ensemble de territoires définis ou pas (limités ou non) dans un rapport TIERS-MONDE/QUEBEC, QUEBEC/TIERS-MONDE répété à l'infini le voyage à travers l'espace signifié dans

concrétisé par une pratique : écrire/ dire/ dessiner/ filmer/ transformer le panoramique du zoom-insert : très vastes terroirs dits sous-développés (sauvages) AFRIQUE AMERIQUE LATINE CARAIBES ASIE projetés sur le grand ensemble QUEBEC

un nouveau départ culturel champ expérimental d'une signifiante la mouvance des formes à venir à travers le réseau l'axe DÉRIVES

Le groupe<sup>304</sup>

Avant de détailler les stratégies rhétoriques qui concourent à l'élaboration d'un *éthos* collectif, il nous apparaît important de décrire les caractéristiques formelles de ce manifeste. Le ton impératif et la syntaxe saccadée du liminaire rapprochent plutôt l'équipe de *Dérives* des poétiques formalistes, entre autres par l'utilisation des parenthèses – « combler le (un) vide »; « vers (pour) l'interaction »; « sur un ensemble de territoires définis ou pas (limités ou non) » – qui dédoublent le sens des énoncés et ajoutent une certaine forme de subjectivité. La structure du texte procède par juxtaposition systématique et consent à beaucoup de liberté,

<sup>302</sup> Ruth Amossy, *La présentation de soi : Éthos et identité verbale*, Paris, Presses de l'Université de France, 2010, coll. « Interrogation philosophique », p. 157.

<sup>303</sup> *Ibid.*, p. 171.

<sup>304</sup> Le groupe, « [s. t.] », *Dérives*, n° 1, 1975, [n.p.].

d'espace blanc, de phrases inachevées pour dire la diversité. Les vocables « vers », « pour » et « dans » multiplient encore davantage les rapports possibles entre le Québec et le Tiers-Monde. Qui plus est le jeu de capitales et de minuscules met l'accent sur les territoires desquels s'inspire la dérive culturelle capable d'influer sur le Québec : l'Afrique, l'Amérique latine, l'Asie et, nouveauté ici, les Caraïbes. Un autre trait poétique du manifeste est son absence de ponctuation, absence rapidement éclipsée par la prolifération de barres obliques. À la lumière de ces commentaires, il appert que l'éditorial programmatique positionne la revue *Dérives* en marge du discours dominant, de la doxa littéraire qui s'écrit entre autres à *Liberté* à la même époque, par le relais des conceptions du langage propres aux théories post-structuralistes.

Dans ce texte inaugural, les mots « pratique », « texte », « signifiante » et « forme » reviennent comme des leitmotiv. Ce langage telquelien traduit « le voyage à travers l'espace signifié », rendant manifeste le sémiotique comme domaine principal de la revue. Il faut considérer l'inscription du vocabulaire de *Tel Quel* et des idées maîtresses du post-structuralisme comme déterminantes, car leur emploi a une valeur précise dans « l'économie des échanges linguistiques<sup>305</sup> ». Il s'agit ni plus ni moins de stratégies rhétoriques qui visent à octroyer une valeur symbolique à leur discours interculturel et qui permettent au collectif de se positionner dans le champ intellectuel de leur époque.

Si le collectif veut faire migrer des images, des signes et des symboles du Tiers-monde, il met de l'avant l'errance et la dérive de ces représentations dans l'ordre symbolique comme moyen de détourner, voire de contourner l'hégémonie discursive dans le discours social québécois. Ce travail dans l'espace sémiotique se combine avec des préoccupations littéraires liées aux poétiques formalistes. En d'autres mots, le collectif de *Dérives* travaille à transgresser les contraintes du code et des normes linguistiques, c'est-à-dire le lexique, la syntaxe, le style, la phonétique afin de « déjouer la langue », comme le disait Madeleine Gagnon, à *Chroniques*. Or, dès le second texte liminaire de la revue *Dérives*, une mise au point doit être faite. L'équipe souhaite élargir son travail à d'autres sphères :

---

<sup>305</sup> À ce titre Bourdieu soutient d'ailleurs que « les échanges linguistiques sont aussi des rapports de pouvoir symboliques où s'actualisent les rapports de force entre les locuteurs ou leurs groupes respectifs » (Pierre Bourdieu, *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard, 1982, p. 14).

*Dérives* n'est pas une revue littéraire, mais culturelle – dans la mesure où nous comptons investiguer tous les champs possibles d'expressivité des communautés (société/culture) du Tiers-Monde et du Québec. [...] Aussi, somme-nous en gestation, ouverts à tous ceux qui veulent collaborer et élaborer le projet **DÉRIVES en train d'être vers comment être**<sup>306</sup>

Notons ici que le terme « communauté » est accordé au pluriel. C'est l'esquisse de l'idée de communautés culturelles, qui sera au cœur de la redéfinition de la culture québécoise durant les années 1980 et 1990, et que *Dérives* cherchera à défendre bien avant le magazine transculturel *Vice Versa*. Faisant référence au texte *En train d'être en train vers où être*<sup>307</sup> d'un autre collaborateur important à *Choniques*, Patrick Straram, la dernière phrase du liminaire de l'équipe de *Dérives* montre que le projet culturel de la revue est encore à faire, se situe du côté de l'avenir et est en perpétuel mouvement. À la lumière de cette prise de position, nous pouvons dire que les rédacteurs mettent de l'avant une double orientation, culturelle et littéraire. Pourtant, durant les douze années de publication, la poésie et les courts récits dominant l'espace éditorial de la revue et relayent en troisième place le politique. Tissée autour du tiers-mondisme, la tendance politique de gauche de la revue *Dérives* servira de socle idéologique afin de questionner, en parallèle, la place des immigrants dans la société québécoise et le nationalisme, notamment par la mise en valeur des marginalités et cultures alternatives, « immigrées<sup>308</sup> », « métisses<sup>309</sup> », des expressions qui caractérisaient les écritures migrantes avant que le syntagme se stabilise à la fin des années 1980, après la parution de l'essai *L'Écologie du réel* de Pierre Nepveu<sup>310</sup>. Se superposent donc à *Dérives* des poèmes engagés, d'autres plus près de l'écriture au féminin et des essais portant sur des créateurs issus des pays du Tiers-monde et du Québec, combinant ainsi les axes culturel et social de la revue. Voyons maintenant comment le groupe construit une identité discursive, une image collective, dans le manifeste de la première livraison.

<sup>306</sup> [s. a.], « [s. t.] », *Dérives*, n° 2, novembre-décembre 1975, p. 1.

<sup>307</sup> Patrick Straram, *En train d'être en train vers où être*, Montréal, L'Obscène noctalope, 1971, 28 p.

<sup>308</sup> L'expression « La culture immigrée » provient de l'écrivain québécois d'origine italienne Marco Micone, qui publie un court essai à ce propos dans la revue *Dérives* en 1981 (au sujet de l'origine de l'expression, voir Fluvio Caccia, *Sous le signe du phénix - entretiens avec quinze créateurs italo-québécois*, Montréal, Guernica, 1985, p. 263).

<sup>309</sup> Robert Berrouët-Oriol et Robert Fournier, « L'émergence des écritures migrantes et métisses au Québec », *Québec studies*, n° 14, printemps-été 1992, p. 14.

<sup>310</sup> Pierre Nepveu, *L'Écologie du réel*, *op. cit.*, 241 p.

Bien que dans le manifeste fondateur de *Dérives*, l'équipe prenne la parole sous la signature « le groupe », il appert qu'elle se cache dans des énoncés qui dissimulent sa source. Le locuteur collectif, s'il s'énonce dans ce manifeste, procède par l'absence de marquages déictiques et de morphèmes de temps. À première vue, nous pouvons supposer que l'absence de pronom se rapporte aux conceptions théoriques de l'avant-garde formaliste caractérisées entre autres par la mort de l'auteur, mais la forme nominale des verbes vient ici combler ce vide apparent. En effet, les verbes à l'infinitif employés en forme active – faire, combler, dire, échanger, traduire, produire, construire, écrire, dessiner, filmer, transformer – expriment de prime abord les actions que veulent accomplir les membres du comité de rédaction, actions qui concernent directement les échanges culturels comme mode d'intervention dans le social.

À l'instar de Dominique Maingueneau, nous considérons que « l'éthos n'est pas un procédé intemporel [et que], comme les autres dimensions de l'énonciation, il inscrit les œuvres dans une conjoncture historique déterminée<sup>311</sup> ». Or, dans le manifeste de la revue *Dérives*, les seuls morphèmes de temps apparaissent à nouveau dans l'emploi de l'infinitif. Par l'emploi de ce mode verbal, il n'y a pas de rupture d'avec le passé, voire aucune référence au passé, signe d'une projection vers l'avant. Ne séparant pas le présent du futur, l'infinitif situe les actions à poser dans un futur très proche, un futur *rapproché*, associant la revue à une des dernières utopies, le tiers-mondisme, ultime révolution culturelle à laquelle nous reviendrons sous peu. Mais encore, ces verbes conjugués à l'infinitif concernent tous les sujets, ils expriment le « je », le « vous » et le « nous ». À cet égard, l'identité collective construite dans le manifeste de la revue *Dérives* apparaît comme un carrefour traversé par des paroles *autres* : écrivains, éditeurs, artistes et lecteurs québécois de toutes origines, formant une communauté de co-énonciateurs impliqués dans la scène énonciative, le « nouveau départ culturel », dont l'équipe fait la promotion. Convoquer ces croisements de cultures entre le Québec et le Tiers-monde bouleverse et altère le sens commun de l'identité. La mixité culturelle comme fondement de l'identité reflète l'objectif fondamental du périodique qui émane de ce manifeste, soit l'ouverture radicale à la diversité et à l'hétérogène.

---

<sup>311</sup> Dominique Maingueneau, *Le discours littéraire : paratopie et scène d'énonciation*, Paris, Armand Colin, 2004, p. 208.

Dans le manifeste du premier numéro, le refus de circonscrire le « nous » donne à lire un *éthos* englobant qui conteste l'idée même d'un sujet unifié. Battues en brèche, les conceptions fixistes des identités nationales sont remises en question, dans une perspective tout à l'opposé de la poésie québécoise de la décennie précédente. L'identité, loin d'être une essence immuable, pour le collectif de *Dérives*, se trouve donc démultipliée, plurielle, « mise en mouvement » dans une pratique d'écriture mettant à l'avant-plan la « migration identitaire<sup>312</sup> », pour reprendre l'expression de Pierre Ouellet dans son essai *L'esprit migrateur*. Ce dernier montre que la volonté de dépasser la distinction entre le « Même » et « l'Autre » prend racine dans une esthétique qui met à l'avant-plan la migration identitaire à l'intérieur même d'une instance énonciative. Il écrit :

C'est un passage à l'autre, un mouvement transgressif de l'Un vers l'Autre, qui enfreint les lois du propre, franchit les frontières de la propriété ou de l'individualité, pour aller au-delà, toujours, du lieu d'où l'on vient et d'où l'on tire son identité, pour mieux défaire ce lien originaire et le renouer chaque fois en un nouveau destin, un autre devenir qui est aussi un devenir autre. Il s'agit [...] du mouvement migratoire par lequel on s'émancipe de son origine ou de son identité première, dans une sorte de traduction ou de translation de soi en autre, pour se donner une histoire, un destin ou un devenir qui ne s'inscrivent plus dans la belle continuité causale d'une mémoire unique et homogène – par quoi on est rattaché à une seule source, à une seule origine –, mais qui réécrivent sa propre constitution comme sujet à partir de ses différentes confrontations avec l'altérité, dans une genèse ou un parcours défini comme une continuelle migration plutôt que comme un simple retour sur soi<sup>313</sup>.

Précurseur de la transculture, en ce qui a trait à la mise en œuvre d'une conception identitaire marquée par la migration, le devenir *autre*, la multiplicité des origines, la problématique mise de l'avant par le collectif de la revue *Dérives* est « une alternative culturelle, écrit Pierre Nepveu, au projet d'une culture québécoise définie en termes d'identité, d'appropriation, d'homogénéité<sup>314</sup> ». Par le travail d'ouverture de « la québécité à son altérité fondamentale, sur la base à la fois de solidarités, de dialogues, d'échanges<sup>315</sup> », l'équipe de *Dérives* se

<sup>312</sup> Pierre Ouellet, *L'esprit migrateur. Essai sur le non-sens commun*, Montréal, Éditions Traits d'union, coll. « Le soi et l'autre », 2003, p. 36.

<sup>313</sup> Pierre Ouellet, « Les identités migrantes : la passion de l'autre », dans Laurier Turgeon (dir.), *Regards croisés sur le métissage*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2002, p. 42.

<sup>314</sup> Pierre Nepveu, « Qu'est-ce que la transculture? », *loc. cit.*, p. 20.

<sup>315</sup> *Ibid.*

positionne dans une perspective postcoloniale et interculturelle. La mise en récit des confrontations et des échanges culturels à l'aube des années 1980 cherche à dénouer le tissage du politique et du littéraire propre au nationalisme de la Révolution tranquille. Enfin, la pratique d'écriture mise de l'avant dans le manifeste fait de la dérive et la migrance les principales poétiques de la revue *Dérives*, décentrant au final l'énonciation de l'identité québécoise. Nous étudierons plus amplement ce travail de détournement dans le troisième chapitre en convoquant les textes de Francine Saillant et de Jean Jonassaint qui font appel au topos du Tiers, comme dépassement de la binarité, de l'essentialité du Même et de l'Autre.

Pour Ruth Amossy, « la construction d'une image de soi est toujours tributaire d'un imaginaire social<sup>316</sup> ». Dans le manifeste de la revue *Dérives* l'accent est mis sur la multiplicité des territoires et le télescopage des cultures. Le sujet collectif, signataire et sans « pronom » est à la fois d'ici et d'ailleurs, d'ailleurs et d'ici, en mouvement entre le Québec, l'Afrique, l'Amérique latine, les Caraïbes et l'Asie. Nous saluons ici le pluralisme intrinsèque de l'« ici » énonciatif, comme l'a réfléchi Michel Nareau. Or, ce déplacement perpétuel, cette instabilité, remet en question l'idée même de territoire national ou américain, rend poreuses les frontières symboliques entre les peuples, suggérant des points de contact entre les communautés. La redéfinition du territoire imaginaire de la culture se rapporte aux théories que Michel Morin et Claude Bertrand ont développées à la fin des années soixante-dix. Ils avancent que

[Le] territoire d'un peuple est d'abord une *réalité imaginaire* qu'il s'approprie à travers sa culture, et qui, à aucun moment, ne saurait être considérée comme dépendante ainsi que d'une condition *sine qua non* d'un territoire réel ni de la définition de ce territoire dans le cadre d'un contrat social<sup>317</sup>

Cette conception symbolique de l'espace social se base sur le lien inéluctable entre le sujet et le lieu. En d'autres mots, l'identité repose toujours sur les territoires imaginaires et réels de la culture. Ce qu'esquisse le manifeste de la revue *Dérives* ce sont des formes d'*habitabilité* singulières, dirait Simon Harel<sup>318</sup>, qui font coïncider plusieurs types d'appartenance

<sup>316</sup> Ruth Amossy, *La présentation de soi*, op. cit., p. 44.

<sup>317</sup> Michel Morin et Claude Bertrand, *Le territoire imaginaire de la culture*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. « Brèches », 1979, p. 30 [Les auteurs soulignent].

<sup>318</sup> Simon Harel, *Les passages obligés de l'écriture migrante*, Montréal, XYZ éditeur, 2005, p. 46.

territoriale avec une diversité de références culturelles dispersées entre le Québec et les pays du Tiers-monde qui annonce clairement la transculture. Certes, les rédacteurs de la revue *Dérives*, tout particulièrement Jean Jonassaint, figurent le Québec comme un espace imaginaire de conflits culturels, visant à une révolution globale, mais il appert que dans le manifeste initial, le collectif de *Dérives* met de l'avant une conception d'un espace d'hétérogénéité culturelle en constante mouvance, balayant ainsi la possibilité d'une origine singulière, d'une identité pure et de toutes formes d'essentialisme. C'est ce qui nous porte à croire que la revue *Dérives* se situe dans une phase de transition entre l'interculturel et la transculture.

Esquissant des poétiques, des conceptions de l'identité et l'espace culturel fortement métissées, la revue *Dérives* met en place un nouveau répertoire d'images, de formes et d'imaginaires sociaux qui annoncent les écritures migrantes. Cette volonté d'« écrire la différence » a sans contredit des échos avec le constat de Pierre Nepveu, en 1989, qui survient presque quinze ans plus tard. Dans *L'Écologie du réel*, essai qui repense les moments de fondation de la littérature québécoise et son décentrement à partir des années 1980, Nepveu souligne qu'un *dépaysement persistant* s'opère dans la littérature contemporaine.

S'il faut penser la « fin » de la littérature québécoise (ou au moins du projet qui s'y est concrétisé), ce ne peut être que dans [la] perspective d'un *dépaysement persistant* et d'une *pluralité des points de référence* qui ne confine pas [...] à un pur relativisme, mais qui constitue au contraire la possibilité même d'une *socialité autre* [...]. Un certain pluralisme mou, il est vrai, renvoie dos à dos toutes les différences, ou affirme chacune comme essentielle et irréductible. Mais le pluralisme fort expose les différences, il les mesure et les interroge, les traverse comme un incessant problème, comme un brouillage ou un désordre à assumer et à surmonter autrement que par des appels dogmatiques à l'unité, à l'identité ou au recentrement<sup>319</sup>.

La « possibilité même d'une socialité autre », tributaire d'un « dépaysement persistant » et de la « pluralité des points de références » se décline de façon exemplaire, quoique cryptée, dans le manifeste de la revue *Dérives* par « des rapports nouveaux établis dans [...] une pratique

---

<sup>319</sup> Pierre Nepveu, *L'Écologie du réel*, *op. cit.*, p. 215 [nous soulignons].

d'échanges entre tropiques différents<sup>320</sup> ». Ces enjeux programmatiques incarnent le pluralisme fort dont traite Nepveu. Exposer, mesurer, interroger et traverser les différences culturelles consiste pour l'équipe de la revue *Dérives* à instaurer une dialectique entre la production artistique et la réflexion idéologique et critique<sup>321</sup> tant du Québec que du Tiers-monde. Voyons sur quelles bases idéologiques l'équipe de la revue *Dérives* fonde ses réflexions critiques liées au métissage culturel.

Dans *Images de soi dans le discours : la construction de l'éthos*, Ruth Amossy mentionne que « la constitution d'un éthos discursif [...] est indissociable d'un positionnement politique<sup>322</sup> ». Comme nous l'avons vu jusqu'ici, la revue *Dérives* place le politique en troisième position, à la remorque du culturel et du littéraire. Mis en valeur par le sous-titre de la revue, « Tiers-Monde/Québec : une nouvelle conjoncture culturelle » (n° 1-7), la position idéologique défendue par le collectif de rédaction de *Dérives* se réfère au Tiers-Monde comme un ensemble de territoires cohérents. Mais, qu'est-ce qui permet à ces jeunes rédacteurs, en 1975, de réunir sous la bannière tiers-mondiste le travail de créateurs et de penseurs en provenance d'un grand nombre de pays aux aspirations différentes? Si l'on tente de résumer l'évolution du discours tiers-mondiste, l'expression « Tiers-Monde » fait d'abord référence aux pays exclus de la bipolarisation formée par la Guerre froide. Né dans la foulée des mouvements de décolonisation, ce découpage repose sur deux critères : un faible niveau

<sup>320</sup> Le groupe, « [s. t.] », *Dérives*, n° 1, 1975, [n.p.].

<sup>321</sup> Dans l'histoire de la revue *Dérives*, la dialectique création/critique se décline souvent en deux numéros thématiques qui se répondent, paraissant l'un à la suite de l'autre. Dès le neuvième numéro Jonassaint écrit : « Deux temps forts marquent ce numéro : l'un fictionnel, l'autre théorique : tous deux liés à cet enthousiasme (utopique) à changer monde et vie. [...] Questions actuelles, problématiques contemporaines (brûlantes) qui ne sauraient laisser indifférents ceux luttant contre toute oppression, qu'ils soient du centre ou de la périphérie (Jean Jonassaint, « dérives 16 », *Dérives*, n° 16, 1979, p. 3-4. Le liminaire du n° 35 le résume avec brio : « Sans prétendre à l'exhaustivité ou à la systématisation, nous présentons en deux temps (*Dérives* 35 et *Dérives* 36), un ensemble de textes fictionnels et réflexifs qui questionnent, explicitement ou implicitement, une certaine violence – symbolique, quotidienne, historique ou étatique. D'une part, *Dérives* 35, essentiellement axé sur des pratiques artistiques et littéraires. D'autre part, *Dérives* 36, plutôt centré sur des réalités sociales et politiques » (J. Jonassaint et F. Saillant, « *Dérives* : sur la violence », *Dérives*, n° 35, 1982, p. 3). Les dossiers 50 et 51, qui soulignent les dix ans de la revue, abondent en ce sens (« Et puis écrire et puis », *Dérives*, n° 50, 1985, p. 5-95. « Prospectives/Perspectives », *Dérives*, n° 51, 1986, p. 5-132), tout comme les deux numéros thématiques sur le voyage (« Voyage à travers les voyages », *Dérives*, n° 40, 1983, p. 3-79, « Le voyage, le babel », *Dérives*, n° 41, 1984, p. 2-72).

<sup>322</sup> Ruth Amossy, *Images de soi dans le discours*, op. cit., p. 26.

de développement économique et un champ politique instable ou favorable à l'indépendance. Le 24 avril 1955, la Conférence de Bandung, en Indonésie, constitue une étape décisive dans la lutte contre la colonisation, elle donne une première impulsion politique à l'idée d'un tiers-monde uni et solidaire, amalgame de vingt-neuf pays de l'Asie et de l'Afrique.

Dans les années 1960, constituée de deux courants de pensée issus de la résistance à la guerre d'Algérie, l'un marxiste et l'autre chrétien<sup>323</sup>, la notion de tiers-monde intègre les revendications des peuples révoltés de l'Amérique du Sud. Le mouvement qui intéresse l'équipe de *Dérives* concerne la première frange du tiers-mondisme, axé sur le marxisme. Il se caractérise par « le report des aspirations révolutionnaires occidentales, notamment françaises, vers les mouvements de lutte des pays du tiers-monde<sup>324</sup> ». Une volonté de créer un nouvel ordre mondial, sorte de projection de l'espoir révolutionnaire sur les pays de l'Asie, de l'Amérique latine et de l'Afrique n'ayant pas réalisé leur indépendance pour la majorité, anime les intellectuels français. Comme l'a montré Mauricio Segura, le complexe idéologique qu'est le tiers-mondisme est considéré, dans le discours social français, à la fois comme un projet politique et comme un espace symbolique<sup>325</sup>. Réfléchi surtout en France par Jean-Paul Sartre, Franz Fanon, René Dumont et Régis Debray à la fin des années 1960, il incarne une troisième voie politique, une alternative à l'impérialisme américain et au communisme soviétique, un renversement mondial où la lutte révolutionnaire appartient aux colonisés des pays en voie de développement qui doivent réaliser leur indépendance. À la même époque, c'est ce qui permet d'ailleurs aux partipristes de développer une conception essentialiste de la société faisant de Montréal et, plus généralement, du Québec francophone, le tiers-monde intérieur du Canada<sup>326</sup>.

---

<sup>323</sup> Pierre Vidal-Naquet, « Une fidélité têtue. La résistance française à la guerre d'Algérie », *Vingtième Siècle*, n° 10, Paris, avril-juin 1986, p. 12.

<sup>324</sup> Maxime Szczepanski-Huillery, « L'idéologie tiers-mondiste. Constructions et usages d'une catégorie intellectuelle en "crise" », *Raisons politiques*, vol. 2, n° 18, 2005, p. 28.

<sup>325</sup> Mauricio Segura, *La faucille et le condor : le discours français sur l'Amérique latine, 1950-1985*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2005, coll. « Socius », p. 168.

<sup>326</sup> Sean Mills a montré la construction d'un tiers-monde au cœur de l'empire : « Gilles Bourque soutient que les Noirs et les Québécois ont une lutte commune : en tant que groupes colonisés de l'intérieur, ils travaillent les uns et les autres à la destruction du système "en son cœur même" » (Gilles Bourque, « De Gaulle, politique et stratégie », *Parti pris*, vol. 5, n° 1, septembre 1967, p. 10, cité par Sean Mills, *Contester l'empire, op. cit.*, p. 99).

Selon Pascal Ory et Jean-François Sirinelli, entre 1962 et 1974, le complexe idéologique tiers-mondiste atteint une légitimité dans le champ restreint des intellectuels en France et chez leurs homonymes des pays francophones<sup>327</sup>. Dans *Mai 68 et ses vies ultérieures*, Kristin Ross soutient même qu'il a été capital pour les principaux militants de la gauche française<sup>328</sup>, qui proclamaient la solidarité active avec les mouvements populaires et insurrectionnels. À cet égard, le tiers-mondisme est un des derniers grands récits d'émancipation du XX<sup>e</sup> siècle, des « complexes idéologiques qui proposaient des solutions globales, radicales et utopiques aux maux de la société, notamment à l'injustice sociale<sup>329</sup> ». Et, en raison de sa radicalité (renverser l'impérialisme culturel en ayant recours aux armes et à la violence), il perd de la vitesse dès 1973, tout comme sa gamme variée de types : le militant, le paysan, le dictateur, la femme latino-américaine, le prolétaire, et le guérillero, sans compter les figures de Che Guevara et de Fidel Castro. La transition vers le maoïsme s'opère assez rapidement, détournant l'attention jusqu'alors accordée au paysan luttant contre la colonisation vers l'ouvrier de la métropole chinoise travaillant en usine<sup>330</sup>.

Comme le confie Jean Jonassaint, pour l'équipe de *Dérives*, il s'agit de « faire connaître (diffuser) différentes pratiques culturelles des pays du Tiers-Monde, mais aussi de ce Québec pluriel qui bougeait énormément à l'époque<sup>331</sup> ». Rappelons à l'instar de Sean Mills que les idées progressistes concernant la décolonisation évoluent très rapidement au tournant des années 1970, surtout avec la Crise d'octobre, et que la pensée postcoloniale commence à s'élaborer à Montréal. En 1975, à l'échelle internationale, la victoire du peuple vietnamien (et chinois) concrétise les liens entre les pays du Tiers-monde et la révolution. Prenant part à ce mélange complexe et hybride d'idées et de mouvements de contestation mondiale, l'équipe de *Dérives* propose une inflexion du discours décolonisateur tel qu'élaboré à *Parti pris*, dix ans plus tôt, et qui avait été supplanté depuis par d'autres courants marxistes (dont celui,

---

<sup>327</sup> Pascal Ory et Jean-François Sirinelli, *Les intellectuels en France, de l'affaire Dreyfus à nos jours*, Paris, Armand Colin, 1986, p. 226-227.

<sup>328</sup> Kristin Ross, *Mai 68 et ses vies ultérieures*, Éditions Complexe, Bruxelles, 2005, 250 p.

<sup>329</sup> Mauricio Segura, *La faucille et le condor*, op. cit., p. 16. Voir également Marc Angenot, *Les grands récits militants des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*, Paris, l'Harmattan, 2000, 219 p.

<sup>330</sup> Kristin Ross, *Mai 68 et ses vies ultérieures*, op. cit., p. 17.

<sup>331</sup> Anne Racette, « L'Alphabet des revues [une entrevue avec Jean Jonassaint de la revue *Dérives*] », *LE NIGOG +*, n° 16, 1985, [n.p.].

orthodoxe, des marxistes-léninistes). Bien que les rédacteurs associent à nouveau le destin littéraire et culturel du Québec aux « damnés de la terre » à la manière des militants de gauche de la décennie précédente, ils ne puisent ni dans la rhétorique de l'anticolonialisme – violence rédemptrice<sup>332</sup>, souffrance des masses laborieuses, des sociétés dites « primitives » comme gage d'authenticité – ni dans la thématique de la dépossession culturelle. En faisant référence aux cultures migrantes, marginales, du Québec et du Tiers-monde, le discours élaboré dans le manifeste de la revue *Dérives* remet plutôt en question la conception unitaire de la société québécoise des rédacteurs de *Parti pris*, conception qui ne tenait pas compte des communautés culturelles. Insistant sur l'aliénation et l'exploitation des Canadiens français, les intellectuels partipristes ne figuraient tout simplement pas l'apport des immigrants dans le projet d'indépendance du Québec. À l'instar de Moisan et Hildebrand, nous croyons que cela est attribuable, d'une part, au fait que la majorité était anglophone avant les années soixante-dix et, d'autre part, qu'elle s'intégrait au champ littéraire sans distinction d'ethnie<sup>333</sup>. Avec la revue *Dérives*, l'identification directe Québec/Tiers-monde se trouve complexifiée, plus dialectique et inclusive. Elle sert entre autres à promouvoir la diversité culturelle au Québec.

Pour rompre avec le misérabilisme, le comité de rédaction de la revue *Dérives* renoue avec un certain pacifisme, une vulgate de la tradition humaniste qui prône la liberté d'agir et le rejet de la violence : l'équipe veut établir « une relation non dominant/dominé<sup>o</sup> colonisateur/colonisé, mais vers (pour) l'interaction hors tout champ conquistadorant<sup>334</sup> ». Dépassant la dichotomie prolétariat/bourgeoisie et invalidant les relations binaires qui en découlent, ce bricolage idéologique, volontiers idéaliste, autour du Québec et du Tiers-monde s'inspire des schèmes de la lutte contre l'impérialisme et du socialisme décolonisateur. Dans le manifeste, le discours porteur d'espoir réussit à s'extirper du manichéisme, une « faiblesse majeure du tiers-mondisme<sup>335</sup> » selon Gérard Chaliand, militant français qui a réfléchi au phénomène dès 1976, pour réfléchir à une identité métissée.

---

<sup>332</sup> Jean-Philippe Warren, « Un maudit beau joual », *Liberté*, vol. 51, n° 4, juin 2010, p. 99.

<sup>333</sup> Clément Moisan et Renate Hildebrand, *Ces étrangers du dedans*, Québec, Éditions Nota bene, 2001, 364 p.

<sup>334</sup> Le groupe, « [s. t.] », *Dérives*, n° 1, 1975, [n.p.].

<sup>335</sup> Gérard Chaliand, *Mythes révolutionnaires du tiers-monde : guérillas et socialismes*, Paris, Seuil, 1976, p. 41, cité par Mauricio Segura, *op. cit.*, p. 58.

Or, dans le contexte sociohistorique des années septante au Québec, le tiers-mondisme auquel le premier éditorial de *Dérives* fait écho se rapporte à un espace symbolique tissé par des cultures résistantes, conception typiquement postcolonialiste<sup>336</sup>. À l'aube des années 1980, borne temporelle qui symbolise pour plusieurs la fin des récits de transformation sociale basés sur une critique radicale de la société, le remaniement du discours tiers-mondiste délimite un nouvel espace pour une « ultime utopie révolutionnaire<sup>337</sup> » dans laquelle le collectif *Dérives* se fonde. L'influence de la pensée post-moderne et, de surcroît, l'idée nouvelle d'une prise en compte des différences culturelles au sein de la société québécoise confirmeront que l'équipe est moins en quête de révolution armée que d'une parole légitime et d'un renouvellement identitaire.

Bien que la jeune équipe qui anime *Dérives* ne façonne pas explicitement une grammaire de la solidarité sociale, il ressort de leur texte inaugural la volonté affirmée de résister au cloisonnement culturel dans la province en suivant les traces des créateurs, intellectuels et artistes proches des mouvements de libération du Tiers-monde. Si Piotte, Major, Chamberland et Maheu à *Parti pris*, inspirés par Miron<sup>338</sup>, mettaient de l'avant un exil intérieur pour dire l'exil collectif, le déracinement et la quête inachevée du pays<sup>339</sup>, plusieurs des collaborateurs de la revue *Dérives* vivent réellement l'exil. Comme le souligne Nepveu, « l'imaginaire québécois lui-même s'est largement défini, depuis les années soixante, sous le signe de l'exil (psychique, fictif) du manque, du pays absent ou inachevé et, du milieu même de cette négativité, s'est constitué en imaginaire migrant, pluriel, souvent cosmopolite<sup>340</sup> ».

Dans les années soixante-dix, ces écrivains exilés déploient des poétiques de l'enracinement ou de la déterritorialisation dans une culture (le Québec) qui n'a pas terminé de fonder son territoire, qui cherche encore comment l'habiter. Le topos de l'exil est donc

<sup>336</sup> Robert Young, *Postcolonialism : An Historical Introduction*, Oxford, Blackwell Publishing, 2001, p. 57.

<sup>337</sup> Pierre Beaucage, « Le vent du sud. Les idées du Tiers-Monde et les marxistes québécois dans les années 1970 », *Revue canadienne de sociologie et d'anthropologie*, vol. 37, n° 1, 1990, p. 111.

<sup>338</sup> André-J. Bélanger, *Ruptures et constantes. Quatre idéologies du Québec en éclatement : La Relève, la JEC, Cité libre et Parti pris*, Montréal, Hurtubise HMH, 1977, p. 148.

<sup>339</sup> Gilles Marcotte, *Une littérature qui se fait*, op. cit., p. 65-70 et Pierre Nepveu, *L'Écologie du réel*, op. cit., p. 43-61.

<sup>340</sup> Pierre Nepveu, *L'Écologie du réel*, op. cit., p. 200-201.

réinvesti à *Dérives* par des écrivains francophones venus d'ailleurs, de jeunes poètes québécois peu connus (Michel Adam, Francisco Viñuela, Jean Jonassaint, Francis Magloire, Javier García Méndez, Hédi Bouraoui, Max Dorsinville, etc.). Bien souvent, ces écrivains migrants sont des étudiants que côtoie Jean Jonassaint. À travers le tiers-mondisme de la revue *Dérives*, ils investissent le champ politique par un soutien indéfectible aux luttes idéologiques qui caractérisent un grand récit mondial d'émancipation des peuples d'autres continents et, plus particulièrement, de l'Amérique latine<sup>341</sup>. Cela se traduit par de courts récits ou de la poésie qui racontent l'expérience de migration et l'exil, situant ces écrivains dans les marges du tiers-monde intérieur réfléchi par les partipristes. Incarnant de nouvelles voies d'organisations sociales, d'inspiration collectiviste, ces textes construisent un autre imaginaire de l'ici et de l'ailleurs, truffé de personnages prenant les traits de poètes engagés, de meneurs de mouvements culturels suicidés ou décimés par leurs pairs, de guérilleros et de jeunes révolutionnaires capables de faire éclater l'hégémonie culturelle de la province. Les écrivains migrants qui collaborent à la revue *Dérives* suscitent en effet des échanges culturels en traçant un circuit entre diverses sphères géographiques alimenté par les potentialités révolutionnaires des pays en voie de développement. Le manifeste du premier numéro de *Dérives* dessine cette ouverture radicale aux voix marginalisées, « sauvages » :

échanger traduire produire construire (vers) dans une diffusion effective, efficace de textes (d'objets communicants) sur un ensemble de territoires définis ou pas (limités ou non) dans un rapport TIERS-MONDE/QUEBEC, QUEBEC/TIERS-MONDE répété à l'infini le voyage à travers l'espace signifié dans

concrétisé par une pratique : écrire/ dire/ dessiner/ filmer/ transformer le panoramique du zoom-insert : très vastes terroirs dits sous-développés (sauvages) AFRIQUE AMERIQUE LATINE CARAIBES ASIE projetés sur le grand ensemble QUEBEC

Comme nous l'avons vu précédemment, l'équipe de *Dérives* privilégie l'errance et la migration des images et des représentations tiers-mondistes dans l'espace symbolique afin de contester les conceptions fixistes de l'identité québécoise. Dans le manifeste, si le Québec est

---

<sup>341</sup> Notons l'importance du neuvième numéro, « La pétition du Chili », publié en 1977, qui déplace le regard vers l'Amérique latine, un espace continental qui se révélera pour l'équipe de *Dérives* une source d'inspiration, duquel surgiront plusieurs des sujets de prédilection au fil des douze années de publication. Voir à ce sujet l'article de Michel Nareau, « La revue *Dérives* et le Brésil. Modifier l'identité continentale du Québec », *loc. cit.*, p. 165-184.

conçu comme un espace culturel fortement hétérogène, c'est parce qu'il puise dans les imaginaires littéraire et poétique, l'art visuel et le cinéma du Tiers-monde afin d'interroger ses idéologies et ses productions culturelles. Si l'on se fie au travail d'Andrée Fortin<sup>342</sup>, le rapport Québec/Tiers-Monde est un créneau inédit dans l'histoire des revues québécoises. Plus précisément, plusieurs périodiques littéraires et culturels s'attachent à la poésie et aux recherches formelles durant les années soixante-dix ou bien partagent les idées de la Nouvelle gauche pour réfléchir autrement l'engagement au quotidien, mais aucun d'entre eux ne choisit une politique éditoriale uniquement orientée vers le dépassement des frontières culturelles au Québec. Nous verrons que ce dernier avatar de la « Nouvelle gauche » se traduira par une prise de position dans le champ politique dans les années quatre-vingt, après la défaite au référendum du projet de souveraineté-association.

#### *De l'interculturel à la critique du nationalisme*

« Il ne s'agit pas pour nous de renouveler le nationalisme de la littérature québécoise, il s'agit de changer de sujet<sup>343</sup> ». Ces mots catégoriques provenant de l'essai « Le lisible et l'illusoire. Sur le nationalisme » sont de Pierre Monette, le troisième collaborateur en importance à la revue *Dérives* et secrétaire à la rédaction (1984-1986). À la première lecture, son commentaire laisse paraître « un abandon ou un désintérêt de la question nationale<sup>344</sup> », un besoin de parler d'autre chose que du nationalisme, mais en filigrane, la critique de la littérature québécoise arrimée à la cause nationale s'attaque davantage au Québécois comme sujet de discours, sujet politique dont on ne veut plus entendre parler. Ces remarques illustrent la position occupée par l'équipe de *Dérives* à partir des années 1980 : interroger la façon d'écrire, de penser et de vivre afin de mettre en évidence une « relation au réel, au vécu, au quotidien beaucoup plus qu'au national » (*LI*, p. 14). Monette poursuit :

Nous n'avons jamais été nationalistes et ne le serons sans doute jamais. Cela, certains critiques l'ont souligné en remarquant dans notre attitude une forme

<sup>342</sup> Andrée Fortin, *Passage de la modernité*, *op. cit.*, 445 p.

<sup>343</sup> Pierre Monette, « Le lisible et l'illusoire. Sur le nationalisme », *Dérives*, n° 23, 1980, p. 14. Les prochaines références seront indiquées entre parenthèses suivant l'extrait avec la mention *LI*.

<sup>344</sup> Andrée Fortin, « *Le Temps fou et Dérives*. Redéfinir l'ici et l'ailleurs du politique », *loc. cit.*, p. 158.

d'internationalisme sinon parfois nettement prolétarien, tout au moins constituant une ouverture sur le monde. Mais de là à nous laisser accuser d'être des anti-nationalistes, il y a une marge [...] (LI, p. 13).

Faisant probablement référence aux défuntes revues (maoïsme à *Stratégie*, marxisme culturel ouvert à *Chroniques* ou contre-culture à *Mainmise*), Monette inclut la vision interculturelle de la revue *Dérives*, basée sur le tiers-mondisme, à la mouvance de l'« écriture poétique contemporaine québécoise » qui travaille au contournement du nationalisme<sup>345</sup>. Or, le mode de présence au discours diffère de l'éditorial programmatique de *Dérives* qui empruntait sa rhétorique au genre du manifeste poétique. L'article de Pierre Monette manifeste en effet une prise de parole au nom d'un « nous », tout à l'opposé de l'*éthos* englobant du premier numéro de la revue. Se faisant porte-parole d'une génération d'écrivains dans la trentaine, il précise un peu plus loin : « Nous, donc, des *Herbes rouges*, de *La Nouvelle Barre du Jour*, de *Dérives*, de *Spirale*, et d'ailleurs, nous nous retrouvons dans le débat de la politique et de la littérature dans une drôle de position et je crois que nous avons pris l'habitude d'en rire » (LI, p. 5). Frôlant le témoignage – un genre qui est fort représenté dans les pages de la revue *Dérives*, parfois sous des formes poétiques expérimentales qui dévoilent l'exil, l'intime, le quotidien – le commentaire sarcastique de Monette accorde peu de crédibilité ou d'importance au « texte national », à la politisation de la littérature. En effet, plus tôt, leurs « écritures » se sont posées « en rupture formelle d'avec celle de *L'Hexagone* » (LI, p. 5), s'éloignant volontairement de la thématique du pays. Tantôt avec force, tantôt avec dérision, Monette dénonce ce « jeu "intellectuel" » de la petite et moyenne bourgeoisie nationale québécoise » (LI, p. 13) qui se résume à la formulation d'une question référendaire. Une épineuse question qui mènera l'année suivante à une prise de position dans le champ politique du directeur de la revue *Dérives*, Jean Jonassaint. À cet égard, la dernière partie de ce chapitre s'attachera au dossier « des cultures, du québec », qui montre un positionnement tranché, un des moments forts où l'écriture intervient dans le champ politique durant les douze années de publication de la revue *Dérives*.

Les textes de la livraison double « des cultures, du québec » (n<sup>os</sup> 29-30, 1981) proviennent de Philippe Haeck, Jean Jonassaint, Hugues Corriveau, Andrée Fortin, Marco

<sup>345</sup> Précisons que Monette n'est pas anti-nationaliste, une position qui apparaît ici comme irrecevable.

Micone et Francine Saillant, des collaborateurs qui appartiennent à la génération d'écrivains dans la trentaine que pointait Monette. En effet, Patrick Straram, qui fait figure d'ainé, est lié avec Philippe Haeck aux *Herbes rouges*<sup>346</sup> et à *Chroniques*, Corriveau et Saillant sont à la *NBJ*, Fortin fait partie du comité de rédaction de la revue *Possibles*, Micone et Jonassaint, quant à eux, sont considérés comme des animateurs culturels issus des communautés italienne et haïtienne de Montréal. Leurs contributions côtoient celle de Joe Stacey, le fils d'un chef amérindien, président de la Confédération des Indiens du Québec, que le journaliste Robert Morency connaît à cette époque<sup>347</sup>. L'article de Stacey, « Le dilemme des Indiens », fait entendre une voix marginale, qui amène avec elle une vision plurielle de la culture québécoise<sup>348</sup>.

« Non, ce numéro 29-30 n'est peut-être pas le meilleur qu'ait publié *Dérives*. Mais comme la plupart des autres, il dérange<sup>349</sup> ». Réginald Martel, chroniqueur culturel au journal *La Presse*, cible ici le caractère différent, voire dérangeant, du collectif de *Dérives*, mais surtout du récent dossier « des cultures, du québec » où l'équipe de la revue prend position sur la scène politique québécoise. En guise de préambule figure un article de Ginette Bellavance, compositrice et chanteuse québécoise, qui dénonce les projets « bas de laines », subventionnés à outrance par le MACQ, lorsque de son côté, elle n'obtient pas de soutien financier pour ses projets musicaux. « [T]out ça parce que je ne chante pas en "joul", écrit Bellavance, parce que j'utilise d'autres instruments que des guitares "folk" et parce que les

<sup>346</sup> Il est plus facile d'associer Philippe Haeck aux *Herbes rouges*, mais dans le numéro 19 de la revue *Dérives*, il explique sa rupture à l'été 1977 d'avec François Hébert, « une sorte de révolte contre le père ». Haeck raconte les raisons de son passage vers VLB éditeur, indiquant un certain *épuiement* au formalisme : « François a refusé mon manuscrit : c'était trop lisible [...] J'étais choqué, mon orgueil en prenait un coup : j'étais sûr d'avoir raison dans mon travail pour atteindre une plus grande lisibilité – si j'avais été d'accord avec les écritures souvent difficiles des *Herbes rouges* c'est que je savais inévitable cette étape où une nouvelle génération cherche ses formes-sens mais je commençais à trouver que le temps de l'expérimentation formelle avait suffisamment duré : il fallait dépasser tous ces vers tronqués, toutes ses phrases elliptiques, qui commençaient à n'être plus qu'une marque de modernisme, ne correspondaient plus à une marche mais à un piétinement » (Philippe Haeck, « Poétique des *Herbes Rouges* », *Dérives*, n° 19, 1979, p. 52-53 [nous soulignons]).

<sup>347</sup> Dans une entrevue téléphonique le 19 mars 2012, Jean Jonassaint a confirmé que l'équipe de la revue *Dérives* a échoué trois fois à publier un numéro dédié aux Amérindiens au Québec.

<sup>348</sup> Il y raconte sa confrontation avec René Lévesque à propos des droits des peuples autochtones de la rivière Restigouche (Joe Stacey, « Le dilemme des Indiens », *Dérives*, n°s 29-30, 1981, p. 97-103).

<sup>349</sup> Réginald Martel, « *Dérives* (... et les autres). Des présences négligées », *La Presse*, samedi 9 janvier, 1982, C-2.

personnages de mes chansons ne se lancent pas dans un hymne à la gloire de La Prairie ou de Saint-Jean-de-Matha!<sup>350</sup> ». L'entrée en matière fait donc office de discours préliminaire que Jonassaint reprendra dans le texte de présentation du dossier « des cultures, du québec ». À cet égard, la péroraison de Bellavance critique fortement les élans nationalistes de droite axés sur le repli identitaire : « On peut certainement se créer une identité et se définir comme Québécoise sans se confiner dans son fond de cour. Je crois même que c'est tomber dans la facilité que de s'accrocher à taper du pied et à jouer de la cuillère plutôt que de chercher une véritable originalité pour s'affirmer<sup>351</sup> ».

Plus long qu'à l'habitude, le liminaire du numéro 29-30 donne la parole au directeur de la revue *Dérives* qui brosse un tableau plutôt subjectif de la réalité québécoise. Sur un ton satirique, la caricature concerne une partie du milieu littéraire et culturel où depuis « l'arrivée de l'UQAM sur St-Denis, les bars y poussent comme des champignons, et les libraires désertent<sup>352</sup> ». Dès l'accroche, une pointe d'ironie et un sentiment de morosité se dégagent de l'éditorial. Si l'auteur tourne en dérision la montée du PQ, il cible également la perte des aspirations de sa génération, jeunes poètes et écrivains qui voulaient changer le monde. Un désenchantement qui prend une tournure tragique avec la mort d'Hubert Aquin.

16 novembre 1976, le Parti québécois prend le pouvoir : quelle flambée nationaliste au Québec ! Mais c'est aussi la fin des grandes illusions. Le suicide de Hubert Aquin [15 mars 1977] est là pour nous le signifier [...] Voilà qu'en douce, de compromis en compromis, toutes les forces de changement au Québec s'enrégimentent sous [la] bannière nationale. Retour clérical aux sources patriotiques. [...] Mais ça rancit jour après jour. Une hantise collective (massmédiatique) : Le Québec/des Québécois(es). Du sang québécois. La cave à vin des Québécois. Du cheddar québécois. Juste pour nous autres les Québécois. (CQ, p. 4)

Jean Jonassaint dénonce ici, d'une façon plus polémique qu'à l'habitude, l'hégémonie de la mouvance néonationaliste qui déferle sur le Québec. Il formule une critique virulente de l'effet rassembleur de cette prise au pouvoir du Parti québécois en 1976. Selon lui, il faut

<sup>350</sup> Ginette Bellavance, « [s. t.] », *Dérives*, n<sup>os</sup> 29-30, 1981, p. 3.

<sup>351</sup> *Ibid.*

<sup>352</sup> Jean Jonassaint, « [s. t.] », *Dérives*, n<sup>os</sup> 29-30, 1981, p. 4. Les prochaines références seront indiquées entre parenthèses suivant l'extrait avec la mention CQ.

sortir de l'enfermement nationaliste, qui éteint « toutes les forces de changement », et circonscrit le contenu, le propos et le fond des œuvres littéraires et artistiques, survalorisation que Pierre Monette décriait dans son article. En filigrane, se dessine un plaidoyer pour que les auteurs venus d'ailleurs, qui se disent québécois et écrivent en français, ne s'attardent plus à participer au « texte national », mais qu'ils prêtent main-forte pour forger une culture métissée au Québec.

Le directeur de la revue *Dérives* déplore que « plus rien ne se passe, ne s'écrit, ne se dit, sur les ondes, dans les journaux, dans les salles de cours, dans les cafés, sans cette rengaine : "Et le Québec dans tout ça?", Mais lequel ? » (*CQ*, p. 5). Interpellant intellectuels, écrivains, collègues dans les médias et dans les universités, Jonassaint les intime à réfléchir à ce qu'est, ce que doit être la province en 1981, à « questionner ce qui, aujourd'hui, se nomme Québec, et surtout cette culture dite québécoise » (*CQ*, p. 5) moins d'un an après la défaite au référendum du projet de souveraineté-association (20 mai 1980). Le rapport à l'actualité, un des quatre concepts fondateurs de la matrice médiatique selon Marie-Ève Thériault<sup>353</sup>, permet ici à Jonassaint de prendre position.

Pourfendre les présupposés du nationalisme concerne d'abord l'identité québécoise qui ne doit plus se résumer à une seule appartenance pour le collectif de la revue *Dérives*. Nous pouvons rattacher cette prise de parole à la période littéraire que Clément Moisan et Renate Hildebrand ont qualifiée d'interculturelle. Selon les auteurs de l'ouvrage *Ces étrangers du dedans. Une histoire de l'écriture migrante au Québec*, les écrivains migrants qui « commencent à publier vers 1975 sont de plus en plus préoccupés par cette relation de conflit, d'opposition ou de dissemblance par rapport à la composante majeure de la littérature québécoise<sup>354</sup> ». Dans l'extrait qui suit, Jonassaint s'attache plus largement à décrire les conflits sociaux et culturels qui se répercutent dans le champ littéraire.

« Quoi/ qui est québécois ou québécoise ? [...] Serais-je plus québécois que francophone, plus universitaire que nord-américain ? Pourquoi le ptit nègre de

<sup>353</sup> Marie-Ève Thériault, « La matrice médiatique », dans *La littérature au quotidien. Poétiques journalistiques au XIX<sup>e</sup> siècle*, op. cit., p. 61-62.

<sup>354</sup> Clément Moisan et Renate Hildebrand, *Ces étrangers du dedans*, op. cit., p. 142.

NDG ou la ptite di Campo de St-Léonard seraient-ils moins québécois que le ptit Tremblay de Gaspé? » (CQ, p. 5).

Attaquant le poids de l'ethnocentrisme sur la vie québécoise, Jonassaint s'indigne devant l'exclusion et l'ostracisation des communautés culturelles. Les comparaisons visent à dénoncer la vision essentialiste de l'identité québécoise qui rejette ici un Noir (et non un nègre blanc d'Amérique) et une Italienne (référence aux conflits linguistiques). Le directeur de la revue *Dérives* exacerbe ces tensions identitaires afin de faire tomber l'illusion d'une entité francophone, unique et homogène en territoire québécois, cette « culture dite québécoise ». (CQ, p. 5) Dans son étude plus récente, Clément Moisan affirme d'ailleurs que

les écritures migrantes ont imprimé un mouvement qui va dans le sens de la refondation et de la reconstruction de l'identité québécoise non pas en orientant le récit de sa destinée dans le sens de la clarté, mais plutôt en prenant en compte les paradoxes et les équivoques issues de la prise de conscience de l'altérité et des quêtes identitaires<sup>355</sup>.

En mettant face à face les contradictions de l'identité québécoise, Jonassaint cherche une brèche qui puisse faire émerger de multiples influences culturelles à l'intérieur du Même. L'altérité, entendue comme la conscience de la présence, agissante ou non, d'un être différent qui entre en relation avec soi<sup>356</sup>, doit permettre de découpler l'équation Québécois/francophones « de souche ». Jonassaint écrit :

Comment faire émerger l'Autre et faire échec au Même ? Voilà une autre question qui devait être au centre de ce *Dérives* 29-30, et de tous les *Dérives*, car c'est là le projet qu'on s'était donné il y a sept ans [...] (CQ, p. 5).

Il jette ici les bases d'un vocabulaire qui précède celui du magazine *Vice Versa*, fondé en 1983. Basant son argumentation sur les « entrelacs des identités et altérités multiples qui constituent à la fois le soi et l'autre<sup>357</sup> », Jonassaint taraude les incertitudes identitaires d'un Québec post-référendaire qui ne peut plus nier le caractère interculturel de la vie sociale. Et, si la question de l'ouverture à la diversité intéresse l'équipe de *Dérives* depuis sept ans,

<sup>355</sup> Clément Moisan, *Écritures migrantes et identités culturelles*, Québec, Éditions Nota Bene, 2008, p. 134.

<sup>356</sup> *Ibid.*, p. 93.

<sup>357</sup> Pierre Ouellet, *Le soi et l'autre : l'énonciation de l'identité dans les contextes interculturels*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2003, p. 16.

comme le soutient son directeur, c'est parce que la revue s'applique à réécrire les territoires imaginaires de la culture québécoise. Comme nous le verrons dans le prochain chapitre, cela passe surtout par la création littéraire. Les récits et les fragments poétiques sont en effet des lieux privilégiés de constructions identitaires, de représentations de Soi et de l'Autre<sup>358</sup>.

Avant de passer à la réception critique de la revue *Dérives*, revenons au liminaire du dossier 29-30, « des cultures, du québec ». En 1981, avec humilité, Jonassaint affirme que « la peur de l'exclusion, la peur de la dissidence a pesé sur bien des plumes » (*CQ*, p. 6) dans la préparation de ce numéro. Les membres du comité, l'équipe la plus stable de toute l'histoire de la revue (Saillant, Jonassaint, Lauzon et Piou), reportent « de mois en mois » le projet éditorial. Peu d'entre eux osent s'associer à ces critiques contre la montée du PQ<sup>359</sup>. Jonassaint précise qu'il faut « [t]rouver le ton juste, car toute divergence est perçue comme agression » (*CQ*, p. 4). Tout à l'opposé du témoignage de Jonassaint, un des membres du comité de direction de la revue *Liberté*, Yvon Rivard, dans le numéro « Non, donc? » (dossier post-référendaire de *Liberté* en 1980) parle aussi d'une « peur<sup>360</sup> ». Mais, il déplore plutôt que les attaques délibérées proviennent de « ce terrorisme (gauche, adroit, latéral, transcendant, subliminal...) dont sont victimes tous ceux qui osent exprimer leur conviction indépendantiste<sup>361</sup> ». Dans la même livraison de *Liberté*, François Ricard, quant à lui, dénonce l'entreprise de salissage du parti libéral, avec à sa tête Claude Ryan.

Il ne s'agit pas de défendre le peuple. Tout simplement, il s'agit d'attaquer ceux qui prétendent en être l'émanation, de ne pas les croire, de saper si possible leur caution. [...] Ce harcèlement s'impose d'autant que les vainqueurs du 20 mai

<sup>358</sup> Clément Moisan, *Écritures migrantes et identités culturelles*, op. cit., p. 72.

<sup>359</sup> Seul Patrick Straram, dans le dossier « des cultures, du québec », ne cache pas son mécontentement vis-à-vis du parti de Lévesque, mais surtout de la plus récente mouture cinématographique de la Nuit de la Poésie : « Le 28 mars 1980, à Montréal une Nuit de la Poésie. Une production de l'Office National du Film, les poètes de la québecitude filmés par Jean-Claude Labrecque et Jean-Pierre Masse [...] L'aventure, s'y substitue la représentation de power trips ( s'il n'y a pas ego trip il y a power trip ) ayant pour façades un folklore et un nationalisme raciste qui conviennent bien au carriérisme de technobureaucrates et de commis aux écritures auxquels suffisance et zèle dans les marchandages et les manigances enlèvent toute parole qui dise sentir... » (Patrick Straram, « Blues clair nuit aube pour rupture », *Dérives*, n<sup>os</sup> 29-30, 1981, p. 25).

<sup>360</sup> Yvon Rivard, « Lettre ouverte aux bien-pensants du OUI », *Liberté*, vol. 22, n<sup>o</sup> 5, (131) 1980, p. 18.

<sup>361</sup> *Ibid.*, p. 17.

possèdent un discours et proposent une vision du Québec extrêmement pernicieux, beaucoup plus dangereux, en dernière analyse, que ceux des perdants [...] <sup>362</sup>.

Nous voyons que malgré les nuances qu'apportent les intellectuels de *Liberté*, ils veulent prendre distance face au nationalisme québécois : « Nous ne pouvons plus, dit André Belleau, nous ne devons plus continuer à mettre l'accent sur les aspects collectifs de notre culture <sup>363</sup> ». Néanmoins, c'est n'est pas dans leurs pages que l'apport des communautés culturelles à l'identité québécoise est manifeste <sup>364</sup>. Se concluant sur un bilan pour le moins décevant de la part du directeur de la revue *Dérives*, le manifeste de la livraison « des cultures, du québec » retourne sur lui-même le constat de Belleau.

On le sent, on aurait pu aller plus loin au fond du vase remuer cette boue qui fait mal à tant de gens. Le rejet de tout ce qui n'est pas bas de laine, vieille grange, Tremblay, français et blanc, comme si le Québec était (uniquement) français et blanc, ou devrait l'être. Il y a là un colonialisme déguisé sous masque d'innocence qu'il serait temps de questionner (*CQ*, p. 6).

Colonisés dans les années soixante, les Québécois francophones mettent ici les masques des colonisateurs. En 1983, dans une entrevue accordée au magazine *Spirale*, Jonassaint discute de cette critique virulente de la culture québécoise avec Sherry Simon qui lui demande : « Est-il toujours aussi difficile de soutenir un discours antinationaliste au Québec ? » Ce à quoi il répond : « Bien sûr ! À preuve mon introduction [du n<sup>os</sup> 29-30] a été censurée, non autocensurée, mais amputée sous contraintes du collectif de rédaction [...] Certes à la limite, on a tous des appartenances, mais elles sont multiples, plurielles, floues, sans bord ni rebord <sup>365</sup> ». La figure de la dérive se dessine ici dans l'énumération des formes

<sup>362</sup> François Ricard, « Après le référendum », *Liberté*, vol. 22, n° 5, (131) 1980, p.15-16.

<sup>363</sup> André Belleau, « On ne meurt pas de mourir », *Liberté*, vol. 22, n° 5, (131) 1980, p. 5.

<sup>364</sup> Nous ne parlerons pas des mots « indigènes » ou « immigrants » tels qu'utilisés par Godbout qui se situe davantage du côté du racisme (Jacques Godbout, « Les bons Sauvages », *Liberté*, vol. 22, n° 5, (131) 1980, p. 7-11). Quant à Belleau, il se montre plus inclusif en utilisant l'expression « les francophones du Québec », que reprend aussi Rivard, mais il reconduit tout de même la conception unitaire de la culture québécoise : « La défaite du OUI, c'est simultanément la victoire, dans une Amérique du Nord homogène, du MEME sur l'AUTRE, de l'uniformité sur la différence. Contrairement aux Noirs et aux Chicanos, les francophones du Québec constituaient une minorité (ou plutôt une marginalité) nord-américaine en position de se doter d'un pouvoir politique distinct. » (André Belleau, « On ne meurt pas de mourir », *loc. cit.*, p. 3-4).

<sup>365</sup> Ce sont les mots de Jonassaint dans l'article de Sherry Simon, « Pour les cultures tierces », *loc. cit.*, p. 8. Il faut souligner que *Spirale* a ouvert ses pages aux écrivains migrants qui ont pris position dans

d'appartenance, qui est reprise plus loin dans l'entrevue avec Sherry Simon. Jonassaint tisse une conception hybride de l'identité, un pluralisme intrinsèque où apparaît à nouveau une isotopie du pluriel qui s'oppose aux termes « fixation », « fascisme » et « dogmatisme » :

Ce qu'il faut c'est rompre avec l'illusion identitaire (collective ou autre) pour accepter la *pluralité* du monde, notre propre *multiplicité* : toutes nos *différences*, toutes nos expressions. C'est peut-être utopique, mais toute fixation sur quelque identité collective porte en soi les germes du fascisme. [...] Besoin d'absolu, d'innocence, certes, mais notre pari, du moins le mien, à *Dérives*, est de refuser tout dogmatisme, d'être *critique, lucide, ouvert*<sup>366</sup>.

Appartenant aussi au genre de la littérature d'idées, texte plus engagé qui annonce le positionnement des intellectuels à *Vice Versa*, la contribution de Marco Micone au dossier « des cultures, du québec » mérite notre attention; elle poursuit les objectifs lancés par la revue *Dérives* et par son directeur Jean Jonassaint. C'est une importante prise de position d'un Québécois d'origine italienne dans les débats entourant l'adoption de la Charte de la langue française par le Parti québécois. Après sa participation aux polémiques sur les conflits linguistiques dans les journaux, Marco Micone, romancier et dramaturge assez peu connu au début des années quatre-vingt, fait paraître dans la revue *Dérives* l'article « La culture immigrée réduite au silence<sup>367</sup> ». Micone se porte à la défense du français auprès des immigrants dans le contexte de la parution de *La Politique québécoise du développement culturel*, pilotée par le gouvernement du Québec et Camille Laurin en 1978. Balbutiement de sa réflexion sur le métissage culturel et le plurilinguisme de la société québécoise, le court essai de Micone se rapporte au genre journalistique et emprunte des concepts au marxisme

---

les débats linguistiques et les polémiques entourant la redéfinition l'identité québécoise. Elle fait partie avec *Dérives*, *Moebius*, *La Parole métèque*, *Vice Versa*, *Humanitas*, *Jonathan*, le *Temps fou*, la *Tribune juive* et dans une moindre mesure, *Les Cahiers de théâtre JEU* et *Possibles*, des revues qui ont porté ce nouveau projet d'un Québec pluriel dans les années 1980 (Voir Andrée Fortin, « Ici, l'autre », *Nuit blanche*, n° 39, 1990, p. 10-11).

<sup>366</sup> *Idem*. [nous soulignons].

<sup>367</sup> Marco Micone, « La culture immigrée réduite au silence », *Dérives*, n°s 29-30, 1981, p. 87-93. Les prochaines références seront indiquées entre parenthèses suivant l'extrait avec la mention *CI*.

pour expliquer la situation précaire de la communauté italienne de Montréal, essentiellement ouvrière et réduite au silence<sup>368</sup>.

La difficulté à s'exprimer et à prendre la parole, topoï qui ressortent de façon récurrente dans les textes de la revue *Dérives*, se déclinent ici par des expressions liées au champ lexical de l'étouffement : « l'uniformisation des mentalités et l'exclusion des groupes potentiellement revendicateurs » (*CI*, p. 88); « réduire au silence les ouvriers venus d'ailleurs »; « faire échec à toute alternative »; « endormir les immigrants »; « [n]oyautés de l'intérieur, exclues par le pouvoir » (*CI*, p. 89); « la passivité sinon le fatalisme des ouvriers immigrants » (*CI*, p. 90); « les jeunes feront l'apprentissage de l'aliénation et de la marginalisation » (*CI*, p. 92). De surcroît, Micone jette un éclairage inédit sur « le régime en place (du *Parti québécois*) [qui] transige presque exclusivement avec les notables des communautés immigrées dont le seul lien avec les ouvriers allophones est l'arrogance et le mépris » (*CI*, p. 89). Il cible également le secret bien gardé au début des années 1980, à savoir que « la grande majorité des enfants d'immigrants fréquentent toujours l'école anglaise dans un Québec où la langue de la promotion sociale est devenue officiellement le français » (*CI*, p. 91). De par son expérience de militant et de professeur de langue italienne au Cégep Vanier dès la mi-temps des années soixante-dix, il avance que

[l']activité culturelle propre aux immigrants doit tendre à opérer une alliance de classe avec les ouvriers du pays d'accueil afin d'instaurer un autre ordre social où l'émigration ne serait plus un mécanisme de marginalisation et d'exploitation, mais *le lieu de création de solidarités nouvelles* : dimension de toute première importance de la culture propre aux immigrants (*CI*, p. 91, nous soulignons).

Faire de l'émigration « le lieu de création de solidarités nouvelles » résume l'essentiel du discours interculturel, de « cet autre ordre social » dont Micone fait la promotion, et qui rejoint sans contredit la position idéologique du comité de rédaction de la revue *Dérives*.

---

<sup>368</sup> Sa pièce de théâtre *Gens du silence* (Montréal, Québec/Amérique, 1982, 64 p.) et son essai *Speak What* (Montréal, VLB éditeur, 2001 [1989], 30 p.), relecture du célèbre *Speak White* de Michèle Lalonde qui paraît d'abord dans les *Cahiers de théâtre JEU* (n° 50, mars 1989), constituent l'aboutissement de sa pensée (Voir Lise Gauvin, « Manifester la différence. Place et fonctions des manifestes dans les littératures francophones », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 6, n° 1, 2003, p. 23-42 et Annette Hayward, « Speak white et Speak what. Contexte et ambivalence », dans Mireille Calle-Gurber et Jean-Marie Clerc (dir.), *Le renouveau de la parole identitaire*, Montpellier/Université Paul-Valéry et Kingston/Queen's University, 1994, p. 169-184).

Concerné par la diversification de l'immigration à la fin des années 1970, le collectif impose son ouverture radicale à l'Autre pour repenser la culture et la littérature québécoises comme métissées et plurielles. Si le manifeste de la revue *Dérives* témoigne du formalisme par la déconstruction de la syntaxe et par un travail acharné dans le champ sémiotique faisant ressortir de nouvelles configurations identitaires, ce second penchant se concrétisera par des revendications culturelles mieux articulées après le référendum pour la souveraineté-association. Nous avons vu que l'intégration des communautés culturelles à la culture québécoise, sujet chaud que Jonassaint et Micone ne cesseront d'aborder dans leurs œuvres, dans les journaux et les revues littéraires, est au cœur du dossier « des cultures, du québec » en 1981. L'inflexion du discours décolonisateur vers le tiers-mondiste, tel que réfléchi à *Dérives*, montre aussi que les écrivains migrants s'insèrent dans une vision internationale de la résistance culturelle, en filiation avec le marxisme culturel ouvert de *Chroniques*. Nous verrons dans le prochain chapitre que les textes hybrides de Saillant et la « fiction de l'identitaire<sup>369</sup> » signée Jonassaint illustrent éloquemment un désir de mise à distance des *mots de la tribu*. Ces derniers réinvestissent la thématique de la dérive par un travail de créolisation de la langue, d'hybridité générique et de métissage culturel. En somme, nous pouvons affirmer jusqu'à maintenant que la parole migrante à la revue *Dérives* cherche à décentrer, « à rompre avec l'illusion d'un Québec monolithique<sup>370</sup> », à desserrer le « nous » lié au nationalisme québécois.

#### *Réception critique de la revue Dérives*

Dans les premières années de publication, la revue *Dérives* se fait remarquer par plusieurs de ses contemporaines. En 1975, outre *Chroniques*, *Champs d'application* et le *Journal l'uqam*, comme nous l'avons vu, *Hobo-Québec* et *Mainmise* reproduisent d'abord la couverture, puis le manifeste<sup>371</sup>, sans toutefois faire de commentaires critiques. En juin 1976,

<sup>369</sup> Sherry Simon, Pierre L'Hérault, Robert Schwartzwald et Alexis Nouss (dir.), *Fictions de l'identitaire au Québec*, Montréal, XYZ éditeur, 1991, 185 p.

<sup>370</sup> Alexandra Jarque, « Une mission laborieuse : les revues interculturelles », *Possibles*, n° 2, vol. 17, printemps, 1993, p. 48.

<sup>371</sup> [s. a.], « Des livres déjà lus », *Mainmise*, n° 52, 1975, p. 54.

le journal français *Le Monde diplomatique* fait référence au travail de l'équipe de *Dérives* dans sa section « Dans les revues », décrivant la publication comme un périodique de cinéma<sup>372</sup>. À l'automne de la même année, la revue *Dérives* trouve aussi des échos jusqu'à Port-au-Prince dans une note de l'historien et écrivain Roger Gaillard au journal *Le Nouveau Monde*<sup>373</sup>. En 1978, de brèves recensions apparaissent dans la revue d'art contemporain *Parachute*<sup>374</sup> et dans le *Temps fou*<sup>375</sup>. Le collectif de la revue *Focus* de Jonquière se montre un peu plus bavard<sup>376</sup>, tout comme André-G. Bourassa. Dans *Lettres québécoises*, ce dernier souligne le courage derrière la prise de position du collectif de *Dérives* qui s'insurge contre la conception du « texte formaliste opérant en circuit fermé<sup>377</sup> » chez Beausoleil.

En 1979, Francine Saillant participe à une émission spéciale sur les revues littéraires québécoises sur les ondes de Radio-Canada. Gagnant en visibilité médiatique, la revue *Dérives* est accueillie à l'émission *Book-Club* aux côtés de François Hébert (*Liberté*), de Michel Gay (*NBJ*) et Suzanne Paradis (*Estuaire*). Interviewée par Suzanne Giguère, Saillant

<sup>372</sup> Nous pouvons y lire : « Publication canadienne consacrée au cinéma, *Dérives* donne dans son dernier numéro [n° 3-4 « Cinéma arabe, cinéma dans le Tiers-Monde, cinéma militant »] un texte de Fernando E. Solanas sur "L'expérience du groupe ciné-libération". Dans la même livraison : "Éléments pour une théorie du cinéma africain" par Ferid Boughedir, et un très riche entretien avec Khemais Khayati sur "Cinéma arabe, du tiers-monde et militant" » ([s. a.], « Dans les revues », *Le monde diplomatique*, n° 267, juin 1976, p. 10). L'équipe de *Dérives* fait parvenir une note au journal qui rectifie : « La direction de *Dérives* nous fait savoir que cette revue n'est pas une "publication canadienne consacrée au cinéma" comme nous l'avions écrit dans notre numéro de juin. Car son propos est plus vaste : elle se veut "un lieu d'échange entre les cultures du tiers-monde et du Québec, la tribune d'où chercheurs, écrivains, artistes et autres des trois continents peuvent faire entendre leurs voix trop souvent ignorées, méconnues; qu'importent les formes d'expression choisies : littérature, bande dessinée, caricatures, récits populaires... et cinéma" » ([s. a.], « Dans les revues », *Le monde diplomatique*, n° 268, août 1976, p. 7).

<sup>373</sup> Piment doux [Roger Gaillard], « Confidences et ramages », *Le Nouveau Monde*, Port-au-Prince, novembre 1976, p. 18. Pour l'instant, nous n'avons pas pu retrouver la référence complète de cette coupure de journal provenant du Fonds d'archives Jean Jonassaint, présentement en voie d'acquisition par Bibliothèque et Archives nationales du Québec.

<sup>374</sup> [s. a.], « Information, section livres et revues », *Parachute*, n° 10, 1978, p. 56.

<sup>375</sup> Christian Lamontagne, « Revue des revues », *Le Temps fou*, n° 3, 1978, p. 60.

<sup>376</sup> La revue *Focus* (Jonquière) affirme que *Dérives* « dépasse le champ nationaliste où malheureusement nous nous restreignons... À travers la poésie, l'essai, les chroniques, nous renouons avec le Tiers-Monde » (*Focus*, n° 1.8, 1978, p. 55).

<sup>377</sup> André-G. Bourassa, « Poésie et communication – en forme de journal et d'examen de (...) science », *Lettres québécoises*, n° 8, 1977, p. 12-14. Dans un autre article faisant un panorama des tendances poétiques québécoises, Bourassa finira tout de même par classer *Dérives* parmi les formalistes (André-G. Bourassa, « Superpositions », *Lettres québécoises*, n° 15, 1979, p. 22-23).

décrit *Dérives* comme « revue de la parole du tiers », « interculturelle », « un lieu de rencontre idéologique et politique dans l'espace culturel », qui ose parler des différences, des divergences afin de « défaire l'image du Québec monolithique, nationaliste<sup>378</sup> ». Les élans radiophoniques de Saillant semblent porter leurs fruits puisqu'à partir de 1980, plusieurs critiques discutent de la revue *Dérives*. En 1981, dans les pages du numéro spécial de *Liberté* consacré à l'institution littéraire québécoise, Pierre Nepveu fait aussi un portrait des principales revues littéraires publiées au Québec, qui témoignent selon lui d'« un certain désarroi théorique et idéologique, et l'extrême difficulté, voire l'impossibilité, de formuler une problématique complète et cohérente<sup>379</sup> ». Au terme de son argumentation, il arrive à une conclusion pour le moins étonnante, mais fort révélatrice.

J'ai gardé pour la fin *Dérives* et *Liberté*, parce que ce sont deux revues où l'équilibre entre les textes de fiction et les textes de réflexion est le plus évident. *Dérives* est l'une de nos rares revues littéraires, sinon la seule à être animée par un projet idéologique précis : l'articulation culturelle et sociale du Québec avec le Tiers-monde. Même si, dans les faits, il s'agit souvent d'une juxtaposition que d'une véritable mise en relation, la revue a ceci d'intéressant qu'elle situe ce projet non à l'intérieur de la problématique traditionnelle du nationalisme, mais à travers une critique de celui-ci, au nom de la différence, de la singularité, des « minorités » (y compris la femme), jusqu'à « l'éclatement ». Par-là, et malgré de nombreuses références à la modernité, *Dérives* affirme et assume la marginalisation de la littérature. L'institution est minée de l'intérieur : « l'absolu littéraire » en prend pour son rhume<sup>380</sup>

Après ce plaidoyer de Nepveu, *Dérives* est sur une lancée. D'abord en 1981, dans le cahier rétrospectif, « Regards sur la littérature des années 70 » du journal *Le Devoir*, Joseph Bonenfant signe un panorama des périodiques québécois de la décennie où il affirme qu'« une de nos revues les plus dynamiques reste *Dérives* » par son ouverture « aux paroles atypiques, aux visions marginales<sup>381</sup> ». En 1982, Sherry Simon fait un interview avec

<sup>378</sup> Suzanne Giguère résumera l'objectif principal de *Dérives* : « débloquer la production littéraire des impasses nationalistes où elle a tendance à s'enliser depuis plusieurs années<sup>378</sup> » (Émission *Book-Club*, spécial « Revues littéraires québécoises », 19 novembre 1979, Centre d'archives Gaston-Miron, CRILCQ, Université de Montréal).

<sup>379</sup> Pierre Nepveu, « De l'empire du sens au fait divers », *loc. cit.*, p. 47.

<sup>380</sup> *Ibid.*, p. 51.

<sup>381</sup> Joseph Bonenfant, « Nos revues littéraires. Les formes nouvelles de la lutte et du rêve », *Le Devoir*, samedi 21 novembre, 1981, p. VIII et p. XIX.

Jonassaint dans le magazine *Spirale*, puis fait paraître un article sur les revues québécoises où elle encense littéralement le travail du collectif *Dérives*<sup>382</sup>. Deux ans plus tard, Paul Cauchon ne tarit pas en éloges sur le périodique et affirme qu'il « fait œuvre de pionnier<sup>383</sup> ».

Réfractaire aux idéologies réductrices et aux mots d'ordre littéraires, elle a toujours poursuivi obstinément une politique d'ouverture sur le monde, « pour l'émergence de nouvelles pensées critiques ». Il y a quelques années, alors que presque tout le discours socioculturel était hanté par la question nationale, *Dérives* ouvrait les fenêtres toutes grandes en développant des liens aux quatre coins du globe. Et son rapport au monde n'a rien d'exotique : pour les écrivains qui y publient, le rapport avec l'Autre est fondamental et participe à la respiration même de l'écriture<sup>384</sup>.

Toujours en 1984, deux journaux de Sao Paulo<sup>385</sup> recensent la parution de la livraison triple « Nouvelles brésiliennes », en plus des nombreux comptes-rendus dans les journaux québécois. L'année suivante, *Le Magazine littéraire* (Paris) propose un « Spécial Québec », où la chroniqueuse québécoise Carole David commente le champ des revues. « Déjà en 1975, écrit-elle, alors que les préoccupations de l'intelligentsia étaient presque exclusivement centrées sur la question nationale, *Dérives* (1975), animée par Jean Jonassaint, s'affirmait, elle, comme un lieu de rencontre entre le Québec et le Tiers-Monde<sup>386</sup> ».

En 1985, dix ans après la fondation de la revue *Dérives*, la catégorie « écrivain migrant » existe désormais dans le champ littéraire québécois et commence à structurer les identités littéraires. Carole David reconnaît d'ailleurs le travail de précurseur de la revue *Dérives*, dont on « commence à peine à mesurer l'impact sur l'évolution et la transformation des mentalités au Québec<sup>387</sup> ». Paul Cauchon poursuit en ce sens : « tournant résolument le dos à toutes les modes, *Dérives* a voulu, entre autres, donner la parole à ceux qui traditionnellement n'avaient

<sup>382</sup> Sherry Simon, « Pour les cultures tierces », *op. cit.* et Sherry Simon, « Reading Culture Periodically in Québec », *Canadian Forum*, 1982, p. 10-12.

<sup>383</sup> Paul Cauchon, « Des revues ouvertes sur le monde », *Le Devoir*, 15 septembre 1984, p. 23.

<sup>384</sup> *Ibid.*

<sup>385</sup> Beth Brait, « Nossa literatura no exterior », *Jornal da tarde*, vol. 14, n° 4, 1984, p. 6 et Regina Campos, « Contistas brasileiros em francês », *Leia Livres*, n° 69, 1984, p. 26.

<sup>386</sup> Carole David, « L'univers des revues », *Magazine littéraire* (Paris), *op. cit.*, p. 125. En 1979, une revue littéraire de Bordeaux, où Claude Beausoleil publie, recense le travail de *Dérives* : « Cette revue à la démarche particulièrement cohérente [...] sait allier littérature et politique en renouvelant sans cesse l'intérêt du lecteur » ([s. a.], « Revues. Revues. Revues », *Jungle*, n° 4, 1979, p. 123).

<sup>387</sup> Carole David, « *Dérives* et *Vice Versa* : des revues à la page », *Le Devoir*, 17 mai 1985, C-5.

aucune tribune pour s'exprimer ici, les immigrants<sup>388</sup> » et continue « son travail de sape de toute structure institutionnelle, en refusant les prérequis faciles et en explorant les apports des autres cultures<sup>389</sup> ». Quant à Lucie Bourassa, elle se montre un peu plus nuancée. À l'ère du « désengagement social, de l'usure des idéaux collectifs », elle affirme que le numéro spécial soulignant les dix ans de *Dérives* ne parvient « pas vraiment à formuler un nouveau discours critique<sup>390</sup> » sur son époque, peut-être à cause de l'effet d'éparpillement des arts et des incertitudes qui marquent la mi-temps des années 1980.

Poursuivant le rayonnement à l'international, une recension parisienne du 49<sup>e</sup> numéro de *Dérives* (« Mouloud Mammeri. Langues et langages d'Algérie », 1986) montre que la revue « par volonté ou par nature [est] un carrefour interculturel et multidisciplinaire, s'affirmant comme une des meilleures publications thématiques de la francophonie<sup>391</sup> ». En 1987, dans la revue *Liberté*, Robert Melançon souligne la qualité du numéro consacré à Frankétienne, terminant son compte-rendu par une injonction : « il faut lire ce numéro de *Dérives*, l'un des plus nécessaires de cette revue qui poursuit depuis 1975 un si remarquable travail d'aération dans un petit monde littéraire qui sent parfois le renfermé<sup>392</sup>. » L'année suivante, en 1988, Jean-Claude Charles, dans les pages d'*Haïti-Observateur*, souligne la pertinence de *Dérives*, revue « tournée vers le monde entier »<sup>393</sup>. Et, après l'intervention de Bruno Roy<sup>394</sup>, un texte plus tardif signé Hans-Jürgen Greif, souligne la réorganisation de la littérature et la culture québécoises après le passage de certaines revues au Québec.

Depuis l'émergence massive de la littérature « allophone » – nous optons encore pour cette appellation, faute de mieux – au milieu des années quatre-vingt, certaines revues littéraires proches des industries culturelles, comme *Possibles*, *Vice Versa*,

<sup>388</sup> Paul Cauchon, « Dix bougies pour la revue *Dérives* », *Le Devoir*, 2 février 1985, cahier V, p. 6.

<sup>389</sup> Paul Cauchon, « Vingt ans de périodiques », *Le Devoir*, 2 février 1985, cahier V, p. 1.

<sup>390</sup> Lucie Bourassa, « Dix ans de *Dérives* : de quelles rives, vers quels horizons », *Protée*, vol. 15, n° 1, hiver 1987, p. 172.

<sup>391</sup> Ghislain Ripault, « [Compte-rendu de *Dérives*] », *Notre librairie* (Paris), n° 84, 1986, p. 92-93.

<sup>392</sup> Robert Melançon, « Ding et Dong », *Liberté*, vol. 29, n° 6 (174), 1987, p. 122-123.

<sup>393</sup> Jean-Claude Charles, « De si jolies petites pages [entre autres sur le numéro de *Dérives* consacré à Frankétienne] », *Haïti-Observateur*, 5-12 février 1988, p. 13.

<sup>394</sup> « *Dérives* et *Vice Versa* marquent l'état des rapports entre les cultures allophones et la culture québécoise » (Bruno Roy, « Revoir les revues », *Lettres québécoises*, n° 53, printemps 1989, p. 70).

*Nuit blanche, Dérives* (la liste n'est pas exhaustive), tentent de mettre en valeur les cultures allophones, en mettant de l'avant des concepts comme « métissage » et « transculture », et d'harmoniser littérature « de souche » ou « nationale » et littérature produite par les « néo-Québécois », afin de rendre les frontières entre les deux littératures moins distinctes et de les fondre l'une dans l'autre<sup>395</sup>.

Ce panorama de la critique montre qu'elle a été très favorable au travail interculturel de *Dérives*. Néanmoins, durant ses douze années de publication, la légitimité du collectif a évolué dans le champ de production restreinte. D'abord, en 1975, les étudiants en littérature et en linguistique sont de nouveaux entrants dans le champ littéraire, sans capital symbolique, ce qui a pour conséquence de placer la revue dans la marginalité. Si les premiers numéros de *Dérives* s'inscrivent dans la production poétique d'avant-garde, il faut attendre la contribution d'acteurs importants<sup>396</sup>, comme Beausoleil, Charron, Haeck, Straram, Vanier et Yvon, « en rupture avec les normes de la langue légitime<sup>397</sup> », pour venir consolider cette position dans le champ littéraire québécois.

Au tournant des années 1980, la rhétorique tiers-mondiste et la vision interculturelle de la culture développées par les poètes et les écrivains migrants à *Dérives* leur procurent un élément de distinction, sans pour autant leur octroyer de position de pouvoir dans le champ culturel. Au même moment, des collaborations d'écrivaines féministes majeures, comme Madeleine Gagnon, France Théorêt et Claire Lejeune, concrétisent le passage des enjeux sexuels et formels vers le post-modernisme, la dérive et l'errance, des thématiques chères à Saillant. Ces élans interculturels et « féministes » donnent de la crédibilité au collectif *Dérives*, lui permettant de rayonner à l'international, comme nous l'avons vu dans la réception critique. En 1985, il appert que *Dérives* a une nette légitimité dans les champs littéraire et culturel québécois; Pierre Nepveu et Robert Melançon le reconnaissent tour à tour dans les pages de la revue *Liberté*. Mais *Dérives* sombre dans l'oubli en raison notamment de la trajectoire que prend Jean Jonassaint<sup>398</sup>. À la disparition de *Dérives* en 1987, ce sont

---

<sup>395</sup> Hans-Jürgen Greif, « La littérature allophone au Québec : écrire en terre d'accueil », *Québec français*, n° 105, 1997, p. 62.

<sup>396</sup> Jacques Pelletier, *L'avant-garde culturelle et littéraire des années 1970 au Québec*, op. cit., p. 1.

<sup>397</sup> Pierre Bourdieu, « Vous avez dit "populaire" ? », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 46, mars 1983, p. 102.

<sup>398</sup> Chargé de cours à l'UQAM, Jonassaint quitte le Québec à la mi-temps des années 1990, obtenant un poste à l'Université Duke aux États-Unis. Après la revue *Dérives*, impliqué dans le milieu de

d'autres lieux de publication et acteurs qui poursuivent le travail amorcé et récoltent les « lauriers » : Régine Robin, avec son roman *La Québécoïte* (1983) et les magazines *Vice versa* (1983-1996), *La Parole métèque* (1987-1992), la *Tribune juive* (1983-)<sup>399</sup>.

En 1994, dans l'Annuaire de la Faculté des lettres et des sciences humaines de l'Université de Sherbrooke, un cours intitulé « Revues littéraires et culturelles » intègre la revue *Dérives* parmi les périodiques au programme. Pour Pierre Bourdieu, dans *Les règles de l'art*, c'est un « signe infaillible de consécration que constitue la canonisation des œuvres comme classiques par l'inscription dans les programmes<sup>400</sup> ». Bien que *Dérives* soit classée dans la section revue d'idées, elle fait tout de même partie d'un corpus enseigné à l'Université de Sherbrooke. De même à l'Université du Québec à Montréal depuis 2007, elle figure au programme du cours donné par Daniel Chartier, « Les écritures migrantes au Québec<sup>401</sup> », ce qui démontre sans contredit une certaine légitimation par le discours institutionnel<sup>402</sup>. Enfin, il est difficile d'affirmer que l'histoire littéraire québécoise contemporaine a retenu *Dérives*. Bien que la revue ait été catégorisée d'« interculturelle » par le dernier ouvrage substantiel en la matière, les auteurs ont réduit sa portée en quelques lignes qui auraient mérité des précisions<sup>403</sup>. Dans le dernier chapitre, nous verrons que l'esquisse de l'écriture migrante dans les pages de la revue *Dérives* repose principalement sur la création

---

l'édition grâce à l'AEPCQ, ce dernier est agent de développement culturel au Service de la culture de la Ville de Montréal et secrétaire du *Grand Prix du livre de Montréal*, reconstitué grâce à ses efforts, en 1987, durant le mandat de Jean Doré.

<sup>399</sup> En 1985, le magazine *Vice Versa* signale déjà l'importance de *Dérives* pour les rédacteurs de *Vice Versa*. Voir Sherry Simon, « Présentation : Des différences », *Vice Versa*, vol. 2, n° 3, 1985, p. 9 et les textes de Pierre l'Hérault, Régine Robin, Fluvio Caccia, Marco Micone et Antonio D'Alfonso.

<sup>400</sup> Pierre Bourdieu, *Les règles de l'art*, op. cit., p. 245.

<sup>401</sup> Registrariat de l'UQAM, *Annuaire 2007-2008, 2008-2009*, 2007, p. 625 [en ligne], [http://www.registrariat.uqam.ca/Pdf/annuaire/annuaire\\_0709.pdf](http://www.registrariat.uqam.ca/Pdf/annuaire/annuaire_0709.pdf), page consultée le 15 juin 2014.

<sup>402</sup> Deux ouvrages, du point de vue institutionnel, avaient déjà contribué à sa légitimation. D'abord, en 1982, Gauvin et Mailhot avancent que la revue « remet en question un certain nombre d'acquis dans le domaine culturel » (Lise Gauvin et Laurent Mailhot, *Guide culturel du Québec*, Montréal, Boréal Express, 1982, p. 473). En 1989, dans leur anthologie d'abord parue à Paris, Gauvin et Miron la décrivent comme « un lieu d'échanges interculturels de première importance » (Lise Gauvin et Gaston Miron, *Écrivains contemporains du Québec*, Paris, Seghers, 1989, p. 147).

<sup>403</sup> « Entre 1975 et 1987 paraît à Montréal *Dérives* sous-titrée *Revue interculturelle*, dirigée par Jean Jonassaint et animée surtout par des intellectuels de la diaspora haïtienne » (Michel Biron et al., *Histoire de la littérature québécoise*, op. cit., p. 565).

de poétiques singulières inspirées de la notion de Tiers et sur la « mutation » du formalisme, caractéristique à l'écriture au féminin, vers des enjeux post-modernes.

### CHAPITRE III

#### DE L'ÉCRITURE AU FÉMININ AUX FICTIONS DE L'IDENTITAIRE

Durant les années soixante-dix, plusieurs écrivaines françaises, américaines et québécoises tissent des liens étroits, amicaux, qui feront ensuite rayonner à l'international l'écriture au féminin telle que réfléchi au Québec<sup>404</sup>. Dans cette période de multiplication de contacts, il faut d'abord souligner qu'Hélène Cixous donne deux séminaires à l'Université de Montréal (hiver 1973, automne 1974) auxquels Madeleine Gagnon, Philippe Haeck, Hugues Corriveau, Normand de Bellefeuille et Nicole Brossard assistent. Comme le souligne Jean Larose, l'enseignement de Cixous eut beaucoup d'influence sur la génération de la *Barre du jour/Nouvelle Barre du jour*<sup>405</sup>. Soulignons entre autres la publication, en 1977, de l'ouvrage collectif *La venue à l'écriture*, cosigné par Gagnon, Cixous et Annie Leclerc<sup>406</sup>.

De façon plus spécifique, l'écrivaine d'origine belge, Claire Lejeune<sup>407</sup>, laisse une empreinte indélébile non seulement auprès de Jean Jonassaint, mais auprès de plusieurs qui l'ont connue<sup>408</sup>. Avant de faire la connaissance du directeur de la revue *Dérives*, Lejeune a participé à la Rencontre internationale des écrivains en octobre 1975, consacrée au thème « Femme et l'écriture » à la suggestion de Nicole Brossard. Se tenant au Mont-Gabriel dans les Laurentides, la rencontre organisée par la revue *Liberté* est le lieu où Lejeune noue des

---

<sup>404</sup> Collectif Clio, *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Le Jour éditeur, 1992, p. 564.

<sup>405</sup> Jean Larose, *La petite noirceur*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 1987, p. 158-159.

<sup>406</sup> Madeleine Gagnon, Annie Leclerc et Hélène Cixous, *La venue à l'écriture*, Paris, Union générale d'éditions, 1977, 152 p.

<sup>407</sup> Autodidacte, Claire Lejeune fonde entre autres les *Cahiers internationaux de symbolisme* (1962) où elle fut secrétaire à la rédaction jusqu'à 2005.

<sup>408</sup> Louise Dupré fait de Lejeune une « figure de proue pour les Québécoises » des années 1970. Elle affirme qu'elle a « bouleversé [s]a vision de l'écriture et de la vie [par sa vision] d'une "collectivité d'individus matures" capables de reconnaître l'importance de l'autre. Une société, ouverte au dialogue et qui, dès lors, pourrait inventer de nouvelles façons de créer aussi bien sur le plan politique que sur le plan esthétique » (Louise Dupré, « [s. t.] », *Cahiers internationaux de symbolisme*, n<sup>os</sup> 119-120-121, 2008, p. 41.-42, citant Lejeune, *L'Atelier*, Bruxelles, Le Cormier, 1979, p. 129).

relations privilégiées avec Madeleine Gagnon et France Théorêt<sup>409</sup>. À l'été 1977, Claire Lejeune est invitée, par l'entremise de Gagnon, professeure au Département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal<sup>410</sup>, à animer des ateliers d'écriture, dont un séminaire sous le titre « Théorie et pratique de l'écriture<sup>411</sup> », qui s'échelonnent jusqu'à l'hiver 1978. Jonassaint fait partie du groupe d'étudiants très impliqués dans ledit séminaire, qui sera l'un des plus importants de son parcours<sup>412</sup>. Durant son séjour à Montréal, Lejeune publie dans le douzième numéro de la revue *Dérives* une « Lettre aux Québécoises », où elle exhorte les écrivaines d'ici, à unir leurs multiples voix afin de fomenter en cœur une « subversion créatrice, patiente violence, écriture ouvrière<sup>413</sup> ». Mais au travers de cette invocation, elle s'adresse tout particulièrement à Madeleine Gagnon, dont les paroles l'ont marquée au fer rouge à la Rencontre internationale des écrivains<sup>414</sup>.

Résultat des riches échanges et des discussions pendant ses séminaires à l'UQAM, le premier de ses essais poétiques, *L'Atelier*, paraît en 1979 à Bruxelles, puis est réédité à l'Hexagone en 1992, avec une préface de France Théorêt. Ce recueil d'essais de Lejeune est le lieu d'élaboration de « l'esprit d'atelier » et du principe du Tiers exclu. Lejeune prône la résurgence du point de vue tiers lorsqu'elle écrit : « La "science admirable" conçue par Descartes implique la politisation de l'exclusion dont la différence est frappée, celle-ci étant

---

<sup>409</sup> France Théorêt, « Femme de parole politique », *Cahiers internationaux de symbolisme*, n<sup>os</sup> 119-120-121, 2008, p. 189-192.

<sup>410</sup> Registrariat de l'UQAM, *Annuaire 1977-1978*, Sainte-Foy, publié par la vice-présidence à l'enseignement et à la recherche de l'Université du Québec, 1978, p. 387 [en ligne], [http://www.registrariat.uqam.ca/Pdf/annuaire/annuaire\\_7778.pdf](http://www.registrariat.uqam.ca/Pdf/annuaire/annuaire_7778.pdf), page consultée le 15 juin 2014.

<sup>411</sup> Claire Lejeune, « L'âge poétique », *Cahiers internationaux de symbolisme*, n<sup>os</sup> 35-36, dossier « Penser autrement », 1978, p. 97-138.

<sup>412</sup> Entrevue téléphonique avec Jean Jonassaint, 10 octobre 2014.

<sup>413</sup> Claire Lejeune, « Lettre aux Québécoises », *Dérives*, n<sup>o</sup> 12, 1978, p. 10.

<sup>414</sup> *Ibid.*, p. 5. Lejeune dédicace sa lettre « à Madeleine, et à travers elle, à Patricia, France, Thérèse, Denis, Marie-Francine, et aux autres ». Dès 1976, Gagnon avait souligné l'importance des textes lus par Lejeune à la Rencontre internationale des écrivains, « dont les effets n'ont pas fini de jouer dans la recherche des corps dans l'écriture » (Madeleine Gagnon, « Une rencontre différente des autres », *Chroniques*, n<sup>o</sup> 13, janvier 1976, p. 60).

le lieu où puisse effectivement se produire l'interférence désastreuse entre identité et altérité; d'où puisse naître la parole impure de l'étrangeté.<sup>415</sup> »

En 1982, la revue *Dérives* dédie un numéro complet à Claire Lejeune. Une photographie montre un groupe de poètes, la « cellule première d'où s'écrivit *l'Atelier* (Montréal, mai-juillet 1977) » où l'on distingue Jean Jonassaint, Madeleine Gagnon et Claire Lejeune<sup>416</sup>. En 1986, la *NBJ* dédie une livraison à Lejeune en rééditant son essai « Du point de vue du tiers » où elle réitère la nécessité de façon « parler l'altérité » afin de faire surgir une « pensée curieuse, avide de comprendre et de donner à voir, vouée à affranchir les voix et les voies de la différence<sup>417</sup> ».

Bien que Francine Saillant n'ait jamais rencontré Claire Lejeune, elle sera en contact avec la pensée de l'écrivaine par le biais de son ami Jean Jonassaint<sup>418</sup>. Saillant ira aussi puiser dans les plus importantes revues féministes européennes de la fin des années soixante-dix (*Questions féministes*, *La Revue d'en face*, *Parole!* et *Les Cahiers du GRIF*<sup>419</sup>), publiées et diffusées par les éditions Tierce (Paris), afin de mettre au point sa conception et sa pratique de l'écriture tierce, qui émerge à la même époque dans les pages de la revue *Dérives*. Entre 1977 et 1983, Saillant n'est pas la seule à investir l'espace éditorial de la revue, certaines des écrivaines les plus radicales de l'écriture au féminin s'y retrouvent. En effet, quatre dossiers thématiques de la revue *Dérives* nouent un rapport particulier avec l'écriture des femmes. D'abord, « Littérature/érotisme/prostitution » (n° 22, 1980) compte sur la contribution

<sup>415</sup> Claire Lejeune, *L'Atelier*, Bruxelles, Le Cormier, 1979, p. 39. [Montréal, L'Hexagone, coll. « Typo », 1992, préface de France Théorêt]. S'employant à saper la pensée de Descartes, elle dira aussi : « Le cogito de l'utérus, c'est "j'enfante donc je suis" » (p. 160).

<sup>416</sup> Le texte suivant décrit ladite photographie : « *Comme sur la photo, image d'une première rencontre, Montréal, juillet 1977, au Sherbourg Sherbrooke street, Madeleine [Gagnon], la lionne lueur, dirait le Bison, nous pose : Raymond [?], Claude [?] & Claude [Beausoleil], Sylvie [?], Johanne [Harelle], Denis [Vanier], Nicole [Brossard], moi [Jean Jonassaint] et elle [Claire Lejeune] et Denise [Boucher]. Cellule première d'où s'écrivit L'Atelier (Montréal, mai-juillet 1977) »*, dans le dossier, « L'écriture malgré tout autour de Claire Lejeune », *Dérives*, n° 33, 1982, p. 3.

<sup>417</sup> Claire Lejeune, « Du point de vue du tiers », *La Nouvelle Barre du jour*, n° 176, 1986, p. 20 [Il s'agit de la réédition du texte « Morphogénèse et imaginaire », d'abord paru dans la revue *Circé* (nos 8-9, 1978) et qui est aussi le chapitre « La Quadrature », dans *l'Atelier*, p. 69-87].

<sup>418</sup> Entrevue téléphonique avec Francine Saillant, 13 novembre 2014.

<sup>419</sup> Liliane Kandel, « Une édition féministe est-elle possible ? », *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, vol. 13, 2001 [en ligne], page consultée le 16 octobre 2014.

d'Évelyne Voldeng<sup>420</sup>, de Francine Saillant et de Marie-Angélique Savané. Le second dossier, « Idéologie, structuralisme et féminisme » (n° 27, 1981), publie les textes de Madeleine Ouellette-Michalska, Christine Eddie, Amina Saïd et Saillant. « L'écriture malgré tout autour de Claire Lejeune » (n° 33, 1982) réunit Madeleine Gagnon, Lejeune, Voldeng, Jonassaint, Patrick Straram, Philippe Haeck en un même lieu de publication. Enfin, « Histoire(s) d'elle(s) » (n° 34, 1982) place au sommaire les signatures de Raymonde April, Anne-Marie Alonzo, Louise Warren, Ouellette-Michalska et Saillant. Il faut aussi souligner que plus d'une quinzaine de textes « féministes » se disséminent dans d'autres numéros de la revue *Dérives*, dont trois textes de France Théorêt (n° 26, 1980 ; n° 35, 1982 ; n°s 44-45, 1984).

Construit en deux parties, ce chapitre s'attachera d'abord à un corpus d'une dizaine de textes hybrides, écrits par Saillant, Lejeune et Gagnon, mêlant essai et poésie. Si certains motifs fondamentaux reviennent sans cesse dans ces textes comme ceux de la prise de parole, du corps, du sexe et de l'écriture, l'originalité de la contribution des femmes dans les pages de la revue *Dérives* tient au fait qu'elles accordent au langage le pouvoir de faire naître le tiers exclu, tel que réfléchi par Lejeune. Que ce soit sous la forme d'une figure qui se déploie dans le texte ou d'une présence qui s'apparente à un personnage, le tiers est un nouveau topos, à notre connaissance peu ou pas exploité dans les revues québécoises avant l'apparition de *Dérives*<sup>421</sup>. Comme nous le verrons, l'écriture au féminin par sa remise en question de la notion d'altérité de la femme développe une écriture tierce, à la dérive, disant la marginalité. De pair avec Rosemary Chapman qui constate que « le féminisme doit aller au-delà de la différence sexuelle » et qu'il doit « se situer ailleurs<sup>422</sup> », dans un nouvel espace

---

<sup>420</sup> Évelyne Voldeng, « La poésie contemporaine d'inspiration féministe », *Dérives*, n° 22, 1980, p. 3-13. Notons qu'Isabelle Boisclair a intégré cet article ainsi que l'entièreté du n° 27 de la revue *Dérives* parmi sa chronologie des principales publications de la critique littéraire au féminin (1960-1995) dans son ouvrage *Ouvrir la voie/x*, Québec, Nota bene, 2004, p. 326.

<sup>421</sup> Nous remercions Nicholas Giguère, dont le projet de thèse porte sur les périodiques gais au Québec, qui nous a signalé l'existence du magazine *Le Tiers*, un périodique homosexuel ayant publié seulement trois livraisons (1971-1972). Quoique peu formulée en discours, la figure du tiers y est convoquée, entre autres dans un encart qui annonce une chronique à venir, comme tout ce qui se rapporte au « monde gai » en opposition au « monde homosexuel » ([s. a.], « L'AUTRE TIERS », *Le Tiers*, n° 1, septembre 1971, p. 21).

<sup>422</sup> Rosemary Chapman, « L'écriture de l'espace au féminin : géographie féministe et textes littéraires québécois », *Recherches féministes*, vol. 10, n° 2, 1997, p. 15.

féminin à la recherche de l'inédit<sup>423</sup>, pour reprendre les mots d'Isabelle Boisclair. Nous nous attarderons d'abord à montrer que l'originalité du texte de Francine Saillant permet, à notre avis, de donner une impulsion littéraire aux enjeux ethniques déjà esquissés à la revue *Dérives*. Son texte « Du poétique au féminin<sup>424</sup> » instaure une relation originale au Tiers qui trouve plusieurs concordances avec les pratiques esthétiques déployées dans les œuvres marquantes des écritures migrantes.

Du point de vue identitaire, l'écriture au féminin inscrit l'exogène dans l'endogène. Elle crée de la différence à l'intérieur du Même (le Québécois « francophone de souche »), un trait majeur que Jean Jonassaint reprendra pour développer sa pensée embryonnaire de l'écriture migrante, marquée par le recours aux références autobiographiques, à la subjectivité et, sur le plan formel, par des procédés comme la créolisation et l'hybridation, vecteurs de l'hétérogène dans le champ littéraire québécois. Qui plus est, dans les textes de Jonassaint, la mise en mouvement radicale de l'identité, une « esthétique migrante<sup>425</sup> », pour reprendre l'expression de Pierre Ouellet, se reflète dans une expérience de l'exil qui se vit au cœur même de la langue. En ce sens, la façon dont nous analysons l'écriture migrante de la revue *Dérives* s'écarte du dénominateur commun ethnocentrique, elle ne doit pas être réduite à une étiquette, comme le soutient Daniel Chartier<sup>426</sup>. Il s'accorde en cela avec Pierre Nepveu, qui aborde l'écriture migrante comme une pratique esthétique qui insiste sur le mouvement, la dérive, les croisements multiples que suscite l'expérience de l'exil, dimension fondamentale de la littérature contemporaine<sup>427</sup>. Cette possibilité de l'errance et de l'indéfinition identitaire à même l'espace textuel et la langue s'est développée avec plus d'intensité dans les œuvres littéraires de la diaspora haïtienne comme l'a montré Józef Kwaterko<sup>428</sup>. Élaborer des

---

<sup>423</sup> Isabelle Boisclair, *Ouvrir la voie/x*, op. cit., p. 152.

<sup>424</sup> Francine Saillant, « Du poétique au féminin », *Dérives*, n<sup>os</sup> 14-15, 1978, p. 32-52. Les prochaines références seront indiquées entre parenthèses suivant l'extrait avec la mention *PF*.

<sup>425</sup> Pierre Ouellet, « Les identités migrantes : la passion de l'autre », dans Laurier Turgeon (dir.), *Regards croisés sur le métissage*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2002, p. 40.

<sup>426</sup> Daniel Chartier, « Les origines de l'écriture migrante. L'immigration littéraire au Québec au cours des deux derniers siècles », *Voix et images*, vol. 27, n<sup>o</sup> 2, 2002, p. 304.

<sup>427</sup> Pierre Nepveu, *L'Écologie du réel*, Montréal, Boréal, 1988, p. 234.

<sup>428</sup> Józef Kwaterko, « Les fictions identitaires des romanciers haïtiens du Québec », *Klincksieck. Revue de littérature comparée*, 2002, vol. 2, n<sup>o</sup> 302, p. 215.

poétiques plus ou moins irrégulières, déployant une singularité esthétique hors du commun, permet d'entretisser des fictions identitaires à l'intérieur des représentations de l'Autre dans le discours social.

Nous verrons dans ce chapitre que le détour s'impose du côté de l'écriture des femmes, puisque c'est précisément là que s'opère une transformation radicale du langage et de l'identité à l'aube des années 1980. Le rapport au Tiers élaboré par Francine Saillant, à la suite de Lejeune, énonce déjà la pratique esthétique de la migration; le texte à la dérive arpente un lieu intercalaire entre le Soi et l'Autre, un espace identitaire et symbolique médian. S'appropriant cette stylisation de l'écriture, de l'inachevé, de l'expérimental, doublé d'une réflexion sur l'immigration, Jean Jonassaint reprendra, à son tour, à la même époque, une mise en scène de l'identité *autre*, fragmentée, en mouvement, dans les pages de la revue *Dérives*, ce à quoi nous attacherons dans la deuxième partie.

#### *De la critique du phallogocentrisme à l'esthétique du Tiers et l'errance*

Nous commencerons ce chapitre en analysant le texte « Du poétique au féminin » de Francine Saillant<sup>429</sup>. Avant d'entamer, il faut d'abord noter l'emploi du syntagme « au féminin » et non des expressions « femme » ou « féministe ». Ce choix n'est pas anodin, il témoigne d'un rapport de déconstruction du langage propre à l'écriture *au féminin* comme l'explique Suzanne Lamy<sup>430</sup>. En 1978, « Du poétique au féminin » paraît dans la livraison

<sup>429</sup> Maintenant professeure à l'Université Laval au département d'anthropologie, où elle a déposé un mémoire intitulé « Influence des facteurs socio-culturels dans l'épidémiologie des désordres psychiatriques chez les femmes de Québec : perspectives anthropologiques et sémiotiques » en 1980. Rappelons qu'avant de faire partie du collectif de rédaction de la revue *Dérives* entre 1978 à 1983, Saillant noue une amitié sincère avec Jonassaint dès le numéro concocté par un collectif de la Capitale (« Québec, convergences/divergences », n<sup>os</sup> 10-11, 1977). Au total, elle collabore 19 fois à la revue *Dérives* et dirige le 40<sup>e</sup> numéro, « Voyage à travers les voyages », en 1983, ce qui fait d'elle la deuxième collaboratrice en importance après Jean Jonassaint. En plus de faire partie du collectif de la revue *Dérives*, soulignons qu'elle a collaboré à plusieurs autres périodiques québécois : *Estuaire*, *Études littéraires* et *NBJ*, dont le numéro 90-91, « La Nouvelle écriture », en 1980.

<sup>430</sup> L'expression vient de Suzanne Lamy à la fin des années 1970. « Par écritures au féminin, je désigne les textes où il y a réellement écriture, au sens où il y a rapport du texte à l'Histoire et aussi condensation dans le texte, présence de la forme qui rend possible une lecture plurielle et non univoque du texte » (Suzanne Lamy, « Grandeurs et misères de la critique au féminin », communication donnée à l'Institut Simone de Beauvoir, Université Concordia, 8 février 1984, p. 1, cité par Sherry Simon,

double « Nationalismes et productions culturelles » (n<sup>os</sup> 14-15). Sans inscription générique pour nous guider, le texte adopte une forme mixte qui évoque davantage l'essai que le poème en prose. En filiation avec le travail de Louky Bersianik (Lucille Durand), Nicole Brossard, Madeleine Gagnon et France Théorêt, « intégrant bien souvent un discours théorique à l'intérieur même de la fiction<sup>431</sup> », l'hybridité générique du texte « Du poétique au féminin » fonctionne par l'alternance entre des sections denses, argumentées – le style est plus limpide et la structure argumentative se rapproche de la littérature d'idées – et de courts paragraphes où l'amalgame de vers libres, bigarrés, permet à l'écriture poétique de se déployer. La fiction théorique est divisée en trois parties, « I. Où va la poésie, d'ailleurs? », « II. Inflexions » et « III. Écriture et féminité ». Le texte de Saillant propose une structure qui n'en est pas une, une forme non-linéaire. Cohabitation de divers niveaux ou types de langage, procédant par collages, fragments, citations et intertextes, la toute première partie construit une représentation particulière de la poésie, que l'auteure vient préciser à la fin de son texte, après une longue ellipse sur l'histoire de la littérature et le mouvement de l'écriture des femmes au Québec et en Europe.

Dans la continuité du formalisme, « I. Où va la poésie, d'ailleurs ? » prend pour objet la poésie en elle-même, disséquée soit dans de courtes phrases nominales, soit dans des segments où les verbes sont conjugués à l'infinitif, le tout s'enchaînant par disjonction.

Pratiquer le non-rapport, là où se tient l'*irréparable*, les précipités... Un petit peu de perdu, quoi ! Une poésie qui va contre la mort et le design, hyperréelle, stratégique. (*PF*, p. 32).

Le fragment comme zone de brouillage entre les genres et les discours est donc la forme que Saillant choisit pour mettre en scène l'écriture poétique. Dans sa contribution à l'ouvrage collectif *La pensée composée*, Frances Fortier a d'ailleurs montré que la polyphonie discursive est emblématique des écrivaines d'avant-garde des années soixante-dix, plus

---

« Suzanne Lamy : le féminin au risque de la critique » *Voix et images*, vol. 13, n<sup>o</sup> 1, (37) 1987, p. 54). Pour Lamy, l'émergence du féminin se fait par la voix et trouve des formes qui disent la spécificité de l'expression des femmes : le bavardage, le dialogue, la litanie et l'intertextualité (Suzanne Lamy, *D'elles*, Montréal, l'Hexagone, 1979, 110 p.)

<sup>431</sup> Louise Dupré, « La critique au féminin », dans Claude Duchet et Stéphane Vachon (dir.), *La recherche littéraire. Objets et méthodes*, Montréal/Paris, XYZ/Presses universitaires de Vincennes, 1998, p. 424.

particulièrement chez Madeleine Gagnon qui développe une dimension proprement essayistique coïncidant avec « un travail de sape », de « contestation de la pensée conceptuelle » qui s'inscrit dans une perspective épistémologique<sup>432</sup>. Avec Fortier, nous croyons aussi qu'il « convient de situer cette mixité dans la perspective de l'émergence d'une écriture québécoise au féminin, écriture engagée dans la contestation des normes sociales et littéraires<sup>433</sup> ». Voyons comment cette polyphonie discursive s'instaure dans le texte « Du poétique au féminin » de Saillant.

Sur le plan énonciatif, un vers laissé seul à la fin de cette sous-section met d'abord en évidence la nature du « je » : « **En tant que femme, j'extrais les mots comme des dents** » (PF, p. 34). Ici, les mots comparés à des dents, des mots qu'il faut *arracher* de la bouche des hommes, révèlent la violence que doit faire la femme au langage afin d'arriver à renverser la domination du patriarcat dans l'espace sémiotique. Cette comparaison mots/dents peut être saisie comme une clé pour comprendre la finalité de l'entreprise d'écriture au féminin, une écriture de soi. À la manière de Gagnon, l'instance énonciative du texte de Saillant est une femme qui se donne pour tâche de « [d]éinstitutionner ces rapports directs, "naturels", qu'entretiennent les mots en eux, [de] falsifier le sens » (PF, p. 32). Si pour Saillant « la femme ressemble à une archiviste de l'hors-texte » (PF, p. 32), son écriture doit dire non seulement son rapport au réel, sa voix doit percer l'interdit, mais son « je » doit dévoiler les non-dits. L'extrait suivant canalise plusieurs des enjeux stylistiques et poétiques relatifs aux contributions féminines à la revue *Dérives*.

Parsemer le texte de blancs, affronter éclats et résidus, anonymes et pervers. Genèse du non-dit, du "parlêtre", filiations textuelles par tressages patients ou extatiques. Une écriture sourde-muette, où le sens frise le non-sens, résiste et fait circuler l'ob-scène.

Utiliser le nié de la surprise. Ce dont on parle toujours et que l'on s'interdit de dire, voilà le poème et l'essence même de sa pratique. Tracer, jeter dans le symbolique des petits meurtres en potentiel – des objets fluents.

« On pourrait passer d'un schéma binaire à des relations polycentriques » (Cooper)

---

<sup>432</sup> Frances Fortier, « Pour les femmes et tous les autres (1974) de Madeleine Gagnon », François Dumont (dir.), *La pensée composée, Formes du recueil et constitution de l'essai québécois*, Québec, Nota Bene, 1999, p. 262.

<sup>433</sup> *Ibid.*, p. 255.

Des mots qui ne collent plus. Fini, le lèche-vitrine de la culture et le marché de l'esthétique. Fini, l'écriture prisonnière du signifiant despote, du surcodage. Une poésie vacillante volontairement, *inopérante* (PF, p. 33).

Dans cet extrait qui aurait bien pu paraître à la *NBJ*, nous observons une redondance sémantique autour du thème de l'impureté, avec les sèmes « blancs », « éclats », « résidus », qui se disséminent ailleurs dans le texte par « trous », « imparfaits » (PF, p. 32) et « faille[s] » (PF, p. 49). Qui plus est, avec la juxtaposition de différents termes reliés au champ lexical de la mobilité, de l'instabilité : « fluents », « ne collent plus », « vacillante », « inopérante », jointe à la citation de Cooper qui insiste sur le *dépassement* des oppositions binaires, l'écriture *matérialise* cette dérive du langage « là où se tient l'irréparable » (PF, p. 32). Cet aperçu des longues et complexes séries de métaphores filées qui décrivent la poésie à partir du préfixe privatif « in », dont l'étymologie renvoie à la négation, dénote encore la rupture d'avec le phallogocentrisme afin de réinventer le système de signes, confirmée par l'anaphore « Fini » (PF, p. 33).

En filiation avec le travail de Yolande Villemaire et de France Théorêt pour qui l'émergence du féminin se fait par la voix, Saillant déploie une réflexion sur l'écriture comme « manifestation de la parole », tout en privilégiant l'impureté de « ces paroles-autres, hoquets, ratures, dialectes » (PF, p. 41). Traces de ces affirmations expérimentales de la différence, les tics post-structuralistes sont des formes de violence infligées au langage<sup>434</sup> dans le texte « Du poétique au féminin ». Les rapports grammaticaux sont souvent basés sur la déformation des mots, par métaplasme, c'est-à-dire des altérations phonétiques qui minent l'intégrité des mots par adjonction, suppression ou déplacement de phonèmes ou de lettres. Dans l'extrait convoqué plus haut, le texte féminin est désigné comme un « parlêtre », néologisme qui fait cohabiter les mots « parler » et « être » par un procédé d'agglutination qui consiste à réunir en un seul morphème deux unités lexicales. La soudure de « parler » et « être » devient alors synonyme d'une nécessité à se dire femme pour signifier sa présence au monde et exprimer sa singularité. À l'opposé du spectre de l'abrègement, d'autres noms deviennent composés par l'utilisation du trait d'union : « ob-scène », « rêve-olution » (PF, p. 35) ou bien « le prénommé Québec s'en-cul-ture » (PF, p. 35), autant de hiatus qui

<sup>434</sup> Pierre Milot, *Le paradigme rouge*, op. cit., p. 236.

disent la brisure et parfois l'ironie. À quelques reprises, les parenthèses viennent décupler le sens d'un énoncé, comme dans le manifeste du premier numéro de la revue *Dérives*. Par exemple : « Leur voix, souvenance du son maternel, jeu de taches et de saturations sur la page qui se (dé)forme » (*PF*, p. 40). Avatar du jeu sur les signifiants, l'homonymie imparfaite, approximative, se décline en « [s]ortir du femmilial » (*PF*, p. 44) et « Élevés et éduqués par des mères (celle par qui je ne *m'erre* pas) » (*PF*, p. 46) où mère et *m'erre* sont des paronymes. Autant de procédés lexicaux qui font voir une poétique de la déconstruction à même la graphie et la sonorité des mots, qui traduisent la transformation en profondeur du langage, du rapport à soi (l'identité) et de la sexualité<sup>435</sup> dans laquelle Saillant s'implique et que Jonassaint poursuivra avec brio dans *La déchirure du (corps) texte et autres brèches*.

Revenons à « I. Où va la poésie, d'ailleurs ? ». La section se termine sur une critique acerbe du nationalisme à l'aune des théories psychanalytiques et des revendications féministes :

Mère phallique qui s'instaure comme dévoratrice, donc reculant, refoulant l'indépendance. Mère qui compte et nombre ses bouches, les accule au silence, annule la dissidence. La mère-patrie comme un mythe ainsi que son parti (québécois). « Nous » sommes capables... « nous » n'avons pas peur. Qui sont ces hommes d'où ce discours singulier nous arrive, qui **prennent le nous pour du UN** [...] Tuer les voix, pour les substituer à une seule tonalité, ou à l'illusion de la symphonie. Nivelier le discours, au nom de la race, du parti, de la nation. Phallosciser le discours (*PF*, p. 34-35).

Saillant reprend ici le syntagme mère-patrie pour caractériser la domination masculine qui aplanit toutes formes de divergence qui ne cadrent pas avec la nation<sup>436</sup>. Le discours s'assujettit à l'organe sexuel symbolisant la différence des sexes, qui relève du même et de l'unité dans la construction de l'identité. Dans cette logique, la femme représente l'autre,

---

<sup>435</sup> Maroussia Hajdukowski-Ahmed, « Le dénoncé/énoncé de la langue au féminin ou le rapport de la femme au langage », dans Suzanne Lamy et Irène Pagé (dir.), *Féminité, subversion, écriture*, op. cit., p. 61-62.

<sup>436</sup> L'intolérance de la division et du morcellement au sein de la culture québécoise surgit à nouveau, mais par la métonymie, lorsque Saillant évoque « le UN du marxisme dogmatissant », ces « bons sujets dignes de leur "mère-patrie" qui n'[ont] fait que changer leur garde-robe, question de séduction » (*PF*, p. 38-39).

celle qui est exclue, qui n'a pas accès au sens, « tour à tour souffleuse et cascadeuse » (*PF*, p. 47), une « Moman omnipotente, dévoratrice » (*PF*, p. 48).

La métaphore filée autour de la mère-patrie pour rendre compte de la littérature nationaliste au Québec est tout de même nuancée dans les lignes qui suivent. Sur un ton persuasif qui la rapproche de l'essai, Saillant prend position et affirme, avec plus de netteté, que les discours des Borduas, Ducharme, Miron et Tremblay « furent récupérés, empochés au nom d'un discours dominant, mythique » (*PF*, p. 35). De la même manière, elle prend soin de souligner l'importance de Grandbois et de Gauvreau, qui « à l'inverse de Miron, estompe la voix nationale, pour n'y laisser dire que celle d'un sujet » (*PF*, p. 36). Ces affirmations plus marquées, propres au genre délibératif, ont pour effet d'inscrire le texte de Saillant dans un registre parfois polémique.

À la manière du liminaire de la première livraison de la revue *Dérives*, dans « Du poétique au féminin », les verbes sont majoritairement employés à l'infinitif, évoquant un futur très proche. Dominique Maingueneau affirme que la figure de l'énonciateur s'ancre dans une chronographie, c'est-à-dire un moment précis duquel surgit le discours<sup>437</sup>. À cet effet, dans la deuxième partie de « I. Où va la poésie », Saillant décrit le trajet de la littérature québécoise en trois périodes : « 1) littérature du terroir 2) littérature nationaliste 3) littérature éclatée ». L'énonciatrice situe sa prise de parole au sein de la collectivité en affirmant : « Nous sommes actuellement à mi-chemin entre la deuxième et la troisième » (*PF*, p. 39). C'est donc dire que la juxtaposition de l'espace sémiotique où l'écriture « errante » (*PF*, p. 49), inopérante, doit pervertir le langage converge ici avec l'image d'un Québec en mutation pour former une topographie singulière, propre au texte de Saillant. Ce lieu hybride d'où *prétend* surgir le discours se double d'une chronographie qui s'inspire des avant-gardes poétiques des années soixante-dix, suggérant à son tour un entre-deux, soit le chevauchement de deux courants littéraires, la poésie du pays et la nouvelle écriture. Autrement dit, « Du poétique au féminin » élabore la scénographie d'une femme, écrivaine, qui discute de la poésie et propose une relecture de la société patriarcale par le biais de la métaphore de la Mère-Patrie. Nous pouvons affirmer que par son rapport à la temporalité et à l'utopie, le texte

---

<sup>437</sup> Dominique Maingueneau, *Le discours littéraire*, Paris, Armand Colin, 2004, p. 192.

de Saillant indique la volonté de dépasser, de renvoyer au passé, le « UN » nationaliste. En plus de montrer ce glissement du nationalisme québécois à l'effervescence des avant-gardes, « I. Où va la poésie » esquisse le passage du modernisme formaliste au post-modernisme, de l'éclatement des voix (faire voler en éclat le langage pour affirmer sa spécificité sexuelle et construire son identité textuelle) à l'errance, à la dérive.

La dernière partie du texte de Saillant, « Écriture et féminité », est une courtepointhe théorique où sont convoqués tour à tour des textes de femmes (Hélène Cixous, Nicole Brossard, Madeleine Gagnon, France Théorêt, Julia Kristeva, Annie Leclerc, Claire Lejeune). L'intertextualité y joue un rôle de solidarité au phénomène collectif de l'écriture des femmes qui revendique d'ailleurs l'idée même de collectif, de pluralité<sup>438</sup>. Ces recyclages intertextuels construisent un panthéon des grandes figures auxquelles Saillant s'identifie où chacune « pourrait être située comme une fraction de dissidence » (PF, p. 46).

Dans « Écriture et féminité », Saillant appelle à l'impureté « des discours, échappant à un centre, assumant en quelque sorte une fonction inverse de tout ce qui est défini et structuré » (PF, p. 43), discours capables « d'assumer les marges, l'incertitude » (PF, p. 44). Dans *L'impureté*, texte phare du courant post-moderne en art et en architecture paru en 1985, Guy Scarpetta place l'impureté au centre de ce courant, qu'il situe à la fin de l'époque des avant-gardes des années 1970. La période post-moderne reposerait sur une conception mouvante de l'art, émaillée « de métissages, de bâtardises, d'interrogations réciproques, avec des enchevêtrements, des zones de contact ou de défi<sup>439</sup> ».

[Après] une période d'interdits, de tabous, d'ascèse, il s'agissait de retrouver le sens du jeu, du plaisir, de s'arracher aux intimidations pseudo-théoriques; plus de « ligne », disait-on, mais des *dérives*, *des impulsions*, *un mouvement nomade* [...] <sup>440</sup>

C'est précisément dans ces *dérives* post-modernes que se dessine plus nettement l'aspect métalinguistique de la réflexion sur l'écriture errante, migrante. Pour Saillant, la rénovation du langage poétique est fonction directe du renouvellement identitaire. L'invention d'un

<sup>438</sup> Michel Biron et al., *Histoire de la littérature québécoise*, op. cit., p. 518.

<sup>439</sup> Guy Scarpetta, *L'impureté*, Paris, Grasset, 1985, p. 20.

<sup>440</sup> *Ibid.*, p. 14 [nous soulignons].

langage inédit, qui passe par une recherche esthétique dans le lieu même du poème, devient l'instrument sémiotique nécessaire à mettre au jour les représentations sexuelles, identitaires et culturelles au seuil des années 1980. La porosité des schémas identitaires se décline par une hétérogénéité radicale où l'écriture des femmes doit devenir « *irréfèrente* », « *[n]omandique*<sup>441</sup> » afin de sortir « par là des dualismes, finalismes et formalismes stériles [...] pour accéder à l'ambiguïté du 'jamais MÊME' » (PF, p. 51).

S'opposant à la binarité et au formalisme qui tourne à vide<sup>442</sup>, ce « jamais MÊME » s'attache à déconstruire les mythes qui entourent l'identité québécoise (Québécois de « souche », hommes, francophones, nationalistes). Il ouvre une voie alternative aux schémas dichotomiques traditionnels (Homme/Femme, Québécois/Non-Québécois) qui annulent et excluent la voix du Tiers dans le principe d'identité. Inspirée de la pratique poétique de Claire Lejeune, le topos du Tiers comme troisième terme – le soi, l'autre et le tiers –, envahit le texte de Francine Saillant à la manière d'un personnage. Cette posture se condense dans l'extrait suivant qui précise le concept d'écriture *tierce*, selon Saillant :

« Écrire, éviter cette colonie de l'être-de-quelqu'un, qu'il s'agisse du père ou de la patrie. Produire cette écriture tierce, où le je converge/diverge au nous, n'arrive jamais à la domestication, se fait errant, migrant » (PF, p. 52, nous soulignons).

Tricotant autour de la métaphore de la mère-patrie, Saillant décrit une écriture *tierce* qui se dégage de l'emprise du patriarcat autocrate et s'échappe à l'asservissement nationaliste. Plus

<sup>441</sup> Dans le 40<sup>e</sup> numéro de la revue *Dérives*, Chantal Théry joue à sa façon sur les représentations errantes de la femme : « *Il y a infiniment longtemps qu'Ève a son voyage! Extraterritoriale, nomade, exilée, étrangère, immérante [...]* Loin du vacarme guerrier des places conquises, elle ne démêle pas les bons des mauvais sens uniques, amoureux débordement silencieux. Blanche, imprévisible, "elle reconstruit la fin du monde", navigue à l'estime pour ne pas effaroucher les "terrae incognitae" des corps géographiques, se perd sur les chemins alternatifs du désir, les diagonales de la rêverie, ne sait en finir avec l'indéfini, multiple, étoilé, polyphonique, jette les itinéraires et les modes d'emploi du soi et de l'en-dehors de soi » (Chantal Théry, « Le jardin de l'entre-deux mers », *Dérives*, n° 40, 1983, p. 37 [nous soulignons]).

<sup>442</sup> Cette critique surgit alors pour la deuxième fois. Un des fragments débutait par « Sortir de litanie (qui va du latin jusqu'à une certaine poésie formaliste : répétitions normatives...) et de l'esthétique de l'impuissance. » (PF, p. 50) Saillant met en doute l'efficacité de la litanie et de son renversement parodique dans l'esthétique formaliste, une forme « ritualisée, surexploitée peut-être », mais « caractéristique du mode d'entrée de bien des femmes dans une écriture assumée » (Suzanne Lamy, *D'elles*, op. cit., p. 97, 99). En plus de dénoncer une certaine poésie formalisme « stérile », Saillant associe la litanie à l'impuissance, à la plainte, révélatrice de la soumission des femmes à l'ordre et aux normes sociales, ce qui est surprenant dans un texte « féministe » de cette époque.

encore, l'identité « jamais MÊME », à la dérive entre le soi et l'autre, place le « je » dans une altérité radicale « qui ne laisse plus rien de stable dans le sujet<sup>443</sup> ». Assumant la différence, « Du poétique au féminin » donne à voir une identité plurielle en devenir continu, une « dissolution des formes constantes au profit d'une dynamique<sup>444</sup> ». L'esthétique impure dans le texte de Saillant serait donc résolument post-moderne, ce courant international et multidisciplinaire dans lequel Daniel Chartier situe les écritures migrantes au Québec, en ce qu'il réfute « l'unicité des référents culturels et identitaires<sup>445</sup> ». Nous pouvons donc affirmer que la posture identitaire labile, dynamique et mouvante, inspirée du topos du tiers, inscrit le texte de Saillant, au sens de Pierre Ouellet, dans la migration<sup>446</sup>. En parallèle, ce texte marque une distanciation d'avec l'éclatement formaliste, témoignant du passage vers le post-moderne et les écritures migrantes.

Première critique d'une série, la conclusion du texte « Du poétique au féminin » remet en question certaines propositions féministes. Saillant fait allusion à un texte d'Annie Leclerc qui montre que l'émergence du silence est typique aux femmes<sup>447</sup>. Saillant rétorque :

Ce silence n'a pourtant rien de spécifiquement féminin. Ne connaissons-nous pas le silence de l'immigré, du fou, du muet, de l'enfant. Silences de l'altérité. Il est étrange que les féministes les plus avancées parlent de silence : n'a-t-on pas toujours associé féminin et bavardage (pour ici, la jasette). La femme n'émerge pas du silence, mais de l'exclusion symbolique de sa parole, puisque sa parole est et demeure l'une des plus puissantes. (*PF*, p. 49)

Pour Saillant, la prise de parole et son corollaire, l'écriture, permettent aux femmes de se réapproprier leur corps, leur identité et la signification des mots qui les ont opprimées. Mais, avec cet extrait, Saillant fait entendre le point de vue du tiers; déplorant le mutisme de la femme, de l'immigré, du fou, du muet et de l'enfant, clairement sous l'influence des travaux

<sup>443</sup> Pierre Ouellet, *L'esprit migrateur*, Montréal, Éditions Traits d'union, 2003, p. 16.

<sup>444</sup> Guy Scarpetta, *L'impureté*, *op. cit.*, p. 33.

<sup>445</sup> Daniel Chartier, « Les origines de l'écriture migrante. L'immigration littéraire au Québec au cours des deux derniers siècles », *Voix et images*, vol. 27, n° 2, 2002, p. 304.

<sup>446</sup> Impossible de nier l'influence de Lejeune et de son texte *L'Atelier*. Cette dernière fait intervenir la figure du « Minotaure », qu'elle traduit par « quitter le territoire du Je dominant pour rentrer dans le corps de l'autre, celui d'où je pense, d'où j'écris, d'où je parle. » Plus loin, elle écrit : « S'affranchir de l'empire du Même, c'est faire acte de naissance à soi » (Claire Lejeune, *L'Atelier*, *op. cit.*, p. 57, 109).

<sup>447</sup> Annie Leclerc, *Parole de femme*, Arles/Actes Sud et Montréal /Leméac, 2001 [1974], 203 p.

de philosophes post-structuralistes : Michel Foucault, Jacques Derrida, Félix Guattari et Gilles Deleuze<sup>448</sup>. Partant d'une réflexion sur la poétique des textes féminins, Saillant arrive ici à tisser des liens entre le social et le culturel en mettant en évidence des différences sexuelles, atypiques, ethniques qui esquissent l'idée de « communautés culturelles ».

En 1979, le nom de Francine Saillant apparaît au sommaire du dossier spécial « FÉMINAire » de la revue *Études littéraires* aux côtés de Jeanne Lapointe, Madeleine Gagnon, Nathalie Sarraute, Anne Hébert, Louky Bersianik et Hélène Cixous. Dans le court essai « Un corps de l'autre... », la réflexion de Francine Saillant évolue vers une plus grande lisibilité. Dubitative, elle interroge « une pratique de l'écriture féministe de la dernière décade qui est de déifier le corps [...] tant dans le courant français que québécois<sup>449</sup> ». Néanmoins, Saillant s'accorde avec le travail des femmes dénonçant le phallogocentrisme qui, selon elle, « n'admet pas la différence<sup>450</sup> ». Or, elle se montre critique face aux écrivaines qui, en se nommant « comme les hommes les ont classées, c'est-à-dire du côté du corps et d'une certaine nature », risquent de répéter une forme de « repli qui là se criait *pays* et ici se dévoilerait *corps* ?<sup>451</sup> ». Sondant les profondeurs du féminisme et du formalisme, Saillant donne, à nouveau, la parole au tiers exclu, faisant émerger de nouveaux schèmes de pensée plus près du postcolonialisme, qui ouvrent l'écriture à l'altérité et aux minorités. En effet, une décennie plus tard, une des plus importantes figures des théories postcoloniales, Homi K. Bhabha, pensera l'hybridité et le métissage comme des formes de résistance qui se situent dans un « tiers espace<sup>452</sup> », conçues à la fois comme les conditions discursives d'énonciation qui « attestent que le sens et les symboles culturels n'ont pas d'unité ou de

---

<sup>448</sup> Michel Foucault, *Histoire de la folie à l'âge classique. Folie et déraison*, Paris, Gallimard, 1972 [1961], 583 p.; Jacques Derrida, *L'Écriture et la différence*, Paris, Éditions du Seuil, 1967, 439 p. et Gilles Deleuze et Félix Guattari, *L'Anti-œdipe*, Paris, Éditions de Minuit, 1972, 494 p.

<sup>449</sup> Francine Saillant, « Un corps de l'autre... », *Études littéraires*, vol. 12, n° 3, 1979, p. 331.

<sup>450</sup> *Ibid.*, p. 334.

<sup>451</sup> *Ibid.*, p. 334-335.

<sup>452</sup> Dès 1988, Bhabha dessine les contours de ce tiers-espace dans un article (Homi K., « The Commitment to Theory », *New formations*, n° 5, 1988, p. 20), qui sera repris sous le titre « Engagement envers la théorie », dans les *Lieux de la culture* (Homi K. Bhabha, *Les lieux de la culture. Une théorie postcoloniale*, Paris, Payot et Rivages, 2007 [trad. de *The Location of Culture*, 1994] 414 p.).

fixité primordiales<sup>453</sup> » et des lieux interstitiels, provisoires et fragiles, espaces de création d'où s'élaborent de nouvelles formes identitaires marquées par l'ambivalence et l'ambiguïté. Affirmant que le « principe d'identité [pensée binaire femme/homme] exclut structurellement le Tiers, c'est-à-dire le vertige, l'ambiguïté, l'étrange », Saillant déclare qu'on ne peut plus nier cette « voix du tiers [qui] s'élève comme un véritable obstacle<sup>454</sup> ». Elle cherche à articuler le point de vue du tiers à la manière d'un entre-deux, un espace identitaire et culturel *autre*, inscrit dans une écriture qui déjoue les couples antithétiques et mine la relation oppositionnelle du Soi à l'Autre.

Participant à l'important colloque « La Nouvelle écriture<sup>455</sup> » à l'UQAM en février 1980, organisé par *La Nouvelle Barre du jour*, Saillant réitère son désir d'interroger les silences de l'altérité. Située dans une démarche hybride, de recherche-crédation, qui mêle les genres, tissant une textualité où poésie et essai s'entrecroisent, son intervention décrit

[u]ne écriture non solidaire de causalités à sens unique, de la pauvreté à laquelle nous accule la pensée engineering, la pensée économique, la pensée binaire, mais qui nous reporte, pour en finir avec l'aliénation de part en part (coast-to-coast), aux sensibilités atypiques, à la capacité d'échange, à l'altérité. Enfin que l'écriture devienne art mineur, au sens de Guattari, c'est-à-dire un art des minorités, un art des singularités<sup>456</sup>.

Elle poursuit, précisant sa pensée :

Si **nous** sommes restreints à des modes, à des écoles, à des mouvements qui excluraient symboliquement des *Tiers*, déclassés selon *le sexe, la région, l'allégeance, voire la nationalité*, comment, si **nous** sommes exclusifs de propriétés qui sont somme toute sociales, arriverons-**nous** à aborder, proposer une écriture nouvelle, si elle reste entre **nous**, dans la secte ?<sup>457</sup>

---

<sup>453</sup> Homi K. Bhabha, *Les lieux de la culture*, op. cit., p. 37.

<sup>454</sup> *Ibid.*

<sup>455</sup> Elle y participe aux côtés de François Charron, Victor-Lévy Beaulieu, Nicole Brossard, Philippe Haeck, Claude Beausoleil, Hugues Corriveau, Normand de Bellefeuille, Roger Des Roches, France Théorêt et Yolande Villemaire.

<sup>456</sup> Francine Saillant, « 'D'écrire' ça », *La Nouvelle Barre du jour*, n<sup>os</sup> 90-91, 1980, p. 131.

<sup>457</sup> *Ibid.*, p. 133 [nous soulignons].

Contrairement au refus de circonscrire le Nous dans le manifeste du premier numéro de la revue *Dérives*, l'énonciatrice se projette au sein des poètes et écrivains d'avant-garde en usant d'un Nous qui les englobe. Par contre, elle critique à nouveau les tenants du formalisme et, plus généralement, les poètes qui se revendiquent de la « Nouvelle écriture », dans leur tendance à exclure symboliquement le tiers (notons que la région et l'allégeance s'ajoutent ici). Le mot « secte » prend une coloration particulière pour celle qui est membre du comité de rédaction de la revue *Dérives*, sachant que le collectif s'était déjà positionné, en 1977, contre l'hermétisme de Beausoleil et sa poésie ne s'adressant qu'à ses pairs.

En 1982, le collectif de la revue *Dérives* consacre un dossier complet à l'écrivaine Claire Lejeune (« L'écriture malgré tout autour de Claire Lejeune », n° 33) où figurent les contributions de Jean Jonassaint, Madeleine Gagnon, Patrick Straram, Claire Lejeune, Philippe Haeck et Évelyne Voldeng<sup>458</sup>. Les textes qui nous intéressent sont ceux de Gagnon et de Lejeune puisqu'ils entrent en résonance avec le travail de Francine Saillant. « La poésie comme éthique de la création<sup>459</sup> », comme son titre l'indique, est un essai qui pose les fondements d'une écriture poétique dans l'esprit de l'atelier, lieu de création que Lejeune oppose à l'esprit de chapelle. L'écrivaine donne à lire sa conception de l'altérité qui a influencé Saillant dans sa réflexion sur l'écriture tierce et dans son rejet du formalisme pur. Lejeune affirme que « dans l'atelier, on apprend à se mettre dans la peau de l'autre : c'est d'abord ça l'apprentissage poétique. La poésie, comme le voyait Rimbaud, ça arrive quand je est capable d'être un autre » (*PÉC*, p. 31). Pour Lejeune, le leitmotiv rimbaldien des *Lettres*

---

<sup>458</sup> Jonassaint signe un court liminaire où il rend hommage à la pensée « irréférente » de Lejeune, dans l'esprit de « la fratrie et le respect des différences » (Jean Jonassaint, « Autour de Claire Lejeune », *Dérives*, n° 33, 1982, p. 4). Quant à Patrick Straram, il signe un texte hybride qui se rapproche du témoignage, car il raconte avec beaucoup d'émotivité son séjour à l'Hôpital Maisonneuve-Rosemont et sa convalescence de presque un an (1981-1982). Son texte est celui qui se rapproche le plus d'un hommage : Lejeune apparaît comme sa grande sœur, elle est baptisée l'Alouette (Lejeune, dans *l'Atelier*, affirme qu'à l'été 1977, elle est née « amérindienne », p. 51). Straram répète sans cesse que Lejeune est essentielle à sa pensée poétique par son ouverture à la différence, à la solidarité et sa conception de l'écriture possible qu'en fratrie (Patrick Straram, « Blues clair », *Dérives*, n° 33, 1982, p. 13-28). Haeck et Voldeng recensent des textes de Lise Harou et de Madeleine Ouellette-Michalska dans la section « Noir sur blanc ».

<sup>459</sup> Claire Lejeune, « La poésie comme éthique de la création », *Dérives*, n° 33, 1982, p. 29-45. Les prochaines références seront indiquées entre parenthèses suivant l'extrait avec la mention PÉC.

*du voyant*, l'oxymoron « Je est un autre<sup>460</sup> », repose sur une relation dialectique entre le singulier et le pluriel, l'unique et le multiple. Sa relecture orientée de Rimbaud, tout comme celle de Mallarmé<sup>461</sup>, mise sur l'impersonnalité du sujet : « un *je* capable de parler la langue plurielle, la langue réciproque du *nous* » (*PÉC*, p. 38). Pour Lejeune, c'est dans l'atelier d'écriture, lieu de confiance et d'amitié, que cet échange se vit, par le désir de partager avec d'autres et de créer des solidarités, mais aussi par le risque de se mettre à nu, de balbutier, d'ânonner<sup>462</sup>. L'atelier permet aussi d'apprendre à lire, « d'apprendre à voir l'invisible, à entendre l'inaudible, à lire les blancs dans les intervalles des noirs, dans les interstices du texte, du donné immédiat, quel qu'il soit » (*PÉC*, p. 33). L'éthique de la création de Lejeune s'insère plus largement dans une philosophie de la vie quotidienne où l'identité devient multiple grâce à des rapports de fratrie, non pas de mère-patrie, nouveaux modes d'être ensemble conçus dans l'infini respect des différences.

Dans ce texte, Lejeune précise le rôle du poète dans son éthique de la création, rôle qui rappelle sans contredit la fonction de l'énergie chez Nicole Brossard : transformer l'exclusion symbolique des femmes dans le langage en puissance créatrice<sup>463</sup>. « Fauteur de trouble, rebelle à toute grégarisation [le poète], c'est là sa grande utilité publique, sa faculté de créer de l'hétérogène là où la vie est menacée d'asphyxie par l'homogène; sa faculté de reconvertir l'inerte en source d'énergie. » (*PÉC*, p. 37). Dans le même numéro de *Dérives*, Lejeune signe également des « Fragments inédits », poèmes en prose qui flirtent avec l'écriture de soi et l'essai philosophique. L'écrivaine adopte le style d'écriture du « bris » ou du « débris » appelé aussi « écriture du fragmentaire ». L'ellipse et la parataxe, fait de style et de syntaxe, consistant à juxtaposer deux propositions sans marquer le rapport qui les unit, caractérisent la

<sup>460</sup> Arthur Rimbaud, *Poésies. Une saison en enfer. Illuminations*, Édition Louis Forestier, Paris, Gallimard, 1984 [1873], p. 200, 202.

<sup>461</sup> Laurent Mattiussi, « Mallarmé et le procès d'impersonnification : Narcisse se dévisage », *Romantisme*, 1998, n° 99, p. 105-116.

<sup>462</sup> « Dans l'atelier, c'est *l'étrangeté* qu'on valorise, la citoyenneté de la *parole métisse* qu'on encourage; chacun y apprend à s'écrire, à se dire, à trouver sa langue à soi en vue de participer au dialogue des singuliers. À l'ouvrage de révélation mutuelle » (Claire Lejeune, *L'Atelier*, *op. cit.*, p. 107 [nous soulignons]).

<sup>463</sup> Pierre Nepveu, *L'Écologie du réel*, *op. cit.*, p. 150. Claire Lejeune se place en filiation avec le discours énergétique omniprésent chez Brossard. L'auteure de *L'Atelier* met en jeu des résonances, des vibrations et des connotations qui enfrennent le sens commun des mots, dans une sorte de « trip » textuel qui décentre et redessine les frontières entre les genres.

construction des phrases. Elle écrit : « Refus d'écrire un texte qui fasse couture dans le décousu qu'on me reproche. Refus de remplir les vides qui relient mes fragments [...] Faire acte du manque. Actes d'absence = trous de présence. Que mes fautes, mes silences parlent de soi dans la langue du lisant<sup>464</sup> ». Dans ses « Fragments inédits », Lejeune poursuit en outre sa réflexion sur la fonction de l'écrivain dans la société. Voix citoyenne, voix du tiers exclu<sup>465</sup>, contestataire, anticonformiste et hétérodoxe, le poète doit renverser la « tyrannie de l'image totalitaire<sup>466</sup> ». S'il valorise la dichotomie, il devient « coupable d'outrage à la sacro-sainte disjonction culturelle des contraires<sup>467</sup> », mais s'il met en valeur cette disjonction dans l'espace textuel, à la manière d'un jeu incessant dans l'entre-deux, il défait les positions et introduit du discontinu.

La contribution de Madeleine Gagnon au numéro dédié à Claire Lejeune prend la forme d'une lettre, forme prisée par les féministes. Dans « L'écriture malgré tout<sup>468</sup> », Gagnon raconte à Lejeune qu'elle fut prise à partie par un journaliste et critique littéraire dans un atelier d'écriture à l'UQAM (7 décembre 1981) où elle était invitée à discuter du plaisir du texte, au sens de Barthes. L'auteure de *Pour les femmes et tous les autres*<sup>469</sup> contourne plutôt le sujet pour déplier un autre rapport à la littérature, ce qui lui valut des critiques acerbes.

Toi que j'avais citée et paraphrasée ce jour-là, je te l'écris ainsi sans guillemets, nos pensées ici se conjuguent : si l'on n'est apatride de naissance, il faut le devenir par renaissance, tel est l'enjeu de l'écriture; la patrie et la matrice, [...] c'est l'envers et l'endroit d'une même médaille, seule l'effigie change selon les transferts de pouvoir, il faut sortir de cette dualité. Et je parlais de ce que tu écrivais du tiers – fou, femme, enfant – et de son exclusion [...] qui me permettait d'envisager la dissidence, et d'en jouer (*ÉMT*, p. 8).

---

<sup>464</sup> Claire Lejeune, « Fragments inédits », *Dérives*, n° 33, 1982, p. 53-54.

<sup>465</sup> Elle réitère ici un des principaux arguments de son essai *L'Atelier*, *op. cit.*, p. 49, 73.

<sup>466</sup> Claire Lejeune, « Fragments inédits », *op. cit.*, p. 54.

<sup>467</sup> *Ibid.*, p. 50.

<sup>468</sup> Madeleine Gagnon, « L'écriture malgré tout », *Dérives*, n° 33, 1982, p. 8-12. Les prochaines références seront indiquées entre parenthèses suivant l'extrait avec la mention ÉMT.

<sup>469</sup> Madeleine Gagnon, *Pour les femmes et tous les autres*, Montréal, L'Aurore, coll. « Lecture en vélocipède », 1974, 50 p.

D'abord Gagnon fait référence à l'apatride<sup>470</sup>, celui qui est sans nationalité, qui n'a pas les traits spécifiques de la patrie, de la nation, et par analogie celui qui ne se réclame d'aucune allégeance. Bien qu'elle ait toujours été contre le repli nationaliste, Gagnon semble même se dégager du marxisme et n'attribuer d'importance qu'aux femmes et aux voix marginales comme acte de résistance, paroles tierces, à la manière de Lejeune (l'énumération rappelle aussi celle de Saillant, sans toutefois inclure le silence de l'immigrant). Se montrant très critique face au formalisme « bien en place dans les appareils littéraires majoritaires d'une science littéraire – ou littérarité – qui fait du plaisir son objet et sa borne », Gagnon troque la littérarité pour une écriture « qui travaille avec les rejets du centre, avec les exclus » à « sortir des zones de bruit du babillage de doxa » (*ÉMT*, p. 10-11). Elle veut faire entendre

[...] la voix *souterraine* qu'aucune censure n'a abîmée et qui a creusé son abîme dans son retrait de tous langages codés, voix qui signait son propre arrêt de mort du fait de ce retrait des *autres*, voix qui se savait en sursis, en attente d'arrêt de vie quand elle accepterait de se signifier *Autre*, quand cela qui n'était pas arrivé naîtrait en s'écrivant, voix qui se signerait *étrangère* et *exilée*, qui ne se donnerait que déjà *exclue* et *excentrique*, qui accepterait la folie douce qui consiste à expérimenter. (*ÉMT*, p. 11 [nous soulignons])

Dans les pages de *Dérives*, Saillant, Gagnon et Lejeune s'accordent ici en ce que leurs textes performent l'ouverture d'un espace pour ces voix émergentes, tierces, qui contestent profondément la culture dominante et la mère-patrie. Leur prise en compte des marginalités remet en question la hiérarchie des oppositions binaires qui structurent le champ littéraire québécois. Le « féminisme » tel qu'élaboré dans les essais poétiques parus dans la revue *Dérives* permet d'interroger en outre la construction des rapports sociaux de division et de hiérarchie (sexe, ethnie) en empruntant le point de vue du tiers, ce qui le rapproche nettement des théories postcoloniales.

En 1983, Francine Saillant précisera sa réflexion sur l'écriture ternaire dans les pages de revue *La Nouvelle Barre du jour*, dans le dossier majeur « Intellectuel/le en 1984? », qui oppose la revue aux écrivains et poètes des *Herbes rouges*. Saillant ajoute que la « fonction critique doit être tierce plutôt qu'antagonique. Militer, écrire, produire, chercher dans ce sens

---

<sup>470</sup> « L'apatride radical, le paria exemplaire de cette société duelle, c'est le poète féminin » (Claire Lejeune, *L'Atelier*, op. cit., p. 131).

de l'affranchissement ne signifie plus s'opposer dans le style dualiste et manichéen, mais laisser entendre *la voix du Tiers, microscopique, interstitielle, tactique*<sup>471</sup> ». La voix du tiers interroge un lieu intercalaire entre le soi et l'autre, qui permet à Saillant d'innover de l'intérieur par la pratique de l'écriture comme façon de déplier le sens jusqu'au non-sens. Nous ne pouvons pas nous empêcher de lier cette description de « la voix du Tiers, microscopique, interstitielle, tactique » à la celle de la « parole immigrante » dans *La Québécoise*. La même année, soit en 1983, Régine Robin met en scène « un langage carrefour, errant, mobile<sup>472</sup> ». L'instance énonciative du roman décrit la narratrice dans une suite de courtes phrases qui rappellent la poétique de Saillant :

Elle ne sait pas trop poser sa voix. Trop aiguë, elle tinte étrangement. Trop grave, elle déraille. Elle dérape, s'égare, s'affole, s'étirole, se reprend sans pudeur. La parole immigrante dérange. Elle déplace, travaille le tissu même de cette ville éclatée. Elle n'a pas de lieu, elle ne peut que désigner l'exil<sup>473</sup>.

Bien que cette comparaison s'attache à des descriptions similaires, elle demeure superficielle, car les textes de Saillant s'éloignent considérablement de la représentation, de la *mimésis* caractéristique au genre romanesque. Évoluant vers une triple fonction au même titre que Lejeune, les textes de Saillant sont d'abord autoréflexifs, proches d'une auto-analyse, en ce qu'ils cherchent à interroger le féminisme et le formalisme. Ils aussi sont irréférentiels par le rejet de la fiction et de la narration au profit du poétique et de l'essai. En dernier lieu, ils sont performatifs par leur visée initiatique (rompre avec le phallogentrisme et avec les conceptions figées de l'identité) et politique (faire naître un monde plus égal, qui accepte les différences de toutes sortes : femmes, immigrants, enfants, fous, etc.).

Tout compte fait, nous pouvons affirmer que l'écriture essayistique, aux accents poétiques, de Saillant et de Claire Lejeune parvient à faire éclater toute velléité d'univocité en optant non seulement pour le point de vue du tiers, mais aussi une subversion du langage et un brouillage des genres littéraires – littérature d'idées, poème en prose, écriture de soi. À ce titre, l'œuvre de Francine Saillant à sa place aux côtés des féministes de la fin des années

---

<sup>471</sup> Francine Saillant, « Chroniques des années de tiédeur », *Nouvelle Barre du jour*, n<sup>os</sup> 130-131, dossier « Intellectuel/le en 1984? », octobre 1983, p. 81 [nous soulignons].

<sup>472</sup> Régine Robin, *La Québécoise*, Montréal, Québec/Amérique, 1983, p. 140.

<sup>473</sup> *Ibid.*, p. 197-198.

soixante-dix au Québec, parmi celles de Nicole Brossard, de Yolande Villemaire, de Madeleine Gagnon et de France Théorêt. Ces voix féminines contestataires des années 1970 remettent en question une institution littéraire québécoise dominée par des représentations masculines. Et, comme le souligne pertinemment Patricia Smart, « lorsque les femmes écrivent, la tradition se rompt et le changement s'insère dans l'édifice solide des représentations culturelles<sup>474</sup> ». Témoignant d'un pluralisme identitaire et d'une radicale ouverture aux marginalités, les textes hybrides de Saillant et Lejeune annoncent les enjeux esthétiques qui marqueront l'écriture migrante en ce qu'ils font entrer de l'hétérogène dans les représentations de l'écrivain, tant dans le milieu littéraire que dans les œuvres. Si Julie Berrier note avec raison que « ce n'est pas un hasard, si chronologiquement parlant, la littérature migrante émerge peu de temps après le féminisme<sup>475</sup> », en revanche, elle tend à négliger l'entre-deux dans lequel bon nombre d'écrivains évoluent à la fin des années soixante-dix. Entre l'éclatement du formaliste modernisme et le postmodernisme s'insèrent les textes de Francine Saillant qui contestent l'emprise du nationalisme dans l'imaginaire québécois, l'épuisement de la forme chez les avant-gardes littéraires et la survalorisation de la thématique du corps chez les féministes. Accordant au langage le pouvoir de faire naître le tiers exclu, Saillant montre que le dépassement des schémas binaires à la base de différence sexuelle (homme/femme) peut aussi infléchir sur les représentations culturelles. Misant sur l'interstitiel et la migrance, ses textes démontrent que le champ littéraire ne peut plus être fondé sur l'idée d'une culture, d'un sexe, d'une nationalité et d'une identité unitaire et homogène.

---

<sup>474</sup> Patricia Smart, *Écrire dans la maison du père. L'émergence du féminin dans la tradition littéraire du Québec*, Montréal, Québec Amérique, 1990 [1988], p. 13.

<sup>475</sup> Julie Berrier, « Les paradoxes de l'écriture migrante : paradoxes de réception, de datation, de nomination », Marc Arino et Marie-Lyne Piccione (dir.), *1985-2005 : vingt années d'écriture migrante au Québec. Les voies d'une herméneutique, Eidôlon*, Cahiers du Laboratoire pluridisciplinaire de recherches sur l'imaginaire appliquées à la littérature, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, 2007, p. 82.

*Ode aux femmes et représentation des conflits interculturels*

Paraissant la même année que « Du poétique au féminin », soit en 1978, le fragment « Notes pour une recherche<sup>476</sup> », de Jean Jonassaint, est publié dans le douzième numéro de la revue *Dérives*. Toujours dans la même veine du post-structuralisme, Jonassaint poursuit le travail amorcé dans la revue *Read Building* où il voulait « botter le cul d'une sémantique erratique<sup>477</sup> ». En 1978, cela passe d'abord par une adoration marquée pour les femmes qui se déploie dans le genre diaristique. En effet, le fragment poétique « Notes pour une recherche » est construit à la manière d'une lettre d'amour avant tout adressée aux femmes, qu'il louange pour l'audace de leurs jeux formels et langagiers, l'énonciateur les interpelle ainsi : « Chère toi, chère(s) elle(s) qu'importe! À travers toi tout(es) visé(es) denise nicole sylvie et les autres... ». Criblant son texte de parenthèses, il indique en dédicace : « (sur ce goût risqué des extrêmes féminines) » (NR, p. 1) et fait référence à *Retailles* de Madeleine Gagnon<sup>478</sup>. L'énonciateur précise la source de son intense adoration pour les écrivaines; « [a]mour : comme urgence d'une communication à (r)établir entre femmes et hommes écrivant, pensant sur l'acte d'écrire : *cette prise de parole*. » (NR, p. 1 [l'auteur souligne]).

Dans le sillage de la revendication alternative de la différence sexuelle réfléchi par l'écriture au féminin s'appliquant à défaire le nœud de l'homogénéité patriarcale, « Notes pour une recherche » s'attache à explorer la différence ethnique en la mettant en scène dans l'écriture. Dans ce court texte, Jonassaint pose non seulement les bases de sa réflexion sur la place de l'immigrant dans la société, mais il précise aussi sa poétique de la migration. À cet égard, nous pouvons émettre l'hypothèse que « Notes pour une recherche » figure parmi les premiers avatars des « fictions de l'identitaire » dans le champ littéraire québécois. Comme le soutient Sherry Simon, ces écritures traduisent une pensée de l'hétérogène par « des images

<sup>476</sup> Jean Jonassaint, « Notes pour une recherche », *Dérives*, n° 12, 1978, p. 1-4. Les prochaines références seront indiquées entre parenthèses suivant l'extrait avec la mention NR.

<sup>477</sup> Jean Jonassaint, « Ébauche 1. VRAC. Octobre 1976. Notes pour une recherche », *Read Building : revue d'études littéraires*, n° 1, avril 1977, p. 13.

<sup>478</sup> Madeleine Gagnon avec la participation de Denise Boucher, *Retailles – plaintes politiques*, Montréal, L'Étincelle, 1977, 163 p.

de la tension, du déplacement, de l'éclatement<sup>479</sup> » et où, plus précisément, l'identité apparaît comme une construction<sup>480</sup>.

Texte de création qui relève de la prose poétique, fortement idéologique, « Notes pour une recherche » est un texte hybride, très éclaté. L'énonciation est prise en charge par un « je », qui correspond à une importante prise de parole et à un investissement de la subjectivité, parfois d'une instance jugeante, dans le discours. Le texte de Jonassaint campe un récit autobiographique fictif où l'énonciateur met en scène sa propre situation d'énonciation. La scénographie instaurée montre l'enracinement problématique d'un écrivain d'origine haïtienne qui veut prendre la parole, dans un Québec où les échanges entre les individus, femmes et hommes, qu'ils soient Québécois ou qu'ils appartiennent à diverses cultures, ressemblent à un dialogue de sourds. La construction d'une image de soi passe en outre par un vocabulaire disparate, une syntaxe inhabituelle et une utilisation massive des signes typographiques qui se situent dans une pratique d'écriture fragmentée se rapprochant assurément de l'écriture des femmes. Ces parentés esthétiques inscrites sous le signe de l'éclectisme se déclinent par le mélange de plusieurs formes littéraires – récit de soi, prose d'idées, intertexte et poésie.

Par ses thèmes, dont ceux de l'exclusion et des tensions qui disent la confrontation et l'affrontement entre les cultures, « Notes pour une recherche » se fait dénonciateur, revendicateur. Clément Moisan et Renate Hildebrand montrent en effet que l'écriture littéraire de la période interculturelle (1975-1985) « tend à questionner les identités en cause en marquant leur disparité, leur diversité, voire leur hétérogénéité et leur possible réconciliation<sup>481</sup> ». Nous pouvons rapprocher « Notes pour une recherche » de cette démarche comparative qui mise sur le choc des cultures dans la réalité de l'immigration comme moyen de déjouer les représentations de soi et de l'autre.

---

<sup>479</sup> Sherry Simon, « Présentation », dans Sherry Simon, Pierre L'Hérault, Robert Schwartzwald et Alexis Nouss, *Fictions de l'identitaire*, Montréal, XYZ éditeur, 1991, p. 10.

<sup>480</sup> Nous pourrions même avancer que Sherry Simon a pu fonder sa pensée sur les fictions identitaires et sur les concepts d'hybridité et de métissage tels qu'élaborés par Jean Jonassaint au tournant des années 1980.

<sup>481</sup> Clément Moisan et Renate Hildebrand, *Ces étrangers du dedans*, Québec, Éditions Nota bene, 2001, p. 141.

Dans le fragment à l'étude, c'est le corps de l'énonciateur qui se fait le lieu de rencontre des imaginaires de l'appartenance et qui tend à construire une identité problématique dans le texte<sup>482</sup>. Cette conception du corps est décrite par François Laplantine dans son article « Corps, métissage et langage ». Il suggère que :

La multiplicité métisse n'est pas accumulation (de signes ou de biens), mais tension. Elle n'est pas tant tonalité, intensité, rythmicité. Pour dire les choses autrement, une pensée métisse du corps – pensée non pas de l'être, mais de l'autre en nous, pensée non pas de l'un, mais du multiple – ne peut se résigner à une stabilisation identitaire dans sa tendance à la réduction à l'identique et à la répétition du même. Elle se doit de faire le deuil d'une ontologie forte de la pureté, laquelle ne permet d'appréhender que des phénomènes contrastés et dotés de stabilité<sup>483</sup>.

Dans « Notes pour une recherche », le corps métissé doit se laisser « transformer, intégrer toutes ces expressions qui le sollicitent, qu'il sollicite » (NR, p. 3). Mais les expressions culturelles qui traversent le personnage d'immigrant ont une connotation négative qui transparait par des interférences sur le plan énonciatif. Entrecoupant l'énonciation au « je », des voix surgissent et se confondent, juxtaposant des discours composites, redoublant le caractère chaotique, instable, décousu de l'univers représenté. À titre d'exemple, faisant état des dissonances culturelles dans la société québécoise, l'énonciation passe au pluriel :

Notre perception du *sujet* autochtone, d'abord avant tout refus de sa façon (sa manière) d'être : s'exprimer, prendre parole, s'affirmer comme *sujet historique* :

---

<sup>482</sup> Dans les pages de *Dérives*, Patrick Fougeyrollas, un étudiant à la maîtrise en anthropologie dans la même cohorte que Saillant, développe autour de ces corps autres, atypiques, en axant sur leur différence, dans un style qui se rapproche de Straram. « Thème central : corps humains ° Improvisation de différences ° rythme déhanché, reggae des nuits blanches ° les corps jasant, libérés. [...] Insolence de tous les étranges, les déviants, les "handicapés" ° de se montrer au grand jour, ° de sortir des ghettos ° des isolements institutionnels de la marge ° Infiltration insidieuse du quotidien, de la rue. [...] Prise de parole des laissées-pour-compte, corps dingues ° qui gueulent pour accéder à leur autonomie ° raz de marée qui fera péter les normes de l'accessibilité à ° la jouissance. ° c'est un cri de saxophone éclaté écorchant les consciences classiques »; « solo de basse capoté qui saxe les assises ° des tours d'ivoire, des fashologues de tous acabits ° maniques de l'étiquetage, de la classification ° du baillonnage des différents, ° occupés à théoriser sur les traitements les plus efficaces ° pour amputer tous ces éclat, ces morceaux de corps ° qui dépassent, questionnent les cadres ° poussent de toutes parts et font craquer les structures, ° les règles du jeu établies pour le bel ordre des choses » (Patrick Fougeyrollas, « Les corps-jazz », *Dérives*, n<sup>os</sup> 20-21, p. 4, 7.

<sup>483</sup> François Laplantine, « Corps, métissage et langage », dans Claude Fintz (dir.), *Le corps comme lieu de mélanges (Littérature, biologie, arts, anthropologie) – Actes du Colloque de décembre 2002*, Paris, l'Harmattan, 2003, p. 222.

“LES QUÉBÉCOIS PARLENT MAL”, puis cette perception autochtone d’immigrants, elle aussi, densément viciée d’un refus d’AUTRES, de parole autre : “CES GENS-LÀ REFUSENT DE S’INTÉGRER”, s’assimiler. (NR, p. 2)

L’instance du jugement apparaît ici dans l’utilisation du pronom « Notre », mis à distance avec l’énonciateur. Cette prise de position sur la difficulté même des Québécois à se représenter alterne avec des bribes de la *doxa*, de l’opinion commune, en majuscules, faisant entendre plusieurs voix. Commence en outre un jeu sur les intertextes québécois et un travail sur la signification du mot « autochtone », qui prend, pour l’instant, la valeur de l’habitant d’un lieu qui prône l’assimilation des immigrants.

Le refus de la parole autre surgit dans « Notes pour une recherche » par la voix de l’exploiteur qui décrit la diversité des origines à Montréal : « quoi de plus choquant en métro : ce baragouinage d’ouvrières, d’ouvriers en langues méconnues (inconnues) : chinois vietnamien espagnol haïtien... Qu’ils parlent fort ces NÈGRES (dear cheap labours) » (NR, p. 3). Prenant le relais, cette voix est marquée du sceau du sarcasme; le mot « choquant » semble laisser croire qu’un sujet dit son mécontentement devant une situation qui le dérange. Qui plus est, dans l’extrait qui nous intéresse, le terme « nègre » décrit non plus le québécois qui était jusque-là colonisé et exploité<sup>484</sup>, mais plutôt les travailleurs immigrants qui portent dorénavant ce chapeau. Jonassaint opère un renversement des représentations des ouvriers et commence à entrelacer de nouvelles significations autour du mot nègre dans le discours social québécois. Rappelons que le mot nègre est le principal motif du discours nationaliste de Pierre Vallières, dans son essai autobiographique *Nègres blancs d’Amérique*<sup>485</sup>. À la revue *Parti pris*, Gérald Godin et Gilles Bourque affectionnent tout particulièrement cette métaphore pour dire l’aliénation collective et la lutte contre l’impérialisme<sup>486</sup>.

---

<sup>484</sup> Andrée Bertrand-Ferretti, « Nous sommes doublement colonisés et exploités en tant que québécois et en tant que travailleurs », *Parti pris*, vol. 5, n° 5, février 1968, p. 35-39.

<sup>485</sup> Pierre Vallières, *Nègres blancs d’Amérique*, Montréal, Éditions Parti pris, 1968, 472 p.

<sup>486</sup> Voir les articles suivants : Gérald Godin, « La folie bilinguale », *Parti pris*, vol. 3, n° 10, 1966, p. 56, Gilles Bourque, « De Gaulle, politique et stratégie », *Parti pris*, vol. 5, n° 1, 1967, p. 10.

Si « l'écrivain postmoderne se donne à lire comme porte-parole de la minorisation<sup>487</sup> », selon François Paré, nous pouvons affirmer que « Notes pour une recherche » thématise cette marginalité dans l'espace social québécois. À la manière d'une confession, digne de la mise en scène, l'énonciateur déclare : « Or, il apparaît – du moins, il m'apparaît – de plus en plus : ce qui dérange : la parole AUTRE, celle de l'AUTRE (différent, divergent surtout). Immigrant, on le vit plein, le saisit mieux, en toute(s) voie(s) » (NR, p. 2). L'emploi du pronom « on », pronom indéfini s'il en est, qui peut dénoter l'une ou l'autre des personnes du singulier ou du pluriel, semble ici vouloir pencher vers l'immigrant qui parle de sa propre expérience et qui englobe sa prise de parole dans les revendications des communautés culturelles. Les adjectifs « différent » et « divergent » viennent caractériser l'Autre et bousculer les schèmes dualistes du moi et de l'autre. En somme, en filiation avec l'écriture des femmes par ses particularités esthétiques et poétiques (brouillage générique, intertextes féminins, mise en scène d'une prise de parole fragmentée qui se reflète par le renouvellement de la signification), « Note pour une recherche » s'inscrit dans la période interculturelle en dévoilant par la fiction le conflit des cultures et le bouillonnement autour des enjeux identitaires au Québec. Nous verrons dans la prochaine partie de ce chapitre que l'œuvre de Jean Jonassaint va muter vers l'hybride, le multiple, voire la créolité, dans une poétique de la migration, montrant un entre-deux, de l'interculturel vers le transculturel.

#### *Théâtralisation de l'exil dans La déchirure du (corps) texte et autres brèches*

Parallèlement à la critique du nationalisme québécois et de l'« illusion identitaire » chez Jonassaint et chez Micone, étudiée dans le chapitre précédent, la contribution poétique de Saillant au dossier « des cultures, du québec » (n<sup>os</sup> 29-30) marque un certain retour à la « lisibilité » pour l'écrivaine. Rappelons qu'auparavant son écriture se caractérisait par une poétique du fragment et une hybridation générique mêlant l'écriture de soi, la littérature d'idées et la poésie. Ici, l'injonction à écrire se pose avec plus de clarté, de limpidité.

ah! Que la colère est bonne, prometteuse vers d'autres frontières « nationales », un pays dites-vous, pays rêvé à tour de bras et de matière grise [...] écrire pour que

<sup>487</sup> François Paré, *Les littératures de l'exiguïté*, Hearst, Éditions Le Nordir, 1992, p. 35.

l'imaginaire même de ce pays virevolte en mille miettes d'amour fou, qu'il n'en peuve plus de sa colonie du dedans, de son gris, de ce qu'il ne dit pas, de cette peur traquée de son abîme et du monstre désirable qu'il est, une terre de roches et de glaces, flamber ces courroies qui nous attachent à la mère-patrie, aux paysages décapés pour voir dedans ce qui s'y brasse<sup>488</sup>.

Saillant incite non seulement à écrire pour contourner le nationalisme, mais aussi à puiser dans la négativité de l'imaginaire québécois<sup>489</sup>. Dans l'extrait ci-haut, l'écrivaine en appelle surtout à faire dériver le sens, à s'attaquer à la signification des mots qui se sont colorés au frottement du texte national<sup>490</sup> (paysage, femme, territoire, colonisé, « fatigue culturelle » (Aquin), « pays incertain » (Ferron), etc.), bref à rejouer cette « langue déglinguée<sup>491</sup> ». À l'écart de la célébration du pays, Saillant fonde son art poétique sur une remise en question systématique, radicale, du sens et des formes acceptés du langage littéraire québécois<sup>492</sup>.

« Écrire pour que l'imaginaire de ce pays virevolte en mille miettes<sup>493</sup> », voilà l'adage auquel Jean Jonassaint s'applique dans *La déchirure du (corps) texte et autres brèches*<sup>494</sup>,

<sup>488</sup> Francine Saillant, « Le chant sans bornes », *Dérives*, n<sup>os</sup> 29-30, 1981, p. 11.

<sup>489</sup> Pierre Nepveu, *L'Écologie du réel*, *op. cit.*, p. 200-201.

<sup>490</sup> Interviewé par Daniel Laforest et Michel Nareau, le poète Michael Delisle, qui s'est frotté aux avant-gardes des années 1970 au commencement de sa carrière, lorsqu'il faisait partie du comité de rédaction de la revue *Lèvres urbaines* en 1983, mentionne que Claude Beausoleil, pierre angulaire du collectif, imposait une thématique de l'urbanité, dans un esprit antinationaliste, qui trouve un fort écho dans les propositions de Saillant. Sur ce point, il y a en effet une proximité évidente entre la revue *Dérives* et Beausoleil, bien qu'une divergence persiste sur la vision de l'avant-garde et de l'écriture pour des communautés restreintes. Dans l'entrevue, Delisle met en évidence que « ce mouvement participait d'une sorte d'anti-terroirisme mis à jour. Il ne fallait surtout pas que se retrouvent le mot "neige" ou le mot "fleuve" dans nos poèmes. Il y avait une tranche de l'avant-garde qui prenait pour cible ce qui avait atteint le statut d'*establishment* et, pour les tenants de l'urbanité à tout prix, ça représentait, par exemple, l'Hexagone et ses thèmes. » (Daniel Laforest et Michel Nareau, « Entretien avec Michael Delisle », *Voix et images*, vol. 38, n<sup>o</sup> 3 (114), 2013, p. 20).

<sup>491</sup> Régine Robin, « Langue et fiction de l'identitaire. Un Québec pluriel », dans Claude Duchet et Stéphane Vachon (dir.), *La recherche littéraire. Objets et méthodes*, Montréal/Paris, XYZ/Presses universitaires de Vincennes, 1998, p. 368.

<sup>492</sup> Dans le numéro 34 de la revue *Dérives*, « Histoire(s) d'elle(s) », Madeleine Ouellette-Michalska met en scène dans l'écriture ce jeu sur les termes liés au pays : « Splendeur de la multiplication des formes » (p. 28); « J'épouse la dérive de l'infinie lenteur des béatitudes. [...] Stratégies de déjouement. Tactiques de désorientation. Le paysage est l'égarément du pays. La terre prend le large. J'élague le pay / sage collé aux doigts, au ventre et à la bouche par leurs mots. Leurs histoires. Pénibles intrigues [...] Silencieuse et seule, je m'élançe vers ces constellations sans frontières. [...] Le pays est une longue patience » (Madeleine Ouellette-Michalska, « La reprise du pay / sage », *Dérives*, n<sup>o</sup> 34, p. 29.

<sup>493</sup> Francine Saillant, « Le chant sans bornes », *loc. cit.*, p. 11.

œuvre que nous étudierons dans la dernière partie de ce chapitre. Il s'agit en fait du mémoire de maîtrise de Jean Jonassaint, écrit dans une démarche de recherche-crédation, déposé en 1981<sup>495</sup>. Deux fragments de ce texte figurent d'abord dans la revue *Dérives*, respectivement en 1981 (n<sup>os</sup> 29-30) et en 1983 (n<sup>o</sup> 36). En 1984, il fut publié en recueil aux éditions Nouvelle Optique à Montréal et aux Éditions Silex à Paris<sup>496</sup>. D'abord, soulignons que *La déchirure du (corps) texte* présente les mêmes particularités génériques que le fragment « Note pour une recherche ». Le texte en prose effectue un croisement des genres, un brouillage frôlant tantôt le pamphlet par sa dimension idéologique tantôt le témoignage fictionnalisé, dans une sorte de mise en scène de soi, théâtralisée. Hybridité générique que Jonassaint nomme « fiction théorique » en référence à l'essai *L'écarté(e)* de Philippe Boyer, écrivain français, membre du collectif de la revue *Change*<sup>497</sup>. En plus de la transgression des frontières génériques, *La déchirure du (corps) texte* développe une recherche formelle qui s'inscrit à la fois dans la tradition haïtienne<sup>498</sup> et dans l'esthétique de l'écriture au féminin, axée sur un renouvellement

---

<sup>494</sup> Jean Jonassaint, *La déchirure du (corps) texte et autres brèches*, Montréal/Nouvelle Optique, Paris/Silex, 1984, 99 p. Les prochaines références seront indiquées entre parenthèses suivant l'extrait avec la mention DC. Lorsque cité dans le corps du texte, le titre sera raccourci.

<sup>495</sup> Jonassaint commence ses études à la maîtrise en 1977, sous la direction du professeur et cinéaste Gilles Thérien. Jonassaint veut d'abord écrire un mémoire sur les interprétations des théories de Marx. La même année, André Vanasse, directeur du Département d'études littéraires, propose à Bernard André, à la tête du programme de la maîtrise, la candidature de Jonassaint afin d'enseigner le cours « Nègres blancs, nègres noirs d'Amérique » en remplacement de Maximilien Laroche (Registrariat de l'UQAM, Annuaire 1977-1978, *op. cit.*). En 1978, le texte inaugural de ce séminaire est en fait l'esquisse du mémoire de maîtrise qu'écrira Jonassaint sur la situation de l'immigrant dans la société québécoise.

<sup>496</sup> La maison d'édition Silex a été fondée à Paris en 1980 par le poète, militant et sociologue camerounais Paul Dayenko, aidé d'Hédi Bouraoui (collaborateur à *Dérives*) et d'Alfred Melon-Degras, pour pallier la difficulté des écrivains noirs – exilés de gré ou de force – à se faire publier dans les maisons françaises dont l'attitude était « dictée par l'indifférence et le mépris envers la littérature africaine ». La publication de recueils de poèmes, dont celui de Jonassaint, visait à défendre « l'espace poétique africain » (Paulin Joachim, « Paul Dayenko et les Éditions Silex », *Éthiopiennes. Revue trimestrielle de culture négro-africaine*, n<sup>o</sup> 48-49, vol 5 (n<sup>o</sup> 1-2), 1988, [en ligne] <http://ethiopiennes.refer.sn/spip.php?article1094>, page consultée le 15 juillet 2014).

<sup>497</sup> Philippe Boyer, *L'écarté(e). Fiction théorique*, Paris, Seghers/Laffont, 1973, 364 p. Jonassaint fut l'un des premiers étudiants au Département d'études littéraires de l'UQAM à adopter une démarche de recherche-crédation dans son mémoire de maîtrise. Rappelons que la combinaison de la fiction avec l'essai est une pratique majeure de l'époque. L'hybridité générique est en effet caractéristique du formalisme ludique à *Cul Q* (n<sup>os</sup> 4-5, 1974) et de l'écriture au féminin à la *BJ/NBJ* (Nicole Brossard, *L'amèr ou Le chapitre effrité, Théorie-fiction*, Montréal, Quinze, 1977, 99 p. et Nicole Brossard, *Picture Theory. Théorie-fiction*, Montréal, Éditions Nouvelle Optique, coll. « Fiction », 1982, 214 p.).

<sup>498</sup> Joël Desrosiers, *Théories caraïbes : poétique du déracinement*, Montréal, Triptyque, 1996, p. 184.

des rapports existants entre signifiants et signifiés, un jeu de déconstruction de la phrase qui fait surgir des images subites, disloquées, et une esthétique du collage et de l'intertextualité.

Divisé en quatre parties qui jouent sur le dire<sup>499</sup>, le texte est un immense inventaire de soi, réunissant des segments autobiographies, fictionnels, historiques et culturels qui s'enchevêtrent pêle-mêle. Sans narration, le texte de Jonassaint est plus près du poétique et de l'essai, à la manière de l'œuvre de Saillant, car il n'y a pas de représentation à proprement dite, de mimésis, d'effet de réel. Nous verrons que, parfois, des bribes de récit apparaissent dans les souvenirs qui remontent à la surface. À cet égard, nous pouvons postuler que *La déchirure du (corps) texte* s'inscrit dans ce que Clément Moisan et Renate Hildebrand situent à la suite des avant-gardes littéraires et culturelles des années 1970, des « mouvements ou des individus voués à l'errance, à la dissolution des habitudes pensées, des genres, de l'écriture ou de l'esthétique<sup>500</sup> ». Le texte de Jonassaint donne à voir l'errance et la dissolution en faisant la *description* d'une identité en miettes. Échappant au système de fixation du sens, cette construction identitaire elliptique, « fragment autobiographique imaginaire<sup>501</sup> », trouve ainsi un écho puissant dans la concision et la brièveté des énoncés. Visuellement et typographiquement repérable, le fragment traduit l'imperfection formelle, le discontinu, en même temps qu'il est le lieu par excellence de la réflexion. Le fait d'opter pour de très courtes phrases donne lieu à une écriture fragmentée, illustration d'un corps émietté symboliquement. Ce corps en morceaux, raccommodé par la fiction, déchiré comme

---

<sup>499</sup> « Avant-dire » (p. 1-20), « Dire » (p. 22-42), « Se dire » (p. 44-79), « Après-dire » (p. 81-90). Renforcée par un registre didactique, un style limpide et académique, la première partie pose les jalons théoriques de l'ouvrage de Jonassaint. Là où commence à proprement dit la « fiction théorique », la section « Dire » se caractérise entre autres par l'éclatement de son cadre spatio-temporel, paramètre qui se poursuivra dans la partie suivante. L'énonciateur convoque tour à tour une mémoire noire fictive, un passé lié à sa terre natale, Haïti, et un présent, à Montréal, dans une structure marquée par des retours en arrière qui tissent des liens forts entre les littératures québécoises et haïtiennes. « Se dire », partie la plus fragmentaire, met davantage en scène l'hybridité des langues, l'identité migrante et l'enracinement problématique du personnage au Québec et sa place dans le champ littéraire québécois. Manifestant de façon plus exemplaire un croisement entre l'essai et la prose poétique, la dernière partie accomplit un retour sur ce qui a été dit, pour exemplifier la démarche d'écriture. Nous ne tiendrons pas toujours compte des distinctions, entre les parties, car en raison de la forte discontinuité du fond et de la forme, les principaux éléments à l'étude se recourent dans les diverses parties de l'œuvre de Jonassaint.

<sup>500</sup> Clément Moisan et Renate Hildebrand, *Ces étrangers du dedans*, op. cit., p. 95.

<sup>501</sup> Jonassaint fait lui-même référence à la pratique d'Alain Robbe-Grillet, dans « Fragment autobiographique imaginaire », *Minuit*, n° 31, novembre 1978, p. 2-8.

l'indique le titre de l'œuvre, devient une métaphore de la création et de l'écriture comme à la *BJ/NBJ*, ce que le personnage nomme le « corps-textuel », « ce corps mien couché sur page blanche méconnaissable par travestissement des codes orthogafik-sintaxiksémantiques... » (*DC*, p. 53).

Bien que le corps soit constamment nommé, la thématique principale de *La déchirure du (corps) texte* tourne autour du motif du rejet. Le personnage de l'écrivain migrant se décrit ainsi : « JONASSAINT, Jean né haïtien, écrivain et éditant à Montréal, Québec/Canada » (*DC*, p. 7) Poursuivant le dessein de montrer que les critères d'inclusion et d'exclusion de l'institution littéraire québécoise sont basés sur des partis pris ethnocentristes qui reproduisent l'idéologie nationaliste (*DC*, p. 19), l'écrivain d'origine haïtienne met en scène sa marginalité dans le champ littéraire et, plus généralement, dans la culture québécoise. « [O]ccultant la polyphonie planétaire » (*DC*, p. 7), la littérature québécoise apparaît comme un centre hégémonique qui refuse « la langue de l'Autre » (*DC*, p. 35), un espace fermé, qui se soucie que « des amis, de la paroisse » (*DC*, p. 62), et qui refoule même ses propres marges : « la "trifluvienne" ou la "saguenéenne" » (*DC*, p. 2). Ciblant les conditions d'appartenance à ce corpus québécois, à la littérature nationale, l'énonciateur montre son exclusion en se décrivant comme sujet étranger. Plusieurs termes le désignent ainsi : « étrange étranger créolisant » (*DC*, p. 8), « centaure » (*DC*, p. 22), « migrant périphérique » (*DC*, p. 42), « charrouin ou néo » (*DC*, p. 59), « point de la tribu » (*DC*, p. 59), celui qui vient d'« ailleurs » (*DC*, p. 61), « métis », « [b]âtard et travesti » (*DC*, p. 74), « minoritaire » (*DC*, p. 75), « immigrant », « mutant... pluriel... » (*DC*, p. 79), « transfuge ou traître » (*DC*, p. 89). L'extrait qui suit décrit les protagonistes de ce *drame* de la migration.

Là prenait corps une histoire mienne d'un Montréal métropolitain vert d'errance transe, cosmopolite, et ma dérive qui se disait qui s'y lisait.

Je me nommais comme convenu : Migrant.

Je les nommais comme voulu : Autochtones (premiers, issus du sol même où ils habitent, qui sont sensés n'y être pas venus par migration).

Ce sophisme merveilleux faisait l'affaire de tous : moi, eux. J'étais moi. Eux, eux. Comme se doit cette volonté de dialogue ne pouvait que réjouir, ne laissant d'autre choix que les langues de l'AUTRE, celles-là mêmes du Québec où j'habite, qui

m'habite, fondent au jour le jour la re-naissance des corps de ma voix [...] redistribuant mes rythmes et mes rites pour résoudre mes trames langagières – rentrer en écriture(s) comme en fête ou en liesse dit-on (*DC*, p. 66).

L'image de l'écrivain construite dans le discours met en place une topographie singulière : une province hostile et indifférente à sa parole à l'intérieur de laquelle Montréal prend les traits de la ville de l'immigration par excellence, cosmopolite, en effervescence culturelle<sup>502</sup>. La disjonction du personnage migrant par rapport à son environnement se fait sentir par l'ironie, dans les expressions « sensés » et « sophisme merveilleux » qui montrent bien les frontières étanches qui séparent l'immigrant des « autochtones », mot que l'énonciateur rattache ici aux Québécois de souche, non sans sarcasme. Prenant une forme caricaturale, l'opposition moi/eux renforce la critique implicite d'un espace fermé où chacun doit rester dans son camp. Cette mise en récit de la confrontation des cultures, typique de la période interculturelle (1975-1985), fait du Québec le lieu d'où s'énonce le personnage marqué par l'exclusion. Même s'il se sent à l'écart de la société, forcé à l'exil intérieur, la culture québécoise le traverse et l'habite tout de même. Foncièrement autoreprésentatif, réflexif, son « je » ne peut qu'être Autre, ouvert à des configurations identitaires inédites où altérité et identité se confondent dans un pacte dialogique. À l'instar de la narratrice de *La Québécoise*, en 1983, muette même si elle baigne dans un flot de paroles et de descriptions de toutes parts, la posture énonciative du personnage de *La déchirure du (corps) texte* cherche à percer le mur du silence pour dire l'altérité qui le traverse, dire la parole migrante orpheline à Montréal<sup>503</sup>.

### *L'organisation de l'espace : quand l'Ici fait surgir les traces d'ailleurs*

L'espace joue un rôle primordial dans la définition de soi. Dans *La déchirure du (corps) texte*, Jonassaint joue sur sa propre existence, se projette dans un personnage d'immigrant

<sup>502</sup> C'est une conception très fréquente de l'espace géographique dans les écritures migrantes, voir Lucie K. Morisset, et Luc Noppen (dir.), *Identités urbaines, échos de Montréal*, Québec, Éditions Nota bene, 2003, 318 p.; Alain Médam, *Montréal interdite*, Montréal, Liber, 2004 [1978], 256 p.; Pierre Nepveu et Gilles Marcotte (dir.), *Montréal imaginaire. Ville et littérature*, Montréal, Éditions Fides, 1992, 424 p.

<sup>503</sup> Simon Harel, « La parole orpheline de l'écrivain migrant », Pierre Nepveu et Gilles Marcotte (dir.), *Montréal imaginaire, op. cit.*, p. 373-418.

haïtien. Si l'espace est traité sous l'angle de « la réminiscence, du retour en arrière, de la recherche des sources, des racines, de la quête d'identité dans une situation d'émigration/immigration qui l'a rendue problématique<sup>504</sup> », il faut préciser que cette « recherche des sources » est sinueuse, presque schizophrène, comporte des allers-retours ayant pour point de départ le difficile enracinement dans la culture québécoise. Dans le texte, l'identité migrante est marquée par l'ambiguïté, d'où l'effet d'étrangeté qui s'en dégage à la lecture, par l'utilisation d'un procédé qui met de l'avant la forme fragmentaire, hybride, pour dire la ghettoïsation, l'exclusion ethnique, « l'enfermement crasse des cultures périphériques » (*DC*, p. 62).

Si l'espace représenté dans *La déchirure du (corps) texte* est multiple, renvoyant à la fois au pays d'origine (Haïti), au pays d'accueil (le Québec) et à la culture noire des Antilles, il faut d'abord souligner que par sa poétique de la fragmentation, contestant la continuité logico-chronologique, le rapport à l'espace est marqué dans sa structure par la superposition, l'enchevêtrement, provoquant des contrastes toujours plus forts entre les lieux représentés. En d'autres mots, le fragment, la coupure et la déchirure caractérisent la diégèse comme la disposition spatiale du texte. Disséminée par le fragmentaire comme principe de composition, la description chaotique des lieux dans *La déchirure du (corps) texte* renforce la condition sociale problématique de l'écrivain fictif; l'imbrication des différents espaces transmet la complexité de l'identité migrante, rhizomatique, à « racine multiple<sup>505</sup> », selon l'expression d'Édouard Glissant, dans la mobilité incessante des rapports du Soi et de l'Autre, du Soi comme un autre.

Les fragments de Jonassaint disent certes l'appartenance territoriale multiple (haïtienne, antillaise et québécoise) et thématisent les interférences culturelles, mais le travail sur l'élucidation d'une identité plurielle est marqué par le déracinement et l'inadéquation entre le sujet et son espace. Exemplifiés dans une figuration de soi caractéristique de l'écriture migrante, les contours du lieu d'énonciation du personnage varient, il les nomme « mes lieux de mes naissances » (*DC*, p. 29). La deuxième partie, « Se dire », commence ainsi :

---

<sup>504</sup> Clément Moisan et Renate Hildebrand, *Ces étrangers du dedans*, op. cit., p. 246.

<sup>505</sup> Édouard Glissant, *Poétique de la relation*, Paris, Gallimard, 1990, p. 40, 187.

Où m'inscrire nègre sur terre blanche d'instance m'avouant blanc nègre, ainsi Québec qu'il faut nommer lâchant sa proie se fait objet d'une coupure portant trace mes propres ruptures [...] Comment moi sujet écrivant d'une autre histoire – Haïti et sa diaspora – joindre voix et voie en cette histoire (d'autres) qu'il faudra rendre mienne puisque d'ici j'y participe au gré ou de force (DC, p. 22).

Porté par une poétique du soubresaut, de la brisure, l'extrait met en scène l'enracinement problématique. Qui plus est, l'absence de déterminants possessifs devant « trace », « voix » et « voie » provoque des ruptures syntaxiques qui disent la discontinuité. Cherchant à caractériser l'idée du lieu dans les textes migrants après 1975, Robert Berrouët-Oriol et Robert Fournier affirment que la

deuxième génération ; Jonassaint, Caccia, Renaud, d'Alfonso, Des Rosiers [...] campe sa modernité, son cosmopolitisme, son enracinement dans l'Ici couplé au sédimentaire du pays d'origine, réel et mythique. Nous proposons que les écritures de cette génération sont subversives, la subversion traquant l'Ici comme l'Ailleurs [...] <sup>506</sup>

Bien qu'ils ciblent avec raison la dialectique entre l'ici et l'ailleurs dans l'enracinement des écrivains migrants, ils tendent à négliger le travail de ceux-ci dans le champ symbolique à la fin des années soixante-dix, où les avant-gardes littéraires baignent dans les théories post-structuralistes. Dans sa fiction théorique, l'auteur de *La déchirure du (corps) texte* ne cherche pas à raconter ses souvenirs d'Haïti ou son arrivée à Montréal. Nous découvrons rapidement qu'il s'attache plutôt aux perceptions, aux interprétations, aux opinions, aux préjugés et aux jugements, un ensemble de croyances, de valeurs et d'idées qui sont hors de la réalité. C'est dans ce contexte de Bourdieu a parlé de « biens symboliques <sup>507</sup> ». En effet, il s'agit pour Jonassaint, qui se définit comme « sujet écrivant », puis comme « ouvrier à la shop écrivant » (DC, p. 31), de nommer, de dire, d'inscrire les spécificités culturelles et littéraires de sa parole migrante, certes marquée par le « sédimentaire du pays d'origine », dans le champ symbolique québécois, *objet* de son discours. Et, à cet égard, l'écriture de Jonassaint est subversive en ce qu'elle cherche à contourner les représentations identitaires et culturelles figées qui orientent les discours institutionnels, qu'il ne cesse de décortiquer. Plus

<sup>506</sup> Robert Berrouët-Oriol et Robert Fournier, « L'émergence des écritures migrantes et métisses au Québec », *Québec studies*, n° 14, printemps-été 1992, p. 21-22.

<sup>507</sup> Pierre Bourdieu, « Le marché des biens symboliques », *L'Année sociologique*, n° 22, 1971, p. 49-126.

particulièrement, il prône une conception ouverte de l'identité, dégagée de toutes contingences essentialistes, cherchant « une brèche vers ce dialogue avec celles et ceux qui ont le goût de discours différenciant » (*DC*, p. 65) En cela, son rapport au langage est imminent transgressif, voire *irréfèrent* à la manière de Saillant, puisqu'il travaille à contester le pouvoir institutionnel en faisant dériver la signification des mots (déconstruction derridienne<sup>508</sup>), en réinvestissant le sens des termes qui sont dévalorisés par l'institution littéraire, dont les censeurs promulguent encore des discours nationalistes durant les années soixante-dix. Et, c'est pourquoi le Québec est davantage évoqué que le pays d'origine, Haïti et sa diaspora.

Dans le texte à l'étude, Jonassaint reprend l'expression de Paul Chamberland pour dire son « inscription en terre-Québec<sup>509</sup> » (*DC*, p. 65). L'enracinement problématique dans la province se caractérise dans la citation suivante par les sèmes « hors-pétition » et « chair rebelle au moulage » qui renforcent la scénographie développée par Jonassaint, signalant sa marginalité dans l'espace social imaginé et dans le champ littéraire qui s'y rattache.

À perte de souffle, je commençais à saisir l'impasse : il n'y aura pas d'écoute vive, attentive – celle de ce dont on (s') attend qui se dit au jour le jour, si fort : religiosité morbide du silence majoritaire.

Ni langues communes ni dire commun encore moins attente une, je suis hors-pétition, ob-scène, chair rebelle au moulage – *contesté contestataire* – ce Québec sètibo-sètifin-sèlfon-sètikywt [c'est tu beau-c'est tu fin-c'est l'fun-c'est tu cute] c'est si white c'est si propre n'avait point de trace dans mon discours, nos littéraires n'en comprenaient mot.

J'étais barbare et j'étais nègre.

Nègre barbare. *Negrobarbarucus* : étrange étranger.

D'ailleurs... (*DC*, p. 61)

<sup>508</sup> La « différance » (venant du verbe « différer »), comme écart du signe et du sens, du performatif, constitue l'un des concepts clés de la déconstruction chez Derrida, courant constitutif de la théorie postmoderne et poststructuraliste qui remet en question la métaphysique occidentale dans fondements de mises en opposition binaire des contradictions. Faisant partie du courant textualiste, la déconstruction s'attaque aux apories des systèmes établis et au logocentrisme, entendu comme un ordre de valeurs existant en dehors du texte. Cela se traduit par la reconnaissance de la pluralité de sens, de la contradiction interne, de l'inachèvement des actes de langages (Catherine Malabou, « Jacques Derrida », *Dictionnaire des philosophes*, Paris, Albin Michel, 1998, p. 437).

<sup>509</sup> Paul Chamberland, *Terre Québec*, Montréal, Déom, coll. « Poésie canadienne », 1964, 77 p.

Dans cet extrait, le vocable « nègre » semble dire l'incapacité à s'établir dans le nouvel espace, comme si le personnage ne peut esquiver sa mémoire noire qui fait de lui l'étranger, l'exilé. Couplé au mot « barbare », l'écrivain prend les traits de celui qui contrevient aux règles, à l'usage et aux normes de la langue<sup>510</sup>. Inaudible, de la même manière que le point de vue du tiers, sa voix s'éloigne de la langue ou des mots qui font consensus dans la communauté « white », qui campe son mutisme dans un rejet de la différence. Jonassaint opère ici un retournement de la symbolique établie par le texte de Michèle Lalonde<sup>511</sup> en posant les Québécois, blancs et francophones comme les détenteurs du pouvoir. Contrairement au manifeste de Lalonde, les « immigrants » composent la population que l'on représente dominée. S'ajoute à ce travail symbolique l'image d'un Québec presque fleur bleue : sètibo-sètifin-sèlfon-sètikywt [c'est tu beau-c'est tu fin-c'est l'fun-c'est tu cute], traduite dans un jeu singulier sur la créolisation de la langue française, trait majeur de la poésie de Jonassaint auquel nous consacrerons la dernière partie de ce chapitre. Éclipsant la représentation un peu mièvre et romantique du Québec, l'énonciateur durcit parfois le ton :

[...] régler mes comptes avec ce Québec, rien que québécois (avec moi-même bien sûr! Avec vous autres pour sûr d'une majorité qui, prise au mot (ce pure laine white french catholic cocon) pourrait se trouver, s'avouer, minorité, mais régnante) [...] Pourtant il n'en demeure pas moins vrai que le Québécois (the white french canayen catholique) est doublement aliéné (DC, p. 32).

L'écrivain reprend ici l'idée d'une majorité régnante qui préserve la pureté raciale et linguistique grâce au « catholic cocon ». Le canayen, ancien qualificatif pour dire Canadien français, est inextricablement lié à la blancheur. Mais, dans *La déchirure du (corps) texte*, elle prend aussi les traits du colonisateur, premier niveau de l'aliénation<sup>512</sup>, en jouant sur le mythe des peuples fondateurs « (français et anglais), or qui dit Français dit blanc, qui dit

<sup>510</sup> Rejoignant l'écriture tierce de Saillant, la graphie du mot « ob-scène » se voit infliger la même violence que dans le texte « Du poétique au féminin ». La difficulté de cerner la signification exacte de ce mot (hors scène, peut-être, sans attaches nationales?), dans sa matérialité et sa polysémie, performe pour ainsi dire l'imprécision qu'il désigne.

<sup>511</sup> Michèle Lalonde, *Speak white*, Montréal, l'Hexagone, 1974 [1968], 4 p.

<sup>512</sup> Bien qu'à *Parti pris* et dans les textes de Vallières le Québécois soit doublement colonisé (par la domination économique et culturelle des États-Unis), Jonassaint demeure silencieux sur ce deuxième niveau. Dans la note en bas de page liée à cette affirmation, il met plutôt l'accent sur les deux bourgeoises (anglophone et francophone) « qui se sont toujours entendues sur l'essentiel : l'écrasement des autochtones et la nécessité d'affirmer l'espace Canada/Québec territoire blanc » (DC, p. 32).

Anglais dit blanc : sur ces vastes prairies enneigées, officiellement, malgré la ‘‘mosaïque’’, point de couleur à l’horizon » (*DC*, p. 87). Sous-entendre la non-reconnaissance de la diversité culturelle à la base du Canada et, surtout, du Québec devient un leitmotiv disant la difficulté d’écrire pour l’écrivain et son combat contre l’institution. Or, l’énonciateur aspire tout de même à la réconciliation, espérant un Québec « pas rien que québécois, mais métis » (*DC*, p. 42), voulant prendre part à ce « pays qu’on [lui] refusait, ce pays qui refoulait au plus fort de [son] besoin de vivre » (*DC*, p. 76).

Convoquant une suite de syntagmes qui disent la mobilité, l’indétermination, l’image de Montréal apparaît « cosmopolite, innommable atypique » (*DC*, p. 73). L’écrivain mis en scène dans *La déchirure du (corps) texte* dit son appartenance aux « lettres montréalaises aux nerfs ivres des vents » (*DC*, p. 68) en ce qu’il est incapable de s’arracher à l’attraction de la métropole : « ah! Ce parti pris montréalais qui me hante, me happe si fort : espace pluriel riche de toutes sces<sup>513</sup> migrations » (*DC*, p. 86). Or, le milieu littéraire, tel que convoqué dans le texte, se montre plutôt fermé, voire, réfractaire à son « écriture montréalaise différente » (*DC*, p. 81), à sa « pratik/pratique » (*DC*, p. 50) – « [I]’espace littéraire étant le lieu de lutte par excellence, dit l’énonciateur » (*DC*, p. 34). Même les acteurs d’avant-garde rejettent les textes écrits par l’écrivain d’origine haïtienne. Dans un passage entrecoupé de biographèmes de la vie littéraire, surgissent des brides de récit : « Hébert en *Herbes rouges* trouvant point au corps sain (la cul s’en rute danl’kulku : arrière-boutique sexonomik porchegraphique kulomaniak) inscription verte d’une invective à brûle culcul pensant bien faire me suggérant la porte le duc » (*DC*, p. 54). Par l’injonction à sortir de l’arrière-boutique, dépeinte ici dans une langue obscène, ouvertement sexuelle et écorchée, du local de la revue *Les Herbes rouges* des frères Hébert, nous pouvons décoder une sorte de refus, peut-être, de publier un manuscrit. Deux autres figures de l’avant-garde jaillissent dans *La déchirure du (corps) texte*. Une page complète est dédiée à un épisode plus ou moins malheureux :

[...] à peine à Montréal (c’était l’été 72 : si bèlété d’entre tes jambes si môme...) me voulant solidaire de ceux écrivains et artistes montréalais contrant les désirs impériaux protestaient entre bière, poèmes et affiches face à rage sur Notre-Dame (adorable madone, t’enculerai-je un soir?) à faire place au progrès commode

<sup>513</sup> Un autre exemple de tic poststructuraliste. Jonassaint en donne les clés : « sces, non ces ou ses : signifiant ainsi la duplicité des points de vue » (*DC*, p. 83).

autoroute vers ces loisirs du Sud là chez ce sculpteur (célèbre dit-on) je fus pris à partie – ma tête frissante d'Américain (modizanglè!) d'agent CIA et autres conneries – par ce buvard (grand poète semble-t-il à ces heures) et n'était-ce (Goeffrois) cet ivrogne taciturne (te rends hommage : immense intense comme ce Charles Cholly Mingus mort après toi en son lit brûlé d'orgasme chaud) je serai lynché à l'image du plus profond Sud du Sud, du moins expulsé – ce qui ne se fit point attendre. J'étais jeune, enthousiaste, ouvrier à la shop écrivain (*DC*, p. 31).

Ici, les deux verbes conjugués à l'imparfait disent un souvenir raconté, « c'était l'été 72 [...] J'étais jeune, enthousiaste, ouvrier à la shop écrivain », que l'on associe à une réalité du passé. Partageant bières, poèmes et affiches avec des poètes à Montréal – ville qui pourtant apparaît comme le lieu où l'écrivain migrant n'est pas minoritaire – il est attaqué par un collègue, qui remet en question sa place au sein du groupe, de par ses origines noires ou de son accoutrement. L'altercation mène à son expulsion, à son rejet. Ici, le biographème « Geoffrois », façonné par Jonassaint, fait référence à Louis Geoffroy (décédé en 1977 dans un incendie) et sert de stratégie discursive pour montrer les tentatives d'adhésion du personnage au milieu des avant-gardes littéraires et contre-culturelles. Cette fictionnalisation du personnage de l'écrivain haïtien parmi les poètes modernes surgit à un autre moment dans *La déchirure du (corps) texte*. Mis en œuvre par Jonassaint pour dire sa « famille (immense). Plurielle. Diverses. Cette bohème, ma première gagne », une série de surnoms décrit un groupe dans lequel l'écrivain évolue. Un seul se mérite des parenthèses : « Claude, (puis Claude, mon amour doux amer, l'incapable petit bourgeois homosexuel' » (*DC*, p. 76). Selon mon interprétation, cela pourrait faire écho à Claude Beausoleil ou bien à Claude Jutra dont l'énonciateur décrit les traits avec ironie, doublé d'une glose critique à l'égard du formalisme (bourgeois) ou peut-être du cinéaste, une attaque venant habituellement des contre-culturels. Somme toute, ces références au champ littéraire confirment un désir de mettre en scène le milieu d'où l'écrivain prétend surgir – les avant-gardes littéraires – en même temps qui met l'accent sur la dimension proprement scénographique de l'entreprise de Jonassaint.

L'écriture subversive de Jonassaint cherche non seulement à dire l'Ici (le Québec, la ville de Montréal et le milieu littéraire), mais convoque l'Ailleurs par le bizarre, la violence et le grotesque. Lorsque le personnage se rapporte à la terre d'origine, un sentiment d'inquiétante étrangeté se dégage de son retour en arrière, presque irréel : « C'était

l'automne '71 Port-au-Prince anxieux de croupe morte, son tyran! me découvris en étrange pays en mon pays même » (*DC*, p. 47). À nouveau, l'énonciateur amalgame ici au « sédimentaire du pays d'origine » une référence littéraire québécoise des années soixante. L'intertexte, « étrange pays en mon pays même », est celui que Gaston Miron met en exergue à « la Vie agonique<sup>514</sup> ». Cet autre exemple d'intertextualité montre une volonté de réécrire la signification des termes associés à la culture d'Ici, au texte national, par le truchement d'un retour aux sources fictionnalisés « tirant racines des vieux fonds port-au-princiens » (*DC*, p. 81) qui dit autrement l'aliénation et l'exil.

Lorsque l'écrivain évoque la diaspora haïtienne, l'Ailleurs apparaît dans un rapport politique et géographique : « Écrivais-je pour les miens, çà et là disséminés le long des mers » (*DC*, p. 62), « mes compagnons d'autres rives [qui] s'accommodent l'exil » (*DC*, p. 62). Le personnage lie ainsi sa démarche d'écriture aux exilés, dans une dimension presque mythique qui le fait adhérer à leur souffrance du déracinement. Mais, une autre bribe de récit raconte l'ultime refus de sa « pratik/pratique » par ses collègues écrivains à Haïti<sup>515</sup>, après l'exclusion des avant-gardes littéraires québécoises. L'aspect spatial et imaginaire du texte montre donc l'écrivain haïtien expulsé du pays d'origine, de la culture dominée par ses dominants, déraciné de sa terre natale. Qui plus est, il apparaît comme migrant ou réfugié et même dominé, dans l'espace québécois où la question de la domination est un enjeu idéologique majeur. Aliéné face au pays d'accueil, le personnage en vient à se dire « lynché à l'image du plus profond du Sud du Sud » (*DC*, p. 31).

Additionnant les sèmes qui se rapportent à Haïti et sa diaspora comme des couches de sédiments identitaires, l'énonciateur de *La déchirure du (corps) texte* juxtapose des éléments qui symbolisent le primitif, le grotesque et la cruauté : « lieux de mes

---

<sup>514</sup> Louis Aragon, *La diane française – suivi de En étrange pays dans mon pays lui-même*, Paris, Seghers, 2006 [1946], cité par Gaston Miron, dans « La vie agonique », *Liberté*, vol. 5, n° 3, (27) 1963, p. 210.

<sup>515</sup> « [...] l'ami Buteau (décembre 1975) de Port-au-Prince tendrement se commet : "... je ne comprends pas ces nouvelles tendances. Elles ne sont pas dépourvues d'intérêt, mais je crains que tu ne sois à jamais coupé du public d'ici", Port-au-Prince fit écho, **unanime son rejet d'une pratik pratique ouvrant cette revue (des rives)**. Haïti comme Québec trouvait point trace d'un discours sien, mais Haïti comme Québec tout comme ce corps sien (de tendre mer) s'inscrivent Splendid fumée au ras du cul où même gît L.U.du.Cul rasoir désert en cette fabrique de fin de décade » (*DC*, p. 44-45).

naissances : sauvage/caliban/cannibale/indigène/nègre/noir/colonisé [...] obscur-sauvage-anthropo-phage » (*DC*, p. 29). Figure d'insistance, l'énumération, qui vient souvent de pair avec la barre oblique ou le trait d'union, brise la linéarité et donne l'illusion d'un inventaire, d'une liste pour dire les multiples appartenances culturelles et territoriales qui composent l'identité migrante de Jonassaint. Bien que ces qualificatifs se rapportent à Haïti, c'est davantage par les réminiscences de la mémoire noire, souffrante (l'aspect temporel du texte), que persistent les traces d'un Ailleurs dans le texte étudié.

*La temporalité multiple : mémoire souffrante, noire ou amérindienne*

Cet enracinement problématique dans le pays d'accueil, dans *La déchirure du (corps) texte*, est inextricablement lié à la temporalité multiple. Dans l'œuvre de Jonassaint, la mémoire n'est pas linéaire, mais éparpillée et dispersée, évoquant le morcellement identitaire d'un écrivain migrant tiraillé entre son « confort nord-américain et [s]a conscience nègre, antillaise » (*DC*, p. 88). À juste titre, comme l'a montré Pierre l'Hérault, l'hétérogène « offre un modèle de dépassement culturel conçu autrement que comme un ghetto ou une force assimilatrice et totalisante, où chacun, sans sacrifier ses mémoires, trouve lieu de les aménager, de les faire jouer par l'ouverture sur et à l'ailleurs, à l'étranger, par glissement, par déplacement<sup>516</sup> ». En plus des souvenirs étranges de 1971 à Port-au-Prince, la résurgence du passé prend une dimension fictive, fantasmée. « [P]oints de départ ou d'arrivée, l'espace des voix s'ouvre au voyage du fonds des eaux guinéennes qui est voyage au fond de soi : cette descente au fin fond de l'histoire coloniale » (*DC*, p. 83). La deuxième partie, « Se dire », développe le thème de la mémoire noire, souffrante, liée au passé qui ressurgit dans le présent, soit l'inscription de l'écrivain fictif dans la culture québécoise, sous le vocable « nègre ».

Étranger au mythe du retour au pays natal ou à la nostalgie du passé, deux conceptions spatio-temporelles qui marqueront les textes « canoniques » de l'écriture migrante au

---

<sup>516</sup> Pierre L'Hérault, « Pour une cartographie de l'hétérogène : dérives identitaires des années 1980 », dans Sherry Simon, Pierre L'Hérault, Robert Schwartzwald et Alexis Nous (dir.), *Fictions de l'identitaire au Québec*, op. cit., p. 105.

Québec, le texte de Jonassaint nomme plutôt les éléments qui se rapportent au passé et à son pays d'origine dans une forme textuelle jouant sur l'intertextualité et le pastiche. Voulant contourner la simple énumération de la lignée du *Cahier d'un retour au pays natal*<sup>517</sup>, le personnage d'écrivain *fantasme* ses origines noires, débitant des « litanies des misères nègres » (DC, p. 84) dans un collage hétéroclite d'extraits tirés de la *Gazette de Saint-Domingue* (1764). Illustration éloquente de la douleur vécue par « cette masse morte-vive » (DC, p. 22), l'intertexte pastiché atteint un paroxysme dans la mise en scène d'un passé colonial lié à mémoire noire :

Asservis et torturés : corps broyés dans les moulins à nègres coloniaux, rompus de l'aube au crépuscule en sus des nuits de roulaison selon les prescriptions du Code. Nègres les ventres creux sortis des cases à nègres à quatre heures du matin au fouet bruyant des commandeurs, enchaînés les uns aux autres par les mains et par les pieds, pressés comme des harengs en boîte & jetés au fond des mers

Négresses rongées par les oiseaux de proie, tandis que leurs nourrissons mouraient des serpents verts noués autour des cous

Nègres et négresses taillés à coup de nerf de bœuf puis passés au vinaigre avant d'être enterrés vivants les têtes enduites de sirop

Négresses flambées aux seins et aux sexes assistant impuissantes au dépècement de leurs bébés

Nègres et négresses pendus la tête en bas ou par l'oreille clouée

Négresses violées puis dévorées par des chiens anthropophages

Nègres et négresse aux culs bourrés de cire ardente

Nègres et négresses bourrés de poudre que l'on fait exploser

Nègres esclaves enrichissant la racaille dominguoise (DC, p. 27).

Signalons d'abord que presque toutes les phrases sont nominales et montrent des verbes de la violence. Ils sont conjugués dans un mode passif où les sujets ne sont pas agents de l'action. Le corps des nègres et négresses subit toutes sortes de tortures et supplices qui profitent même à la « racaille dominguoise », abaissant les esclaves noirs encore plus bas dans l'échelle sociale. Dans son commentaire sur *La déchirure du (corps) texte*, Joël Desrosiers s'attache à cette exaltation de la violence, dimension agonique mêlée d'érotisme, pour décrire l'œuvre de Jonassaint qui manifeste selon lui des ressemblances avec *Sainte dérive*

<sup>517</sup> Aimé Césaire, *Cahier d'un retour au pays natal*, Paris, Présence africaine, 1971, 101 p.

*des cochons* de Jean-Claude Charles<sup>518</sup>. Dans son essai *Théories caraïbes : poétique du déracinement*, il décrit la pulsion de mort et le tragique dans les textes de Charles et Jonassaint :

Pareille stratégie romanesque, regardant la mort au fond des yeux, inscrit en marge de la tradition littéraire antillaise un conte morbide où le noyau de la tragédie correspond moins aux expressions locales d'une humanité contuse qu'à des bouffées délirantes en prise directe sur la langue. À ce prix, s'amenuise la frontière entre folie d'écrire et écrire la folie. [...] Les titres mêmes des livres évoquent sans qu'il ne soit besoin d'insister cette entaille soudain ouverte qu'il s'agit d'exorciser<sup>519</sup>.

Nous pouvons affirmer que la mémoire noire, souffrante, qui surgit dans un va-et-vient constant dans le texte *La déchirure du (corps) texte*, évocations symboliques et tragiques que le personnage *exorcise*, pour reprendre l'expression de Desrosiers, se double d'une étrangeté, d'une folie collective, que l'on retrouve dans la représentation de la mémoire du passé colonial du Québec. Comme le décrit Józef Kwaterko, l'énonciateur de *La déchirure du (corps) texte* « pose ironiquement son regard angoissé de minoritaire sur une culture et une langue représentées à la fois comme étranges et elles-mêmes minoritaires<sup>520</sup> ». Minant de l'intérieur le Québec (ici le Canada français) dans sa triade française/catholique/blanche, l'énonciateur s'attaque à l'unité apparente « Nous québécois », le désagrège en faisant ressortir une autre forme de marginalité que la mémoire d'ici occulte : la présence amérindienne refoulée.

Et ce Nous québécois se prenant pour du UN (d'une souvenance française française, monarchique et catholique peut-il être ce Nègre du Québec, s'il y a négation/usurpation/exploitation/exclavagisation/aliénation (et il y en a – plein) est-ce bien des colons de la Nouvelle-France, ou de cette amère indienne en étrange pays dans son pays lui-même. (DC, p. 30)

L'extrait opère un renversement fort intéressant des représentations du colonisé. L'énonciateur conteste le syntagme « Nègre du Québec » pour nommer les Québécois et

<sup>518</sup> Jean-Claude Charles, *Sainte dérive des cochons*, Montréal, Nouvelle Optique, 1977, 104 p. Jonassaint cite le titre dans *La déchirure du corps (texte) et autres brèches* en parodiant le titre : *Saine dérive des cochons* (DC, p. 68).

<sup>519</sup> Joël Desrosiers, *Théories caraïbes*, op. cit., p. 125.

<sup>520</sup> Józef Kwaterko, « Les fictions identitaires des romanciers haïtiens du Québec », *Klincksieck. Revue de littérature comparée*, 2002, vol. 2, n° 302, p. 221.

l'attribue ici aux Amérindiens, niés dans leur existence : « cette mère indienne en étrange pays dans son pays lui-même ». L'écrivain fait de nouveau surgir l'intertexte mironien pour dire l'aliénation, l'exploitation et la négation, en soulignant que ce ne sont pas les colons de la Nouvelle-France qui ont vécu et subi cette violence, mais plutôt les Amérindiens. Voulant écrire « l'écartement de celles et ceux noir(e)s, jaunes, rouges, qui peuplent ce territoire » (DC, p. 87)<sup>521</sup>, l'énonciateur se pose ainsi en critique éclairé capable de contourner les « pièges d'un nationalisme jusqu'aujourd'hui n'a été qu'étriqué même dans son discours le plus à "gauche" » (niant l'esclavage des autochtones et des noirs, l'expropriation et l'extermination massive des Amérindiens et Inuits) s'intronise en martyr des martyrs » (DC, p. 33). Montrant sans ménagement la dénégation qui se cache sous le Nous québécois « oubliant trop souvent que l'Amérique est terre de migration folle – hétérogénéité des cultures et des ethnies qui la peuplent » (DC, p. 88), l'écrivain affirme, à la toute fin de *La déchirure du (corps) texte*, que ce

lourd silence fonderait sans doute l'expression, agir à la québécoise : faire silence, nier, comme cette présence nègre au Canada/Québec depuis la neuve France, cette façon toute spontanée d'affirmer : les Indiens, c'est le passé, nous ne leur céderons pas un pouce de territoire, encore moins nos immenses réservoirs énergétiques (ce Nous qui les exclut eux, les seuls propriétaires légitimes [...]) (DC, p. 86).

Dans cette dernière partie, Jonassaint se glisse en outre dans la peau de Minjimendam, personnage principal de Bernard Assiniwi dans *Le bras coupé*. Les mots de l'Amérindien servent de véhicule à la réflexion de Jonassaint, disant le constat « qu'il serait longtemps

---

<sup>521</sup> Anne-Marie Alonzo, écrivaine d'origine égyptienne qui collabore régulièrement à *La Nouvelle Barre du jour* dès 1979, cherche à dire cette multiplicité des cultures dans les pages de la revue *Dérives* en 1982. Collaborant à un des numéros consacrés à l'écriture des femmes, « Histoire(s) d'elle(s) », Alonzo arrache le corps textuel de ses contingences nationalistes, dans un style très près de celui de Jonassaint, marqué par la rupture syntaxique, mettant en scène un enracinement fragmentaire à Montréal durant l'hiver : « Comment taire et annoncer cette ville de moi se naît. De glace ou béton mais désarmée le souffle coupe. »; « Alors pour qu'autre pays s'installe. [...] S'estompe ainsi courbe d'étranger s'annule alors l'écart. »; « Bâtir alors et grimper tu vois des jambes chaque pas et nœud de drapeaux mélangés. De vert et bleu de noir ce blanc. [...] Seule je sais serai de toutes races et couleurs de tous stades à la fois. Nul lieu n'existe nul point d'appui que seule vagabonde de cœur à l'autre et corps honni. Choisis. Que la peur scinde. Et se noie d'une mère ancienne pays nouveau pays tout neuf de fleur marquée. De blanc. [...] Au fond et de vérité de pays aucun » (Anne-Marie Alonzo, « De vue comme de visou [extrait de *Bleus de mine*] », *Dérives*, n° 34, 1982, p. 14-15).

difficile [...] d'obtenir justice de la part de la désormais de la majorité non-sauvage de la population<sup>522</sup> » (*DC*, p. 85).

En somme, l'étude du cadre spatio-temporel éclaté, multiple, nous aura permis de montrer que dans *La déchirure du (corps) texte*, l'identité migrante, complexe et composite se déploie dans une dérive incessante entre les réminiscences de la mémoire noire, souffrante (Haïti et sa diaspora) et de celle du Québec, mémoire étrangère à elle-même qui occulte ses minorités dont Jonassaint se revendique clairement. Le jeu sur l'hybridité des formes dans cet espace interstitiel et le fragmentaire pour dire l'enracinement problématique dans le pays d'accueil trouve des échos encore plus éloquentes dans l'hybridité des langues, ce que nous analyserons dans la dernière partie de ce chapitre.

### *L'hybridité des langues*

Les fragments de *La déchirure du (corps) texte* qui paraissent dans la revue *Dérives* manifestent une inventivité poétique qui se joue dans les interférences linguistiques et les transformations langagières. À ce titre, nous pouvons lier le texte de Jonassaint à ce que Lise Gauvin nomme le plurilinguisme textuel, soit une coexistence d'un certain nombre de langues dans une oeuvre<sup>523</sup>. En effet, dans *La déchirure du (corps) texte*, le multiple s'illustre sporadiquement par des tensions linguistiques, par l'hybridité des langues. Subissant des torsions, les langues se déclinent ainsi : « anglé fransé kréyol tout ékri tout palé tout ladan » (*DC*, p. 55) et montrent des effets de traduction : « anglais français haïtien espagnol mosaïque langagière usée en discours creux » (*DC*, p. 58). Or, l'anglais apparaît comme le « discours creux », le langage du peuple dominant. Décrivant une position politique de désolidarisation nettement étrangère au discours maoïste de la revue *Stratégie*, l'énonciateur émaille son discours de passages en langue anglaise :

---

<sup>522</sup> Bernard Assiniwi, *Le bras coupé*, Montréal, Leméac, 1976, p. 150.

<sup>523</sup> Lise Gauvin, « Poétique de la langue et stratégies textuelles », dans Claude Duchet et Stéphane Vachon (dir.), *La recherche littéraire. Objets et méthodes*, op. cit., p. 377.

## JE NE PARLERAI PAS LE LANGAGE DES MASSES

dieux sériés/mass production/assembly line/box office rate/ hot line/lieu-lien fécond  
l'abrutissement/lieu-lien piégé des discours dominats/lieu-lien des paroles  
répandues (DC, p. 63)<sup>524</sup>.

Les touches de langue anglaise dans l'extrait ci-haut s'inscrivent dans une pure logique de définition culturelle de l'opresseur, celui qui détient le pouvoir, une caractérisation que l'on peut aussi lier au « Speak white » de Michèle Lalonde<sup>525</sup>. L'utilisation des majuscules accentue la radicalité de la prise de position du personnage qui décrit les lieux de l'oppression, en écho avec l'usine, dans un inventaire découpé par la barre oblique. À la lumière des quelques exemples montrés plus haut, nous pouvons dire que le mélange du créole, du français et de l'anglais dans *La déchirure du (corps) texte* participe de l'ouverture de la littérature québécoise dans son ensemble à ce qu'Édouard Glissant appelle « l'imaginaire des langues, c'est-à-dire la présence à toutes les langues du monde<sup>526</sup> ».

Si le personnage affirme qu'« à bâton rompu se mêlent les langues » (DC, p. 67), il exprime tout de même une difficulté à écrire en français : « moi scribant une langue qui m'enrage, à assassiner sûrement comme Gauvreau » (DC, p. 42). Pourrions-nous voir ici un intertexte à la pièce *La Charge de l'original épormyable*<sup>527</sup>, drame de l'enfermement qui met en scène le poète Mycroft Mixeudeim, assassiné par des psychologues cruels qui ne comprennent rien à son langage? Certes, par son utilisation du fragment, Jonassaint reprend la matérialité plastique de la langue et l'intensité sonore par son jeu sur les homonymes, mais il ne va pas aussi loin que Gauvreau, voulant un langage non-figuratif, une œuvre intransitive

---

<sup>524</sup> Jonassaint ouvre ici une brèche, un enjeu de la contre-culture, que plusieurs collaborateurs à *Dérives*, Patrick Straram, Francine Saillant, Claire Lejeune, François Charron, Josée Yvon et Philippe Haeck, ont agrandis dans leurs textes de poésie : l'inquiétude face au futur et la peur de l'avenir, de la robotisation de la société, de la consommation excessive, des mass-médias, du technocrate, imbibée d'un post-modernisme froid et glauque. En guise d'exemple, dans le numéro consacré à Claire Lejeune, Straram dénonce l'« inertie/ que fabriquent toutes nos sociétés de consommation et les "informations" au moyen desquelles les Pouvoirs les programment et "ordonnent" » (Patrick Straram, « Blues clair », *Dérives*, n° 33, 1982, p. 16).

<sup>525</sup> Michèle Lalonde, *Speak white*, *op. cit.*, 4 p.

<sup>526</sup> Édouard Glissant, *Introduction à une poétique du divers*, *op. cit.*, p. 84.

<sup>527</sup> Claude Gauvreau, *La charge de l'original épormyable* – fiction dramatique en quatre actes, Montréal, L'Hexagone, 1992 [1970], 250 p.

où l'art ne se fonde plus sur la représentation<sup>528</sup>. Du moins, Jonassaint confirme sa posture de marginal en saluant au passage le langage « exploréen », provocateur, et la violence verbale d'un « outsider », Claude Gauvreau, la figure la plus flamboyante du surréalisme littéraire au Québec. Dans *La déchirure du (corps) texte*, le blocage face au français dit également la trahison de la langue créole refoulée, la « langue mère » (DC, p. 56).

Dans la dernière partie, « Après-dire », l'énonciateur de *La déchirure du (corps) texte* met des mots sur sa *conversion* du créole au français, glissement qui renouvelle sa pratique scripturale : « mon inscription en terre étrangère, fondement d'une transformation de mon écriture par passage de la terre-mère à la terre-québec » (DC, p. 82). Néanmoins, le joul offre une quasi-résolution, car l'énonciateur disant sa rage d'exilé à Montréal voit cette variété du français québécois comme le prolongement du créole<sup>529</sup>. Jonassaint propose un travail fort créatif sur la langue, radicalisant les pouvoirs d'invention du langage, allant jusqu'à créer une langue à lui (DC, p. 35), comme Gauvreau, en travaillant la langue d'ici, française ou joul, pour la faire sienne. Ce goût pour l'exploration formelle qui rapproche Jonassaint des avant-gardes littéraires, plus précisément du formalisme associé à l'écriture au féminin<sup>530</sup> et du jeu parodique propre aux contre-culturels, passe par la construction de néologismes qui prennent ici une coloration créole par l'agglutination, réunissant en un seul mot plusieurs morphèmes. Polysyllabes monophasées<sup>531</sup>, ces expressions tronquées, exemples d'élision exaltée, prennent les marques de l'oralité : « modizimigran! », un pastiche de « modisovaj! » de Pierre Vallières<sup>532</sup> ou bien « ètudsortiduboisuila » (DC, p. 31). Ces deux exemples montre que le créole corrompt le français, lui fait subir une amorce de créolisation

<sup>528</sup> Karim Larose, *La langue de papier*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2004, p. 149.

<sup>529</sup> Une idée chère à Nanie Piou à la revue *Dérives* (Nanie Piou, « Linguistique et idéologie : ces langues appelées créoles », *Dérives*, n° 16, 1978, p. 13-29).

<sup>530</sup> Dans les pages de la revue *Dérives*, ce formalisme brutal atteint son apogée dans deux contributions féminines : Claudine Chisloup, « Envers d'ange », *Dérives*, n° 13, 1978, p. 11-17 et Élisabeth Willing, « Les enfants de 'Granola' », *Dérives*, n° 35, 1982, p. 39-54.

<sup>531</sup> Ce jeu sur la phonétique des mots est devenu célèbre avec l'hapax initial, « Doukipudonktan » (D'où est-ce qu'il pue donc tant ?), incipit du roman *Zazie dans le métro* de Raymond Queneau. Mais, ce travail venant probablement des textes en jargon transcrits en orthographe phonétique de Jean Dubuffet, qui sont antérieurs à Queneau.

<sup>532</sup> Pierre Vallières, *Nègres blancs d'Amérique*, *op. cit.*, p. 140.

assimilable au joual<sup>533</sup>. L'idiote de ce personnage d'écrivain peut apparaître comme un reflet de la réalité cosmopolite de Montréal, enchâssée dans les représentations d'un Québec où la marginalisation non seulement des immigrants, les « modizimigran! », s'ajoute à celle des Amérindiens, les « modisovaj! ». Ces excès de langage, inventions onomastiques aux résonances nettement exploréennes rythment et colorent l'intégralité de *La déchirure du (corps) texte*. Il s'agit d'un jeu sur le sens engendré par une langue où le signifiant devient envahissant et renvoie au signifié non pas directement, mais par allusion, suivant d'obscures associations aux langues amérindiennes et créoles. Contrefaçon, opération concrète de refonte et de déconstruction du langage, ces télescopes surgissent à la manière d'images sonores rythmées disant le contournement des discours institutionnels, normatifs et conformistes au Québec. Dans sa forme la plus radicale, Jonassaint touche directement le matériau du texte, soit la langue.

Dans un passage qui clôturait la collaboration de Jonassaint au dossier « des cultures, du québec » en 1981, l'énonciateur retrace

La double perte, ces corps miens dont des restes trafiqués par transbordement d'une langue l'autre investissent les traces d'autres que je me forge, qui me forgent à travers champs des québécoises ponctuant leurs phrasées de barnak batèm pis autres sti me renvoyant comme jamais mes *lâmèd fwt kolâgèt mâmâ w papakaka mâmâlâlâ bwbwnpwpw zozokalé*, ces refoulés qui s'échappent vlap! (DC, p. 67)

Dans cet extrait, les jurons des Québécoises, « barnak batèm [...] sti », font resurgir des blasphèmes dont les sonorités rappellent clairement le créole. Liés à la mémoire souffrante, noire, les « *lâmèd fwt kolâgèt mâmâ w papakaka mâmâlâlâ bwbwnpwpw zozokalé* », qui ressemblent aux onomatopées de Gauvreau ou de Duguay, font écho aux corps diasporiques, meurtris qui tissent l'identité migrante du personnage décrit. Montrant la conjonction de l'ouverture à l'autre et de l'affirmation de soi, chacune des langues, comme autant d'allégeances et d'appartenances, contribue à la construction de l'identité complexe, composite de ce personnage polyglotte. Cette « surconscience linguistique », conscience exacerbée de langue comme espace de friction et de fiction, oblige l'écrivain à « penser la

---

<sup>533</sup> Des procédés similaires ponctuent les œuvres de Paul Chamberland et de Jacques Ferron.

langue<sup>534</sup> » dans un contexte identitaire, ce qui donne lieu, dans *La déchirure du (corps) texte*, à une créolisation du français qui s'apparente au joual, langue humiliée<sup>535</sup>, symptôme et cicatrice, qui disait déjà la dépossession et l'aliénation des écrivains et des intellectuels dans les années soixante, « stratégie terroriste qui passait par la démonstration langagière de l'insoutenable<sup>536</sup> ».

Tissu d'associations et de références culturelles qui s'étalent dans l'espace, l'identité migrante montre la quête/crise identitaire par le conflit des langues. « [S]witchant d'une corde à l'autre » (*DC*, p. 57), d'une langue à l'autre<sup>537</sup>, l'énonciateur commence parfois une phrase en français pour la terminer en créole. Atteignant son paroxysme, l'hybridité des langues se joue précisément dans la description de la ville montréalaise, entretenant l'image d'un Montréal chaotique, imprévisible, à l'ère du capitalisme sauvage et de la consommation excessive :

jnarrive zamdécider (cette langue jean narrache seraitelle mienne – à hauteur d'être) marginal marginalisé d'un quartier fond dla métropole montréal kébèk kanada lamérik et le fric et les flics – capitaux zamassés en défense de très haute merdre, la mérédmi, sa litanie ses dérivés ses composés [...] Dupont & Frères Compagnie Limitée, Paris, France/British Petroleum Compagny Limited, London, England/ Fondation Bronfman Incorporée, Montréal puis le reste la masse el pueblo, ce grand bordel (*DC*, p. 47).

Dans un registre plus familier au vocabulaire argotique, le personnage s'exprime dans un jargon qui mêle joual, créole, anglais et espagnol où les « codes sont multipliés jusqu'à perdre traces d'origine » (*DC*, p. 68). Sans grande surprise, l'espagnol revêt les couleurs du peuple, « el pueblo », et l'anglais prend encore les traits de puissances économiques ou d'organismes (Dupont & Frères Compagnie Limitée, Paris, France/British Petroleum

<sup>534</sup> Lise Gauvin, *Langagement – l'écrivain et la langue au Québec*, Montréal, Boréal, 2000, p. 11. Gauvin définit la « surconscience linguistique » en début d'ouvrage, elle écrit : « Depuis ses origines, la littérature québécoise est traversée et hantée par une problématique de la langue qui passe les seuls enjeux lexicaux et met en cause son propre statut ainsi que la nature de son fonctionnement » (p. 7).

<sup>535</sup> André Langevin, « La langue humiliée », *Liberté*, vol. 6, n° 2, mars-avril 1964, p. 119.

<sup>536</sup> Karim Larose, *La langue de papier*, *op. cit.*, p. 156.

<sup>537</sup> Cette expression rappelle le procédé du « code switching », des interférences langagières, jaillissement de mots ou de syntagme étranger dans une langue, que Lise Gauvin associe à l'œuvre de Robin et de Micone (Lise Gauvin, *Langagement*, *op. cit.*, p. 48).

Company Limited, London, England/ Fondation Bronfman Incorporée). Dans l'extrait étudié, les procédés d'abrègement, qui ressemblent pour beaucoup à ceux utilisés par Francine Saillant à la revue *Dérives*, se déclinent sous plusieurs formes : 1) La transformation de la graphie des mots « kébèk kanada lamérik », multipliant les k pour faire sonner le français comme une langue innue ou algonquienne et où s'entend l'écho du « Manifeste des enfants libres du Kébèk<sup>538</sup> ». 2) Une agglutination qui passe par l'assimilation de l'article au nom; « à me décider » devient « zamdécider » et l'affixe « z » dans « capitaux zamassés » s'ajoute au sens, pour donner une sonorité créole et orale. 3) Des élisions créolisantes où la voyelle « e » et les marques de négation sont absentes sans être remplacées par des apostrophes (« jnarrive »). Toujours dans cet extrait où l'hybridité des langues marque son point culminant à Montréal, le terme créolisé « jnarrive » joue sur la redondance phonétique avec « cette langue jean narrache ». Tournant à nouveau autour d'une figure de la littérature québécoise (canadienne-française), l'énonciateur se situe en continuité avec une voix particulière : la voix de la rue, celle de Jean Narrache, pseudonyme d'Émile Coderre, voix chantée à la manière de Jehan Rictus, pleine d'élisions et d'expressions populaires disant le désespoir et la misère urbaine pendant les années trente<sup>539</sup>.

En somme, en jouant des langues et des altérités dans la texture même de l'écriture, mettant à l'épreuve les frontières (dorénavant mouvantes) de l'espace culturel québécois, nous pourrions lier sans contredit *La déchirure du (corps) texte* à ce que Zilà Bernd nomme les écritures hybrides, dans la foulée des travaux de Sherry Simon. Basées sur des effets esthétiques inusités, les écritures hybrides se laissent traverser par plusieurs langues et langages, inscrivant des segments culturels avec un haut degré d'imprévisibilité<sup>540</sup>. À cet égard, *La déchirure du (corps) texte* partage la plupart des caractéristiques du texte hybride, tel que défini par Sherry Simon :

---

<sup>538</sup> Paul Chamberland, « Manifeste des enfants libres du Kébèk », dans Joseph Bonenfant (dir.), *Index de Parti pris, 1963-1968*, Sherbrooke, CELEF, 1975 [1971], p. 11-16.

<sup>539</sup> Richard Foisy (éd.), *Quand j'parl' pour parler : poèmes et proses par Jean Narrache*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1993, 235 p.

<sup>540</sup> Zilà Bernd, « Identités composites : Écriture hybrides », dans Bernard Andrès et Zilà Bernd (dir.), *L'identitaire et le littéraire dans les Amériques*, Québec, Éditions Nota bene, 1999, p. 26.

Il s'agit d'un texte qui interroge les imaginaires de l'appartenance, en faisant état de dissonances et d'interférences de toutes sortes. On peut dire que dans certains cas ces effets de dissonance sont le résultat d'un processus de traduction inachevée, une relation de transfert ou de passage qui n'aboutit pas à un produit naturalisé, acculturé, mais qui laisse des traces du premier texte dans le nouveau. Le texte hybride est donc un texte qui manifeste des « effets de traduction » par un vocabulaire disparate, une syntaxe inhabituelle, un dénuement déterritorialisant, des interférences linguistiques ou culturelles, une certaine faiblesse sur le plan de la maîtrise linguistique ou du tissu des références. Ces effets esthétiques sont le résultat de la situation de frontière que vit l'écrivain, qui par sa prise de conscience de la multiplicité choisit de créer un texte créolisé, selon l'expression d'Édouard Glissant<sup>541</sup>.

*La déchirure du (corps) texte* reflète cette prise de conscience de la multiplicité dont parle Sherry Simon, mais, d'un même souffle, la dépasse. Jonassaint y parvient en façonnant un texte créolisé, un texte où la confrontation et l'interrelation des éléments disparates (langues, mémoires, cultures) produisent du nouveau, de l'imprévisible, mais surtout par son remarquable travail d'oralisation et de brouillage des langues.

Refusant toute notion d'homogénéité formelle et signifiante, revendiquant le multiple et le dissemblable, caractéristiques des pratiques postmodernes, les textes de Jonassaint à la revue *Dérives* mélangent allègrement les pratiques langagières. Son écriture met en branle des processus de fragmentation qui pénètrent tant la graphie des mots et la syntaxe des phrases que la structure générale du texte, une poétique de déconstruction du langage qui fait écho à la pratique poétique de Francine Saillant. Innovateur, le mélange des genres donne en effet à lire une œuvre hybride qui mêle poésie, essai, témoignage et références à d'autres écritures de la modernité québécoise. Dans *La déchirure du (corps) texte*, ces intertextes (Paul Chamberland, Claude Gauvreau, Jean Narrache, Gaston Miron, Pierre Vallières, etc.), bien souvent pastichés, montrent que Jonassaint annonce les esthétiques post-modernes de recyclage et de collage en jouant des textes de la modernité québécoise qui disaient l'aliénation délirante, collective. Qui plus est, dans sa théâtralisation de l'exil, fiction identitaire d'un enracinement problématique à Montréal qui propose en même temps une

---

<sup>541</sup> Sherry Simon, « Hybridités culturelles, hybridités textuelles », François Laplantine, Joseph Lévy, Jean-Baptiste Martin et Alexis Nouss (dir.), *Récit et connaissance*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1998, p. 233-234.

mise en abyme de l'acte d'écriture, Jonassaint s'est approprié l'héritage du non-poème<sup>542</sup>. Enfin, il se pose en filiation du détournement fictif de l'autobiographie<sup>543</sup>, l'autofiction, dans la foulée du retour du sujet à la borne temporelle que représentent les années quatre-vingt<sup>544</sup>.

Partant de son analyse des romans québécois, Janet Paterson a montré qu'à partir des années 1980, le personnage Autre n'était plus représenté comme une entité fictive (l'amérindien, l'anglophone ou bien le colonisé chez Aquin). Un changement radical s'est opéré dans la représentation de l'altérité « dans la mesure où c'est la voix de l'Autre qui s'est fait entendre décrivant sa situation minoritaire et souvent aliénée par rapport au groupe de référence que constituent les Québécois<sup>545</sup> ». En écrivant et en parlant d'un point de vue différent, celui de l'immigrant (Jonassaint) et du tiers (Saillant), les textes des deux principaux écrivains de la revue *Dérives* ont fortement contribué à la « production » de nouvelles subjectivités dans le discours social contre l'uniformisation de la culture québécoise, contre l'effacement des marginalités. Qu'elles opèrent sur le mode du conflit ou sur le mode de l'influence, les représentations textuelles du plurilinguisme chez Jonassaint ouvrent également le champ littéraire québécois à de nouvelles fictions identitaires. Car, en dépassant le rapport diglossique du français et de l'anglais, l'introduction d'un personnage provenant d'une communauté culturelle fait imploser la question identitaire québécoise, désormais entraînée dans une dynamique interlinguistique. À la lumière des éléments analysés dans ce chapitre, nous pouvons affirmer que *La déchirure du (corps) texte* est un des premiers lieux d'élaboration des nouvelles images et identités plurielles, cosmopolites, qui vont envahir le champ littéraire québécois dès la mi-temps des années septante. *La déchirure du (corps) texte* fait partie de ces textes hybrides, précurseurs de l'écriture migrante, que

<sup>542</sup> Pierre Nepveu, *L'Écologie du réel*, op. cit., p. 134.

<sup>543</sup> Laurent Jenny, « L'autofiction », *Méthodes et problèmes*, Genève, Département de français moderne, 2003, [en ligne], <http://www.unige.ch/lettres/framo/enseignements/methodes/autofiction/afintegr.html#af02000> (page consultée le 22 juillet 2014).

<sup>544</sup> Robert Dion et Manon Auger, « Liminaire », *Tangence*, n° 97, dossier « Enjeux critiques des écritures (auto)biographiques contemporaines », automne 2011, p. 5.

<sup>545</sup> Janet Paterson, « Quand je est un(e) Autre : l'écriture migrante au Québec », dans Marc Maonfort et Franca Bellarsi (dir.), *Reconfigurations. Canadian literatures and postcolonial identities / littératures canadiennes et identités postcoloniales*, Bruxelles, P.I.E., Peter Lang, 2002, p. 43. Voir aussi son plus récent ouvrage à ce sujet : Janet Paterson, *Figures de l'Autre dans le roman québécois*, Québec, Éditions Nota bene, 2004, coll. « Littérature(s) », p. 137-165.

plusieurs font advenir avec le succès de *La Québécoïte*<sup>546</sup> et la fondation du magazine transculturel *Vice Versa* en 1983<sup>547</sup>.

Publié en fragments dans la revue *Dérives* dès 1981 et rassemblé sous la forme d'un recueil en 1984, *La déchirure du (corps) texte* annonce clairement le roman *La Québécoïte*<sup>548</sup>, ne serait-ce par la représentation textuelle de Montréal comme le lieu par excellence de l'immigration et du métissage<sup>549</sup>, combinée au récit fragmentaire d'une identité migrante, au jeu infini sur les mémoires multiples et au cadre spatio-temporel éclaté. Mettant en scène de nouveaux rapports à l'identité et à l'altérité, les textes des principaux collaborateurs de la revue *Dérives*, soit Jonassaint, Saillant et Monette, sont des lieux d'exploration et d'interrogation des processus qui fondent les représentations de Soi et de l'Autre au tournant des années 1980, étant eux-mêmes porteurs d'hétérogénéité, taraudant la notion de littérature nationale. La poésie éclatée, brutale, de Jonassaint a mis en scène, sans doute pour la première fois, la parole migrante logée dans les interstices du langage, tout comme le Tiers réfléchi par les Saillant, Gagnon et Lejeune à la revue *Dérives*.

Enfin, ce chapitre voulait aussi montrer l'importance qu'a pris l'écriture au féminin dans les pages de la revue *Dérives*, importance que Sherry Simon a négligée dans son étude sur les revues littéraires féministes au Québec<sup>550</sup>. Entre 1978 et 1982, les essais poétiques de Saillant, Gagnon et Lejeune disent le passage du formalisme et du féminisme vers le post-modernisme, en critiquant le culte de la forme et la binarité des schémas identitaires reproduisant la différence sexuelle. Valorisant l'impur, l'instable, l'errance et la dérive, leurs

---

<sup>546</sup> Danielle Dumontet, « Des effets perturbateurs de l'immigration littéraire à l'exemple du Québec », *Neue Romania*, dossier « Canon national et constructions identitaires : Les Nouvelles Littératures francophones », Peter Klaus et Isaac Bazié (dir.), n° 33, 2005, p. 293.

<sup>547</sup> Danielle Dumontet, « La revue *Vice Versa* et le procès d'autonomisation des "écritures migrantes" », *Zeitschrift für Kanada-Studien*, n° 34, 2014, p. 87-104.

<sup>548</sup> Sherry Simon, « Écrire la différence. La perspective minoritaire », *Recherches sociographiques*, vol. 25, n° 3, 1984, p. 464.

<sup>549</sup> La métropole apparaît comme une « ville ville schizophrène/patchwork linguistique/bouillie ethnique, pleine de grumeaux/purée de cultures disloquées » (Régine Robin, *La Québécoïte*, op. cit., p. 82).

<sup>550</sup> Sherry Simon, « Alliance stratégique : le féminisme et les revues littéraires au Québec », dans I.S. MacLaren et C. Potvin (dir.), *Questions of Funding and Distribution/ Questions d'édition et diffusion*, Edmonton, Research Institute for Comparative Literature, 1989, p. 93-102.

poétiques ont performé le topos du tiers et la marginalité. Qui plus, leur radicale ouverture à l'hétérogène s'est déclinée par une vision labile, mouvante de l'identité minant la relation oppositionnelle du Soi et de l'Autre. Enfin, l'hybridité générique de cette écriture au féminin à la revue *Dérives* eut une influence immense sur la pratique de Jean Jonassaint, qui publiait les fragments de son mémoire dans les pages de la revue *Dérives* à la même époque. Mettant en scène l'interculturel et le conflit, la poétique de Jonassaint s'est mutée vers la critique des représentations culturelles préconisées par l'institution littéraire des années soixante-dix, dans une fiction théorique, mêlant essais, poésie et bribes de récit. Choissant de s'intégrer au champ littéraire québécois, Jonassaint a revendiqué l'idée d'une identité multiple à Montréal, remettant aussi en question l'unité du territoire par son rapport aux mémoires occultées. Enfin, la polyphonie linguistique et les redéfinitions identitaires qu'il déploie esquissent clairement la transculture. Malgré le silence des critiques à l'égard de ses textes, ce que l'article de « L'exil d'effet<sup>551</sup> » de Berrouët-Oriol visait à dénoncer dans les pages de *Vice Versa* en 1986, il ne fait aucun doute pour nous que Jonassaint est un des premiers écrivains, sinon le premier, à réfléchir à la place de l'immigrant dans la culture québécoise, dirigeant *Dérives*, revue transculturelle au Québec avant l'heure.

---

<sup>551</sup> Robert Berrouët-Oriol, « L'effet d'exil », *Vice Versa*, n° 17, 1986, p. 20-21.

## CONCLUSION

### *Manifester la migrance*

À la lumière ce qui a été dit, nous pouvons affirmer que les chefs de file du formalisme, rassemblés autour de la *BJ* et de *Cul Q* se sont détournés du nationalisme identitaire, dégageant progressivement la poésie québécoise du discours politique. Dans les années soixante-dix, leur entreprise s'est précisée, confirmant l'opposition d'avec les animateurs des revues *Liberté* et *Parti pris*<sup>552</sup>. Émergeant dans le sillage des avant-gardes formalistes, la revue *Dérives* a intégré un schème migrateur inspiré du rapport Québec/Tiers-monde dans la sphère de production restreinte du champ littéraire dès 1975. Par une prise de position dans le champ culturel dans la période qui a suivi le référendum, l'équipe de *Dérives* a su jouer sur les représentations de l'écrivain au Québec, remettant en question les discours sur le « nous », sur l'altérité et les conceptions du « minoritaire » par le biais de la diversité, de l'éloge de la différence et du métissage culturel.

Comme nous l'avons vu dans le dernier chapitre, les textes des principaux collaborateurs de la revue, Saillant, Lejeune, Gagnon, Monette et Jonassaint, ont donné une existence à la migration dans le champ littéraire. La revue fut le lieu d'élaboration d'un nouveau topos, le Tiers. Émergeant d'abord de l'écriture au féminin, par son travail sur la langue et sur le genre, le point de vue du tiers a fait surgir la marginalité et la dérive, remettant en question la binarité des schémas identitaires. Et, à la fin de la décennie septante, les barrières brisées par le féminisme ont permis à Jonassaint et son équipe de faire advenir des interrogations liées à l'identité et à l'appartenance ethnoculturelle dans le Québec des années quatre-vingt, questionnements qui susciteront des débats et des polémiques sans précédent, notamment dans les pages de périodiques québécois.

---

<sup>552</sup> Plusieurs extraits du numéro de *Voix et images* consacré à la *BJ/NBJ* (vol. X, n° 2, hiver 1985) confirment cette affirmation. La directrice de la revue affirme : « Tout ce qui était pays, vent, neige, poudrière nous agaçait, ne correspondait pas à notre sensibilité » (p. 72). Un peu plus loin, Marcel Saint-Pierre écrit : « Le joual et le pays, la grise et la tuque, cela nous paraissait "dépassé" » (p. 77). Jean-Yves Collette soutient même qu'il n'a « jamais pu lire plus de cinq lignes de *l'Homme rapaillé*, (p. 93). Enfin, le numéro spécial sur Gaston Miron, à la suite de la crise d'octobre 1970, est loin d'avoir fait consensus au sein du comité de rédaction de la *BJ* (p. 75-76).

*Du magazine Vice Versa à l’Affaire LaRue*

Comme l’ont affirmé les auteurs de l’*Histoire de la littérature québécoise*, le magazine *Vice Versa* fut l’un des lieux importants de la pensée migrante<sup>553</sup>. Engagé, essentiellement voué aux questions culturelles, *Vice Versa* a déplacé l’imaginaire littéraire de la migration vers des enjeux politiques et sociologiques, en plus de postuler « dans son projet éditorial une intervention dans la cité, comme utopie pragmatique<sup>554</sup> ». En 1983, prenant le relais de la revue *Dérives*<sup>555</sup>, le magazine devint peu à peu le lieu d’élaboration de la transculture, non sans débats passionnés<sup>556</sup>, réflexion théorique clairement d’inspiration post-moderne<sup>557</sup>. Dans son récent article, Danielle Dumontet déclare que

[...] les membres fondateurs de la revue, Caccia, d’Alfonso, et Tassinari, où encore les collaborateurs eux aussi italo-québécois comme Micone ou Ramirez, pour ne citer que ceux-ci, ont été les premiers à réfléchir sur la culture de l’immigré, à inscrire cette culture dans leurs textes, pièces de théâtre ou poésies, oui au sens où des collaborateurs comme Régine Robin ont été les premiers à reconnaître l’hybridité linguistique et culturelle de la parole immigrante [...]<sup>558</sup>

Si nous sommes en désaccord avec ces affirmations – ce mémoire a entre autres montré que Micone publia son premier texte sur la « culture immigrée » dans les pages de la revue *Dérives* en 1981, avant même la fondation du magazine transculturel – notre réflexion concorde avec celle de Dumontet en ce qu’elle affirme que *Vice Versa* fut le lieu d’autonomisation de l’écriture migrante, contribuant à sa reconnaissance institutionnelle. Une légitimation par l’institution littéraire qui aura d’importantes répercussions dans l’espace public durant la décennie suivante.

<sup>553</sup> Michel Biron et al., *Histoire de la littérature québécoise*, op. cit., p. 562.

<sup>554</sup> Florence Davaille, « L’interculturalisme en revue : l’expérience *Vice Versa* », *Voix et images*, vol. 32, n° 2, (95), 2007, p. 109.

<sup>555</sup> Gilles Dupuis, « Redessiner la cartographie des écritures migrantes », *Globe : revue internationale d’études québécoises*, vol. 10, n° 1, 2007, p. 137-146.

<sup>556</sup> Les numéros « Écrire la différence » (n° 3, 1985), « Culture et politique : la parole et le geste » (n° 17, 1986/1987), « Villes, vie urbaine et cosmopolitisme au Canada » (n° 24, 1988) et « Nation, race, culture » (n° 32, 1991) concourent à élaborer cette réflexion.

<sup>557</sup> Gilles Dupuis, « *Vice et Versa*, dix ans après », *Globe*, vol. 13, n° 2, 2010, p. 194.

<sup>558</sup> Danielle Dumontet, « La revue *Vice Versa* et le procès d’autonomisation des ‘‘écritures migrantes’’ », *Zeitschrift für Kanada-Studien*, n° 34, 2014, p. 103.

Au fil des années 1990, des polémiques portant sur l'identité québécoise se sont succédées et l'une des plus marquantes fut l'Affaire LaRue<sup>559</sup>. La conférence *L'arpenteur et le navigateur*<sup>560</sup>, prononcée par Monique LaRue en 1996, est le point de départ d'un conflit virulent qui l'opposera à la directrice de la *Tribune juive* (1983-), Gilha B. Sroka, en mars 1997. Dans sa réflexion, LaRue propose deux figures pour penser la transmission de la littérature québécoise : l'arpenteur incarne la pulsion d'enracinement, d'appartenance et de délimitation de l'identité tandis que le navigateur symbolise l'esprit de découverte à l'altérité. L'amorce de cette dialectique identitaire est la mise en scène d'un dialogue portant sur la transculture avec un collègue et ami écrivain. L'interlocuteur anonyme se plaint du parcours emprunté par les écrivains, tout juste arrivés au Québec, qui produisent un discours éloigné de l'histoire littéraire québécoise et sont récompensés par l'institution littéraire québécoise, qui leur octroie des prix et les mandate comme représentants de la littérature à l'occasion de foires du livre. S'opposant à cette vision de la jouissance institutionnelle attribuée aux écrivains migrants, Gilha B. Sroka répondra dans un article virulent intitulé « De LaRue à la poubelle<sup>561</sup> », qui s'est soldé par une envolée de réponses dans les journaux de Montréal et dans les pages de la revue la *Tribune juive*<sup>562</sup>.

Dominique Garand voit pour sa part dans l'Affaire LaRue « [...] un déplacement des rapports de force, si bien que maints écrivains, pourtant très éloignés d'une littérature dite "du pays", se retrouvent marqués du sceau "écrivains de souche", en opposition aux "migrants" qui apparaissent tout à coup comme les véhicules d'une pensée ouverte et émancipatrice<sup>563</sup> ». Ce retournement permet de faire voir deux espaces de prises de position qui se cristallisent sous l'effet du conflit entre Monique LaRue et Gilha B. Sroka (un système oppositionnel qui rappelle les enjeux de la querelle des régionalistes et des exotiques au début

<sup>559</sup> Dominique Garand, « Juste une polémique ? », *Spirale*, n° 228, septembre-octobre 2009, p. 32-34.

<sup>560</sup> Monique LaRue, *L'arpenteur et le navigateur*, Montréal, Fides/CÉTUQ, coll. « Les grandes conférences », 1996, 30 p.

<sup>561</sup> Gilha B. Sroka, « De LaRue à la poubelle », *Tribune juive*, vol. 14, n° 3, mars 1997, p. 4-5.

<sup>562</sup> Marc Angenot, « Littérature et nationalisme », p. 12-16; Alain Horic, « Lettre ouverte à Mme Jeanne Demers », p. 22, dans la *Tribune juive*, vol. 14, n° 5, juin-juillet 1997; Gilha B. Sroka, « La fin des illusions », « La seule grossièreté que je connaisse est la lâcheté », p. 4-12; Yves Alavo, « Reconnaître les pionniers », p. 24-25; Andrée Yanacopoulo, « On n'emprisonne plus Voltaire », p. 19, dans *Tribune juive*, vol. 14, n° 4, mai 1997.

<sup>563</sup> Dominique Garand, « Juste une polémique ? », *loc. cit.*, p. 32.

du XX<sup>e</sup> siècle<sup>564</sup> : le soi et l'autre; l'identité et l'altérité; les Québécois de « souches » ou adoptifs, venus d'ailleurs). Or, comme l'a souligné Monique LaRue dans sa conférence, ces prix obtenus par des écrivains migrants pendant la décennie 1990 permettent de légitimer leur pratique et, par le fait même, de consacrer une série d'acteurs de la vie littéraire au Québec. La consécration de plusieurs écrivains migrants renforce leur position dans la sphère de production restreinte, le lieu de luttes pour le monopole de la légitimité littéraire. Nous pouvons affirmer que cette reconnaissance provoqua une ouverture du champ littéraire québécois et en transforma radicalement les valeurs par l'intégration et la légitimation de l'écriture migrante à la fin du XX<sup>e</sup> siècle. L'écrivain migrant a ainsi acquis un certain poids social et est devenu un personnage dans l'imaginaire de la littérature québécoise, notamment grâce aux textes de Jean Jonassaint, Francine Saillant, Marco Micone, Régine Robin, etc.

### *Une frontière invisible*

Un des objectifs de ce mémoire fut d'analyser la transition entre la modernité et la postmodernité au Québec en prenant exemple sur les évolutions de la poésie des années septante dans le champ littéraire québécois, du formalisme à l'émergence du féminisme, jusqu'à l'écriture migrante. Or, l'étude des textes de la revue *Dérives* a permis de mettre en lumière des recoupements qui contestent la date charnière, 1978-1979, établie par Andrée Fortin<sup>565</sup>. Au lieu de voir le passage à la postmodernité comme une coupure brutale, notre mémoire a décortiqué ces années d'effervescence culturelle et de transformations artistiques pour montrer que ce fut un processus complexe. Nous pensons que l'émergence du féminisme québécois en littérature pourrait être relue à l'aune de cette vision évolutive de la postmodernité, en montrant les différentes phases de ce phénomène parmi les plus importants dans l'histoire du Québec.

---

<sup>564</sup> Dominique Garand, « Figures oubliées ? *L'arpenteur et le navigateur* ou les suites de l'affaire LaRue », dans *Transmission et héritage de la littérature québécoise*, Karine Cellard et Martine-Emmanuelle Lapointe (dir.), Presses de l'Université de Montréal, 2011, p. 106.

<sup>565</sup> Andrée Fortin, *Passage de la modernité*, *op. cit.*, p. 12.

## BIBLIOGRAPHIE

### CORPUS PRIMAIRE

Jonassaint, Jean, *La déchirure du (corps) texte et autres brèches*, Montréal/Nouvelle Optique, Paris/Silex, 1984, 99 p.

Lejeune, Claire, *L'Atelier*, Bruxelles, Le Cormier, 1979, réédition : Montréal, L'Hexagone, coll. « Typo », 1992, préface de France Théorêt, 167 p.

### CORPUS PRIMAIRE - ARTICLES PARUS DANS LA REVUE *DÉRIVES*

[s. a.], « [s. t.] », *Dérives*, n° 2, novembre-décembre 1975, p. 1.

Alonzo, Anne-Marie, « De vue comme de visou [extrait de *Bleus de mine*] », *Dérives*, n° 34, 1982, p. 13-17.

Beausoleil, Claude, « Hypothèses », *Dérives*, n° 8, 1977, p. 18-26.

—, « Remarques sur la poésie québécoise actuelle », *Dérives*, n° 5-6, 1976, p. 26-28.

Charron, François, « Compte-rendu *De l'idéologie dominée*, Bernard Labrousse », *Dérives*, n° 19, 1979, p. 55-62.

Chisloup, Claudine, « Envers d'ange », *Dérives*, n° 13, 1978, p. 11-17.

*Dérives*, « Mise au point », *Dérives*, n° 8, 1977, p. 15-17.

Fortin, Andrée, « La hiérarchie, logique sociale ? », *Dérives*, n° 16, 1978, p. 31-34.

Fougeyrollas, Patrick, « Les corps-jazz », *Dérives*, n° 20-21, p. 3-7.

Gagnon, Madeleine, « L'écriture malgré tout », *Dérives*, n° 33, 1982, p. 5-12.

Haeck, Philippe, « Poétique des *Herbes Rouges* », *Dérives*, n° 19, 1979, p. 52-53.

Jonassaint, Jean, « La déchirure du (corps)texte », *Dérives*, n° 36, 1983, p. 57-66.

—, « Autour de Claire Lejeune », *Dérives*, n° 33, 1982, p. 4.

—, « [s. t.] », *Dérives*, n° 29-30, 1981, p. 4.

—, « La déchirure du corpstexte », *Dérives*, n° 29-30, 1981, p. 13-22.

—, « [s. t.] », *Dérives*, n<sup>os</sup> 24-25, dossier « L'image, périphérie. Le Saguenay autrement », 1980, [n. p.].

—, « Notes pour une recherche », *Dérives*, n<sup>o</sup> 12, 1978, p. 1-4.

Le groupe, « [s. t.] », *Dérives*, n<sup>o</sup> 1, [n.p.].

Lejeune, Claire, « La poésie comme éthique de la création », *Dérives*, n<sup>o</sup> 33, 1982, p. 29-45.

—, « Fragments inédits », *Dérives*, n<sup>o</sup> 33, 1982, p. 47-54.

—, « Lettre aux Québécoises », *Dérives*, n<sup>o</sup> 12, 1978, p. 5-16.

Micone, Marco, « La culture immigrée réduite au silence », *Dérives*, n<sup>os</sup> 29-30, 1981, p. 87-93.

Monette, Pierre, « Le lisible et l'illusoire. Sur le nationalisme », *Dérives*, n<sup>o</sup> 23, 1980, p. 3-15.

Morency, Robert, « L'image, la périphérie », *Dérives*, n<sup>os</sup> 24-25, 1980, p. 6-7.

Ouellette-Michalska, Madeleine, « La reprise du pay / sage », *Dérives*, n<sup>o</sup> 34, p. 27-34.

Piou, Nanie, « Linguistique et idéologie : ces langues appelées *créoles* », *Dérives*, n<sup>o</sup> 16, 1978, p. 13-29.

Saillant, Francine, « Le chant sans bornes », *Dérives*, n<sup>os</sup> 29-30, 1981, p. 9-12.

—, « Du poétique au féminin », *Dérives*, n<sup>os</sup> 14-15, 1978, p. 31-52.

—, « Québec, convergences/divergences », *Dérives*, n<sup>os</sup> 10-11, 1977, p. 4.

Stacey, Joe, « Le dilemme des Indiens », *Dérives*, n<sup>os</sup> 29-30, 1981, p. 97-103.

Straram, Patrick, « Blues clair », *Dérives*, n<sup>o</sup> 33, 1982, p. 13-28.

—, « Blues clair nuit aube pour rupture », *Dérives*, n<sup>os</sup> 29-30, 1981, p. 23-37.

Voldeng, Évelyne, « La poésie contemporaine d'inspiration féministe », *Dérives*, n<sup>o</sup> 22, 1980, p. 3-13.

Willing, Élisabeth, « Les enfants de Granola », *Dérives*, n<sup>o</sup> 35, 1982, p. 39-56.

## CORPUS PRIMAIRE – ARTICLES PARUS DANS DES PERIODIQUES QUEBECOIS

- [s. a.], « Avant-quiproquo », *Cul Q*, n° 1, automne 1973, p. 5-6.
- [s. a.], « Hobo-Québec va plus loin avec lui-même », *Hobo-Québec*, vol. 1, n° 1, 1973, p. 1.
- [s. a.], « L'AUTRE TIERS », *Le Tiers*, n° 1, septembre 1971, p. 21.
- [s. a.], « Les enjeux de notre lutte », *Chroniques*, n° 1, janvier 1975, p. 9-10.
- [s. a.], « Lettre de l'éditeur », *Vice Versa*, vol. 1, n° 1, été 1983, p. 3.
- [s. a.], « Présentation », *La Barre du jour*, n° 1, vol. 1, février 1965, p. 2.
- [s. a.], « rézo », *Mainmise*, n° 72, 1977, p. 13.
- [s. a.], « septembre », *Hobo-Québec*, septembre 1973, p. 2.
- Alaoui, Aziz, « Regards alternatifs », *Read Building : revue d'études littéraires*, n° 1, avril 1977, p. 23-25.
- Alavo, Yves, « Reconnaître les pionniers », *Tribune juive*, vol. 14, n° 4, mai 1997, p. 24-25.
- Angenot Marc, « Littérature et nationalisme », *Tribune juive*, vol. 14, n° 5, juin-juillet 1997, p. 12-16.
- Arsenault, Pauline, Pierre Deschamps, Gilles Doucet et Jean Jonassaint, « M(o/u)queuse pour subvertir le SenS », *Hobo-Québec*, n°s 23-24, mai-août 1975, p. 13.
- B. Sroka, Ghila, « La fin des illusions », *Tribune juive*, vol. 14, n° 5, juin-juillet 1997, p. 4-6.
- , « La seule grossièreté que je connaisse est la lâcheté », *Tribune juive*, vol. 14, n° 5, juin-juillet 1997, p. 7-12.
- , « De LaRue à la poubelle », *Tribune juive*, vol. 14, n° 3, mars 1997, p. 4-5.
- Beaulieu, Michel, « Coordonnées », *La Barre du jour*, n° 1, vol. 1, février 1965, p. 11-14.
- Beausoleil, Claude, « Leduc Story ou le marquis qui perdure », *Hobo-Québec*, n° 43, hiver quatre-vingt-1981, p. 63-64.
- , « Le pays, le texte et après », *Hobo-Québec*, n° 32, mars 1977, p. 19.
- , « Sur nos marges », *Hobo-Québec*, n°s 23-24, mai-août 1975, p. 9.

Beausoleil, Claude et André Roy, « Pour une théorie fictive », *Cul Q*, n<sup>os</sup> 4-5, été-automne 1974, p. 39-50.

—, « Entretien avec Nicole Brossard », *Hobo-Québec*, n<sup>os</sup> 14-15 janvier 1974 [décembre 1973], p. 12-21.

—, « Entretien avec Patrick Straram, le bison ravi », *Hobo-Québec*, n<sup>os</sup> 9-10-11, 1973, p. 26-36.

Bédard, Nicole, « L'oscillé(e) », *La Barre du jour*, n<sup>o</sup> 50, 1975, p. 105-122.

Bellavance, Ginette, « [s. t.] », *Dérives*, n<sup>os</sup> 29-30, 1981, p. 3.

Belleau, André, « On ne meurt pas de mourir », *Liberté*, vol. 22, n<sup>o</sup> 5 (131) 1980, p. 3-5.

Berrouët-Oriol, Robert, « L'effet d'exil », *Vice Versa*, n<sup>o</sup> 17, 1986, p. 20-21.

Bertrand, Claude, « Introduction à l'histoire de la rupture », *La Barre du jour*, juin-juillet 1968 [n<sup>o</sup> 14], p. 63-70.

Bertrand-Ferretti, Andrée, « Nous sommes doublement colonisés et exploités en tant que québécois et en tant que travailleurs », *Parti pris*, vol. 5, n<sup>o</sup> 5, février 1968, p. 35-39.

Bourque, Gilles, « De Gaulle, politique et stratégie », *Parti pris*, vol. 5, n<sup>o</sup> 1, 1967, p. 10.

Brossard, Nicole, « E muet mutant », *La Barre du jour*, n<sup>o</sup> 50, 1975, p. 10-27.

—, « Préliminaires », *La Barre du jour*, n<sup>o</sup> 50, 1975, p. 8-9.

—, « Le Cortex exubérant », *La Barre du jour*, n<sup>o</sup> 44, 1974, p. 3-32.

—, « Mots subordonnants », *La Barre du jour*, juin-juillet 1968 [n<sup>o</sup> 14], p. 12-14.

—, « Blow up l'efficace », *La Barre du jour*, vol. 2, n<sup>o</sup> 4 [n<sup>o</sup> 10], 1967, p. 11-15.

—, « Poèmes », *La Barre du jour*, n<sup>o</sup> 1, vol. 1, février 1965, p. 17-20.

Brossard, Nicole et Roger Soublière, « De notre écriture en sa résistance », *La Barre du jour*, n<sup>o</sup> 26, octobre 1970, p. 5-6.

Brulotte, Gaétan, « Dérive : l'esthétique anarchiste [sur l'avant-garde] », *La Feuille* [Montréal], n<sup>o</sup> 1, vol. 2, 1<sup>er</sup> juin, 1974, p. 4.

Carpentier, André et Jacques Samson (dir.), « La bande dessinée québécoise », *La Barre du jour*, n<sup>os</sup> 46-49, 1975, 272 p.

Chamberland, Paul, « Lampe d'obsidienne », *La Barre du jour*, n<sup>os</sup> 11-12-13, décembre-mai 1968, p. 21-43.

Champs d'application, « Champs d'application se dissout », *Champs d'application*, n<sup>o</sup> 7, hiver 1977, [n. p.].

—, « Entrée en jeu », *Champs d'application*, n<sup>o</sup> 1, hiver 1974, p. 5.

Change, « Luites, prose, poésie d'Amérique Latine », *Change*, n<sup>o</sup> 21, décembre 1974.

Charron, François, « Transgression et/ou littérature politique (esquisse) », *La Barre du jour*, automne 1973, p. 33-43.

—, « Littérature et lutte de classes », *Stratégie*, n<sup>os</sup> 5-6, automne 1973, p. 111-121.

Des Roches, Roger et François Charron, « Note sur une pratique. Déconstruire cette poésie », *La Barre du jour*, n<sup>o</sup> 29, été 1971, p. 2-7.

Duchastel, Jules, « Mainmise : la nouvelle culture en dehors de la lutte des classes? », *Chroniques*, n<sup>os</sup> 18-19, 1976, p. 38-58.

Duguay, Raoul, « Duotide », *La Barre du jour*, vol. 1, n<sup>o</sup> 6, janvier-février 1966, p. 20-22.

Dumouchel, Thérèse, « À Germain – entre la dépense improductive et le fascisme », *Chroniques*, n<sup>o</sup> 1, 1975, p. 76-79.

Francoeur, Lucien, « Robert Montplaisir chez les "Minibrixistes" », *Hobo-Québec*, vol. 1, n<sup>o</sup> 1, janvier 1973, p. 18.

Gagnon, Madeleine, « Écriture/Parole », *Chroniques*, n<sup>o</sup> 17, mai 1976, p. 8-25.

—, « Une rencontre différente des autres », *Chroniques*, n<sup>o</sup> 13, janvier 1976, p. 59-62.

—, « Pourquoi écrire, comment, pour qui écrire ? », *Chroniques*, vol. 1, n<sup>os</sup> 6-7, juin-juillet 1975, p. 48-60.

—, « La femme et le langage : sa fonction comme parole en son manque », *La Barre du jour*, n<sup>o</sup> 50, 1975, p. 45-57.

Gauvreau, Claude, « Le magicien du dedans », *La Barre du jour*, n<sup>os</sup> 11-12-13 [décembre 1967-mai 1968], p. 142.

Giguère, Roland, « L'Âge de la parole », *La Barre du jour*, n<sup>o</sup> 1, vol. 1, février 1965, p. 16.

Godbout, Jacques, « Les bons Sauvages », *Liberté*, vol. 22, n<sup>o</sup> 5, (131) 1980, p. 7-11.

- Godin, G eral, « La folie bilinguale », *Parti pris*, vol. 3, n  10, 1966, p. 56-58.
- Haeck, Philippe, « Désir de classe, d'individu », *Chroniques*, n  14, 1976, p. 20-22.
- Haeck, Philippe / Le collectif, « La contre-culture ou la culture révolutionnaire », *Chroniques*, nés 18-19, juin-juillet 1976, p. 11-14.
- Hénault, Gilles, « Amical salut à Roland Giguère », *La Barre du jour*, nés 11-12-13, décembre-mai 1968, p. 143-144.
- Horic, Alain, « Lettre ouverte à Mme Jeanne Demers », *Tribune juive*, vol. XIV, n  5, juin-juillet 1997, p. 22.
- , « Arbres violents », *La Barre du jour*, n  1, vol. 1, février 1965, p. 31-32.
- Jonassaint, Jean, « Pour Patrick Straram », *Vice Versa*, vol. 2, n  3, dossier «  crire la différence, actes du colloque sur la littérature des minorités », 1985, p. 12-13.
- , «  bauche 1. VRAC. Octobre 1976. Notes pour une recherche », *Read Building : revue d'études littéraires*, n  1, avril 1977, p. 13-14.
- , « Tohu-Bohu », Montréal, compte d'auteur, ronéotypé, 1972 et 1973.
- La Barre du jour, «  ditorial », *La Barre du jour*, n  8, vol. 2, octobre-novembre 1966, p. 2-3.
- La Barre du jour, « Présentation », *La Barre du jour*, n  1, vol. 1, février 1965, p. 2.
- La Nouvelle Barre du jour, « Liminaire », *La Nouvelle Barre du jour*, n  58, septembre 1977, p. 3.
- La rédaction, « Ouverture », *Cul Q*, nés 4-5, été-automne 1974, p. 5.
- Labbé, Jean-Marc, « Pouce par pouce il se pousse », *La Barre du jour*, vol. 2, n  3 [n  9], 1967, p. 32-38.
- Langevin, André, « La langue humiliée », *Liberté*, vol. 6, n  2, mars-avril 1964, p. 119-123.
- Lapointe, Paul-Marie, « Roland Giguère », *La Barre du jour*, nés 11-12-13, 1968, p. 125.
- Leduc, Jean, « L'ideologie de la critique littéraire dans la presse quotidienne francophone de Montréal », nés 4-5, *Cul Q*, été-automne 1974, p. 11-38.
- Lejeune, Claire, « Du point de vue du tiers », *La Nouvelle Barre du jour*, n  176, 1986 [r dition du texte datant de 1978], 45 p.

—, « L'âge poétique », *Cahiers internationaux de symbolisme*, n<sup>os</sup> 35-36, dossier « Penser autrement », 1978, p. 97-138.

Les Têtes de pioches, « Éditorial », mars 1976, n<sup>o</sup> 1, p. 14.

Mainmise, « Avant-propos », *Mainmise*, n<sup>o</sup> 39, septembre 1974, p. 1.

Major, André, « Après la nuit », *La Barre du jour*, n<sup>o</sup> 1, vol. 1, février 1965, p. 21-22.

Miron, Gaston, « Une poésie d'invasion », *La Barre du jour*, n<sup>os</sup> 11-12-13, décembre-mai 1968, p. 126-128.

Mornard, Yvan / *Quoi*, « Le laboratoire », *Quoi*, vol. 1, n<sup>o</sup> 2, printemps-été 1967, p. 3-6.

Mornard, Yvan, « Poèmes », *La Barre du jour*, vol. 1, n<sup>o</sup> 2, mai-juin 1965, p. 25-26.

Pénélope, « Pénélope nous parle maintenant de *Mainmise* », *Mainmise*, n<sup>o</sup> 1, octobre 1970, p. 62-65.

Québécoises deboutte!, « Lettre à nos camarades », *Québécoises deboutte!*, novembre 1972, n<sup>o</sup> 1, p. 11.

Ricard, François, « Après le référendum », *Liberté*, vol. 22, n<sup>o</sup> 5 (131), 1980, p. 13-16.

Rivard, Yvon, « Lettre ouverte aux bien-pensants du OUI », *Liberté*, vol. 22, n<sup>o</sup> 5 (131), 1980, p. 17-22.

Rompré, Paul et Gaétan St-Pierre, « Essai de sémiologie du hockey », *Stratégie*, n<sup>os</sup> 5-6, printemps-été 1972, p. 19-54.

Saillant, Francine, « Chroniques des années de tiédeur », *Nouvelle Barre du jour*, n<sup>os</sup> 130-131, dossier « Intellectuel/le en 1984? », octobre 1983, p. 71-83.

—, « "D'écrire" ça », *La Nouvelle Barre du jour*, n<sup>os</sup> 90-91, 1980, p. 130-136.

—, « Un corps de l'autre... », *Études littéraires*, vol. 12, n<sup>o</sup> 3, 1979, p. 331-337.

Saint-Pierre, Marcel, « Connaissance de Giguère », *La Barre du jour*, n<sup>os</sup> 11-12-13, 1968, p. 6.

—, « d'abord », *La Barre du jour*, vol. 2, n<sup>o</sup> 4 [n<sup>o</sup> 10], 1967, p. 3-10

—, « Poèmes », *La Barre du jour*, n<sup>o</sup> 1, vol. 1, février 1965, p. 7-10.

Saint-Pierre, Marcel / *La Barre du jour*, « D'une mise au • », *La Barre du jour*, vol. 2, n<sup>o</sup> 4 [n<sup>o</sup> 10], 1967, p. 2.

- , « Éditorial », vol. 2, n° 2 [n° 8], octobre-novembre 1966, p. 2.
- Soublière, Roger, « Ode à Orphée et Eurydice », *La Barre du jour*, n° 1, vol. 1, février 1965, p. 23-25.
- Stafford, Jan, « Poèmes », *La Barre du jour*, n° 1, vol. 1, février 1965, p. 28-30.
- Straram, Patrick et Philippe Haeck, « L'écriture change [entretien avec François Charron] », *Chroniques*, vol. 1, n° 3, mars 1975, p. 8-27.
- Stratégie, « Notre champ d'intervention », *Stratégie*, n° 11, printemps-été 1975, p. 2-3.
- , « Opportunisme et marche arrière (dans le champ culturel) », *Stratégie*, n° 9, été 1974, p. 7-18.
- , « Lutte idéologique et sémiologie », *Stratégie*, n°s 5-6, automne 1973, p. 8.
- , « Un champ d'activité », *Stratégie*, n° 1, hiver 1972 [novembre 1971], p. 4-6.
- Théorêt, France, « Dépendances », *La Barre du jour*, n° 50, 1975, p. 28-36.
- , « Texte pour la voix haute », *La Barre du jour*, juin-juillet 1968, p. 3-5.
- Théry, Chantal, « Le jardin de l'entre-deux mers », *Dérives*, n° 40, 1983, p. 33-38.
- Third World Center, « A Brief Review of Some Activities », *Third World Solidarity : Journal of the Afro-Asian Latin American People's Solidarity Committee*, vol. 3, n° 1, 1972, p. 13-16.
- Vacher, Laurent-Michel / Le collectif, « Un an après : bilan et perspective », *Chroniques*, n° 13, 1976, p. 4-19.
- Villemaire, Yolande, « Pour une parthénogenèse de la parole "hystérique" (matrice vierge) », *La Barre du jour*, n° 50, 1975, p. 37-44.
- Yanacopoulo, Andrée, « On n'emprisonne plus Voltaire », *Tribune juive*, vol. 14, n° 4, mai 1997, p. 19.
- Yvon, Josée, « La poche des autres », *La Barre du jour*, n° 50, 1975, p. 78-104.

CORPUS SECONDAIRE - ARTICLES SUR LA REVUE *DÉRIVES*

Dumontet, Danielle, « Relations Caraïbe / Québec ou comment les intellectuels haïtiens redéfinissent le discours social et littéraire québécois », dans Jean-Marc Mourra et Véronique Porra (éd.), *L'Atlantique littéraire. Perspectives théoriques sur la constitution d'un espace translinguistique*, Hildesheim, Olms, coll. « Passages, perspectives culturelles transdisciplinaires », n° 14, 2015, p. 97-124.

Fortin, Andrée, « *Le Temps Fou et Dérives*. Redéfinir l'ici et l'ailleurs du politique », *Globe : revue internationale d'études québécoises*, vol. 14, n° 2, 2011, p. 143-164.

Guay, Élyse, « Un double rapport à l'image de soi ? La posture de Jean Jonassaint dans la revue *Dérives* (1975-1987) », *Plein CIEL. Regards sur la recherche émergente en littérature*, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. « Paragraphes », 2013, p. 79-91.

Kwaterko, Józef, « Revues culturelles des immigrants haïtiens en diaspora québécoise : conditions d'émergence et quête de légitimité », dans Klaus-Dieter Ertler, Martin Löschnigg et Yvonne Völkl (dir.), *Constructions culturelles de la migration au Canada*, Frankfurt am Main, New York, Peter Lang, 2011, p. 213-227.

—, « “Ouvrir le Québec sur le monde”. La revue *Dérives* (1975-1987) et la transculturation du réseau de sociabilité littéraire au Québec », dans Yvan Lamonde et Jonathan Livernois (dir.), *Culture québécoise et valeurs universelles*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2010, p. 97-110.

Nareau, Michel, « La revue *Dérives* et le Brésil. Modifier l'identité continentale du Québec », *Globe : revue internationale d'études québécoises*, vol. 14, n° 2, 2011, p. 165-184.

Nareau, Michel, « La perspective interaméricaine de passeurs culturels haïtiens au Québec. Les exemples de Jean Jonassaint et d'Edgard Gousse », Marie Carrière et Jerry White (dir.), *Transplanter le Canada : Semailles*, Edmonton, Centre de littérature canadienne, coll. « Cahiers du CLC Studies 1 », 2009, p. 20-27.

## CORPUS SECONDAIRE

Amossy, Ruth, *La présentation de soi : Éthos et identité verbale*, Paris, Presses de l'Université de France, 2010, coll. « Interrogation philosophique », 235 p.

— (dir.), *Images de soi dans le discours : la construction de l'éthos*, Paris, Delachaux et Niestlé, 1999, 149 p.

Andrès, Bernard, « Institution et avant-garde : *Herbes rouges* versus *NBJ* », Maurice Lemire (dir.), *L'institution littéraire*, CRELIQ/IQRC, 1986, p. 105-116

Angenot, Marc, *Les grands récits militants des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*, Paris, l'Harmattan, 2000, 219 p.

—, *La parole pamphlétaire. Typologie des discours modernes*, Payot, Paris, 1982, 416 p.

Baillie, Jean-Pascal, « Apologie de l'analogique. À propos d'*Hobo-Québec* : Journal d'écritures et d'images », *Revue d'art contemporain ETC*, n° 46, juin-juillet-août 1999, p. 30-31.

Beaucage, Pierre, « Le vent du sud. Les idées du Tiers-Monde et les marxistes québécois dans les années 1970 », *Revue canadienne de sociologie et d'anthropologie*, vol. 37, n° 1, 1990, p. 95-114.

Beudet, Pierre, *On a raison de se révolter. Chronique des années 70*, Montréal, Écosociété, 2008, 247 p.

Beaudry, Jacques (dir.), *Le rébus des revues. Petites revues et vie littéraire au Québec*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1998, 176 p.

Beaulieu, André et al., *La presse québécoise : des origines à nos jours. Tome dixième, 1964-1975*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1990, 509 p.

Bédard, Éric, « McGill français : un contexte de fébrilité étudiant et nationaliste », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 9, n° 1, automne 2000, p. 148-152.

Bélanger, André-J., *Ruptures et constantes. Quatre idéologies du Québec en éclatement : La Relève, la JEC, Cité libre et Parti pris*, Montréal, Hurtubise HMH, 1977, 219 p.

Bernabé, Jean, Patrick Chamoiseau et Raphaël Confiant, *Éloge de la créolité*, Paris, Gallimard, 1989, 304 p.

Bernd, Zilà, « Identités composites : Écriture hybrides », dans Bernard Andrès et Zilà Bernd (dir.), *L'identitaire et le littéraire dans les Amériques*, Éditions Nota bene, Québec, 1999, p. 17-29.

Berrier, Julie, « Les paradoxes de l'écriture migrante : paradoxes de réception, de datation, de nomination », Marc Arino et Marie-Lyne Piccione (dir.), *1985-2005 : vingt années d'écriture migrante au Québec. Les voies d'une herméneutique, Eidolon*, Cahiers du Laboratoire pluridisciplinaire de recherches sur l'imaginaire appliquées à la littérature, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, 2007, p. 81-92.

Berrouët-Oriol, Robert et Robert Fournier, « L'émergence des écritures migrantes et métisses au Québec », *Québec studies*, n° 14, printemps-été 1992, p. 7-22.

Biron, Michel, François Dumont et Élisabeth Nardout-Lafarge, *Histoire de la littérature québécoise*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal compact », 2010 [2007], 684 p.

- Bissoondath, Neil, *Le marché aux illusions*, Montréal, Boréal, 1995, 246 p.
- Boisclair, Isabelle, *Ouvrir la voie/x. Le processus constitutif d'un sous-champ littéraire féministe au Québec (1960-1990)*, Québec, Nota bene, 2004, 391 p.
- Bonenfant, Luc, « *Le Nigog* : la pratique polémique du poème en prose », *Voix et images*, vol. 28, n° 2 (83), 2003, p. 125-137.
- Bonenfant, Joseph et André Gervais, « Ce que pouvait être, ici, une avant-garde. Entrevue avec Nicole Brossard, Roger Soublière et Marcel Saint-Pierre », *Voix et images*, vol. 10, n° 2, hiver 1985, p. 77-81.
- Boschetti, Anna, *Sartre et les Temps modernes*, Paris, Minuit, 1985, 326 p.
- Bourdieu, Pierre, *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Éditions du Seuil, 1992, 480 p.
- , « Le champ littéraire », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 89, septembre 1991, p. 4-46.
- , « Vous avez dit "populaire" ? », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 46, mars 1983, p. 98-105.
- , *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard, 1982, 239 p.
- , *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Édition de Minuit, 1979, 672 p.
- , « Le marché des biens symboliques », *L'Année sociologique*, n° 22, 1971, p. 49-126.
- Brissette, Pascal, « Que sont nos nuits devenues ? », *Québec français*, n° 171, 2014, p. 54-56.
- Caccia, Fulvio (dir.), *La transculture et Vice Versa*, Montréal, Triptyque, 2010, 218 p.
- , « À quoi servent les écritures migrantes ? », dans Marc Arino et Marie-Lyne Piccione (dir.), *1985-2005 : vingt années d'écriture migrante au Québec. Les voies d'une herméneutique, Eidolon*, Cahiers du Laboratoire pluridisciplinaire de recherches sur l'imaginaire appliquées à la littérature, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, 2007, p. 5-15.
- (dir.), *Sous le signe du phénix. Entretiens avec quinze créateurs italo-québécois*, Montréal, Guernica, 1985, 305 p.
- Cambron, Micheline, *Une société, un récit. Discours culturel au Québec (1967-1976)*, Montréal, L'Hexagone, 1989, 201 p.

Carel, Ivan et Robert Comeau (dir.), *EN LUTTE! Charles Gagnon*, Montréal, Lux éditeur, 2008, 379 p.

Chaliand, Gérard, *Mythes révolutionnaires du tiers-monde : guérillas et socialismes*, Paris, Seuil, 1976, 265 p.

Chartier, Daniel, *Dictionnaire des écrivains émigrés au Québec – 1800-1999*, Québec, Éditions Nota bene, 2003, 367 p.

—, « Les origines de l'écriture migrante. L'immigration littéraire au Québec au cours des deux derniers siècles », *Voix et images*, vol. 27, n° 2 (80), 2002, p. 303-316.

Chapman, Rosemary, « L'écriture de l'espace au féminin : géographie féministe et textes littéraires québécois », *Recherches féministes*, vol. 10, n° 2, 1997, p. 13-26.

Chassay, Jean-François, « Stratégie et Chroniques : d'une gauche, l'autre », *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, dossier « Revues littéraires du Québec », n° 6, été-automne 1983, Éditions de l'Université d'Ottawa, p. 79-83.

Collectif Clio, *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Le Jour éditeur, 1992, 646 p.

Curatolo, Bruno (dir.), *Dictionnaire des revues littéraires au XX<sup>e</sup> siècle. Domaine français*, Paris, Librairie Champion, 2014, 1352 p.

Davaille, Florence, « L'interculturalisme en revue : l'expérience *Vice Versa* », *Voix et images*, vol. 32, n° 2, (95), 2007, p. 109-122.

De Marneffe, Daphné et Benoît Denis (éd.), *Les réseaux littéraires*, Bruxelles, Le Cri / CIEL, 2006, 300 p.

Degenne, Alain et Forsé, Michel, *Les Réseaux sociaux. Une analyse structurale en sociologie*, Paris, Armand Colin, 1994, 288 p.

Deleuze, Gilles et Félix Guattari, *L'Anti-œdipe. Capitalisme et schizophrénie*, Paris, Éditions de Minuit, 1972, 494 p.

Derrida, Jacques, *L'Écriture et la différence*, Paris, Éditions du Seuil, 1967, 439 p.

Des Rivières, Marie-José, *Châtelaine et la littérature (1960-1975)*, Montréal, l'Hexagone, 1992, 378 p.

Desroches, Vincent, « Uprooting and Uprootedness : Haitian Poetry in Quebec (1960-2002) » dans Susan Ireland et Patrice J. Proulx (dir.), *Textualizing the Immigrant Experience in Contemporary Quebec*, Westport, Praeger, 2004, 256 p.

Desrosiers, Joël, *Théories caraïbes : poétique du déracinement*, Montréal, Triptyque, 1996, 224 p.

Dion, Robert, « Écrire ce qui donne à lire. Nicole Brossard lectrice », *Voix et Images*, vol. 17, n° 2, (50) 1992, p. 250-263.

Dion, Robert et Manon Auger, « Liminaire », *Tangence*, n° 97, dossier « Enjeux critiques des écritures (auto)biographiques contemporaines », automne 2011, p. 5-9.

Dubois, Jacques, *L'institution de la littérature*, Bruxelles, Nathan/Labor, 1978, 188 p.

Ducastel, Jacques, « La contre-culture l'exemple de Mainmise », dans Jacques Pelletier (dir.), *L'avant-garde culturelle et littéraire des années 70 au Québec*, Montréal, UQAM, Les Cahiers du département d'études littéraires, n° 5, 1986, p. 82-107.

Dumas, Carmel, *Montréal show chaud. Chronique libre d'une explosion culturelle (1960-1970)*, Québec, Fides, 2008, 336 p.

Dumont, Fernand, *Raisons communes*, Montréal, Boréal, 1995, 264 p.

—, *Le lieu de l'homme. La culture comme distance et mémoire*, Montréal, Hurtubise, coll. « H », 1971, 233 p.

Dumont, François, « Un nouveau conflit de références. Trois revues littéraires québécoises contemporaines : *Liberté*, *L'Inconvénient* et *Contre-jour* », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, 2006, n° 58. p. 191-204.

—, *Usages de la poésie. Le discours des poètes québécois sur la fonction de la poésie (1945-1970)*, Québec, Centre de recherche en littérature québécoise, Presses de l'Université Laval, coll. « Vie des lettres québécoises », 1993, 248 p.

Dumontet, Danielle, « La revue *Vice Versa* et le procès d'autonomisation des "écritures migrantes" », *Zeitschrift für Kanada-Studien*, n° 34, 2014, p. 87-104.

—, « Des effets perturbateurs de l'immigration littéraire à l'exemple du Québec », *Neue Romania*, dossier « Canon national et constructions identitaires : Les Nouvelles Littératures francophones », Peter Klaus et Isaac Bazié (dir.), n° 33, 2005, p. 281-296.

Dupré, Louise, « [s. t.] », *Cahiers internationaux de symbolisme*, n°s 119-120-121, 2008, p. 41-42.

—, « La critique au féminin », dans Claude Duchet et Stéphane Vachon (dir.), *La recherche littéraire. Objets et méthodes*, Montréal/Paris, XYZ/Presses universitaires de Vincennes, 1998, p. 421-345.

—, *Stratégies du vertige – trois poètes, Nicole Brossard, Madeleine Gagnon, France Théorêt*, Montréal, Éditions du remue-ménage, coll. « Itinéraires féministes », 1989, 265 p.

Dupuis, Gilles, « *Vice et Versa, dix ans après* », *Globe : revue internationale d'études québécoises*, vol. 13, n° 2, 2010, p. 187-194.

—, « Redessiner la cartographie des écritures migrantes », *Globe : revue internationale d'études québécoises*, vol. 10, n° 1; 2007, p. 137-146.

Foisy, Richard (éd.), *Quand j'parl' pour parler : poèmes et proses par Jean Narrache*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1993, 235 p.

Fortier, Frances, « *Pour les femmes et tous les autres* (1974) de Madeleine Gagnon », dans François Dumont (dir.), *La pensée composée, Formes du recueil et constitution de l'essai québécois*, Nota Bene, Québec, 1999, p. 247-264.

Fortin, Andrée, *Passage de la modernité. Les intellectuels québécois et leurs revues*, Sainte-Foy, Presses de l'Université de Laval, 2006 [1993], 445 p.

—, « Les intellectuels à travers leurs revues », *Recherches sociographiques*, vol. 31, n°2, 1990, p. 169-200.

Foucault, Michel, *Histoire de la folie à l'âge classique. Folie et déraison*, Paris, Gallimard, 1972 [1961], 583 p.

Gallays, François, Sylvain Simard et Paul Wyczynski (dir.), *Le Nigog*, Montréal, Fides, coll. « Archives des Lettres canadiennes », n° 7, 1987, 388 p.

Gauvin, Lise, « Manifester la différence. Place et fonctions des manifestes dans les littératures francophones », *Globe : Revue internationale d'études québécoises*, vol. 6, n° 1, 2003, p. 23-42.

—, *Langagement – l'écrivain et la langue au Québec*, Montréal, Boréal, 2000, 254 p.

—, « Poétique de la langue et stratégies textuelles », dans Claude Duchet et Stéphane Vachon (dir.), *La recherche littéraire. Objets et méthodes*, Montréal/Paris, XYZ/Presses universitaires de Vincennes, 1998, p. 372-381.

—, « L'affirmation culturelle des revues québécoises », *La Revue des revues* (Paris), n° 4, automne 1987, p. 33-39.

—, « Les revues littéraires québécoises de l'université à la contre-culture », *Études françaises*, vol. 11, n° 2, mai 1975, p. 161-189.

Gauvin, Lise et Gaston Miron, *Écrivains contemporains du Québec*, Paris, Seghers, 1989, 579 p.

Gauvin, Lise et Laurent Mailhot, *Guide culturel du Québec*, Montréal, Boréal Express, 1982, 533 p.

Garand, Dominique, « Figures oubliées ? *L'arpenteur et le navigateur* ou les suites de l'Affaire LaRue », dans *Transmission et héritage de la littérature québécoise*, Karine Cellard et Martine-Emmanuelle Lapointe (dir.), Presses de l'Université de Montréal, 2011, p. 99-110.

—, « Juste une polémique ? », *Spirale*, n° 228, septembre-octobre 2009, p. 32-34.

Garand, Dominique et Annette Hayward (éd.), *États du polémique*, Québec, Nuit blanche éditeur, 1998, 326 p.

Garand, Dominique, Philippe Archambault et Laurence Daigneault Desrosiers, *Un Québec polémique. Éthique de la discussion dans les débats publics*, Montréal, Éditions Hurtubise, coll. « Cahiers du Québec : Littérature », 2014, 452 p.

Glissant, Édouard, *Introduction à une poétique du divers*, Presses de l'Université de Montréal, 1995, 106 p.

—, *Poétique de la relation*, Paris, Gallimard, 1990, 241 p.

Godard, Barbara, « *La Barre du jour* : vers une poétique féministe », dans Suzanne Lamy et Irène Pagès (dir.), *Féminité, Subversion, Écriture*, Montréal, Éditions du remue-ménage, 1983, p. 195-205.

Gould, Karen, « Writing in the Feminine: Social and Theoretical Contexts », *Writing in the feminine: feminism and Experimental Writing in Quebec*, Southern Illinois University Press, 1990, p. 1-24.

Goulet, Marc-André, « Quatre revues québécoises et la modernité littéraire », dans Jacques Beaudry (dir.), *Le rébus des revues. Petites revues et vie littéraire au Québec*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1998, p. 115-153.

—, « De la revue au livre : le cas des *Herbes rouges* », *Présence francophone*, n° 48, 1996, p. 165-178.

H. Forsyth, Louise, « Beyond the Myths and Fictions of Traditionalism and Nationalism: The Political in the Work of Nicole Brossard », dans Paula Gilbert Lewis (dir.), *Traditionalism, Nationalism and Feminism: Women Writers of Quebec*, Westport, Greenwood Press, 1985, p. 157-172.

—, « Les numéros spéciaux de *La (Nouvelle) Barre du jour*. Lieux communs, lieux de recherche, lieu de rencontre », dans Suzanne Lamy, Irène Pagès (dir.), *Féminité, Subversion, Écriture*, Éditions du remue-ménage, Montréal, 1983, p. 175-184.

Hamel, Jean-François, « Qu'est-ce qu'une politique de la littérature? Éléments pour une histoire culturelle des théories de l'engagement », dans Laurence Côté-Fournier, Élyse Guay

et Jean-François Hamel (dir.), *Politiques de la littérature. Une traversée du XX<sup>e</sup> siècle français*, Montréal, Figura, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, coll. « Figura », 2014, p. 9-30.

Hajdukowski-Ahmed, Maroussia, « Le dénoncé/énoncé de la langue au féminin ou le rapport de la femme au langage », dans Suzanne Lamy et Irène Pagé (dir.), *Féminité, subversion, écriture*, Montréal, Éditions du remue-ménage, 1983, p. 53-69.

Harel, Simon, *Les passages obligés de l'écriture migrante*, Montréal, XYZ éditeur, 2005, 252 p.

—, « La parole orpheline de l'écrivain migrant », Pierre Nepveu et Gilles Marcotte (dir.), *Montréal imaginaire*, Montréal, Éditions Fides, 1992, p. 373-418.

—, *Le voleur de parcours. Identité et cosmopolitisme dans la littérature québécoise contemporaine*, Longueuil, le Préambule, 1989, 268 p.

Hayward, Annette, « Speak white et Speak what. Contexte et ambivalence », dans Mireille Calle-Gurber et Jean-Marie Clerc (dir.), *Le renouveau de la parole identitaire*, Montpellier/Université Paul-Valéry et Kingston/Queen's University, 1994, p. 169-184.

Hébert, François, « L'ombilic d'une nymphe », *Liberté*, vol. 21, n° 1 (121), 1979, p. 124-127.

Joachim, Paulin, « Paul Dayenko et les Éditions Silex », *Éthiopiennes. Revue trimestrielle de culture négro-africaine*, n° 48-49, vol. 5 (n° 1-2), 1988, [en ligne] <http://ethiopiennes.refer.sn/spip.php?article1094>, page consultée le 15 juillet 2014.

Jonassaint, Jean, *Le Pouvoir des mots, les maux du pouvoir : des romanciers haïtiens en exil*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal et Paris, Arcantère, 1986, 271 p.

K. Bhabha, Homi, *Les lieux de la culture. Une théorie postcoloniale*, Paris, Payot et Rivages, 2007 [trad. de *The Location of Culture*, 1994], 414 p.

—, « The Commitment to Theory », *New formations*, n° 5, 1988, p. 5-23.

K. Morisset, Lucie et Luc Noppen (dir.), *Identités urbaines, échos de Montréal*, Québec, Éditions Nota bene, 2003, 318 p.

Kandel, Liliane, « Une édition féministe est-elle possible ? », *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, vol. 13, 2001 [en ligne], page consultée le 16 octobre 2014.

Kwaterko, Józef, « Les fictions identitaires des romanciers haïtiens du Québec », *Klincksieck. Revue de littérature comparée*, 2002, vol. 2, n° 302, p. 212-229.

L'Hérault, Pierre, « Pour une cartographie de l'hétérogène : dérives identitaires des années 1980 », dans Sherry Simon, Pierre L'Hérault, Robert Schwartzwald et Alexis Nouss (dir.), *Fictions de l'identitaire au Québec*, Montréal, XYZ, 1991, p. 53-114.

Labelle, Micheline, Serge Larose et Victor Piché, « Politique d'immigration et immigration en provenance de la Caraïbe anglophone au Canada et au Québec, 1900-1979 », *Canadian Ethnic Studies/Études ethniques au Canada*, vol. 15, n° 2, 1983, p. 1-24.

Lacroix, Michel, « "L'épreuve de la lecture publique" : *Études françaises*, la disciplinarisation du savoir et l'idéal du critique-écrivain », *Études françaises*, vol. 50, n° 3, 2014, p. 39-80.

—, « Sociopoétique des revues et l'invention collective des « petits genres » : lieu commun, ironie et saugrenu au *Nigog*, au *Quartanier* et à *La Nouvelle Revue française* », *Mémoires du livre*, dossier « Écrire ensemble : réseaux et pratiques d'écriture dans les revues francophones du XX<sup>e</sup> siècle », vol. 4, n° 1, 2012 [en ligne], <http://id.erudit.org/iderudit/1013328ar>, page consultée le 12 juin 2014.

—, « La francophonie en revue, de *La Nouvelle Relève* à *Liberté* (1941-1965). Circulation de textes, constitution de discours et réseaux littéraires », *Globe : revue internationale d'études québécoises* vol. 14, n° 2, 2011, p. 37-58.

Laforest, Daniel et Michel Nareau, « Entretien avec Michael Delisle », *Voix et images*, vol. 38, n° 3, (114) 2013, p. 13-23.

Lamonde, Yvan, « Les revues dans la trajectoire intellectuelle du Québec », *Écrits du Canada français*, n° 67, 1989, p. 25-38.

Lamore, Jean, « Transculturation : naissance d'un mot », Jean-Michel Lacroix et Fluvio Caccia (dir.), *Métamorphoses d'une utopie*, Paris/Montréal, Presses de la Sorbonne Nouvelle/Triptyque, 1992, p. 43-48.

Lamoureux, Diane, *L'amère patrie : féminisme et nationalisme dans le Québec contemporain*, Montréal, Éditions du remue-ménage, 2001, 181 p.

—, *Fragments et collages : essai sur le féminisme Québécois des années 70*, Montréal, Éditions du remue-ménage, 1986, p. 46.

Langlais, Jacques et Robert Vachon (dir.), *Qui est Québécois?*, Montréal, Éditions Fides, 1979, 157 p.

Laplantine, François, « Corps, métissage et langage », dans Claude Fintz (dir.), *Le corps comme lieu de métissages (Littérature, biologie, arts, anthropologie) – Actes du Colloque de décembre 2002*, Paris, l'Harmattan, 2003, p. 222-240.

Larose, Jean, *La petite noirceur*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 1987, 203 p.

Larose, Karim, *La langue de papier. Spéculations linguistiques au Québec (1957-1977)*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. « Espace littéraire », 2004, 456 p.

—, « L'émergence du projet d'unilinguisme. Archéologie de la question linguistique québécoise », *Globe : revue internationale d'études québécoises*, vol. 7, n° 2, 2004, p. 177-194.

LaRue, Monique, *L'arpenteur et le navigateur*, Montréal, Fides/CÉTUQ, coll. « Les grandes conférences », 1996, 30 p.

Lemire, Maurice (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, tome V, 1970-1975*, Québec, Fides, 1133 p.

Linteau, Paul-André, René Durocher, Jean-Claude Robert et François Ricard, *Histoire du Québec contemporain. Tome II : Le Québec depuis 1930*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal compact », 1989, 834 p.

Linteau, Paul-André, « The Italians of Quebec : Key Participants in Contemporary Linguistic and Political Debates », dans Roberto Perin et Franc Sturino (dir.), *Arrangiarsi : The Italian Immigration Experience in Canada*, Montréal, Guernica, 1989, p. 179-207.

Liotard, Jean-François, *La condition post-moderne*, Paris, Éditions de Minuit, 1979, 128 p.

—, *L'économie libidinale*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Critique », 1974, 320 p.

—, *Dérive à partir de Marx et Freud*, Paris, Union générale d'éditions et 10/18, 1973, 203 p.

Mailhot, Laurent et Pierre Nepveu, *La poésie québécoise des origines à nos jours*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Typo », 2007 [1986], 754 p.

Maingueneau, Dominique, *Le discours littéraire : paratopie et scène d'énonciation*, Paris, Armand Colin, 2004, 262 p.

—, « Ethos, scénographie, incorporation », dans Ruth Amossy (dir.), *Images de soi dans le discours : la construction de l'éthos*, Paris, Delachaux et Niestlé, 1999, p. 75-100.

Major, Jean-Louis, « Liberté, l'écriture et le pays », *Le jeu en étoile, études et essais*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1978, p. 155-167.

Malabou, Catherine, « Jacques Derrida », *Dictionnaire des philosophes*, Paris, Albin Michel, 1998, p. 437.

Marcotte, Gilles, « Notes sur le thème du pays », *Voix et images du pays*, vol. 4, n° 1, 1971, p. 11-25.

- , *Une littérature qui se fait*, Montréal, Éditions HMH, 1962, 307 p.
- Martel, Marcel et Martin Pâquet, *Langue et politique au Canada et au Québec. Une synthèse historique*, Boréal, Montréal, 2010, 340 p.
- Mathis-Moser, Ursula, « La transculture, une “invention québécoise” de portée universelle ? », dans Yvan Lamonde et Jonathan Livernois (dir.), *Culture québécoise et valeurs universelles*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2010, p. 49-65.
- Mattiussi, Laurent, « Mallarmé et le procès d'impersonnification : Narcisse se dévisage », *Romantisme*, 1998, n° 99, p. 105-116.
- Médam, Alain, *Montréal interdite*, Montréal, Liber, 2004 [1978], 256 p.
- Meizoz, Jérôme, *Postures littéraires : mises en scène modernes de l'auteur*, Genève, Slatkine, 2007, 210 p.
- Michaud, Jacinthe, « La reconnaissance des apports théoriques du féminisme dans la presse alternative de gauche : le cas du *Temps fou* », *Politiques et sociétés*, vol. 29, n° 2, 2010, p. 29-45.
- Michon, Jacques, « Les revues littéraires d'avant-garde au Québec de 1940 à 1979 », *Trajectoires : littérature et institutions au Québec et en Belgique francophone*, Lise Gauvin et Jean-Marie Klinkenberg (éd.), Montréal/PUM et Bruxelles/Labor, 1985, p. 117-128.
- , « Surréalisme et modernité », *Études françaises*, vol. 11, n° 2, mai 1975, p. 121-129.
- Micone, Marco, « Apprivoiser Babel », dans Marco Micone, *Speak what*, VLB éditeur, 2001 [1989], p. 9-12.
- Mills, Sean, *Contester l'empire : pensée postcoloniale et militantisme politique à Montréal (1963-1972)*, Montréal, Hurtubise, coll. « Cahiers du Québec », 2011 [2010], 349 p.
- Milot, Pierre, *Le paradigme rouge : l'avant-garde politico-littéraire des années 70*, Longueuil, Éditions de Balzac, 1992, 291 p.
- , « *Tel Quel* ou les conditions d'émergence des *Herbes rouges* », *Voix et images*, vol. 13, n° 2 (38) 1988, p. 317-323.
- , « La légitimité offensée de l'avant-garde littéraire des années 1970 », *Voix et images*, n° 33, 1986, p. 521-527.
- Moisan, Clément, *Écritures migrantes et identité culturelles*, Éditions Nota Bene, Québec, coll. « Études », 2008, 149 p.

Moisan, Clément et Renate Hildebrand, *Ces étrangers du dedans. Une histoire de l'écriture migrante au Québec (1937-1997)*, Québec, Éditions Nota bene, « Études », 2001, 363 p.

Morin, Michel et Claude Bertrand, *Le territoire imaginaire de la culture*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. « Brèches », 1979, 182 p.

Mossetto, Anna Paola (dir.), *Le projet transculturel de Vice Versa*, Actes du Séminaire international du CISQ à Rome, Bologne, Pendragon, 2006, 117 p.

Nardout-Lafarge, Élisabeth, « Les revues littéraires québécoises 1960-1980 », *Écrits du Canada français*, n° 58, 1986, p. 29-52.

Nepveu, Pierre, « Qu'est-ce que la transculture? », *Paragraphes*, vol. 2, « Autrement le Québec – Conférences 1988-1989 », Université de Montréal, 1989, p. 15-31.

—, *L'Écologie du réel. Mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine*, Montréal, Boréal, 1988, 241 p.

—, « BJ/NBJ : difficile modernité », *Voix et images*, vol. 10, n° 2, hiver 1985, p. 159-165.

Nepveu, Pierre et Gilles Marcotte (dir.), *Montréal imaginaire. Ville et littérature*, Montréal, Éditions Fides, 1992, 424 p.

Ortiz, Fernando, *Contrapunteo del tabaco y azucar*, Barcelone, Éditions Ariel, 1973, 377 p.

Ory, Pascal et Jean-François Sirinelli, *Les intellectuels en France, de l'affaire Dreyfus à nos jours*, Paris, Armand Colin, 1986, 264 p.

Ouellet, Pierre, *L'esprit migrant. Essai sur le non-sens commun*, Montréal, Éditions Traits d'union, coll. « Le soi et l'autre », 2003, 200 p.

—, *Le soi et l'autre : l'énonciation de l'identité dans les contextes interculturels*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2003, 446 p.

—, « Les identités migrantes : la passion de l'autre », dans Laurier Turgeon (dir.), *Regards croisés sur le métissage*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2002, p. 39-57.

P. Makward, Christine, « Corps écrit, corps vécu, de Chantal Chawaf et quelques autres », dans Suzanne Lamy et Irène Pagès (dir.), *Féminité, Subversion, Écriture*, Montréal, Éditions du remue-ménage, 1983, p. 127-137.

Paré, François, *Les littératures de l'exiguïté*, Hearst, Éditions Le Nordir, 1992, 175 p.

Paterson, Janet, *Figures de l'Autre dans le roman québécois*, Québec, Éditions Nota bene, 2004, coll. « Littérature(s) », 238 p.

—, « Quand je est un(e) Autre : l'écriture migrante au Québec », dans Marc Maonfort et Franca Bellarsi (dir.), *Reconfigurations. Canadian literatures and postcolonial identities / littératures canadiennes et identités postcoloniales*, Bruxelles, P.I.E., Peter Lang, 2002, p. 43-59.

Pelletier, Jacques, « *Parti pris* (1963-1968) : un météore dans le ciel du Québec », *Parti pris. Une anthologie*, Montréal, Lux éditeur, 2013, p. 9-25.

—, « La contre-culture et les revues québécoises », *À bâbord*, mars 2013 [en ligne], <https://www.ababord.org/La-contre-culture-et-les-revues>, page consultée le 18 juin 2014.

—, *Le poids de l'histoire. Littérature, idéologies, société du Québec moderne*, Montréal, Nuit blanche éditeur, 1995, 346 p.

—, « Constitution d'une avant-garde littéraire dans les années 1970 au Québec : le moment de négation », *Études littéraires*, vol. 20, n° 1, 1987, p. 111-130.

— (dir.), *L'avant-garde culturelle et littéraire des années 70 au Québec*, Montréal, UQAM, Les Cahiers du département d'études littéraires, n° 5, 1986, 193 p.

—, « Stratégie : de l'analyse des pratiques signifiantes à la lutte idéologique », dans *L'avant-garde culturelle et littéraire des années 70 au Québec*, Jacques Pelletier (dir.), Montréal, Les Cahiers du département d'études littéraires, UQAM, n° 5, 1986, p. 41-60.

Pierre, Samuel (dir.), *Ces Québécois venus d'Haïti*, Montréal, Les Presses internationales Polytechnique, 2007, 545 p.

Piotte, Jean-Marc, *La communauté perdue. Petite histoire des militantismes*, Montréal, VLB Éditeur, 1987, 141 p.

Pluet-Despatins, Jacqueline, « Une contribution à l'histoire des intellectuels : les revues », Nicole Racine et Michel Trebisch (dir.), « Sociabilités intellectuelles. Lieux, milieux, réseaux », *Les Cahiers de l'IHTP*, n° 20, 1992, p. 125-136.

Popovic, Pierre, « Les revues poétiques en Belgique francophone et au Québec », *Trajectoires : littérature et institutions au Québec et en Belgique francophone*, Lise Gauvin et Jean-Marie Klinkenberg (éd.), Montréal/PUM et Bruxelles/Labor, 1985, p. 129-136.

Raboy, Marc, *Libérer la communication. Médias et mouvements sociaux au Québec 1960-1980*, Montréal, Nouvelle optique, 1983, 182 p.

Ricard, François, *La génération lyrique : essai sur la vie et l'œuvre des premiers-nés du baby-boom*, Montréal, Boréal, 1994, 282 p.

Ringuet, Chantal, « Impact des voix migrantes sur les représentations de l'identité dans la littérature québécoise au tournant du XXI<sup>e</sup> siècle », *Neue Romania*, n° 33, 2005, p. 309-320.

Ringuet, Chantal, « Structurations particulières du temps et de l'espace dans un nouveau corpus de l'écriture migrante : les écrivaines québécoises d'origine est-européenne », *Globe : revue internationale d'études québécoises*, vol. 6, n° 2, 2003, p. 51-72.

Robert, Lucie, « Les revues », dans Réginald Hamel (dir.), *Panorama de la littérature québécoise contemporaine*, Montréal, Guérin, 1997, p. 141-185.

—, *L'institution du littéraire au Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1989, 272 p.

Robillard, Yves (dir.), *Québec underground, 1962-1972*, tome 2, Montréal, Les Éditions Médiart, 1973, 473 p.

Robin, Régine, « Langue et fiction de l'identitaire. Un Québec pluriel », dans Claude Duchet et Stéphane Vachon (dir.), *La recherche littéraire. Objets et méthodes*, Montréal/Paris, XYZ/Presses universitaires de Vincennes, 1998, p. 335-345.

Ross, Kristin, *Mai 68 et ses vies ultérieures*, Éditions Complexe, Bruxelles, 2005, 250 p.

Royer, Jean, *Introduction à la poésie québécoise. Les poètes et les œuvres, des origines à nos jours*, Montréal, Bibliothèque québécoise, coll. « Littérature », 1989, 295 p.

Sabourin, Claude, « La Barre du Jour et La Nouvelle Barre du Jour », *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, dossier « Revues littéraires du Québec », n° 6, été-automne 1983, Éditions de l'Université d'Ottawa, p. 69-77.

Santini, Sylvano, « La "bâtardise" de Patrick Straram. La gauche culturelle au Québec dans les années 1970 et ses suites », *Globe : revue internationale d'études québécoises*, vol. 14, n° 1, 2011, p. 53-75.

Scarpetta, Guy, *L'impureté*, Paris, Grasset, 1985, 389 p.

Segura, Mauricio, *La faucille et le condor : le discours français sur l'Amérique latine, 1950-1985*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2005, coll. « Socius », 252 p.

Simon, Sherry, « Hybridités culturelles, hybridités textuelles », François Laplantine, Joseph Lévy, Jean-Baptiste Martin et Alexis Nouss (dir.), *Récit et connaissance*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1998, p. 233-234.

—, « Alliance stratégique : le féminisme et les revues littéraires au Québec », dans I.S. MacLaren et C. Potvin (dir.), *Questions of Funding and Distribution/ Questions d'édition et diffusion*, Edmonton, Research Institute for Comparative Literature, 1989, p. 93-102.

—, « Suzanne Lamy : le féminin au risque de la critique » *Voix et images*, vol. 13, n° 1, (37) 1987, p. 52-64.

Simon, Sherry, Pierre L'Hérault, Robert Schwartzwald et Alexis Nouss (dir.), *Fictions de l'identitaire*, Montréal, XYZ éditeur, 1991, 185 p.

Smart, Patricia, *Écrire dans la maison du père. L'émergence du féminin dans la tradition littéraire du Québec*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 1990 [1988], 337 p.

Sullivan, Barbara, « The Student Press in Canada », dans *Good, Bad, or Simply Inevitable? Research Studies for the Special Senate Committee on Mass Media*, vol. 3, Special Senate Committee on Mass Media, Ottawa, Thorn Press, 1976, p. 241-270.

Szczepanski-Huillery, Maxime, « L'idéologie tiers-mondiste. Constructions et usages d'une catégorie intellectuelle en "crise" », *Raisons politiques*, vol. 2, n° 18, 2005, p. 27-48.

Théorêt, France, « Femme de parole politique », *Cahiers internationaux de symbolisme*, n°s 119-120-121, 2008, p. 189-192.

—, « Le fantasme de la BJ, c'est la théorie », *Voix et images*, vol. X, n° 2, hiver 1985, p. 87-92.

Thérenty, Marie-Ève, *La littérature au quotidien. Poétiques journalistiques au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 2007, 408 p.

Vaillant, Alain, « Réseaux et histoire littéraire : de la sociologie à la poétique », Daphné de Marneffe et Benoît Denis (éd.), *Les réseaux littéraires*, Bruxelles, Le Cri / CIEL, 2006, p. 123-134.

Viala, Alain, « Éléments de sociopoétique », dans Molinié, Georges et Alain Viala, *Approches de la réception*, Paris, Presses universitaires de France, 1993, coll. « Perspectives littéraires », p. 137-213.

Vidal-Naquet, Pierre, « Une fidélité têtue. La résistance française à la guerre d'Algérie », *Vingtième Siècle*, n° 10, Paris, avril-juin 1986, p. 12

W. Williams, Dorothy, *The Road to Now : A History of Blacks in Montréal*, Montréal, Vehicule Press, 1997, 235 p.

Warren, Jean-Philippe, « Fondation et production de la revue *Mainmise* (1970-1978) », *Mémoires du livre*, dossier « Écrire ensemble : réseaux et pratiques d'écriture dans les revues francophones du XX<sup>e</sup> siècle », vol. 4, n° 1, 2012 [en ligne], <http://id.erudit.org/iderudit/1013326ar>, page consultée le 12 juin 2014.

—, « Un maudit beau joual », *Liberté*, vol. 51, n° 4, juin 2010, p. 94-101.

—, « L'Opération McGill français. Une page méconnue de l'histoire de la gauche nationaliste », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 16, n° 2, hiver 2008, p. 97-115.

—, *Ils voulaient changer le monde : le militantisme marxiste-léniniste au Québec*, Montréal, VLB, 2007, 252 p.

Young, Robert, *Postcolonialism : An Historical Introduction*, Oxford, Blackwell Publishing, 2001, 180 p.

#### THESES DE DOCTORAT ET MEMOIRES DE MAITRISE

Bergeron, Marie-Andrée, « “Nous avons voulu parler de nous”. Le discours éditorial des féministes québécoises (1972-1987) dans *Québécoises deboutte !*, *Les Têtes de pioche* et *La Vie en rose* », thèse de doctorat, Université Laval, Québec, 2013, 271 f.

Descoteaux, Louise, « Corridart : la censure », mémoire de maîtrise (études des arts), Université du Québec à Montréal, Montréal, 1993, 300 f.

Gagné, Marie, « Le mouvement “Tel Quel” : néo-avant-garde et postmodernité », thèse de doctorat, Université McGill, Montréal, 1990, 571 f.

Goulet, Marc-André, « *Les Herbes rouges : du singulier au pluriel (1968-1993)* », mémoire de maîtrise, Université de Sherbrooke, Sherbrooke, 1995, 319 f.

Pruteanu, Simona Emilia, « L'Écriture migrante en France et au Québec (1985-2006) : une analyse comparative », thèse de doctorat, University of Western Ontario, London, 2009, 244 f.

Yergeau, Robert, « Courants poétiques d'avant-garde dans le champ littéraire québécois (1965-1980) », mémoire de maîtrise, Sherbrooke, Université de Sherbrooke, 1981, 128 f.

#### ŒUVRES FICTIVES ET CORRESPONDANCES

Aragon, Louis, *La diane française* – suivi de *En étrange pays dans mon pays lui-même*, Paris, Seghers, 2006 [1946], 199 p.

Assiniwi, Bernard, *Le bras coupé*, Montréal, Leméac, 1976, 167 p.

Boyer, Philippe, *L'écarté(e). Fiction théorique*, Paris, Seghers/Laffont, 1973, 364 p.

Brossard, Nicole, *Picture Theory. Théorie-fiction*, Montréal, Éditions Nouvelle Optique, coll. « Fiction », 1982, 214 p.

—, *L'amèr ou Le chapitre effrité*, *Théorie-fiction*, Montréal, Quinze, 1977, 99 p.

Césaire, Aimé, *Cahier d'un retour au pays natal*, Paris, Présence africaine, 1971, 101 p.

Chamberland, Paul, « Manifeste des enfants libres du Kébèk », dans Joseph Bonenfant (dir.), *Index de Parti pris, 1963-1968*, Sherbrooke, CELEF, 1975 [1971], p. 11-16.

—, *Terre Québec*, Montréal, Déom, coll. « Poésie canadienne », 1964, 77 p.

Charles, Jean-Claude, *Sainte dérive des cochons*, Montréal, Nouvelle Optique, 1977, 104 p.

Charron, François, *18 assauts*, Libos, Lot-et-Garrone, A. Sanchez, coll. « Génération », 1972, 18 p.

Gagnon, Madeleine, *Pour les femmes et tous les autres*, Montréal, L'Aurore, coll. « Lecture en vélocipède », 1974, 50 p.

Gagnon Madeleine et Denise Boucher, *Retailles – plaintes politiques*, Montréal, L'Étincelle, 1977, 163 p.

Gagnon, Madeleine, Hélène Cixous et Annie Leclerc, *La venue à l'écriture*, Paris, Union générale d'éditions, 1977, 152 p.

Gauvreau, Claude, *La charge de l'original épormyable – fiction dramatique en quatre actes*, Montréal, L'Hexagone, 1992 [1970], 250 p.

Lalonde, Michèle, *Speak white*, Montréal, l'Hexagone, 1974 [1968], 4 p.

Lamy, Suzanne, *D'elles*, Montréal, l'Hexagone, 1979, 110 p.

Leclerc, Annie, *Parole de femme*, Arles/Actes Sud et Montréal /Leméac, 2001 [1974], 203 p.

Micone, Marco, *Speak what*, Montréal, VLB éditeur, 2001 [1989], 30 p.

—, *Gens du silence*, Montréal, Québec/Amérique, 1982, 64 p.

Robbe-Grillet, Alain, « Fragment autobiographique imaginaire », *Minuit*, n° 31, novembre 1978, p. 2-8.

Robin, Régine, *La Québécoïte*, Montréal, Québec/Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 1983, 200 p.

Straram, Patrick, *Lettre à Guy Debord*, précédée d'une *Lettre à Ivan Chitchevlov*, préface de Jean-Marie Apostolidès et Boris Donné, Paris, Sens & Tonka, 2006, 83 p.

—, *En train d'être en train vers où être*, Montréal, L'Obscène nyctalope, 1971, 28 p.

Vallières, Pierre, *Nègres blancs d'Amérique*, Montréal, Éditions Parti pris, 1968, 472 p.

RÉCEPTION CRITIQUE DE LA REVUE *DÉRIVES*

- [s. a.], « Dans les revues », *Le monde diplomatique*, n° 268, août 1976, p. 7.
- [s. a.], « Dans les revues », *Le monde diplomatique*, n° 267, juin 1976, p. 10.
- [s. a.], « Des livres déjà lus », *Mainmise*, n° 52, 1975, p. 54.
- [s. a.], « Information, section livres et revues », *Parachute*, n° 10, 1978, p. 56.
- [s. a.], « Le Solstice de la poésie québécoise [photos] » et « Les dits et faits de la saison », dans *Lettres québécoises*, n° 3, 1976, p. 24-25, p. 46.
- [s. a.], « Revues. Revues. Revues », *Jungle* (Bordeaux), n° 4, 1979, p. 123.
- Bonenfant, Joseph, « Nos revues littéraires. Les formes nouvelles de la lutte et du rêve », *Le Devoir*, samedi 21 novembre 1981, p. VIII et p. XIX.
- Bourassa, André-G., « Superpositions », *Lettres québécoises*, n° 15, 1979, p. 22-24.
- , « Poésie et communication – en forme de journal et d'examen de (...) science », *Lettres québécoises*, n° 8, 1977, p. 12-14.
- Bourassa, Lucie, « Dix ans de *Dérives* : de quelles rives, vers quels horizons », *Protée*, vol. 15, n° 1, hiver 1987, p. 171-173.
- Brait, Beth, « Nossa literatura no exterior », *Jornal da tarde*, vol. 14, n° 4, 1984, p. 6.
- Brousseau, Jean-Paul, « *Mainmise*. Des maux à expliquer, des mots pour expliquer », *La Presse*, 24 octobre 1970, C-2.
- Campos, Regina, « Contistas brasileiros em francês », *Leia Livres*, n° 69, 1984, p. 26.
- Cauchon, Paul, « Dix bougies pour la revue *Dérives* », *Le Devoir*, samedi 2 février 1985, cahier V, p. XI-XIII.
- , « Des revues ouvertes sur le monde », *Le Devoir*, samedi 15 septembre 1984, p. 23.
- , « Vingt ans de périodiques », *Le Devoir*, 2 février 1985, cahier V, p. 1.
- Charles, Jean-Claude, « De si jolies petites pages », *Haïti-Observateur*, 5-12 février 1988, p. 13.
- David, Carole, « L'univers des revues », *Magazine littéraire* (Paris), dossier « Spécial Québec », n° 234, 1985, p. 124-125.

- , « *Dérives et Vice Versa* : des revues à la page », *Le Devoir*, 17 mai 1985, C-5.
- Dufournet, Françoise, « L'AEPCQ au service des revues », *La Revue des revues* (Paris), n° 4, automne 1987, p. 38.
- Fortin, Andrée, « Ici, l'autre », *Nuit blanche*, n° 39, 1990, p. 10-11.
- Gay, Michel, « Une politique du découragement », *Le Devoir*, samedi 30 avril, 1978, p. 36.
- Giroux, Robert, « Chronique : y aurait-il trop de revues littéraires! », *Moebius*, n° 15, 1982, p. 63-68.
- Greif, Hans-Jürgen, « La littérature allophone au Québec: écrire en terre d'accueil », *Québec français*, n° 105, 1997, p. 61-65.
- Haeck, Philippe, « Une nouvelle revue littéraire », *Chroniques*, n° 10, octobre 1975, p. 74.
- Jarque, Alexandra, « Une mission laborieuse : les revues interculturelles », *Possibles*, n° 2, vol. 17, printemps, 1993, p. 47-56.
- Jonassaint, Jean, « Vie et mort d'une culture périodique », *Écrits du Canada français*, n° 67, 1989, p. 110-114.
- , « À propos de revues », *La Presse*, jeudi 3 août 1978, A-5.
- , « Les revues et le CAC », *Le Devoir*, samedi 27 mai, 1978, p. 30.
- L'Hérault, Pierre, « Le métissage culturel », *Vice Versa*, vol. 2, n° 3, 1985, p. 16.
- Lamontagne, Christian, « Revue des revues », *Le Temps fou*, n° 3, 1978, p. 60.
- Martel, Réginald, « *Dérives* (... et les autres). Des présences négligées », *La Presse*, samedi 9 janvier, 1982, C-2.
- Monette, Pierre, « Nègre sur blanc », *Vice Versa*, vol. 1, n°s 5-6, juin/juillet 1984, p. 25.
- Nepveu, Pierre, « De l'empire du sens au fait divers », *Liberté*, vol. 23, n° 2, (134) 1981, p. 47-52.
- Piment doux [Roger Gaillard], « Confidences et ramages », *Le Nouveau Monde*, Port-au-Prince, novembre 1976, p. 18.
- Provost, Gilles, « Ottawa subventionne la recherche comme si Québec était déjà séparé », *Le Devoir*, samedi 2 mai, 1978, p. 3.

- Racette, Anne, « L'Alphabet des revues », *LE NIGOG* +, n° 16, 1985, [n.p.].
- Ricard, François, « Des revues », *Liberté*, n°s 106-107, juillet-octobre 1976, p. 358-367.
- Ripault, Ghislain, « [Compte-rendu de *Dérives*] », *Notre librairie* (Paris), n° 84, 1986, p. 92-93.
- Roy, Bruno, « Revoir les revues », *Lettres québécoises*, n° 53, printemps 1989, p. 69-70.
- Simon, Sherry, « Présentation : Des différences », *Vice Versa*, vol. 2, n° 3, 1985, p. 9.
- , « Écrire la différence. La perspective minoritaire », *Recherches sociographiques*, vol. 25, n° 3, 1984, p. 457-465.
- , « Pour les cultures tierces. Interview de Jean Jonassaint », *Spirale*, n° 39, 1983, p. 8.
- , « Reading Culture Periodically in Quebec », *Canadian Forum*, February 1982, p. 10-12.

#### AUTRES PUBLICATIONS

Association des éditeurs de périodiques culturels québécois (AEPCQ), *Répertoire des périodiques culturels québécois 1979-1980*, Montréal, Les Presses Élite, 1979, 30 p.

Conseil des arts du Canada, *30<sup>e</sup> Rapport annuel 1986-1987. Supplément*, 1988, Ottawa, publication gouvernementale, 101 p.

—, *29<sup>e</sup> Rapport annuel 1985-1986. Supplément*, 1987, Ottawa, publication gouvernementale, 93 p.

—, *28<sup>e</sup> Rapport annuel 1984-1985. Supplément*, 1986, Ottawa, publication gouvernementale, 99 p.

—, *27<sup>e</sup> Rapport annuel 1983-1984. Supplément*, 1985, Ottawa, publication gouvernementale, 103 p.

—, *26<sup>e</sup> Rapport annuel 1982-1983. Supplément*, 1984, Ottawa, publication gouvernementale, 117 p.

—, *25<sup>e</sup> Rapport annuel 1981-1982. Supplément*, 1983, Ottawa, publication gouvernementale, 109 p.

—, *24<sup>e</sup> Rapport annuel 1980-1981. Supplément*, 1982, Ottawa, publication gouvernementale, 103 p.

Ministère des affaires culturelles, *Rapport d'activité 1981-1982*, Québec, publication gouvernementale, 1982, 131 p.

—, *Rapport annuel 1980-1981*, Québec, publication gouvernementale, 1981, 181 p.

—, *Rapport annuel 1978-1979*, Québec, publication gouvernementale, 1979, 173 p.

Registrariat de l'UQAM, *Annuaire 2007-2008, 2008-2009*, Montréal, Transcontinental, 2007, 912 p. [en ligne], [http://www.registrariat.uqam.ca/Pdf/annuaire/annuaire\\_0709.pdf](http://www.registrariat.uqam.ca/Pdf/annuaire/annuaire_0709.pdf), page consultée le 15 juin 2014.

Registrariat de l'UQAM, *Annuaire 1977-1978*, Sainte-Foy, publié par la vice-présidence à l'enseignement et à la recherche de l'Université du Québec, 1978, 902 p. [en ligne], [http://www.registrariat.uqam.ca/Pdf/annuaire/annuaire\\_7778.pdf](http://www.registrariat.uqam.ca/Pdf/annuaire/annuaire_7778.pdf), page consultée le 15 juin 2014.

UQAM, *Annuaire 1969-1970. Description des programmes et répertoire des cours*, 1972, 406 p., [en ligne], [http://www.registrariat.uqam.ca/Pdf/annuaire/annuaire\\_6970.pdf](http://www.registrariat.uqam.ca/Pdf/annuaire/annuaire_6970.pdf), page consultée le 19 avril 2015.

#### FONDS D'ARCHIVES

Fonds d'archives Jean Jonassaint, en voie d'acquisition par BANQ.

Fonds d'archives du Service des communications (45U), Service des archives et de gestion des documents de l'UQAM.

Vehicule Art (Montréal) Inc. fonds (P027) et Véhicule Press fonds (P071), Records Management and Archives, Concordia University.

Centre d'archives Gaston-Miron, Émission *Book-Club*, spécial « Revues littéraires québécoises », 19 novembre 1979, CRILCQ, Université de Montréal.

#### ENTREVUES AVEC DES ÉCRIVAIN(E)S

Entrevue téléphonique avec Francine Saillant, 13 novembre 2014.

Entrevues avec Jean Jonassaint, 10 octobre 2014, 19 mars 2012 et 29 novembre 2012.

Entrevue avec Marco Micone, 13 mai 2014.

Entrevue avec Yolande Villemaire, 22 avril 2014.